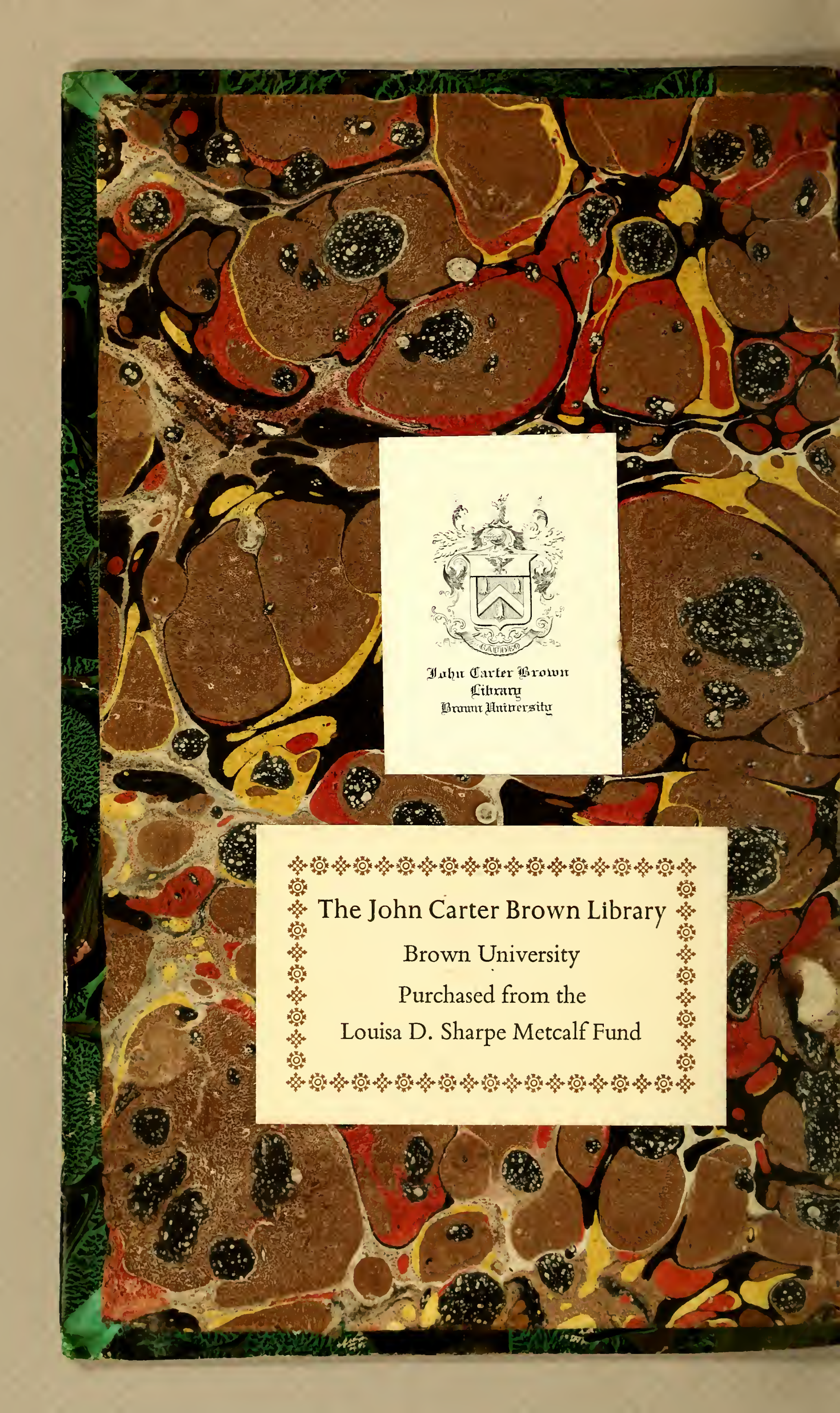
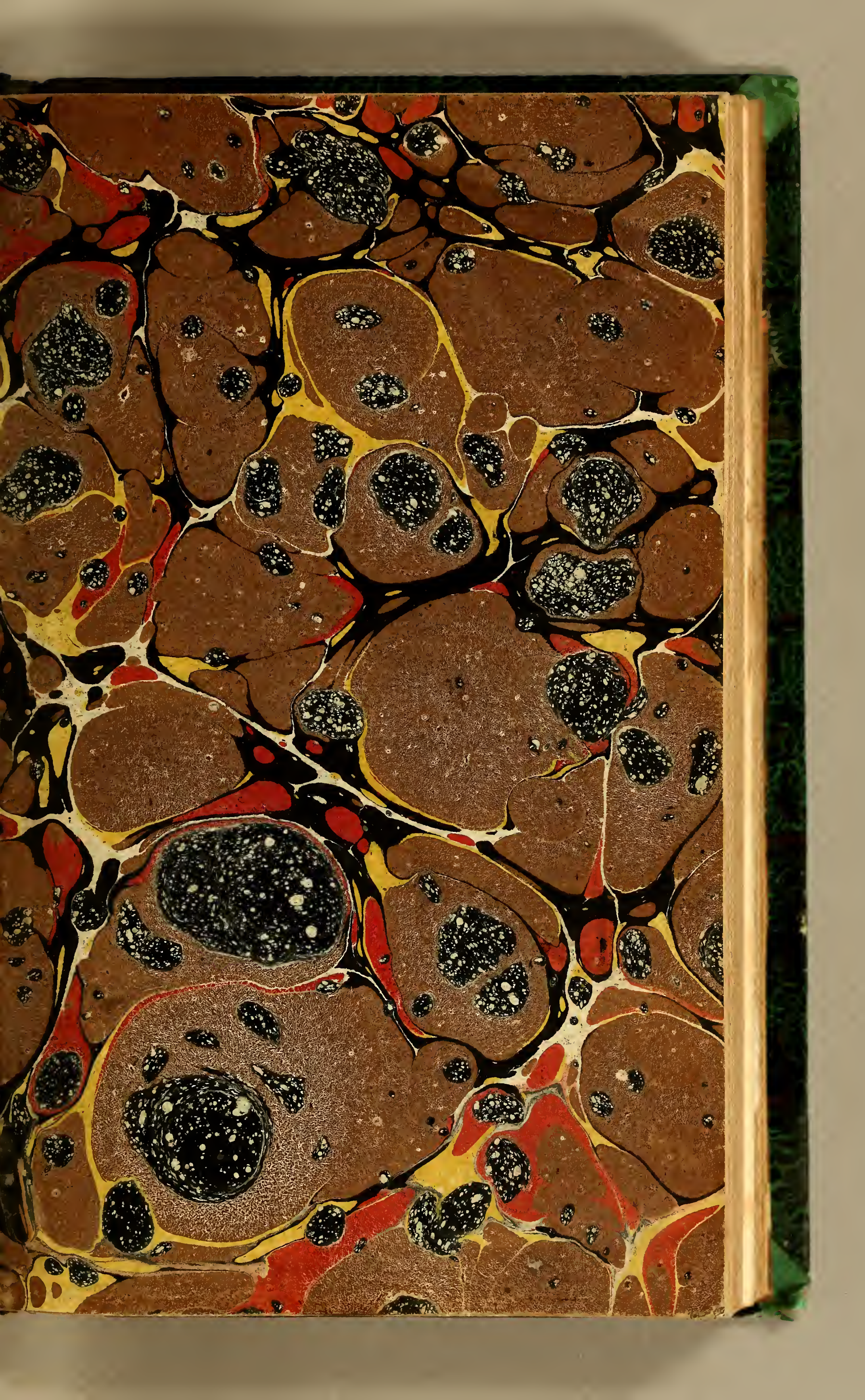
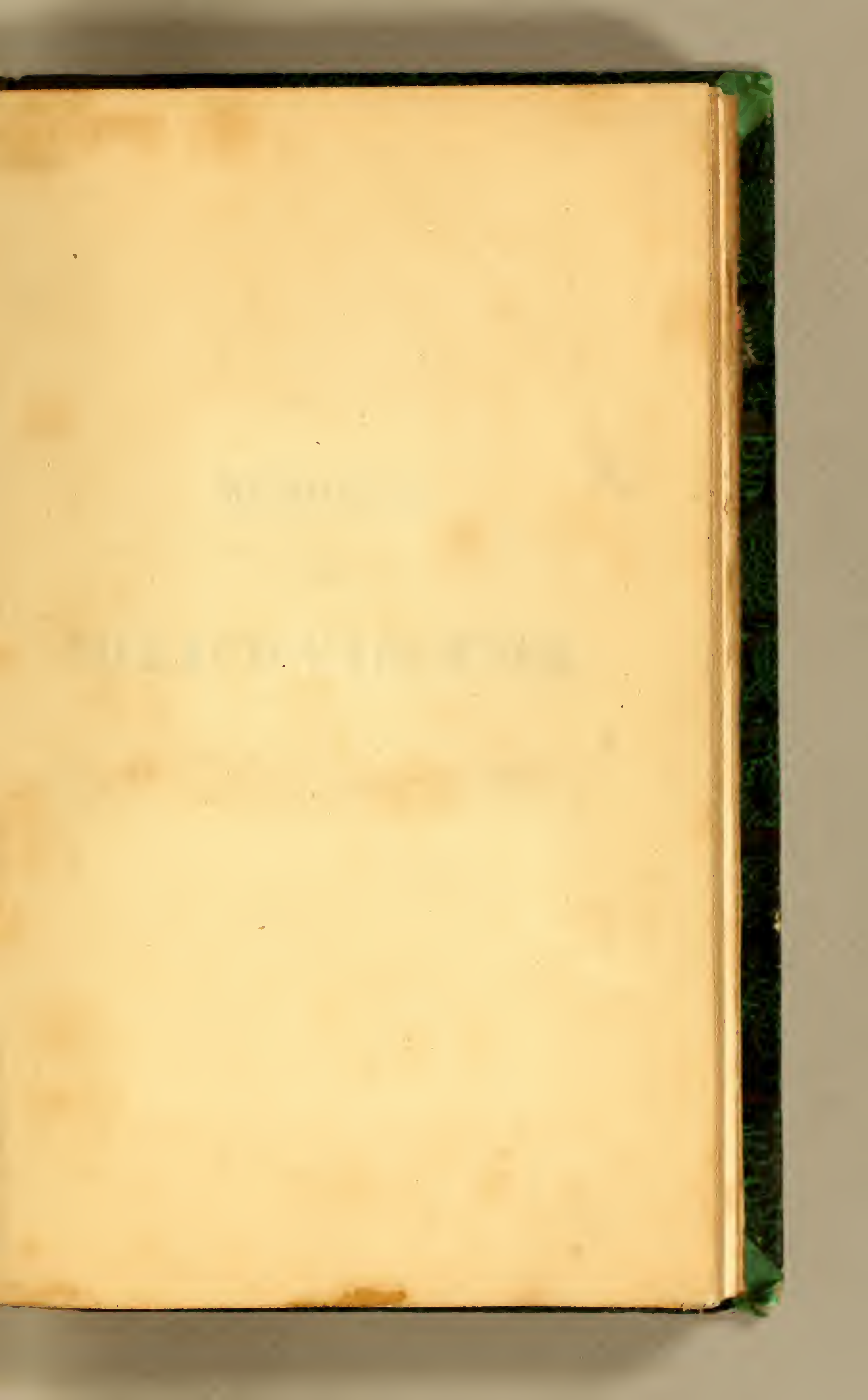
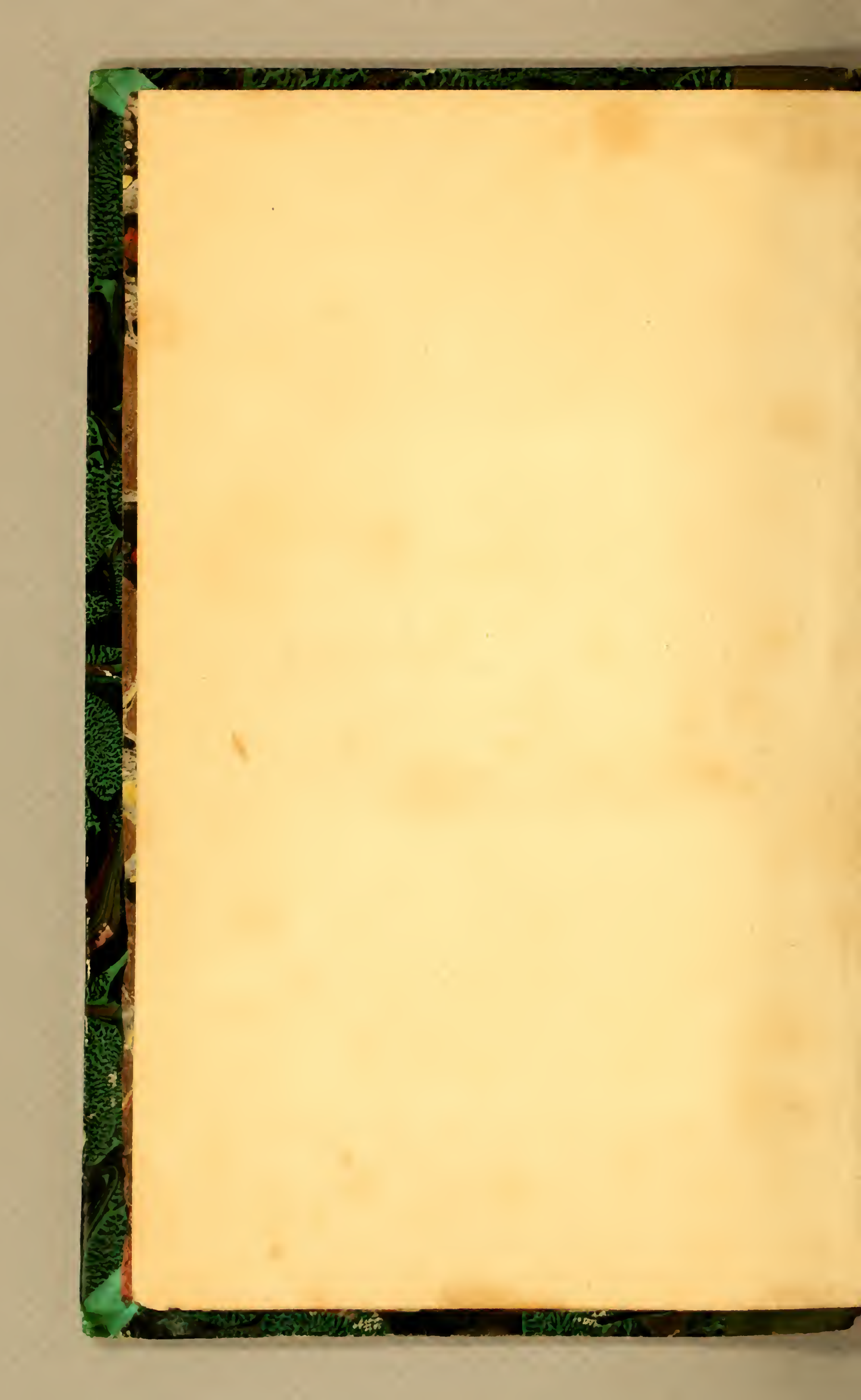






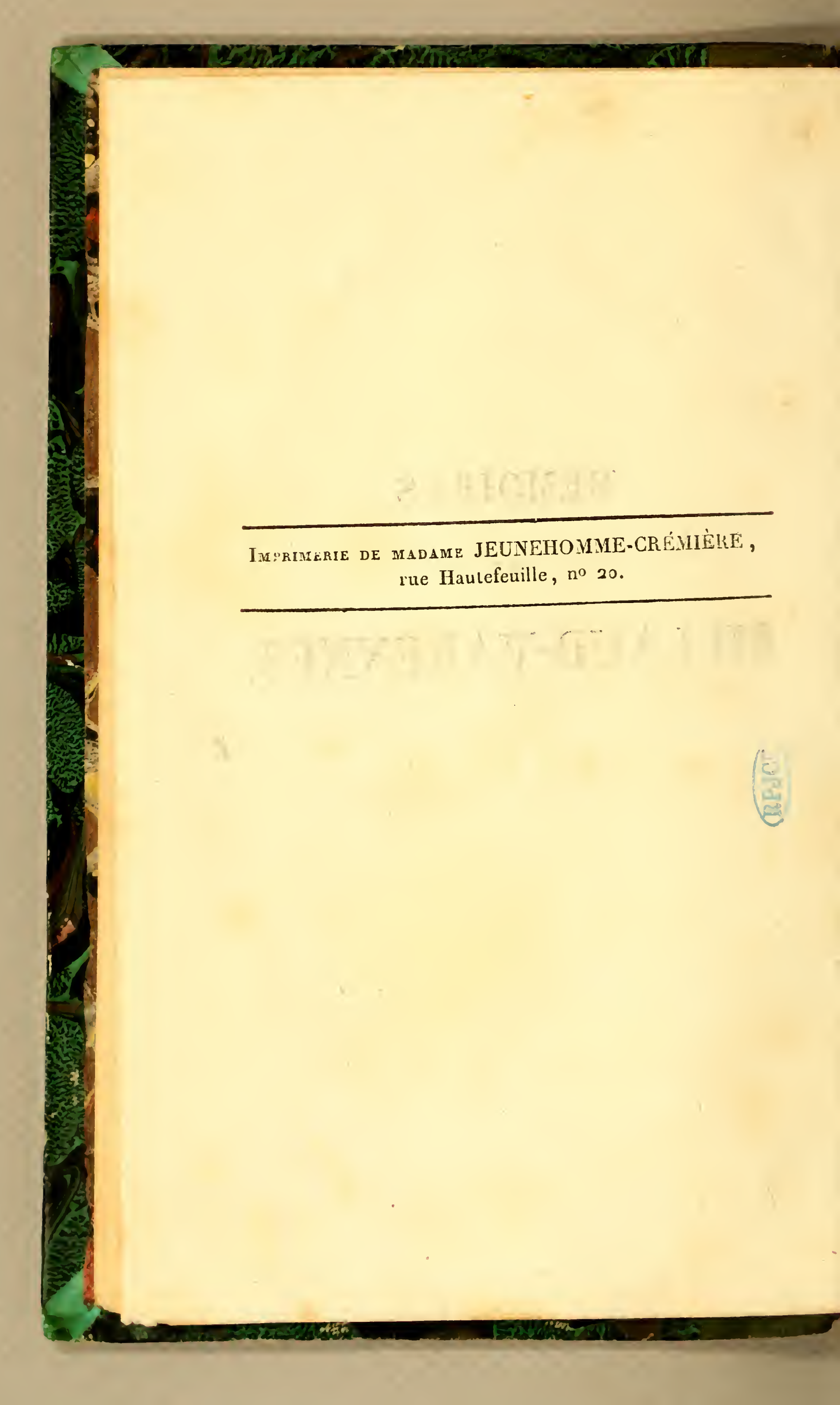




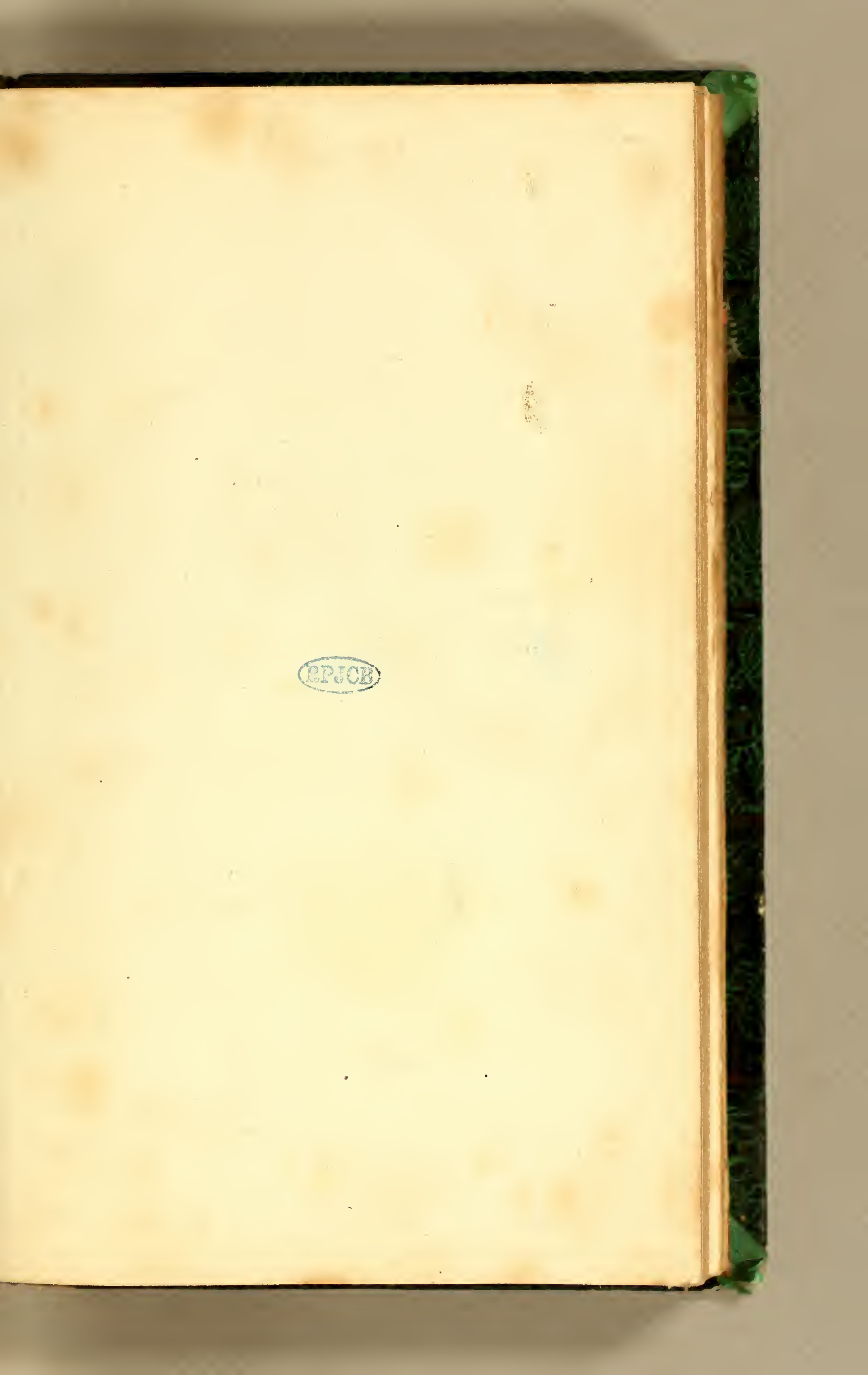
MÉMOIRES

DE

BILLAUD-VARENNES.



IMPRIMERIE DE MADAME JEUNEHOMME-CRÉMIÈRE,
rue Hautefeuille, nº 20.





Le Duc de Wellington.

Fremy del. et Sculp

MÉMOIRES

DE

BILLAUD-VARENNES,

EX-CONVENTIONNEL,

ÉCRITS AU PORT-AU-PRINCE EN 1818,

CONTENANT

LA RELATION DE SES VOYAGES ET AVENTURES DANS LE MEXIQUE, DEPUIS 1805 JUSQU'EN 1817;

AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET UN PRÉCIS DE L'INSURRECTION AMÉRICAINE, DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'EN 1820;

PAR M*******

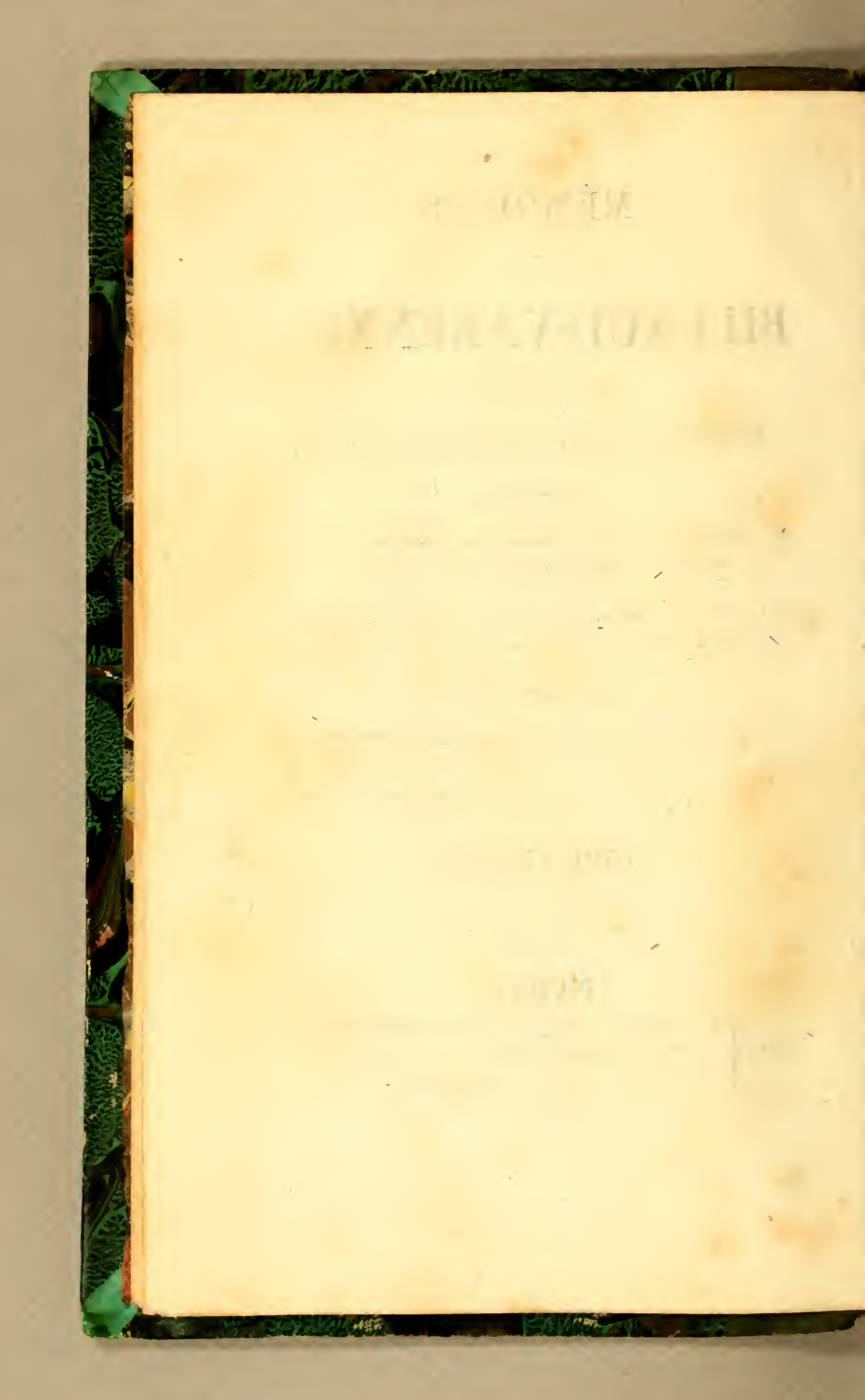
On connaît l'homme au Jeu et aux Voyages
Prov. esp.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ { PLANCHER, Libraire, quai Saint-Michel, maison neuve des Cinq Arcades;
DOMÈRE, Libraire, même maison.

1821.



AVIS DU RÉDACTEUR.

Il y eut, et, dans tous les temps, a dit un philosophe, il y aura des hommes entreprenans. L'homme porte en lui-même une énergie naturelle qui le tourmente, et que le goût, le caprice ou l'ennui tournent vers les tentatives les plus singulières. Il est curieux ; il désire de voir et de s'instruire. La soif des connaissances est moins générale, mais elle est plus impérieuse que celle de l'or. On va recueillir au loin de quoi dire et de quoi faire parler de soi dans son pays. Ce que le désir de la gloire produit dans l'un, l'impatience de la misère le fait dans un autre. On imagine la fortune plus facile dans les contrées éloignées que proche de soi. On marche beaucoup pour trouver sans fatigue, ce qu'on n'obtiendrait que d'un travail assidu. On voyage par paresse : on cherche des ignorans ou des dupes. Il est des êtres malheu-

reux, qui se promettent de tromper le destin en fuyant devant lui, il y en a d'intrépides qui courent après les dangers. Quelques-uns, sans courage et sans vertus, ne peuvent supporter une pauvreté qui les rabaisse dans la société au-dessous de leur condition. Les ruines amenées subitement ou par le jeu, ou par la dissipation, ou par des entreprises mal calculées, en réduisent d'autres à une indigence à laquelle ils sont étrangers, et qu'ils vont cacher au pôle ou sous la ligne. A ces causes, ajoutez toutes celles des émigrations constantes, les vexations des mauvais gouvernemens, l'intolérance religieuse ou politique, et la fréquence des peines infâmantes, qui poussent le coupable d'une région où il serait obligé de marcher la tête baissée, dans une région où il puisse effrontément se donner pour un homme de bien, et regarder ses semblables en face.

Une de ces raisons, qui décident l'homme aux voyages (et sûrement ce n'est pas la dernière), força *Billaud-Varennes* à parcourir, pendant plusieurs années, l'intérieur de la Nouvelle-Espagne: le lecteur jugera lui-même, en lisant ces nouveaux mémoires, laquelle de ces causes détermina l'ex-conventionnel à pénétrer dans le Mexique, où,

sur-tout, nul Français, depuis trois siècles, ne pouvait, sous peine de mort, mettre un pied téméraire. Cette terrible loi d'une politique ombrageuse et égoïste, doit faire présumer que la relation de l'un des déportés du 12 germinal an III, comporte un intérêt historique et nouveau, statistique et moral.

Mais comment cet ouvrage est-il tombé entre mes mains? Ancien secrétaire d'un général en chef à Saint-Domingue, je m'étais retrouvé au Port-au-Prince quand Pétion vivait encore, quoique attaqué déjà d'une mélancolie si profonde et si singulière, qu'elle le conduisit à mourir d'inanition. Je liai connaissance avec le ci-devant législateur Billaud-Varennes; il me lut ses mémoires; et comme j'avais rédigé ceux du général Hoche, il me demanda franchement mon avis sur les siens: je les trouvai, avec une égale franchise, beaucoup trop longs, *assez* démocratiques, d'un style un peu acerbe, impoli, vagabond, qu'il fallait châtier. Cet ouvrage, tel qu'il était, n'aurait pu être publié à Saint-Domingue (*), et alors je me dis-

(*) *Voyez*, à ce sujet, dans les dernières notes du second et dernier volume, la lettre écrite à l'éditeur par M. le comte Grégoire.

posais à revenir bientôt en France : un *Voltaire* de Kehl, au moyen d'un échange, me donna la propriété du manuscrit, rédigé par *décades*.

Je l'ai abrégé d'un bon tiers ; il a fallu ensuite l'écrire presque entièrement ; mais, quant à la néologie qu'on y verra régner encore, j'ai cru devoir la ménager, parce que tous les mots en sont clairs, précis, énergiques. La langue n'est, au reste, qu'un instrument : elle ne doit pas plus maîtriser l'écrivain, que le pinceau, le burin, le ciseau ne maîtrisent l'artiste.

MÉMOIRES

DE

BILLAUD-VARENNES.

CHAPITRE PREMIER.

Jacobinisme politique. — Ma déportation.

Si vous faites naufrage pour la seconde fois, vous ne pouvez en accuser Neptune, a dit un sage, qui, sans doute, n'avait jamais subi ni vu subir la déportation, pire que l'ostracisme. Hélas! ma frêle barque a échoué plus d'une fois, bien que ce fût toujours contre ma volonté que je m'exposasse au péril; et, après tant d'orages, la république d'Haïti, fondée par un heureux mulâtre, qui vivra dans l'histoire, est devenue l'asile d'un blanc infortuné, qui mourra loin de sa patrie, parce qu'il voulut être un des courageux fondateurs de la république française. Hé bien, consolons nous de cette étrange destinée, en voyant

celle du soldat qui ébranla le monde..... Grâce au ciel, maintenant, je repose du moins en paix dans une case hospitalière, sur le sol de la liberté, où je dis avec le poète :

Enfin je puis, du port, contempler les naufrages !

Il est pénible cependant, lorsqu'on n'a point une âme personnelle, de ne pouvoir montrer de la compassion pour les malheureux naufragés que par des vœux stériles..... Mais quand l'obstacle inutilise le désir, on doit éloigner le regret pour se livrer à la philosophie, à l'étude, au travail; et, sans autre transition, j'aborde l'historique de mes propres revers.

Né sur le bords de la Charente, en 1763, fils du *Gerbier* de la Rochelle, ville si fameuse autrefois par une longue et glorieuse résistance aux ordres d'un despote à chapeau rouge, j'arrivai à Paris pour être reçu avocat au parlement de ce chef-lieu de l'univers.

Bientôt l'aurore desirée de 1789 vint éclairer la France et étonner l'Europe par une révolution aussi juste qu'indispensable. J'en embrassai la cause avec transport, je la soutins avec courage, je la vis succomber avec douleur. On trouvera un jour de singuliers mémoires, rédigés de ma main, sur cette époque mémorable. A la veille d'être saisi pour être déporté, je les déposai dans un mur de la maison que j'occupais, rue Saint-André des arcs, et qui porte aujourd'hui, dit-on, le nº 54.

Dès la première éruption du volcan politique, je me fis remarquer par des écrits assez nerveux; et, après la journée du 10 août, dont le succès dû en parti à mon audace, l'emporta sur celui du 14 juillet, je devins substitut du procureur

de la commune : chargé par elle, comme *missionnaire*, d'aller dans les départemens, prêcher l'ardent patriotisme dont j'étais dévoré, j'enflâmmai tous les cœurs de ce sublime sentiment, excepté pourtant à Châlons, où l'incivisme de ses municipaux égarait un peuple crédule; et l'assemblée législative, par un décret insidieux, empêcha l'effet immanquable que j'attendais de mes salutaires mesures.

Nommé, le 20 septembre, représentant à la convention nationale, j'y commençai mon rôle de législateur par proposer de substituer des arbitres, qui auraient jugé sans salaire, aux juges de nos tribunaux: ce projet là ne passa point, grâce aux efforts de tels et tels collègues, qui, anciens juges eux-mêmes, protégaient les suppots de la vénalité. Trois jours après, je demandai que l'assemblée décrétât la peine de mort contre le traître qui amènerait l'ennemi sur le territoire français. Le 29 octobre suivant, je fis de bonne foi l'apologie de Robespierre, accusé par l'auteur du roman de *Faublas* (1), dans une motion qu'il fit en faveur de Roland; et, le 15 décembre, je fis adopter le décret contre l'ex-ministre Lacoste, que Roland protégea en vain. Je provoquai un des premiers le jugement de Louis XVI, et si j'ai pu m'en repentir, c'est ce qu'on verra dans la suite de ces mémoires.

Le 12 mars suivant, après avoir exprimé mes inquiétudes à l'égard de la tyrannie que pouvait exercer le tribunal révolutionnaire, je proposai de lui substituer un jury, dont les membres seraient choisis par les départemens.

Le même jour, je dénonçai le ministre Clavière et Fournier, dit l'Américain; celui-ci, comme fomentant des émeutes très-dangereuses, et le

ministre, pour les favoriser : toutefois je plaignis Clavière, qui, au moment d'être arrêté, se tua en républicain, après avoir écrit cette sentence de *Mérope* :

> Les criminels tremblans sont traînés au supplice,
> Les mortels généreux disposent de leur sort.

Envoyé, peu de temps après, dans le département d'Isle et Vilaine, je fis connaître mes alarmes au sujet de l'esprit contre-révolutionnaire qui déjà se manifestait parmi ses habitans ; je demandai une augmentation de forces, et sur ce qu'on retardait l'envoi de ce secours, je reparus au sein de la convention, pour lui rendre, je puis le dire, son énergie républicaine. Je déclarai, le 17 mai, ne vouloir prendre aucune part au choix de Houchard et de Custine, en qualité de commandant de l'armée du Nord et du Rhin. Lanjuinais (2), honnête homme, mais *janséniste* et modéré, fut accusé par moi d'avoir seul opéré, à Rennes, la contre-révolution, en épargnant les royalistes. Je réclamai, le lendemain, un appel nominal des députés de la Gironde, et obtins le renvoi, au fameux comité, d'une pétition dans laquelle on disait : « Citoyens le peuple est las d'ajourner sans cesse son bonheur : il le laisse encore un moment dans vos mains; sauvez-le, ou nous vous déclarons qu'il se sauvera lui-même. »

Le 25 mai, j'accusai Jacques Roux, de principes agraires et anarchiques, à l'occasion d'une adresse contre les riches : je dressai, le 15 juillet, un acte d'accusation contre les Girondins et contre Polverel et Southonax, attachés à Brissot.

Envoyé, le 1er août, dans les départemens du Nord, je fus tellement effrayé des rapides progrès

que faisait l'ennemi sur notre territoire, que je revins en hâte à la convention, pour lui proposer d'envoyer dans ces départemens toutes les troupes disponibles, et de faire à l'instant une levée de défenseurs, depuis 20 ans jusqu'à 40.

Le 5 décembre, j'appuyai la demande faite par quelques sections d'organiser une armée révolutionnaire. Le même jour, après avoir fait disposer quelques mesures contre les ennemis du peuple, je fus nommé par *la Montagne* président de notre assemblée, et je fis d'abord décréter que le tribunal criminel prendrait le nom de tribunal révolutionnaire. Le 10, l'ex-capucin Chabot ayant vainement demandé que les représentés et les représentans ne puissent être incarcérés sans avoir été entendus, s'écria prophétiquement : « *Billaud, tu seras à ton tour victime de la révolution !* »

Le 18 après un rapport que je dressai en moins d'une heure, on décréta un gouvernement vigoureux, qui fut nommé révolutionnaire. Je m'étais opposé à la formation d'un comité de gouvernement, composé d'hommes étrangers à la législature, en démontrant que les mandataires du peuple ont seuls le droit de gouverner. Le 20 janvier 1794, la convention décréta sur ma demande qu'on exécuterait, à la tête de nos armées, les généraux ou fournisseurs qui seraient condamnés à mort. On me chargea ensuite de rédiger un acte d'accusation contre tous les rois de l'Europe. Je développai, le 14, la conspiration d'Hébert. Le 20 juillet, je gourmandai Tallien, qui se plaignait de la secrète surveillance exercée par le comité contre certains représentans, dont il faisait partie.

Jusques-là, on le sait, j'avais paru marcher sur la ligne de Robespierre; cependant, le 8 thermidor, ce fut moi-même qui l'attaquai avec le plus

d'audace, et lui portai les premiers coups : son masque était tombé. Le lendemain, je renouvellai mes attaques, avec cette énergie qu'on m'a toujours connue, et contribuai à la perte de cet *Oppimius* aux ailes de pigeon.

Six jours après sa chute, j'étais sorti du comité suprême, bien volontairement. Accusé par Lecointre et par Legendre d'avoir été le complice de Robespierre, je fis tomber cette accusation, en invoquant l'ordre du jour.

Comme j'avais gardé, depuis, un assez long silence, dont les jacobins se plaignaient, je signalai à leur tribune les manœuvres des royalistes, et appellai le réveil du lion. « Il n'est qu'endormi, m'écriai-je; mais on l'enchaînera, si vous permettez le triomphe des révolutionnaires. *Vox clamantis in deserto !* »

Après une lutte pénible, je me vis, sans surprise et sans terreur, décrété d'accusation avec Collot d'Herbois, Vadier, Barrère, sur un rapport de Saladin, au nom de la commission des 21, et condamné, sans jugement, le 12 germinal an 3, à être déporté avec mes prétendus complices. Nous fûmes arrêtés le lendemain, et mis en route pour Cayenne (3) : cependant le décret fut bientôt rapporté, par un effet de la seconde émeute de prairial, et nos ennemis décidèrent que nous serions jugés par le tribunal criminel de la Charente..... Mais cet ordre arriva trop tard : la destinée voulait sans doute que j'allasse remplir dans les Indes-Occidentales une nouvelle et différente mission. Barrère avait fui en chemin, et moi, Collot, Vadier, nous voguions, en jurant un peu contre les *rouges* et les *blancs*, vers les côtes de la Guyane (4).

En débarquant, je fus séparé de Collot, le poète histrion, et de Vadier, l'homme aux soixante ans

de vertus, qui ne tardèrent point à mourir de la fièvre révolutionnaire ou naturelle. Transféré à Sinnamari (5), où j'échappai aux périls les plus imminens, je m'y trouvais à l'arrivée des déportés du 18 fructidor.

Ce fut ici, surtout, que redoubla pour moi cette série d'aventures et de souffrances, que j'ai racontées en détail dans mon *Journal* imprimé à New-Yorck, en l'an 8 de la république (6).

Tant de lecteurs doivent connaître ainsi ma vie privée et politique, américaine et solitaire, jusqu'à l'époque de cette publication, que je ne répéterai point dans ces nouveaux mémoires, mes entretiens divers avec Barthélemy, Pichegru et leurs camarades; mes liaisons politiques et amicales avec l'abbé Brothier, qui eut l'honnenr d'entamer ma conversion (7), mes diatribes historiques contre M. Barrère de Vieuzac . deux éditions successives de mon Journal en ont sans doute instruit l'Amérique et l'Europe.

Cela posé, je me borne aujourd'hui à raconter tout simplement et sans réflexions oiseuses, ce qui ne concerne que moi dans la nouvelle et bizarre carrière où m'a lancé la volage fortune, seule reine de l'univers.

~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~

CHAPITRE II.

Jacobinisme monacal. — Des missions en Amérique.

En France, par caprice et avec ou sans mission, j'avais voulu former des hommes ; en Amérique, par besoin, j'ai réussi à élever des perroquets ; ce n'était pas, je crois, changer d'état : on me verra du moins y revenir, en instruisant des êtres jaunes, bronzés ou noirs, qui, par le naturel et la reconnaissance, valent bien la plupart des blancs. Narrons, sans autre préambule, mes voyages et aventures dans les Indes-Occidentales.

La journée du 18 brumaire, annonçant un nouveau despote à notre pauvre république ; le triste état de mes finances, que soutenaient depuis trois ans les seuls gages d'un magister de bipèdes sans plumes et avec plumes ; des nouvelles peu consolantes reçues de ma famille ; enfin, ce climat dévorant qui menaçait sans cesse ma déplorable vie, tout me forçait à fuir le désert, le tombeau qu'on nomme la Guyane, non pour revoir une patrie esclave autant que glorieuse, où m'attendaient sans doute des persécutions nouvelles, mais pour aller respirer un air pur sur les bords de la Delaware, où brille encore le flambeau de a liberté (8). Muni d'une petite somme que j'avais l'espoir d'arrondir en exerçant mes fonctions de

pédagogue dans les États-Unis, j'échappai à mes surveillans, au milieu de la nuit, et, profitant d'une occasion assez rare, comme on l'a vu dans mon *Journal*, je m'embarquai, le 15 floréal an 10, en qualité de scribe sur le *Ruby*, navire américain, destiné pour Boston. J'avais, dans mes loisirs, appris l'anglais, le hollandais et l'espagnol, sans me douter qu'un jour cette troisième langue me deviendrait bien nécessaire.

Jusqu'à la hauteur de ces côtes où, par seize embouchures, le vaste et rapide Orénoque va se perdre dans l'Océan (9), nous avions navigué par un temps assez favorable; mais, le septième jour, un vent nord-ouest nous ayant d'abord rejetés vers les Antilles, une tempête violente nous assaillit et nous chassa sur l'île de Porto-Rico, où nous fîmes naufrage. (10)

Onze hommes seulement furent sauvés dans ce désastre : le génie de la liberté qui paraissait me destiner à la servir encore dans un temps éloigné et sur d'autres rivages, voulut que je fusse du nombre; mais je me trouvais nu, et croyais être sans espoir de secours, sur ces bords où le fanatisme règne depuis trois siècles avec la tyrannie. Le citoyen G......x, négociant à Porto-Rico, et mon compatriote, m'accueillit généreusement, me conseilla de prendre un nom en l'air, et me fit obtenir l'emploi de sous-gérant d'une habitation appartenant aux pères jacobins de cette île espagnole.

Dix-huit mois s'écoulèrent, pendant lesquels je menais une vie sinon heureuse, au moins paisible; car une bonne table, certaine mulâtresse assez jolie et quelques amis, bons vivans, paralysaient le souvenir de mes chagrins : j'oubliai presque la tribune, mes anciens succès et même un peu

la république ; mais ce repos fut éphémère : Don L..... y-V....., gouverneur de Porto-Rico, découvrit, je ne sais comment, mon véritable nom, et résolut de me faire arrêter pour être reconduit à la Guyane. Instruit de ce cruel dessein par le procureur même des jacobins que je servais en homme libre, ma crainte aurait peut-être égalé mon péril, si le bon père, satisfait de mon zèle et de ma probité, ne m'eut aussitôt accordé, sans que je le lui demandasse, un asyle dans son couvent.

Bientôt une fièvre maligne me mit aux portes du tombeau. A cette heure suprême, on cesse d'être philosophe : le procureur me confessa, me donna l'absolution, fit prendre autant de soin du phisyque que du moral, et je revins au monde presqu'entièrement converti. Presque.... n'est pas le mot, car ma conversion fut si complète, que renonçant au titre de républicain français pour la calotte monacale, je me vis au bout de six mois, jacobin espagnol dans toute la force du terme. Faiblesse, pourra dire certain camarade ! A la bonne heure ; cependant, qu'on se mette à ma place : déporté et proscrit, ne valait-il pas mieux devenir moine et directeur des âmes, être protégé par le pape, choyé par les dévots, voir des belles à ses genoux, que de retourner comme un sot au désert de Sinnamari, parmi les singes, les serpens et les tigres ?

Observations nécessaires. Comme tous les royaumes de l'Amérique découverts par Colomb, conquis, ou usurpés, ce qui est souvent synonime, par les Cortez et les Pizarre, sont, pour le temporel, partagés en divers gouvernemens, on les a aussi divisés, pour le spirituel, en plusieurs juridictions, sous le nom de pro-

vinces : ces provinces sont l'apanage de six ordres religieux, et semblent même appartenir à leurs *provinciaux*, qui, quoique éloignés de l'Italie, vivent tous néanmoins sous la dépendance de Rome, sont étroitement obligés d'y envoyer une relation exacte des choses les plus remarquables qui se passent en ces pays, avec une liste annuelle du nombre des prédicateurs dont chaque province a besoin, afin qu'on y envoie un secours suffisant d'ouvriers ecclésiastiques, pour ne pas laisser dépérir la vigne du Seigneur. On distingue, en Espagne, les provinces spirituelles d'Andalousie, de Catalogne, de Léon, de Valence, d'Arragon, de Murcie, des deux Castilles; de même en Amérique, on compte les provinces de Mexique, de Xalisco, de Méhoacan, de Chiapa, de Guaxaca, de Guatimala, de Guadaxaca, etc. Un gouverneur qu'on nomme général et qu'on élit tous les six ans, dirige chacun de ses ordres sous l'autorité du saint père : chacune des provinces d'Europe ou d'Amérique a néanmoins un chef particulier qu'on appelle provincial ; le chapitre de la province l'élit tous les trois ans ; quand on tient dans le nouveau monde un chapitre provincial, on y choisit un procureur qui s'embarque, pour assister à la prochaine élection du général, faire des réclamations auprès du chapitre suprême que tient chaque ordre, et retracer l'état de la province américaine par laquelle il est délégué.

Ces procureurs sacrés sont toujours les meilleures prises que puisse faire l'ennemi en temps de guerre, car ils emportent avec eux des richesses considérables, dont ils font des présens aux *généraux*, au pape, aux cardinaux, aux grands seigneurs d'Espagne, afin d'en obtenir plus aisément ce qu'ils ont à leur demander. Leur charge,

entr'autres choses, est de représenter le manque d'ouvriers évangéliques dans les deux Indes, pour qu'on leur accorde aussitôt trente ou quarante jeunes prêtres qui puissent succéder aux défunts ou aux anciens : le vœu de la province ayant été communiqué au général de l'ordre, il octroie des lettres patentes au procureur, et le nomme son lieutenant ou son vicaire-général pour ladite province, représentant ses bonnes qualités, les peines qu'il a prises à convertir des milliers d'Indiens, et comment on l'a jugé digne de conduire sur leurs rivages un essaim de frères prêcheurs, qui s'offrent volontairement d'aller chez ces *barbares* propager le christianisme.

Alors ce procureur se rend à Rome, présente ses lettres au pape et en obtient une bulle ou diplôme, qui, lui donnant la qualité de commissaire apostolique, l'autorise à choisir dans tous les couvents de son ordre, trois ou quatre douzaines de jeunes sermoneurs. Dès que ceux-ci sont engagés, en vertu de l'autorité que lui donna le suprême pontife, ce procureur, pour doubler leur courage, leur remet leurs péchés par une indulgence plénière; et ceux qui lui opposent un obstacle quelconque, ou à ses nouvelles recrues, sont déclarés avoir encouru l'anathème, dont ils ne peuvent être absous que par le commissaire ou même par le pape.

J'observerai encore ici que dans tous les pays américains subjugués par l'Espagne, il existe deux sortes d'habitans espagnols qui sont plus opposés entre eux que ne le sont, dans notre Europe, les Belges et les Hollandais, les Irlandais et les Anglais, les Espagnols et les Français : je parle des colons nés dans la péninsule européenne et des créoles, c'est-à-dire, des blancs nés dans ces colonies. Cette

haîne est si grande, que rien au monde ne contribuerait davantage à une révolution dans l'Amérique ou même à sa conquête par un Napoléon, si les mers étaient libres. Il est aisé de les séduire, ces Espagnols américains, et de les porter à se joindre à des libérateurs contre leurs ennemis, pour s'affranchir de l'esclavage, de la manière rigoureuse dont on les traite et de la partialité avec laquelle on leur rend la justice, quand, au contraire, les Espagnols européens sont, à leur préjudice, toujours favorisés. Un pareil despotisme est si rude aux créoles, que je leur ai souvent ouï-dire qu'ils aimeraient mieux être soumis au conquérant qu'au roi d'Espagne, pourvu qu'ils pussent conserver la liberté de leur religion, et qu'elle-même, sous le joug odieux qui les accable, ne leur était d'aucune consolation. Ce fut, en 1624, cette animosité mortelle de deux espèces d'Espagnols qui détermina les créoles à s'unir si facilement contre le marquis de Gelvas, vice-roi du Mexique, pour s'attacher à D. Alphonse de Zerna, leur archevêque, dont l'audace, un peu révolutionnaire et soutenue de leur courage, mit en fuite le vice-roi. Par d'autres insurrections, qui eurent lieu à diverses époques, ils auraient renversé un gouvernement tyrannique, si quelques prêtres éloquens, adroits, et aimés d'eux, ne les eussent calmés ou endormis; mais ils s'éveilleront encore.

La cause d'une inimitié si violente procède de la jalousie que les Espagnols indigènes eurent toujours contre les malheureux créoles : les premiers craignent que ceux-ci ne veuillent secouer le joug et ne plus reconnaître le gouvernement espagnol, qui, les privant des emplois, des honneurs et de la liberté, les traite comme des ilotes. On n'a jamais vu aucun d'eux vice-roi du Mexique ou du Pérou,

gouverneur, chancelier, président, conseiller ou alcade-major, et cependant il en est parmi eux dont les ancêtres se nommaient Cortez, Pizarre, Giron, d'Alvarado, Gusman, principaux conquérans de ces contrées. Non-seulement ils sont privés de dignités, de charges ou d'offices, mais les Espagnols naturels leurs causent souvent des affronts intolérables, les regardent au moins comme des gens indignes de gouverner les autres, et qui sont à demi-Indiens, c'est-à-dire, à demi-barbares. Ce mépris aussi général qu'il est impolitique, autant qu'injuste, s'est répandu jusqu'au sein de l'église; car on n'y voit presque jamais un créole ecclésiastique pourvu d'un évêché ou d'un canonicat, et l'on n'admet dans ces emplois que les prêtres nés en Espagne.

Durant plusieurs années le même préjugé régna dans les ordres religieux, et les moines *péninsulaires* intriguèrent long-temps avec succès pour abaisser et faire même supprimer les créoles reçus, de peur que la majorité qu'ils pourraient acquérir ne les rendît les maîtres. Quoiqu'ils aient été obligés d'en admettre plusieurs, néanmoins les provinciaux et tous les chefs étaient Espagnols indigènes, si ce n'est depuis peu d'années, que les ilotes, dans deux ou trois provinces, ayant eu le dessus, ont tellement rempli leurs couvents de créoles, qu'ils refusent absolument d'y recevoir les apôtres d'Espagne.

La province de Mexico abonde en jacobins, cordeliers, augustins et carmes; mais les premiers l'ont toujours emporté sur les créoles, en faisant venir chaque année, de la mère-patrie, deux missions des religieux de leur ordre. A l'arrivée de la dernière, qui précéda la nôtre, il éclata, entre eux et les moines américains, une querelle si terrible

que, jouant de la dague et du couteau, ils allaient s'entretuer, si le vice-roi et ses gardes n'eussent couru au monastère, où l'on mit à *l'in-pace* tous les créoles.

Dans le Pérou, plus éloigné des métropolitains, leurs missions sont moins communes; mais le Mexique ne lui en laisse pas manquer de tous les ordres. Les jacobins y dominent encore, et, nonobstant leur voeu de pauvreté, nagent dans l'opulence et les délices.

Cette digression indispensable à la clarté des détails, que je vais offrir sur l'empire tombé de l'infortuné Montézume, servira de transition au récit de mes aventures, qui sont, je crois, très-singulières, sans avoir rien de merveilleux.

CHAPITRE III.

Je m'embarque pour le Mexique; relâche à Saint-Domingue.

L'Amérique espagnole étant toujours en proie à deux factions monacales, les religieux de six ordres attendaient depuis dix-huit mois un renfort promis par l'Espagne. Le 17 messidor an XII, un vaisseau de Cadix débarqua à Porto-Rico, pour y faire relâche, une nouvelle et sainte cargaison de pères Jacobins, que tous nos frères accueillirent avec bien de la joie. A son départ elle se com-

posait de quarante missionnaires, dont deux étaient passés dans l'autre monde pendant la traversée de l'ancien à celui-ci. Il fallait s'occuper de leur remplacement. Le procureur du monastère jeta les yeux sur moi et sur un de mes camarades, jeune encore, très-ignorant, mais du reste bon diable, ami de la fortune, de la table, et des belles, digne enfin de sa robe et de tous les avantages qui s'y rattachent.

Etant liés tous deux depuis six mois par la conformité de nos penchans philosophiques, je soupais un jour avec lui dans sa cellule où il me régalait : le bordeaux, qu'on n'épargna point, réveilla tellement la chaleur de son zèle, qu'il ne fit que parler, tout ce soir là, de convertir les *Japonais*, qui cependant ne nous attendaient guère, et discourir sur leur pays, qu'il n'avait jamais vu, comme s'il y eût demeuré toute sa vie. Il semblait que Bacchus l'eût métamorphosé de théologien en orateur, et, comme un autre Cicéron, lui eût appris les plus belles parties de l'éloquence. Ce brave moine, qu'on nommait, à cause de son feu apostolique, frère Chrisostôme, n'oublia rien pour me persuader de m'associer avec lui, dans ce sacré voyage, où l'on pouvait acquérir des richesses dont j'avais grand besoin, et de la réputation dont je n'avais que faire. Quand je lui eus fait observer que la brigade nouvelle débarquée n'allait point au Japon, mais au Mexique, il me soutint de bonne foi, que chaque rue des cités de ce grand royaume était pavée d'or et d'argent, que les petits cailloux étaient des perles, des rubis ou des émeraudes. Sans en être plus éclairé, le créole avait lu deux ou trois romans de Voltaire, et avait ainsi voyagé dans le pays d'Eldorado. Comme il s'imaginait être

déjà au nouveau paradis terrestre, il me décrivait nos voyages au Mexique, au Pérou, au Chili, voire même à Eldorado, où nous étions accompagnés des Indiens, jouant du hautbois, des trompettes, des guitares surtout; il me peignait de même nos entrées dans les villes par des chemins semés de fleurs, sous des arcs de triomphe, au bruit du carillon des cloches, et nous, recevant les hommages respectueux et les présens honnêtes de tous les catholiques: or, il n'en manque point, ajoutait-il, dans ces riches contrées.

On croira aisément que ce pompeux discours ne contribua guère à me décider au départ. Pauvre, proscrit et prisonnier, mais vigoureux, tondu, ordonné prêtre par l'archevêque de Santo-Domingo, réfugié dans notre ville, je m'enrôlai sans autre véhicule, comme missionnaire, cru espagnol, sous la bannière du grand saint Dominique, et reçus le nom monastique de frère Policarpe.

Le père Antonio, procureur-capitaine du saint détachement, nous admit à sa table, où il nous lut, au lieu des litanies, un long mémoire de ce qu'il avait acheté pour notre subsistance quand nous serions en mer. Voici un extrait de sa liste: moutons, cabris, porcs, poules et pintades, (provisions vivantes), pâtés, jambons, langues fourrées, saucissons, mortadelles, tons, anchoix, sardines, saumons, riz, vermicelle et biscuit de froment; vins de Rota, Casalta, Malaga; eau-de-vie, kirch, rhum, et rack; olives, capres, cornichons; figues, citrons, oranges, grenades et raisins; bananes, sapotilles, avocats, corossols, goyaves, ananas; café, chocolat, thé, pain-d'épice, biscuits au sucre, dragées, conserves, marmelades....... Ah, le pauvre homme!

Ce repas terminé par un cantique en faux-bourdon, où chacun détonna un peu par l'effet du Madère, il nous administra la bénédiction au nom du pape, afin qu'il ne nous arrivât aucun malheur, pendant cette expédition; ensuite, ouvrant sa bourse, qui s'était arrondie plus d'une fois sur les bords où il retournait, le digne procureur béni et bénissant, nous donna, des cinq doigts, en belles portugaises, de quoi nous procurer une douzaine de mouchoirs en madras ou batiste, des bas de soie, des caleçons en perkale ou basin et des chemises en toile de hollande; car telle est l'ordonnance (aux colonies) du régiment des jacobins. Le même soir, on procéda aux adieux à nos frères, par un nouveau festin qui dura jusqu'au point du jour, et l'on nous conduisit à bord où nous fûmes tous consignés, en attendant un vent propice, parce que notre directeur craignait que Policarpe et Chrisostôme ne regrettassent quelques jeunes religieuses, attachement qui a un grand pouvoir sur la plupart des moines espagnols.

Lorsque nous mîmes à la voile, une foule considérable fit retentir le rivage et les mornes de ses vœux en notre faveur et de ses bénédictions : elle nous regardait comme destinés au martyre pour l'avantage de la religion et souhaitait d'avoir de nos reliques.

Don Antonio Gingalès, qui nous conduisait au Mexique, était assez bon-homme quoique souvent fort entêté, extrêmement avare et un peu dépourvu des talens nécessaires à un chef de religieux, qui doit inspirer le respect dû à son caractère. Il était si mal-propre sous de beau linge, et son habit était si sale, aussi bien que ses mains, à force de larder lui-même notre bœuf à

la mode et de manier ses jambons, qu'il avait plutôt l'air, surtout par sa taille exiguë, d'un marmiton de moines, que d'un représentant du pape.

Le 4 août (vieux style), jour de Saint-Dominique, fondateur très-fameux de l'ordre des prêcheurs, c'est-à-dire, des jacobins, notre petit vaisseau, nommé le Saint Antoine, fit, dès l'aurore, une salve d'artillerie et fut richement pavoisé en l'honneur du saint Espagnol. On célébra la messe, avant un déjeuner splendide en chair et en poisson, où furent invités, par nous, le capitaine et ses trois officiers. Après un dîner magnifique, servi à six heures du soir, on tira un feu d'artifice au son d'une musique harmonieuse, et la soirée se termina par une comédie de Calderon, que jouèrent des passagers et de jeunes religieux, avec autant de goût et un aussi joli décor, dans le petit salon ou chambre du conseil, qu'on eût pu en trouver sur le théâtre de la cour. La pièce fut suivie d'une collation délicieuse, faite au bruit des tambours, des trompettes et du canon. Un de ces jeunes moines, secrétaire d'Antonio et qui avait rempli très-naturellement un rôle d'amoureuse, offrait une mine si douce, si féminine qu'on l'eût pris...... pour ce *qu'elle* était. Historien exact et scrupuleux, j'avoue que le bon père Antonio, conformément à cette maxime commode, faites ce que je dis et non ce que je fais, avait travesti une nonne en moinillon, parce qu'il était homme avant que d'être moine.

Repoussés par un vent contraire sur les côtes de Saint Domingue, près d'un rocher qu'on appelle la Grange, nous fûmes tout-à-coup entourés de vingt barques montées par des troupes de

noirs, sujets du terrible Christophe. Notre frayeur fut grande, mais elle dura peu, car ils nous invitèrent très-poliment à vouloir bien venir passer à terre une demi-journée pour leur dire la messe et prêcher le sermon (11). Charmé de faire une bonne œuvre, ou ne pouvant s'y refuser, le père Antonio débarque avec une douzaine de jacobins, dit l'office divin dans une immense case, à deux ou trois cents nègres qui ne l'entendaient pas souvent; les prêche d'importance, et la cérémonie se termine par un dîner que nous donne le chef de ce petit canton.

Quelques-uns d'entre nous ayant été, ainsi que moi, au coucher du soleil, faire une promenade dans un bois où des goyaviers étaient couverts de fruits, nous y rencontrâmes un blanc à la porte d'un *ajoupa*, où il logeait: il vint à nous, se découvrit, et témoigna autant de joie que de surprise. Nous n'étions pas moins étonnés. Je reconnus bientôt cet homme pour être Anglais, et je m'entretins avec lui.

Depuis quatorze ans, à l'en croire, qu'il avait été pris sur un navire de Bristol, échoué vers la Grange, il avait évité la mort ou le cachot en se rendant utile aux noirs par sa dextérité à leur faire la barbe. Marié à une négresse, il n'en était pas moins très-malheureux de vivre loin de la Tamise, d'être privé surtout des consolans secours de la religion; car il se disait catholique; et, plusieurs fois, il avait tenté vainement de s'enfuir de San-Domingo pour échapper à l'esclavage. Ayant traduit cette histoire à mes frères, qui avaient besoin, comme moi, d'un barbier meilleur que le nôtre, nous resolûmes d'arracher ce pauvre homme à sa triste condition. « Ami, lui dis-je, rendez-vous avec votre femme sur le rivage,

à l'entrée de la nuit : nous vous enlèverons à vos tyrans, qui semblent avoir oublié combien il est dur d'être esclave. » M. Gilson nous remercia vivement, et parut répandre des larmes.

De retour à la case du chef haïtien, je racontai, à part, cette aventure au père Antonio, qui approuva beaucoup notre projet. En conséquence, nous prolongeâmes notre conversation jusqu'au crépuscule du soir : le chef était sorti, rentré, sans avoir paru être instruit de ce pieux dessein. Il nous accompagna, sans suite, jusqu'à l'embarcadaire, nous laissa regagner notre canot, nous dit adieu, en nous souhaitant bon voyage, et reprit aussitôt le chemin de sa case, sans regarder derrière lui.

A peine l'avons-nous perdu de vue, qu'à la faveur d'un clair de lune, mon ami Chrisostôme et moi, nous sortons du canot sans bruit, faisons cinquante pas vers un buisson de mangliers, où notre esclave blanc des tyrans noirs devait s'être caché, et l'appellons à demi-voix. Point de réponse; personne ne paraît; mais, tout-à-coup, nous sommes accueillis par une fusillade, que l'on dirige, à travers le buisson, sur nous et sur nos frères. Blessé légèrement et rempli d'épouvante, je revole vers le canot avec mon camarade, qui n'avait aucune blessure, et, malgré cent coups de fusil, dont aucun ne put nous atteindre, nous regagnons *le Saint-Antoine*, où il s'était également passé d'étranges choses, que le roc de la Grange avait dérobées à nos yeux.

Hélas! pendant la messe et le sermon, le repas et la promenade, ce traître de chef noir avait ordonné à ses gens, montés sur trente barques, de piller le navire. . . . . En un quart d'heure, les coquins avaient ravi le jacobin femelle, notre

bon vin, nos meilleures provisions, excepté quelques maigres poules, notre rhum, notre rack, jusqu'à nos confitures! Ah! maudits noirs! perfide anglais! que le ciel vous le rende! Telles furent d'abord les bénédictions que nous donnâmes de bon cœur aux très-dignes sujets du roi Christophe; mais ensuite, on se résigna, hors le supérieur, qui déplora secrètement, jusqu'au Mexique, la perte de sa pauvre nonne, devenue sans doute la proie d'un madecasse ou d'un congo.

Après cette aventure, le zèle de nos frères se refroidit un peu : ils croyaient, dans leur ignorance naturelle et claustrale, que les Indiens du Mexique seraient encore plus barbares que les nègres de Saint-Domingue; mais notre commandant spirituel les *consola* par ces paroles : « Le pis qui peut nous arriver dans ces pays *sauvages*, c'est d'être massacrés, sacrifiés, dévorés par des *idolâtres*. Eh bien! nous obtiendrons alors la palme du martyre! »

Par un vent favorable, et qui dura neuf jours, notre vaisseau fila sept nœuds à l'heure; mais, parvenus au golfe du Mexique, une violente bourrasque nous fit errer pendant un jour à l'aventure, se calma peu à peu ensuite, et nous voguâmes assez tranquillement le lendemain vers le port de la Vera-Cruz, où nous comptions mouiller avant la nuit. Dès le matin, le prudent capitaine, connaissant le danger qu'on court sur ces rivages, par la quantité de rescifs qui sont sous l'eau, près du Vieux-Hâvre, et que l'on reconnaît aux balises et autres signes que l'on y a posés, pour en avertir les vaisseaux, sachant aussi que nous ne pourrions attérir que sur le soir, craignant de plus qu'un vent du nord, redoutable sur cette côte, et qui souffle ordinairement vers le mois de septembre,

ne se levât pendant la nuit et n'exposât le navire au danger d'être brisé sur ces écueils, résolut d'approcher seulement avec la misaine, pour aborder le lendemain avec plus de sécurité, à l'aide des canots qu'on nous enverrait de la terre. On ne l'avait point vue encore. Cette nuit-là, le capitaine voulut tenir lui-même le timon du navire, et mit tout le monde en haleine; mais nos religieux allèrent prendre leur repos ordinaire, qui ne dura pas trop long-temps, car, à minuit, le vent se tourna vers le nord, ce qui causa un cri général de terreur et un affreux tumulte.

Nos matelots, dans ce désordre, s'adressèrent aux jacobins, afin qu'ils implorassent l'assistance du ciel, qui l'avait accordée dans les tempêtes précédentes. Leur appréhension venait plutôt de la peur du péril que ce vent pouvait amener, que du danger présent, puisque ce vent soufflait sous un ciel pur, qui n'annonçait aucun orage. Quoiqu'il en soit, les moines se levèrent, allumèrent des cierges et chantèrent des litanies jusqu'au premier rayon du jour, où ce terrible vent du nord cessa pour faire place à celui que nous désirions; nos marins crièrent : *miracle !*

Sans autre malencontre, le 18 thermidor, à l'heure où l'on disait la messe aux matelots, qui étaient à genoux, l'un d'eux, demeuré en vigie, au sommet du grand mât, s'écria trois fois, *terre !* Au même instant, tout l'équipage se leva pour voir le continent où l'or abonde, laissant le célébrant seul à l'autel achever son service. Le bon supérieur, partageant notre joie, fit un massacre général de sa volaille, pour festiner ses moines.

CHAPITRE IV.

Arrivée à la Vera-Cruz. — Portrait d'un Prieur espagnol.

Nous voilà enfin débarqués dans le Vieux-Hâvre, et ensuite à la Vera-Cruz, qu'on nomme aussi Saint-Jean-d'Ulna (12). Ce fut là, en 1519, que Ferdinand-Cortez commença la conquête du continent de l'Amérique; là, que, par une politique et un courage inouis jusqu'alors, il prit la résolution de brûler ses vaisseaux, afin que ses soldats ne songeassent qu'à vaincre; là encore qu'une phalange de cinq cents Espagnols se décidèrent à marcher contre un peuple innombrable, dans la plus grande des cinq parties du monde (13); là enfin que l'on établit, pour la première fois dans ces contrées, des magistrats, des échevins, des juges, souvent amis de l'or plus que de la justice.

Le véritable nom de cette ville est Saint-Jean d'Ulna : on l'appelle la Vera-Cruz, à cause du Vieux-Hâvre de la Vraie-Croix qui en est distant de six lieues, et qu'on nomma ainsi, parce qu'il fut, il y a environ trois siècles, découvert le vendredi saint, jour où l'on adore la Croix. Trop dangereux pour les navires, par les rescifs cachés sous l'eau et la fréquence des coups de vent du nord, ce Hâvre fut abandonné des Espagnols, qui vinrent s'établir à Saint-Jean-d'Ulna, où leurs vaisseaux trouvèrent une rade paisible, à l'abri d'un vaste rocher qui les garantit de ces vents.

En débarquant au second port, nous trouvâmes sur le rivage des religieux de notre ordre, dont nous fûmes reçus avec fraternité : défilant sur deux de hauteur, nous marchâmes ensuite au couvent, en procession, avec la croix et la bannière. Don procureur nous présenta au prieur et aux moines, qui nous reçurent fort amiablement, et nous donnèrent un dîner magnifique, où l'on n'épargna rien en chair, poisson, vins et liqueurs, comme pour nous faire connaître ce nouveau pays de Cocagne. Le prieur n'était pas un homme âgé, grave, prudent, tel qu'on en doit élire pour gouverner les jeunes moines; c'était un *petit-maître*, un véritable abbé de cour, qui, à ce qu'on nous dit, avait obtenu depuis peu sa dignité de supérieur principal, au moyen d'un présent de mille gourdes.

Après dîner, il invita don procureur, don Chrisostôme et moi, don Policarpe, à passer dans sa chambre, où nous remarquâmes d'abord qu'il préférait sans doute la règle d'Épicure à celle de saint Dominique. Nous croyons y trouver quelque bibliothèque choisie, sacrée, qui nous donnerait une idée de son pieux savoir et de son goût pour la bonne littérature; mais nous n'y vîmes qu'environ une douzaine de vieux livres, qui étaient dans un coin, couverts de toiles d'araignée et de poussière, comme s'ils eussent honte que les trésors qu'ils contenaient fussent si peu appréciés que le galant prieur leur préférât une guitare, ornée de perles, suspendue auprès d'eux. Cette chambre assez vaste, où l'on voyait un lit très-élégant, était richement tapissée d'un tissu fort joli en plumes de méchoacan, et décorée de certaines estampes mythologiques, de tables d'acajou, couvertes de tapis de soie, de deux buffets garnis de beaux vases de porcelaine, remplis de confitures de dragées

de conserves, et couronnés d'une batterie de flacons. Un pareil étalage parut à quelques-uns de nos religieux aussi indécent que mondain chez un moine espagnol et mendiant; mais à ceux qui n'étaient sortis d'Espagne que pour mener une vie libertine, tout en faisant fortune, l'aspect de ces objets fut agréable, séduisant, et accrut leur envie de pénétrer bientôt plus avant dans une contrée où l'on pouvait en peu de temps devenir si heureux.

Le jeune et vaniteux prieur, ne nous entretint guère que de son antique noblesse, de ses brillantes qualités, de la faveur dont le père provincial l'honorait justement, de l'amour que les dames lui portaient à l'envi (c'est à la lettre), pour son nez aquilin, sa belle jambe et sa touchante voix. Comme il voulait nous la faire connaître, il se mit aussitôt à pincer sa guitare et à chanter des vers, qu'il avait faits pour quelque belle Amarillis, donnant ainsi scandale sur scandale aux vrais religieux dont le zèle, en secret, devait être indigné de voir un tel dévergondage dans un supérieur, qui devait donner au contraire, par ses discours et par ses mœurs des exemples de piété et de mortification.

Notre oreille bien régalée des charmes de la mélodie, et nos yeux satisfaits par les tableaux les plus voluptueux, le prieur fit servir une collation délicate, abondante pour contenter également notre goût et notre appétit, ou plutôt notre gourmandise, car en nous appliquant ce vers de Fabre d'Eglantine, mon ancien collègue :

Nous étions sensuels comme des gens d'Eglise.

Quatre jeunes dames créoles vinrent prendre part à la fête : on s'enivra un peu du Porto et

de leurs attraits, et je crois même qu'après avoir dansé le fandango et des contre-danses françaises, on n'alla se coucher qu'au lever de l'aurore. Il nous semblait qu'à peine sortis du Tartare, nous nous trouvions dans les Champs-Elysées: la veille, errans sur les flots agités, nous n'entendions que le bruit horrible des vents sifflant avec furie dans les voiles et les cordages, les craquemens affreux des mâts, les sifflemens du contre-maître, le vacarme des matelots; nous ne buvions que de l'eau trouble, acidulée pourtant d'un vinaigre gâté; nous ne sentions que l'odeur du lard rance, du bœuf moisi, de la morue fortement odorante, du goudron et du suif; nous ne voyons enfin que l'abîme du golfe, avec ses monstres: mais ici quelle différence! nous entendons des instrumens bien accordés, des voix nettes, douces et tendres; nous voyons des trésors de toute espèce, nous mangeons des douceurs, nous en disons, et parmi les premières, nous sentons la vanille et l'ambre, dont ce délicieux prieur a parsemé ses confitures. Oh! heureux jacobins tondus! votre sort serait envié par tous les chanoines de France! Y avait-il dans cette partie là un seul homme d'esprit? En vérité, mes frères, je ne le saurais croire: *Beati pauperes.*

CHAPITRE V.

Spectacle dans l'église. — Le bon Apôtre.

COMME nous ne devions passer que deux jours à la Vera-Cruz, nous allâmes le lendemain explo-

rer cette ville mexico-espagnole, et vîmes qu'elle était fondée sur un terroir très-sablonneux, excepté vers le sud, où la terre est marécageuse, pleine encore de fondrières, ce qui, joint aux grandes chaleurs, rend ce lieu fort malsain. Le nombre de ses habitans peut être d'environ dix mille, de diverses couleurs. Nous ne nous arrêtâmes guère à remarquer les édifices, car ils sont presque tous construits en bois, plusieurs églises même, d'où il résulta trop souvent, surtout lorsque le vent du nord soufflait avec fureur, que cette ville était brûlée en peu d'heures, à rase terre. Le grand commerce que l'Espagne fit long-temps au Mexique, et, par cet empire, aux deux Indes, rendit la Vera-Cruz l'entrepôt général de toutes les richesses et marchandises du continent de l'Amérique et des bords qu'arrose le Gange; mais l'insalubrité de l'air est cause que la ville a si peu d'habitans. Leur petit nombre, néanmoins, avec ce commerce étendu, les rendait extrêmement riches, et ils l'eussent été bien plus encore, sans les pertes fréquentes qu'ils ont faites toutes les fois que la ville a été incendiée. Quant à sa force, elle consiste en ce que l'entrée du Vieux-Hâvre est difficile et dangereuse, ainsi qu'en ce rocher qui la domine à une portée de fusil, et sur lequel on a bâti une assez bonne citadelle où l'on entretient garnison. Les navires n'osent mouiller qu'à l'abri des rochers et de la forteresse, où l'on ne les croit même en sûreté qu'après les avoir amarrés avec des cables ou des chaînes à des anneaux de fer fortement scellés dans le roc. Il est néanmoins arrivé que des vaisseaux étant portés par le courant de la marée d'un autre côté de l'abri, furent jetés contre les autres roches

ou emportés en pleine mer, leurs amarres ayant été rompues par la force des vents.

Le Saint-Antoine en fit l'épreuve la nuit d'après notre débarquement, et nous fûmes heureux de n'être point sur ce navire, car il s'était tout-à-coup élevé une tempête si terrible, qu'elle rompit les cables du vaisseau et l'emporta au-de-là du Vieux-Hâvre. Nous, qui étions à terre, croyons à tout moment que cet orage allait nous enlever avec nos lits de cannes, de plumes, et de mousseline: nos légères maisons de bois tremblaient si fort, que nous nous attendions, de minute en minute, à les voir s'écrouler sur nous, et notre frayeur fut si vive de nous sentir ainsi bercés, que nous fûmes contraints de nous lever au milieu de la nuit pour nous enfuir tout-nus dans le jardin, où n'ayant pas de mousticaires, nous nous sentîmes dévorés par des légions de moustiques, secondés par des maringouins. Au déjeuner, les religieux du couvent, accoutumés à ces bourrasques, se moquèrent de nous en nous disant qu'ils ne reposaient jamais mieux qu'au branle de leurs lits causé par ses tempêtes.

Le soir du second jour, l'évêque nous fit inviter à venir voir jouer la comédie dans son église cathédrale, où l'on représenta un ouvrage sacré dans le genre de nos *mystères*, et qui était intitulé : *les noces de Cana* (14).

Dès l'aurore, le jour suivant, quarante bonnes mules, envoyées tout exprès pour nous de Mexico à Saint-Jean-d'Ulna, ayant été chargées de nos saintes personnes et de notre butin, nous prîmes, au son des trompettes, le chemin de la capitale, par une route dont les quatre premières lieues se font dans un sable mouvant, mais qui est aussi

belle et plus ouverte que celle de Paris à Orléans.

Il fallait repasser par le Vieux-Hâvre : ce fut là que je commençai à remarquer le pouvoir despotique des prêtres et des moines sur le pauvre peuple indien. Le prieur de la Vera-Cruz avait mandé, la veille, aux autorités du Vieux-Hâvre, de venir au-devant de nous, et de nous recevoir avec tous les égards dus à des Jacobins. On remplit ponctuellement l'ordre prescrit ; car, comme nous étions encore à une lieue de cette ville, une vingtaine de ses principaux habitans, Indiens ou créoles, s'avancèrent, endimanchés et à cheval, pour nous offrir des rafraîchissemens, et à chacun de nous un superbe bouquet de fleurs d'orange. Ils nous précédèrent ensuite, jusqu'à ce qu'ils en eussent rencontré d'autres, venant à pied, au son du tambour indien et des hautbois. Ceux-là étaient des marguilliers, des chefs de confréries et des enfans de chœur. Ils nous présentèrent aussi de gros bouquets, et tous marchèrent devant nous, chantant le *Te Deum* jusqu'au moment où, entrés dans la ville, au milieu d'une place où se tient le marché, nous fûmes introduits sous un berceau de jeunes arbres disposés en arc de triomphe, autour d'une table garnie de mets et de vins délicats.

Remontés sur nos mules, en sortant du bosquet, nous vîmes le marché rempli d'indiens des deux sexes, qui se jetèrent à genoux, implorant nos prières et notre bénédiction, que nous leur accordâmes, en faisant sur eux tous, à droite, à gauche, le signe de la croix. Un alcade major nous ayant prié de suspendre un moment notre marche, nous débita debout, mais découvert, une harangue, où il disait : « Que nous serions

toujours les bien-venus dans leur pays, qu'ils nous rendaient mille actions de grâces de ce que nous avions quitté notre patrie, nos parens, nos amis, pour venir d'aussi loin travailler au salut des âmes indiennes, et qu'enfin ils nous honoraient comme des apôtres, des saints, des anges tutélaires. » Ce compliment fut appuyé d'une bourse assez ronde, que notre apôtre en chef mit dans sa large poche. Ensuite, le cher homme, qui rapportait volontiers tout à lui, répondit à notre orateur avec une tendre onction, mais d'une voix tant soit peu nazillarde : « Qu'il était satisfait de leur reconnaissance, ravi de leur honnêteté; que rien au monde ne lui était plus cher (après l'argent) que leur salut, et que, pour le leur procurer, il s'était exposé à toutes sortes de périls, tant sur la terre que sur l'onde, bravant jusqu'à la barbarie des autres indiens, qui ne connaissaient point encore la vraie religion, pour le service de laquelle il était résolu de ne point épargner sa vie. » Le bon apôtre!..... Sur cela, en prenant congé de ces honnêtes citoyens, qui nous accompagnèrent pendant trois lieues, il fit, aux principaux, pour ne pas être en reste, certains présens.... de médailles en plomb, de croix d'airain, de chapelets, *d'agnus dei;* et chacun de nous, comme lui, donna à chacun d'eux, trente années d'indulgences, en vertu du pouvoir que nous avions reçu du pape de les distribuer partout et à tous ceux que nous en croirions dignes.

Les respects de ces bonnes gens et leur soumission, la vanité d'être reçus avec autant d'honneurs publics, enflèrent tellement le cœur de nos jeunes religieux, qu'ils se crurent bien au-dessus des évêques d'Espagne, lesquels, malgré tout leur orgueil, ne recueillent jamais

dans leur tournées, tant d'acclamations, de cadeaux et d'hommages.

CHAPITRE VI.

Franciscain petit-maître. — Tripot de moines.

Nous ne logeâmes, les deux premières nuits suivantes, qu'en de pauvres bourgades, où nous rencontrâmes pourtant la même *honnêteté* et grande abondance de vivres; mais, le troisième jour, pour la seconde fois, nous fûmes reçus avec faste dans une ville qu'on appelle Xalapa de la Vera-Cruz, qui contient environ douze mille habitans, Indiens ou *esclaves*, et Espagnols des deux espèces.

Vers l'année 1634, cette ville fut érigée en évêché, par le partage que l'on fit du diocèse de la *Ville des Anges* (15), et quoique le premier n'en soit qu'une faible partie, il n'en vaut pas moins à l'évêque quinze mille ducats de revenu, se trouvant situé dans un territoire fertile en orge, maïs et froment. Plusieurs bourgades l'environnent; mais ce qui double sa richesse, ce sont les fermes où l'on cultive le sucre et le café, celles qu'on nomme *estancias*, où l'on élève un grand nombre de mules, de bœufs et de moutons, et quelques autres où abonde la cochenille.

Il n'y a qu'une église dans la ville de Xalapa, et deux chapelles, qui, toutes trois, dépendent des religieux de Saint-François. Les revenus de leur couvent sont très-considérables, et l'on n'y

trouve que six moines, bien qu'une quarantaine puisse y exister fort à l'aise. J'ai observé que le supérieur de ce couvent n'avait pas moins de vanité que celui de la Vera-Cruz: quoiqu'il ne fût pas de notre ordre, il nous reçut et nous traita pendant deux jours avec magnificence.

Non-seulement ici, mais dans vingt autres monastères, on remarque chez tous les prêtres et les religieux une grande mollesse, des mœurs et des manières directement contraires à leurs vœux autant qu'à leur profession. L'ordre de Saint François, outre les vœux d'obédience, de chasteté et de mortification, en fait encore un autre, c'est celui d'observer la pauvreté avec plus de rigueur qu'aucun des autres mendians, car leur habit doit être de gros drap, leur ceinture de corde, leur chemise de laine, et ils doivent marcher sans bas, n'ayant aux pieds que des sandales. Il leur est défendu d'avoir de l'or ou de l'argent et même d'en toucher; ils ne peuvent se soulager dans leurs voyages en allant à cheval, et une seule infraction à ces défenses est un péché mortel qu'on doit punir par l'excommunication.

Mais nonobstant ces régles despotiques, les disciples de Saint François, vivant au nouveau monde, prouvent par leur vie déréglée qu'ils ont voué ce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas accomplir.

Nous trouvâmes étrange et scandaleux qu'un franciscain de Xalapa, âgé d'environ quarante ans, se rendît à cheval, suivi de son laquais sur une mule, à cent pas de la ville, pour aller confesser, le cigarre à la bouche, une créole vaporeuse, avec une soutane de fin camelot gris, relevée galamment à sa ceinture, afin de laisser voir un bas de soie orange, des souliers de ma-

rocain vert, un caleçon de mousseline, avec un joli passement brodé en or, attaché au jarret nerveux, qui tendait une jambe herculéenne. Ses confrères, au reste, avaient tous le même costume, et, sous leurs larges manches, laissaient paraître une chemise en toile de Hollande, piquée de soie et garnie de dentelle; de sorte que dans leurs habits et dans leurs entretiens, au lieu de modestie et de sagesse, ils montraient plus de vanité que des hommes du monde.

Après souper, quelques-uns d'entr'eux commencèrent à parler de jouer aux cartes, et ils nous invitèrent comme nouveaux venus, à faire une partie d'impériale ou de piquet, ce que la plupart refusèrent, les uns faute d'argent, les autres pour ne pas savoir le jeu. Néanmoins, à force d'instances, deux de nos jeunes moines se joignirent à deux des leurs dans une partie de piquet: ils mêlèrent les cartes avec autant de dextérité que de grâce; on joua le simple et le double; la perte piqua les premiers, et le gain échauffa les autres; de manière que le couvent fut converti cette nuit-là en véritable académie, et les œuvres religieuses en profanations mondaines.

Comme nous autres jacobins, excepté deux, n'étions que spectateurs de la partie, nous eûmes le loisir, pendant trois heures, de réfléchir sur cette manière de vivre; car plus le jeu continuait, plus on voyait s'augmenter le tapage, tant par l'effet du vin que par les juremens, les risées et les moqueries que tous les franciscains faisaient du vœu de pauvreté. L'un d'entr'eux, quoiqu'il eût déjà manié de l'argent et l'eût mis sur la table avec ses doigts, s'avisait néanmoins, pour faire rire ses confrères, s'il lui arrivait de gagner une somme considérable, d'entr'ouvrir une de ses

manches, ensuite, avec le bout de l'autre, il ramassait le numéraire et le jetait dans celle qu'il tenait ouverte, en disant qu'il avait fait vœu de ne jamais toucher d'argent, ni d'en garder, mais que sa manche jouissait de ce privilége. Le lendemain à déjeuner, j'entendis ce mauvais plaisant, qui avait plutôt l'air d'un débauché que d'un religieux, se plaindre, en blasphémant, d'avoir perdu deux cents dollars. Il semblait que sa manche n'eût pas voulu garder pour lui ce qu'il avait promis au ciel de ne jamais toucher : c'est là surtout qu'on aurait reconnu que tous ces cordeliers et leurs confrères, à pieds nus ou chaussés, étaient venus en Amérique, moins par ferveur pour la religion que par penchant pour le désordre, et que l'amour de l'or, la vaine gloire, l'autorité qu'ils s'arrogaient sur les malheureux Indiens, étaient plutôt le but où ils visaient que le salut des âmes.

De Xalapa, nous allâmes coucher à la Rinconadas : ce n'est qu'une assez grande hôtellerie, construite, il y a deux cents ans, au bout d'une vallée, loin de toute ville ou village, et qu'on nomme *Venta* en espagnol, ou maison seule, comme sont nos auberges isolées sur un grand chemin. Ce qui rend ce lieu remarquable, outre qu'il est le seul où l'on puisse loger sans quitter la route ordinaire, c'est qu'il y a des sources abondantes et pures, quoique l'eau en soit tiède, attendu l'extrême chaleur qui domine dans ce vallon. Les maîtres de l'hôtellerie, voyant que cette ardeur, dont on est surtout accablé en voyageant, a besoin d'être tempérée par un breuvage frais, ont toujours soin d'avoir des jarres pleines d'eau, qu'ils enfoncent sous un hangar ou ajoupa, dans

du sable mouillé, où elle devient aussitôt presqu'aussi froide que la glace.

Cette vallée et tout le pays d'alentour, sont fertiles et riches, remplis de fermes où l'on recueille en abondance le froment, le maïs, le sucre, le cacao, la cochenille. On nous servit une si grande quantité de bœuf, de mouton, de chevreau, de poules, de coqs d'inde, de lapins et de cailles, que nos amateurs en étaient aussi étonnés que ravis.

Mais la chaleur est si ardente, que l'on ne peut manger sans essuyer à chaque instant une sueur qui tombe du front sur l'assiette; et les moustiques importunent si frort, que l'on ne peut s'en garantir soit en veillant, soit en dormant: on n'en voit pas pendant le jour, mais dès que le soleil se couche, elles s'attroupent par essaims innombrables, et, suivant la comparaison du père Antonio, viennent vous relancer par tout, comme les *grenouilles* d'Egypte, dont parle l'écriture. Aussi les Espagnols, souvent grillés dans ce lieu là, malgré son eau rafraîchissante et l'excellence des conserves, n'appellent ces douceurs que des confitures d'enfer.

Après une nuit éternelle, nous partîmes de grand matin pour gagner une ville où les vivres abondent également, et qui est exempte des hôtes dont nous eûmes la compagnie dans cette belle et perfide Rinconadas.

CHAPITRE VII.

Un Conquérant. — Des Rois monopoleurs.

PARVENUS le soir même dans une ville médiocre appelée Ségura, nous y fûmes encore somptueusement régalés par des moines de Saint François, aussi galans et aussi vains que ceux de Xalapa.

Ségura fut bâtie par Ferdinand-Cortez (1), qui la nomma, dès l'origine, *Segura de la Frontera*, ou sûreté de la frontière, parcequ'il en fit une espèce de place forte, afin de garantir les Espagnols, qui venaient de la Vera-Cruz à Mexico, contre les habitans de Culua et de Tepeacac, qui étaient alliés des Mexicains et incommodaient fort les conquérans.

Mais, selon les historiens, ce qui fâcha le plus Cortez, ce fut qu'après avoir été chassé, pour la première fois, de Mexico, les Indiens le poursuivant, ainsi que le reste des siens, qui, presque tous, avaient été blessés, et s'étaient retirés à Tlascala, les habitans des deux bourgades de Culua et de Tepeacac, volèrent au secours des Mexicains contre Cortez et la ville de Tlascala, surprirent dans une embuscade les Espagnols, en prirent douze, les immolèrent le jour même à leurs idoles et les dévorèrent ensuite. Un trait aussi barbare, imputé à des hommes d'un caractère si humain, se trouve seulement noté dans certains auteurs Espagnols, intéressés sans doute, à justifier par des contes les crimes d'une invasion

où leurs compatriotes, moins guerriers qu'assassins, exterminèrent en un siècle, *seize millions d'hommes.*

Pour venger ces douze soldats, qui périrent, par représailles, selon la juste loi d'une défense légitime, Cortez invita Maxisca et autres chefs des Tlascalans, de l'aider à combattre les dignes alliés des braves Mexicains, qui, d'ailleurs, attaquaient sans cesse les habitans de Tlascala, vivant en république, mais commandés par de perfides chefs que la séduction avait rendus esclaves. Ceux-ci, ayant tenu conseil, fournirent à leurs maîtres vingt-cinq mille guerriers, outre les tamenez, ou crocheteurs, que l'on chargea du bagage et des vivres. Cortez, avec un tel secours, ses fantassins et ses chevaux, se rendit à Tepeacac, pour demander à ses généreux citoyens qu'en réparation de la mort des douze soldats, ils eussent à se rendre au roi d'Espagne, et ne plus recevoir dorénavant chez eux ni Mexicains, ni habitans de Culna.

Les Tepeacas répondirent qu'ils avaient mis à mort ces hommes pour un juste sujet, puisqu'ils avaient voulu passer de vive force, en temps de guerre, à travers leurs pays; qu'ayant pour alliés les Mexicains et ceux de Culua, ils ne cesseraient pas de les recevoir dans leur ville; que ne connaissant pas un prince absent, ils ne pouvaient lui obéir; qu'ils priaient toutefois les Espagnols et leurs auxiliaires de retourner à Tlascala. Cortez n'ayant pu parvenir à les décider à la paix, leur déclara la guerre.

Aidés d'une partie de leurs vaillans amis, les courageux Tepeacacs, livrèrent trois combats; mais, vaincus par le nombre, ils furent obligés de se rendre à Cortez comme vassaux de l'empereur

son maître ; et ce général ordonna que tous les habitans des deux bourgades qui avaient consenti au meurtre, seraient esclaves pour jamais.

Des historiens Espagnols prétendent qu'il les châtia et les réduisit tous en esclavage, comme rebelles, idolâtres, sodomites, antropophages, et pour servir d'exemple aux autres.

Ce fut alors qu'il fit bâtir *Segura de la Frontera*, où il mit une garnison qui pût protéger le passage de la nouvelle Vera-Cruz à la capitale indienne.

Segura, aussi bien que les autres cités que l'on trouve entre ces deux villes, est abondante en vivres et en riches productions du sol américain ; mais le commerce a peu d'activité, comme dans tout ce vaste empire, par une force d'inertie trop naturelle aux Espagnols, par l'égoisme de leurs rois, qui toujours ont fait du négoce un monopole aussi nuisible à leurs sujets qu'aux étrangers, et qui entravent l'industrie et les arts pour mieux étouffer les lumières, enfin par cette sourde inquiétude et ce malaise général, précurseur des orages qui enfantent les républiques (14).

On jouit dans cette contrée d'une douce température. Les fruits y sont délicieux, et la vigne y prospérerait, si le gouvernement permettait qu'on y en plantât ; mais il craindrait de nuire au commerce des vins entre l'Espagne et ce pays. Quand on m'y présenta des grappes de raisin, aussi beau que celui de france, des Farmes me vinrent aux yeux, moins parce que depuis long-temps j'étais privé d'en voir, que par le souvenir doux et amer de ma chère patrie.

CHAPITRE VIII.

République Indienne. — Les Tlascalans.

Xicoteca, lors de l'irruption, était le chef suprême de l'armée Tlascalane ; Maxisca commandait sous lui, avec trois autres capitaines des troupes de la république : Ferdinand Cortez les soumit, autant par la force des armes, qu'en leur promettant, sur sa foi, de rendre leur pouvoir inamovible, de temporaire qu'il était ; mais le gouvernement républicain périt bientôt, et ces cinq chefs, qui avaient secondé les Espagnols dans la suite de leur succès, furent tués dans le dernier combat, si funeste à la cause de la liberté mexicaine.

Le grand chemin qui, de la Vera-Cruz, conduit à Mexico, se dirige vers le nord-ouest : nous nous détournâmes un peu à gauche de la route, pour voir la capitale des Tlascalans (18), qui se joignirent à Cortez et lui furent toujours fidèles ; ensorte qu'on peut dire qu'ils ont été, à l'instigation des traîtres qui les commandaient, les premiers instrumens de la conquête, si facile, de leur pays, et de son esclavage.

Aussi les rois d'Espagne, par gratitude moins que par politique, les affranchirent de tributs pendant un grand nombre d'années, chaque habitant de Tlascala ne lui payant alors qu'un bouquet de maïs, tandis que par vengeance comme par avarice, les autres Indiens de cet empire furent

toujours chargés de taxes non moins pesantes qu'arbitraires.

Tlascala signifie, dans la langue indienne, bon pain, parce que l'on recueille aux environs de cette ville beaucoup plus de ce grain qu'on appelle *ceutli*, que dans les provinces voisines. On la nommait autrefois Texcala, nom générique des vallées. Située, entre deux montagnes, au bord d'une rivière dont la source jaillit du morne Atlancapec et qui arrose une partie de la province, d'où elle va se jeter dans la mer par Zacatulano, Tlascala était la plus grande des villes indiennes, après la capitale. On y remarque maintenant, au revers d'un côteau en pente douce, des places et des rues régulières et assez belles : la place principale, construite dans la plaine au bord de la rivière, offre un hôtel de ville, une église, un palais et d'autres édifices d'une architecture passable. La rue d'Ocotlulco, où se tient le marché, est aussi peuplée qu'étendue, et était jadis si fameuse, qu'on y voyait par jour vingt à trente mille personnes y faire un commerce d'échange ; car on ne connaissait point encore l'usage de l'argent monnayé.

Cette république indienne de Tlascala était autrefois gouvernée par ses plus riches habitans ; et ces aristocrates, qui vendirent aux Espagnols la liberté de leur pays, estimant tyrannique, avec raison, la puissance d'un seul, haïssaient Montézume comme un tyran, quoiqu'il le fût beaucoup moins que les étrangers qui venaient envahir son territoire.

En temps de guerre, outre les magistrats qui combattaient aussi, les Tlascalans avaient cinq chefs, dont chacun gouvernait une des grandes rues de la cité, organisée en *section* : ces capi-

taines élisaient parmi eux leur généralissime, et nommaient plusieurs lieutenans. Ils faisaient porter, en campagne, l'étendard de la république à la queue de l'armée; mais, la veille d'une bataille, ils l'élevaient au centre; et le soldat qui ne se rendait pas incontinent près de son capitaine, était condamné à l'amende. On suspendait deux flèches à ce drapeau, confié à l'un des plus braves: Ces guerriers, comme les Romains, prétendaient deviner, la perte ou le gain d'un combat; ils tiraient une de ces flèches contre le premier ennemi qu'ils rencontraient, et, s'il était tué, c'était un signe de victoire; mais, dans le cas contraire, ils croyaient perdre la bataille.

L'état de Tlascala se composait, au temps de Montézume, de cette capitale et de vingt-huit bourgades, où l'on comptait en tout deux cent mille chefs de famille. Il y avait, comme à présent, une sage police; mais la justice était plus équitable qu'elle ne l'est au moment où j'écris. Une prison publique renfermait et renferme encore les prévenus; et l'on y châtiait tous ceux qui avaient commis quelques crimes: mais aujourd'hui un Espagnol coupable sait toujours bien, comme naguère dans notre ancien monde, rencontrer un asile dans un couvent ou une église et y braver le châtiment.

Lors de l'invasion, un Tlascalan ayant pris un peu d'or à un soldat du conquérant, celui-ci s'en plaignit à Maxisca, qui fit faire aussitôt une telle recherche, que le délinquant fut trouvé dès le jour même à Cholola, autre ville considérable distante de cinq lieues. Mis entre les mains de Cortez, avec l'or dérobé, il lui demanda grâce, et Cortez le rendit à Maxisca pour en faire ce qu'il voudrait; mais ce dernier le fit conduire

dans les rues de la ville, précédé d'un crieur qui publiait à haute voix son crime; et, lorsqu'il arriva au milieu du marché, on l'entraîna sur un espèce d'échafaud, où on lui rompit les jointures avec un levier d'acajou.

Les Espagnols furent surpris d'une justice si sévère, et en conclurent que, comme sur ce point les Tlascalans avaient desiré leur complaire, ils seraient disposés de même à les aider dans la conquête et à renverser Montézume. Voilà, sans doute, comme un petit voleur, contribuant à hâter la ruine d'un prince malheureux, sut enrichir de grands coquins.

On voit, à deux lieues de la ville, une montagne ronde, qu'on appelle à présent le Saint Barthélemi: elle a, dit-on, deux mille toises de hauteur, trente-six lieues de tour, et son sommet est sans cesse couvert de neige. Les Indiens la nommaient *Matealcuci*, nom qu'ils donnaient au dieu de l'eau. Celui du vin s'appellait *Ometolcheli*, et ils l'aimaient beaucoup, le vin. Ils donnaient à leur dieu en chef le nom de *Kamatlo*, et des historiens prétendent qu'on lui sacrifiait des hommes.

Trois langues étaient en usage parmi ce peuple: la première le *nahua*, était à l'usage des grands de Tlascala et de tout le Mexique; la seconde, *l'otonziro*, était celle des villageois; la troisième, le *pinomer*, n'était qu'un langage grossier qu'on parlait seulement dans les marchés de Tlascala. Elles sont encore usitées parmi les Indiens et les créoles.

Quoique le sol de ce pays soit gras, fertile en grains, en fruits, en pâturages, les Tlascalans sont pauvres; les Espagnols, au contraire, sont riches, et leurs prêtres très-opulens. Ces malheu-

reux, les indigènes, ont cependant une taille fort belle, de l'agilité, du courage, et ils le prouveront peut-être incessament, car ils doivent se souvenir que leurs pères étaient les meilleurs guerriers du Mexique, sous quelques chefs vraiment républicains (15).

On trouve dans cette cité, ainsi que dans la capitale, des orfèvres, des bijoutiers, des plumassiers et des potiers : ceux-ci fabriquent la faïence aussi bien qu'en Europe : quant aux imprimeurs et libraires, ils ne subsistent guère que d'ouvrages mystiques.

Dans les rues d'Ocotelulco, de Tixatlan, de Quihuitla et de Tepetipac, qui à présent, sont les plus habitées de Tlascala, il y a quatre monastères, dont l'un de saint François. Les religieux de cet ordre ont une belle église, de laquelle dépendent environ cinquante Indiens, qui servent, tour-à-tour, comme domestiques des moines, bedeaux, trompettes, organistes, carillonneurs, chantres, tambours, violons, hautbois, clarinettes. Nous logeâmes deux jours dans ce couvent, où l'on nous traita en chanoines; et au festin qui précéda notre départ, nous fûmes régalés d'une symphonie si bruyante, que je me crus tout-à-coup transporté rue de la *Loi*, vis-à-vis la Bibliothèque.

On accorde à nos frères les cordeliers, une douzaine d'Indiens, qui vont pêcher du poisson pour leur table, et sont par ce moyen exempts d'impôts; mais ils n'y vont que tour-à-tour et quatre par chaque semaine, à moins qu'il ne survienne une occasion importante, comme notre séjour; car, dans ce cas, on les oblige de quitter toute autre besogne, ils sont mis par le procureur en réquisition, et vont pêcher en masse pour les religieux.

Cette ville, habitée par trois races distinctes, les Espagnols, les Indiens et les Créoles, est le siége d'un président ou principal officier de justice, qu'on appelle alcade-major. Chef despotique, envoyé de la métropole, sa juridiction s'étend sur plusieurs villes, bourgs et villages, à vingt lieues à la ronde. Quoique changé tous les trois ans, il fait rapidement fortune, palpant seul des épices et ayant le droit de choisir, parmi les Indiens ses agens subalternes, qu'on nomme alcades, régidors, alguazils, qu'il mène à la baguette sans leur donner aucun salaire.

Les mauvais traitemens qu'ont toujours exercé ces alcades-majors et leurs compatriotes, envers les indigènes, ont bien fait décheoir cette ville, qui jadis était très-peuplée; et cependant ils devaient la traiter avec plus de douceur, puisqu'elle fut la plus principale cause de la conquête du Mexique.

CHAPITRE IX.

Ville des Anges. — Bal dans un Monastère.

Après la capitale des Tlascalans, la plus remarquable des villes que nous rencontrâmes sur notre route est nommée par les Espagnols *Puebla de Los-Angeles*, ou la ville des Anges (19). Mes camarades étaient fort contens d'y passer, parce qu'il s'y trouve un couvent de jacobins, avec lesquels on peut fraterniser, et qu'ils n'en avaient vu aucun depuis notre départ de Saint-Jean-d'Ulna.

Nous prîmes du repos durant trois jours dans

la ville des Anges, où quelques-uns de nous, si je puis m'exprimer ainsi, firent les diables, étant fêtés par des confrères qui leur procurèrent d'adord l'agréable société d'une douzaine de nonnettes.

En nous promenant par la ville, nous eûmes lieu de remarquer son opulence, non-seulement par le commerce qui s'y faisait encore, mais par le nombre des couvens qui y sont établis, pour son bonheur, et je dis cela en bon moine, qui, avant tout, doit s'occuper de la prospérité du froc. La Puébla de Los-Angeles est riche de six monastères, où vit gaillardement dans chacun deux, une compagnie, au complet, de Jacobins, de Cordeliers, de Capucins, de Carmes, d'Augustins, de Mercites; et sans compter quatre couvens pour le beau sexe.

Cette ville est assise dans une fertile vallée, au bord d'une rivière, à douze lieues d'une haute montagne en tout temps couverte de neige, et à vingt lieues de Mexico. Don Antoine de Mendoza, vice-roi du Mexique, la fit bâtir en 1530, du consentement d'un évêque, Sébastien Ramir, qui avait été président à Saint-Domingue, ensuite à San-Jago, et était devenu chancelier du Mexique. Il remplaçait D. Nunio-Gusman, lequel s'était conduit d'une manière tyrannique envers les indigènes et ses compatriotes, quoiqu'il eût pour adjoints des juges-conseillers prudens et équitables, qu'on nommait Jean de Salmeron, François Ceynos, Gasco de Quiroga (20) et Alonze Maldonado. Ces juges, dont les noms méritent d'être conservés, ayant fait chasser Nunio, rappelèrent les Indiens, qu'un tyran subalterne avait forcés de fuir à Xalisco, à Honduros, à Guatimala, où leurs compatriotes étaient en guerre avec

les Espagnols, et, assurant leur liberté, rendirent la vie au commerce, qui refleurit à l'ombre de la paix.

Appelée autrefois *Azetlacoapan*, cette ville des Anges est le siége d'un évêché, dont le revenu annuel s'élevait, en l'an X de notre république, à quatre-vingt mille ducats. L'air est si pur dans ce pays, que le nombre des habitans s'accroissait chaque jour de ceux des environs. Trois mille citoyens de Mexico vinrent s'y établir, en 1631, quand cette capitale se vit près d'être submergée par l'inondation du lac où elle est située.

On remarque sur-tout la ville que j'explore par la bonté des draps qui s'y fabriquent, et on les trouve égaux en qualité à ceux de Ségovie. Les chapeaux y sont les meilleurs de toute la province, et l'on y voit une fort belle verrerie; mais ce qui l'enrichit le plus, c'est qu'il y a un hôtel des monnaies, où, comme à Mexico, on frappe la moitié de l'argent qui provient des mines de Zacatecas.

Hors de la ville, sont de vastes jardins qui la fournissent d'herbes, de légumes et de salades. Des fermes à froment, riz, indigo, café et sucre, abondent dans son territoire. Une de ces dernières, appartenant aux Jacobins, est d'une si grande étendue, qu'ils y entretenaient plus de douze cents nègres. Observons, une fois pour toutes, que la plupart des moines font souvent le commerce, par fois la contrebande, et sont aussi cruels que les colons envers leurs malheureux esclaves.

Entre cette ville des Anges, où il n'y en a guère, et la cité de Montézume, la ville qui paraît la plus considérable s'appelle *Guacocingo*. On y trouve un couvent de Cordeliers, qui nous reçurent à merveille. Ils jouissent aussi en abon-

dance de tous les biens de cette vie. Une chose dont ils se vantent, c'est l'éducation qu'ils ont donnée aux jeunes indiens attachés à leur monastère, en leur apprenant à danser le *fandango*, ou autre danse, au son de la guitare. Ils nous le démontrèrent, après souper, par une vingtaine d'enfans, jolis et des deux sexes, âgés au plus de quatorze ans, qui chantèrent jusqu'à minuit des chansons espagnoles et indiennes, cabriolant avec des castagnettes d'une manière si piquante, que nos jeunes apôtres, et les vieux même, y prirent beaucoup de plaisir. Quelques-uns, il est vrai, trouvèrent ce spectacle un peu étrange, et qu'il eût mieux valu instruire ces enfans de choses pieuses et bonnes; mais plus nous allions en avant, plus nous trouvions que les devoirs de la religion étaient méprisés ou trahis, et que la vanité ainsi que la mollesse régnaient avec audace parmi ceux qui avaient juré de renoncer au monde.

Si Guacocingo a presqu'autant reçu de priviléges des rois d'Espagne que Tlascala, c'est que les habitans de la première ville se joignirent à ceux de la seconde et à leurs autres alliés aussi peu patriotes, pour soutenir les premiers conquérans.

Voici comment les historiens espagnols s'expriment sur ce fait :

« Les indiens de Guacocingo étaient déjà les alliés des habitans de Tlascala, de Cholola, de Huacacola et de Chalco, tous ennemis d'un *cruel esclavage*, lorsque ceux-ci firent demander du secours à don Fernand, contre les Mexicains qui avaient fait des dégâts sur leurs terres; mais le héros, alors trop occupé de ses préparatifs pour assiéger la capitale, pria les Guacocingos et leurs amis de secourir ceux de Chalco, ce qu'ils firent soudain avec tant de vaillance, qu'ils ravirent les

opprimés au *tyran* du Mexique, malgré les grandes forces avec lesquelles ce barbare était sorti de Mexico, pour retarder la marche des vainqueurs.»

Ainsi le brave successeur de l'infortuné Montézume n'était qu'un barbare tyran, parce qu'il s'opposait à la défection des hommes égarés, dont l'aveuglement ne tendait qu'à la perte de leur patrie (21).

De Guacocingo, nous nous mîmes en route pour franchir la montagne qu'on aperçoit de la ville des Anges, et qui n'est pas moins haute que le Cénis ou le *Bernard*.

Nous éprouvâmes, au sommet, ou plutôt sur l'une des crêtes, dont la plus éminente est volcanique, un froid très-rigoureux, et d'autant plus sensible, que nous étions accoutumés à 25 degrés de chaleur ou même à 32, en mer. On découvre de cette cîme Mexico et son lac; et ils paraissaient à nos pieds quoiqu'ils fussent encore éloignés de six lieues.

CHAPITRE X.

Guerre de la conquête. — Cité de Tescuco.

La seconde fois que Cortez partit de Tlascala pour aller assiéger la capitale par eau comme par terre, avec des brigantins qu'il avait fait construire, ses bataillons, la plupart indigènes, étaient logés dans les anfractuosités de la montagne, et y auraient péri de froid, s'ils n'y eussent remédié par la grande abondance du bois qui s'y trouvait. Mais, le matin de son départ, il monta au sommet du

morne, et, par précaution, envoya à la découverte trois fantassins, qui trouvèrent la route embarassée par de grands arbres, que l'ennemi avait abattus depuis peu et mis au travers du chemin; comme ils s'imaginaient que le passage pouvait être libre plus loin, ils s'avancèrent d'avantage, jusqu'à ce qu'ayant rencontré un amas de cèdres énormes renversés les uns sur les autres, il leur fut impossible de passer plus avant, ce qui les obligea de rejoindre leur général pour l'instruire de cet obstacle.

Cortez, sachant aussi qu'ils n'avaient rencontré personne, se mit en marche avec douze cents fantassins et toute sa cavalerie, en ordonnant que le reste de son armée eût à le suivre sans retard. Bientôt cette avant-garde, ayant désencombré la route, l'armée passa sans peine et sans péril; mais si les Mexicains eussent défendu le passage, jamais les Espagnols n'auraient pu pénétrer par ce chemin. L'armée de l'empereur les attendait pourtant au milieu de la plaine; car trois routes conduisent de Tlascala à Mexico: Cortez choisit la plus mauvaise, qui est aujourd'hui la plus belle, présumant ou étant instruit que de ce côté là, nul ennemi ne se présenterait. Parvenu, le soir même, au pied de ce mont gigantesque, franchi en quelques heures, il y fit reposer ses troupes, en observant, à la faveur des feux allumés par les Mexicains, leurs mouvemens auprès des trois passages où ils attendaient l'ennemi, pour l'attaquer entre les ponts jetés sur les ruisseaux qui sortent du grand lac. Cortez, au point du jour, se porta en avant, avec toutes ses forces, et repoussa les Indiens, qui, s'ils eussent détruits les ponts, auraient pu sauver leur pays.

L'aspect de ce superbe mont et de la plaine qu'il

domine me rappelait ces souvenirs de la tradition, quand la vue de Quahutipec, où nous arrivâmes ensuite et qui dépend de Tezcuco, me rappella également que, non loin des murs sans défense de la première ville, s'étaient jadis campés les cent mille Indiens de Culhua, unis à ceux de Tezcuco pour combattre Fernand : ils l'attaquèrent, mais en vain ; car, outre qu'il fut secondé par ses nombreux auxiliaires, ses cavaliers chargèrent plusieurs fois ces guerriers citoyens, et son artillerie fit parmi eux un tel ravage, qu'ils furent bientôt mis en fuite.

A trois lieues de là, vers la droite, nous découvrîmes Tezcuco, sur les rives du lac, hors de la route ; et je me rappellai encore des événemens remarquables dont le récit est plus sincère et plus intéressant par la tradition que d'estimables Indiens m'avaient déjà transmise, que dans les romans historiques composés par des Espagnols.

Cortez, en voyant Tezcuco, trouva cette ville aussi grande que la cité impériale d'où il avait été chassé; mais la première, gouvernée par un roi trop ami de la paix, ou peut-être trop faible, ne fit à ce guerrier aucune résistance. Comme il s'en approchait, trois des principaux habitans, venant à sa rencontre avec un petit drapeau bleu et une verge d'or, signes de paix, lui dirent qu'ils étaient députés par leur maître, Coacuacoyocino, pour le prier de ne point dévaster leur ville, ni celles qui étaient aux environs, et lui offrir son amitié, en l'invitant aussi à venir avec son armée loger dans Tezcuco, où il serait très-bien reçu.

Le conquérant fut charmé de cette ambassade; mais redoutant néanmoins quelque piège, parce qu'il avait rencontré des citoyens de Tezcuco

parmi les Mexicains et les Culhuacans, il ne voulut d'abord pénétrer qu'à Huaxata et à Quahuichan, cités voisines de cette capitale, mais qui sont aujourd'hui d'assez pauvres villages : là, on fournit à son armée des vivres et de l'or en abondance.

Il y fit aussitôt renverser les idoles ; ensuite il entra dans la ville où on lui avait préparé des maisons assez vastes pour le loger avec tout son état-major et une partie de ses troupes. Mais comme, arrivé dans ces murs, il n'aperçut ni femmes ni enfans, soupçonnant une trahison, il défendit à tous ses gens, sous peine de l'arquebusade, de quitter leurs retraites. Vers le soir, quelques Espagnols étant montés sur le faîte de ces maisons pour observer la ville et ceux qui l'habitaient, en découvrirent un grand nombre qui s'enfuyaient avec leurs meubles, les uns vers les montagnes, les autres vers les bords de la rivière pour s'embarquer dans les canots, et en si grande hâte, qu'on aurait présumé de leur conduite quelque péril prochain, s'ils avaient eu le secret de la poudre. On distinguait plusieurs milliers de ces petits bateaux, remplis de meubles et de gens qui émigraient. Cortez eût bien voulu, dit un historien, empêcher cette fuite ; mais la nuit était si prochaine, qu'il ne put le tenter, ni même retenir le roi de Tezcuco, qui partait le dernier avec sa femme et ses deux fils, pour aller joindre Montézume.

CHAPITRE XI.

Roi de la façon d'un Soldat. — Prince proscrit.

Tezcuco, de nos jours, est encore fameuse parmi les Espagnols, parce quelle fut la première que gouverna un roi chrétien. Cortez, dit-on, assuré de la fuite du malheureux Coacuacoyocino, prince de Tezcuco et des vingt bourgades voisines, fit appeler les habitans qui étaient demeurés ou revenus dans cette ville, et leur tint ce discours : « Chers Indiens, un jeune *gentilhomme*, né parmi vous, fils de Nizavalpicinti, que j'ai perdu dans le dernier combat, un bon guerrier, qui sert Dieu et mon roi en combattant sous mes drapeaux pour votre bonheur même, un prince *légitime*, qu'on vient de baptiser et nommer Ferdinand, comme moi, qui suis son parrain, a mérité la couronne de Tezcuco : qu'il soit donc votre roi, au lieu du *traître* et lâche Coacuacoyocino, qui est allé mendier des secours chez le tyran des Mexicains ! »

Quelques chefs vendus applaudirent à cette *motion* véritablement tyrannique, et le nouveau chrétien fut élu roi par la gent moutonnière qui saute là, comme en France et partout. Le bruit s'en répandit bientôt : un grand nombre des émigrés, abandonnant la cause de leur monarque légitime, comme en France et partout, retournèrent dans leur patrie pour y servir l'usurpateur, et la politique espagnole, qui, cette fois, les traita assez bien, s'acquit, en les trouvant

dociles, un serviteur fidèle dans Ferdinand, esclave couronné.

A l'exemple des habitans de Tezcuco, ceux de Quahutichan, Otenco et Huaxata, vinrent aussi, par députation choisie dans la noblesse, demander pardon à Cortez, qu'ils n'avaient offensé en rien.

Deux jours après que Ferdinand Ier fût monté sur le trône de cette ville principale et de ses dépendances, qui s'étendent jusqu'aux frontières de Tlascala, les mêmes députés vinrent lui annoncer que toute l'armée mexicaine marchait contre eux, et lui demander humblement s'il voulait bien qu'il cachassent dans les montagnes, leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards et leurs meubles, ou qu'ils les emmenassent à Tezcuco, où ils seraient encore mieux cachés. Cortez leur répondit, au nom du roi son filleul et son protégé, de se tenir paisiblement dans leurs maisons, ainsi que leurs familles, et qu'il était bien aise de l'approche des ennemis, parce qu'il ferait voir encore, quand il les aurait joints, comment il savait les traiter.

Les Mexicains ne s'avancèrent pas sur les cités qui redoutaient leur marche, mais sur Tezcuco même, d'où Cortez et le roi sortirent pour les combattre avec trois pièces de canon, trente chevaux, deux cent vingt Espagnols et un grand nombre d'Indiens (22). Après un combat inégal, les patriotes, forcés à la retraite, s'embarquèrent dans leur canots ; mais ils revinrent plusieurs fois avec courage attaquer Tezcuco, que Cortez et ses alliés défendirent avec bravoure.

Jugeant que cette place, à la proximité du lac de Mexico, lui convenait pour mettre à l'eau ses brigantins, et ayant su qu'on venait de les achever

à Tlascala, il y envoya Gonzalès de Sandoval, pour les faire apporter. Ce lieutenant les rencontra sur la frontière, où huit mille hommes les portaient démontés sur leurs épaules avec tous les objets nécessaires à leur service. Le convoi était escorté par vingt mille soldats, et mille tamenez ou portefaix l'accompagnaient avec les vivres. Teutecalo commandait l'avant-garde, Tupiliti le centre et Quirimecatel l'arrière-garde : ces trois chefs Indiens avaient été reconnus *gentilshommes*. Gonzalès s'étant mis à la tête de cette armée, avec cent Espagnols, elle entra dans la ville au son des cors et des trompettes : ces vingt mille nouveaux guerriers, dont les têtes offraient une forêt de plumes onduleuses, mêlaient leurs cris aux acclamations du peuple et des soldats, autres esclaves de Cortez, et l'on entendait retentir ces mots de ralliement, répétés à l'envi par des perroquets belliqueux : Tlascala, Rome, Espagne ! mais nulle voix ne s'élevait pour faire entendre un cri de liberté.

Au bruit de l'arrivée des brigantins et de ces troupes, plusieurs autres provinces s'empressèrent de se soumettre et d'offrir leurs services au trop heureux Cortez, les uns par amour pour la paix, autant que par la crainte d'une ruine entière, les autres par la haîne ou la rivalité qui les armait contre les Mexicains ; de sorte que Cortez était certain d'un triomphe complet, non-seulement par ses propres soldats, mais aussi par les Indiens qui l'avaient joint en foule, et sa cour n'était pas moins grande à Tezcuco, dont il avait proscrit le roi, que ne l'était naguère à Mexico celle de l'empereur dont il avait causé la mort.

CHAPITRE XII.

Calomnie reconnue. — Entrée à Mexico.

Ce fut à Tezcuco que le *libérateur* Ferdinand-Cortez termina ses préparatifs pour le siége de Mexico, dernier azile des défenseurs de la patrie. Les brigantins étant montés, le conquérant fit construire, en cinquante jours, par quatre cent mille hommes, un canal d'environ une demi-lieue de longueur, sur quinze pieds de large et deux toises de profondeur. Quand il fut achevé, on calfeutra les brigantins avec des bourres de coton, et les calfats manquant de suif et d'huile, se servirent de graisse humaine, non que Cortez, disent les auteur Espagnols, leur permit de tuer des hommes pour obtenir cette substance; mais ils la tiraient seulement de ceux qui périssaient dans les sorties fréquentes qu'ordonnait l'empereur, afin d'empêcher cet ouvrage. « Les Indiens, ajoutent ces auteurs, étant accoutumés à immoler des hommes, les ouvraient tout vivans et en tiraient la graisse pour l'employer à différens usages. » Or, cette assertion, mille fois répétée, fut toujours dénuée de preuves et démentie autant de fois: les oppresseurs, dit Mirabeau, calomnient souvent leurs victimes.

Dès que les brigantins furent lancés à l'eau, Cortez fit la revue de son armée, qui consistait en neuf cents Espagnols, dont quatre vingt-six à cheval, munis de pistolets et de *manchettes* (23): le reste était armé d'arbalètes et d'arquebuses, d'épées et de poigards, de hallebardes et de lances; et

tous portaient des corselets et des cottes de maille. Trois pièces de canon de fer, quinze de fonte, quantité de boulets et un milier de poudre eussent formé leur force principale, s'ils n'avaient eu en outre cent cinquante mille Indiens, tous gens de guerre, dévoués à Cortez par un aveuglement qui les précipita bientôt et pour jamais dans l'esclavage.

Un jour de Pentecôte, les Espagnols et leurs auxiliaires se mirent en campagne dans cette plaine et au pied de ce morne dont j'ai parlé plus haut. Là, Cortez divisa son armée en trois corps: l'un eut pour commandant Pierre d'Alvarado, son premier capitaine; il avait trente cavaliers, cent soixante-dix fantassins, tous Espagnols, deux pièces de canon, trente mille Indiens, et l'ordre de marcher sur Tlacopa: Christophe de Holid, le second Capitaine, eut trente-trois chevaux, cent dix-huit fantassins, deux pièces de canon, trente mille Indiens, avec ordre d'aller prendre position à Culhua: Gonzalès-Sandoval, troisième capitaine, commandant vingt-trois cavaliers, cent soixante-deux fantassins, deux pièces de canon et quarante mille Indiens, reçut ordre de se porter où il jugerait à propos.

On mit dans chaque brigantin, dont Cortez s'était réservé le commandement spécial, une pièce de fonte, des arquebuses, un capitaine et vingt-trois Espagnols d'élite, outre les rameurs indigènes. Le généralissime était monté sur le brigantin amiral; quelques-uns de ses lieutenans, allant par terre, commencèrent à murmurer, parce qu'ils y couraient plus de danger que sur le lac: ils firent inviter leur général à marcher avec eux; mais il n'eut point égard à l'invitation; et il leur répondit, à l'aide de son porte-voix:

« Amis, si le péril est moindre sur l'eau que sur la terre, il m'est pourtant plus convenable de rester où je suis, parce que les guerriers que je commande sont plus accoutumés à combattre sur l'élément où vous marchez, que sur celui où nous voguons; mais ayons le même courage, et nous obtiendrons tous la même gloire. »

Il espérait, d'ailleurs, par le moyen de la flotille, se voir plus promptement maître de Mexico. Bientôt il employa aussi ses barques à brûler la plupart des canots de la ville, et tint le reste si étroitement resserré qu'ils furent inutiles aux Mexicains; de sorte qu'avec sa douzaine de brigantins armés, il fit autant et plus de mal à l'ennemi par eau, que ses trois lieutenans par terre.

Tous ces préparatifs d'un siége par lequel Mexico cessa d'être une ville impériale et vierge, firent notre entretien en voyageant sur la superbe route de cette capitale; mais combien Tezcuco, jadis son orgueilleuse sœur, et qui avait fourni tant de forces contre sa reine, était, selon les Indiens, dégénérée de sa magnificence! Après avoir considéré la grandeur qu'avait eue autrefois cette ville, nous remarquâmes, avec étonnement, qu'elle n'est aujourd'hui que la petite résidence d'un petit gouverneur, qui commande, il est vrai, jusqu'aux frontières de Tlascala et Guacocingo: or, ce défunt royaume ne rend pas à Son Excellence le susdit gouverneur, plus de mille ducats par an.

Nous dinâmes chez lui, en maigre, et un jour gras; mais si ce bigot, jeune encore, n'a pas l'embonpoint d'un chanoine, ni la gaîté d'un militaire, il réunit du moins à la sotte fierté d'un hidalgo, une haine plus sotte encore contre la nation française: il la frondait avec tant de fureur, que je me tins à quatre pour ne pas oublier qu'un sort capri-

cieux avait rendu un représentant de la France jacobin espagnol.

On ne compte pas aujourd'hui dans Tezcuco plus de cent Espagnols européens, environ autant de créoles, et, à-peu-près, quatre cents Indiens, dont tout le commerce consiste en herbes et salades qu'ils vont vendre au marché de Mexico; d'antiques cèdres, naturels à ce vaste canton, leur produisent aussi un peu d'argent. Mais ce qui a le plus contribué à leur ruine, c'est que les premiers Espagnols descendus au Mexique, employèrent de ces beaux arbres avec tant de profusion pour élever leurs superbes palais, que Cortez seul fut accusé, par Pamphile de Narvaez, d'en avoir prodigué sept mille poutres dans la construction du sien. Il y avait jadis à Tezcuco des vergers magnifiques entourés de douze cents cèdres, dont quelques-uns avaient cent vingt pieds de hauteur et quinze de circonférence; mais, à présent, on ne voit pas cinquante de ces arbres dans le plus étendu de ces vergers.

Parvenus au bout de la plaine, nous traversâmes Alezicalcingo, grande ville autrefois et aujourd'hui petit village; nous passâmes ensuite à Guetlavac, bourgade située au pied de la chaussée qui s'avance au travers du lac jusqu'à deux lieues de Mexico. Ce bourg a beaucoup d'agrémens, à cause de l'ombrage de ses arbres fruitiers, de ses nombreux jardins et de ses maisons de campagne, où les bourgeois de cette capitale se retirent souvent, soit avec leurs blanches moitiés, soit avec leurs brunes maîtresses.

Le lendemain, 7 fructidor an XII, nous fîmes notre entrée, à cheval, mais modestement, dans cette belle et fameuse cité, passant tout au travers, parmi les *vivat* et les claques, jusqu'à la maison de plaisance des Jacobins. Située entre des jardins,

extrà muros, sur le chemin qui conduit à Chapultepec, on la nomme Saint-Hyacinthe. Nous y fûmes traités en frères, en amis, en disciples fidèles du glorieux Saint-Dominique; et, dès le même soir, tous ces jacobins réunis, qui doivent être gueux comme des peintres, étaient gris, j'en sais quelque chose, comme des Cordeliers.

CHAPITRE XIII.

Dissertation historique. — Le Héros généreux.

A leur entrée dans Mexico, les guerriers espagnols, qui venaient conquérir des terres par le fer et le feu, prétendaient, comme nous honnêtes jacobins, qu'ils y venaient sauver des âmes; mais l'on nous accueillait tout autrement que de pareils missionnaires, attendu que le zèle et la douceur, qui voilent souvent l'intérêt, savent mieux convertir que la torche et le sabre. Avouons néanmoins que si les conquérans avaient couru au nouveau-monde pour enchaîner avec fracas des hommes libres, nous y venions, nous autres sermoneurs, river sans bruit leurs chaînes, ce qui est loin d'être plus généreux, si cela est plus sûr. Ainsi le glaive et la parole servent, plus ou moins, à l'envi la plume du ministre et le sceptre du prince. Tout dépend, au surplus, pour que l'homme soit subjugué réellement, de ce double moyen, connu de grands *subjugateurs:* on doit tonner, puis endormir. Mais gare le réveil! La force, tôt ou tard, invoquant la justice, se lève et détruit sans retour ce qu'avait fait la violence secondée de la ruse, et

la postérité d'une nation asservie peut soumettre à son tour celle de ses tyrans.

Si je n'ai pas suivi Cortez dès le commencement de sa conquête, c'est que les Mexicains ne m'ont donné, sur ce point-là, aucun détail nouveau ou contraire aux relations de tant d'historiens : ce que j'ai dit, et ce que je vais dire, peut signaler plus d'une erreur ou plus d'une imposture; car je crois avoir recueilli la vérité dans la tradition suivante (24), que j'interrogeais sur le sol, en parlant à des indiens dont, à cet égard, la science égale la sincérité.

Quand les Espagnols s'emparèrent, par la valeur, moins que par la discorde, de la cité impériale, elle était divisée en deux vastes parties, dont l'une s'appelait *Tlateluco* (25), ce qui signifie *petite île* en langage indien; l'autre se nommait Mexico, c'est à-dire, *source* ou *fontaine*; et comme le palais du roi y était situé, toute la ville reçut le nom de *Mexico*.

Selon des savans indiens, on la nommait plus anciennement Tenuchtitla, *fruit qui sort d'une pierre*. Cet autre nom, se composant de *tetl* ou pierre, et de *neuchti*, fruit de l'espèce de figuier qu'on appelle *nopal* en Amérique, tire son étymologie du fait suivant : Lorsqu'on posa les fondemens de cette ville, ce fut près d'une grosse pierre ou d'un rocher qui était au milieu du lac, et au pied de ce roc s'élevait un nopal; de là l'origine des armes de Mexico, qui représentent un nopal croissant à l'abri d'un rocher.

Si d'autres étymologistes, indigènes aussi de la même contrée, n'adoptent pas cette origine, et veulent que Tenuchtitla provienne de Tenuck, son premier fondateur, fils de Tistamixco, dont les enfans et leur postérité furent les premiers

habitans de la nouvelle Espagne, plusieurs autres encore soutiennent que le nom de *Mexico* vient de beaucoup plus loin, savoir des Mexitos, qui ont été ses véritables fondateurs; car, disent-ils, jusqu'aujourd'hui les races anciennes qui habitent une des rues de cette ville, ont eu le nom de *Mexica*, qui était celui d'une idole en grande vénération parmi les Mexitos.

Mais l'opinion générale des savans espagnols es que les Mexicains habitaient primitivement le pays qu'on nomme à présent la nouvelle Galice, d'où ils firent irruption, l'an de J. C. 720, en divers lieux, jusqu'en l'année 918, qu'arrivés sur les bords du lac, sous la conduite d'un cacique nommé Mexi, ils y bâtirent cette ville, et l'appelèrent Mexico, en l'honneur de leur général; de ce nom dériva ensuite celui d'Empire du Mexique.

Quoiqu'il en soit de ces opinions divergentes et nébuleuses, la nation, vers cette époque, se trouvait partagée en sept familles ou tribus, qui se gouvernèrent long-temps par la forme aristocratique, jusqu'à ce que la plus puissante de ces tribus s'étant donné un roi, toutes les autres, par la suite, furent *royalisées*.

Le premier souverain, que l'élection couronna s'appellait Vitzilovitli, le second Ocamopitsla, le troisième Chimalpozel, le quatrième Ischoalto, le cinquième Montézuma, l'un des ancêtres de son malheureux *homonyme*, le sixiéme Acazis, le septième Axaiac, le huitième Antzolo, le neuvième Montézuma, qui regnait lorsque l'étranger vint en faire un esclave, le dixième Guetlavaco, et le dernier Quahutimoc, en qui s'éteignit ce royaume.

Ischoalto fut le plus heureux de ces rois, par la valeur de Tracaelec, son cousin, qui lui assujétit les six autres tribus.

Après la mort d'Ischoalto, les électeurs, qui étaient au nombre de six, élurent pour roi ce guerrier si valeureux, comme celui, disent les Indiens, dont ils avaient déjà expérimenté la vertu; mais le héros, ou plutôt le grand homme, refusa généreusement le diadême, en disant, qu'il était plus à propos, pour le bien de la république, qu'on choisît un autre monarque; qu'il n'en serait pas moins toujours prêt à exécuter tout ce qui serait nécessaire pour le service de l'état, et que sans être roi, il demeurerait constamment dévoué à sa nation.

Voilà sans doute un trait, parmi tant d'autres que je pourrais citer, digne d'Athènes ou de Rome, et c'est un peuple libre, où vivaient de tels citoyens, que les esclaves de l'horrible inquisition, sœur de la tyrannie, ont cent fois décimé par crainte, constamment torturé par avarice, toujours insulté par envie (26)!

CHAPITRE XIV.

Empereur lapidé. — Famine.

Les plus malheureux empereurs de la nation Mexicaine, furent assurément les deux derniers, Montézume et Quahutimoc, que les écrivains Espagnols ont nommé *Guatimosin*: le *grand* Cortez, avec ses gardes, arrêta le premier dans son palais, et l'entraîna dans sa maison, où il lui mit les fers aux pieds et le retint captif, en le forçant d'ordonner l'exécution de Qualpopoc, cacique en chef de Nahutlan, qu'on appelle au-

jourd'hui Alméria, lequel guerrier fut brûlé vif, ainsi que plusieurs autres, qui, comme lui, avaient montré leur zèle pour leur prince et pour leur patrie (27).

Mais la trahison inouie dont Montézume était victime souleva tous les Mexicains contre Cortez et son armée: les patriotes, commandés par Quahutimoc, combattirent avec courage, pendant trois jours, leurs cruels ennemis, en les menaçant d'une guerre d'extermination, s'ils ne leur rendaient leur monarque.

Cortez alors, qui ne disposait point encore de cent mille Indiens, conjura Montézume de monter seul sur la terrasse du quartier-général, qu'on assiégeait par d'énormes cailloux, et d'ordonner à ses fidèles serviteurs de cesser leur attaque: l'empereur, déchaîné, y consentit; mais s'étant penché sur le mur pour leur parler, ils lançaient tant de pierres de la rue et du haut des bâtimens voisins, qu'une d'elles vint le frapper à la tempe, si rudement, qu'il tomba roide mort au pieds de ses sujets, finissant de leur propre main, quoique innocente, des jours qui les rendaient heureux, mourant inondé de leurs larmes, et sous les yeux de ses vrais meurtriers.

Les Espagnols veulent bien avouer que Montézume descendait de la famille la plus noble de cette nation, et les Indiens disent qu'il était le plus libéral, le plus heureux, le plus puissant de tous les rois qui l'avaient précédé. Ainsi on pourrait remarquer que les princes et les empires paraissent quelquefois au comble de la prospérité, lorsqu'ils sont le plus près de leur ruine. C'est ce qu'on ne peut dire de notre vieille monarchie, qui était bien près de sa chute, quand le volcan réolutionnaira la dévora.

Après la mort de Montézume, le peuple élut Guetlavaco, son frère, empereur du Mexique; mais ce dernier ayant péri soudainemeut par une maladie, les Mexicains lui donnèrent un successeur déjà illustre dans le jeune Quahutimoc; et le fier conquérant se vit tellement menacé, qu'il fut obligé de s'enfuir avec tous ses soldats.

Retirés de nouveau chez leurs amis les Tlascalans, ils s'y fortifièrent; puis, ayant fait construire des brigantins, comme on l'a vu dans un chapitre précédent, ils revinrent, plus sûrs de la victoire, avec leurs nombreux alliés, assiéger par eau et par terre la capitale, dont les habitans, réunis à ceux des campagnes voisines, furent bientôt réduits à de telles extrémités par la guerre, la faim et la contagion, que la cour de chaque maison était rempli de morts, qu'ils se hâtaient, vers le milieu du siége, d'entasser les uns sur les autres, pour dérober aux assiégeans leur misérable état.

Mais quoi qu'ils vissent le palais du souverain et les trois quarts de leur cité consumés par le feu, ils ne se défendaient pas moins de rue en rue, par-tout où ils pouvaient, dans une ville ouverte, lutter contre leurs ennemis, qui, après cent combats, y ayant pénétrés, trouvèrent les rues, les maisons, les places, les canaux encombrés de cadavres, et ceux qui avaient survécu, après avoir rongé jusqu'à des branches d'arbres, si pâles, si défaits, qu'ils avaient l'air de spectres ambulans.

Ces malheureux à qui, pour ainsi dire, il ne restait plus que le cœur, s'étant retirés sur un point où ils croyaient pouvoir se maintenir avec Quahutimoc, refusèrent encore les offres que le général leur fit transmettre, en exigeant qu'ils se rendissent. Ils répondirent fièrement qu'on ne

devait point espérer de profiter de leurs dépouilles; que si le sort continuait à leur être contraire, ils étaient résolus de brûler toutes leurs richesses ou de les jeter dans le lac, et de combattre tant qu'un seul homme existerait.

Voulant savoir ce qui lui restait à soumettre, Cortez monta sur une tour d'où l'on voyait la ville entière, et jugea qu'à peine un huitième lui résistait encore : alors il le fit attaquer; et ces infortunés, déplorant la fatalité de leur destin, qui les privait de tout espoir, conjurèrent les Espagnols de les exterminer tous à la fois pour mettre fin à leurs souffrances (28).

Plusieurs d'entr'eux se tenaient près d'un pont-levis, au bord de l'eau, et criaient à Cortez : « Si tu es le fils du soleil qui nous regarde, Espagnol, prie ton père de nous faire mourir! » Puis s'adressant au soleil même : « Termine nos misères, s'écriaient-ils, et laisse-nous aller dormir auprès de notre dieu. »

Voyant l'extrémité où ils étaient, et croyant qu'à la fin ils mettraient bas les armes, Cortez envoya trois des siens à l'empereur Quahutimoc, pour lui représenter la détresse de ses sujets, qui serait encore plus grande, s'il n'inclinait à un traité. Mais quand ce malheureux monarque eût entendu ces propositions, il fut tellement indigné, qu'il chassa les ambassadeurs, en leur disant : « Je demande la mort et non la paix. »

Sur la réponse de ce prince, Cortez, dès le jour même, fit livrer un nouvel assaut. On avait cru, après tant de combats et par le grand nombre de morts entassés dans la ville, qu'il n'y restait pas cinq mille hommes, et néanmoins plus de quarante mille furent tués ou pris dans cette attaque.

Ce devait être, dit un historien de l'Ibérie,

une chose bien lamentable, que d'entendre les cris et les gémissemens des femmes, des enfans et des vieillards, qui avaient pu survivre à un si grand désastre. J'ajouterai avec le citoyen *Mercier*, qui ne fut pas un de mes proscripteurs : La peste, la famine, les incendies, aucun désastre ne saurait accabler un peuple d'autant de maux que l'esclavage.

CHAPITRE XV.

Assassinats. — Conquête terminée.

CORTEZ, la nuit suivante, résolut de finir ce siége par un dernier exploit : de son côté, Quahutimoc, déterminé à la retraite par ses amis pour aller chercher du secours dans les autres provinces, s'embarqua avec eux dans un canot où il avait vingt rameurs; mais l'étendard impérial n'y fut point arboré.

Dès qu'il fit jour, le généralissime ordonna à ses lieutenans, Alvarado et Sandoval, qui étaient sur les brigantins, de prendre garde à la sortie des canaux de la ville, dont la plupart étaient cachés, et de tâcher de se saisir du roi, s'il s'y trouvait, sans lui faire aucun mal (29) ; il commanda également de laisser sortir des canaux les grandes barques, après les avoir visitées; il s'avança ensuite, avec une troupe nombreuse de ses meilleurs soldats et quatre pièces de canon, vers le quartier où ce qui restait d'habitans demeuraient enfermés comme des moutons dans un parc, et il monta, au milieu des dé-

combres, dans la tour d'un palais presque réduit en cendres, où il croyait s'emparer de Quahutimoc; mais il n'y rencontra que Xiuacao, gouverneur de la capitale, vieil officier, qui ne se rendit pas sans résistance.

Bientôt on vit sortir, de cette ville désolée, une multitude de femmes, de vieillards et d'enfans, qui, voulaient, malgré leur faiblesse, s'embarquer à la hâte : ils enfoncèrent les bateaux et une partie se noya.

Cortez défendit à ses gens de tuer ceux qui échappèrent, mais il ne put, malgré tout son pouvoir, empêcher ses auxiliaires d'en égorger plus de dix mille. En ce moment, les soldats Mexicains, exténués par la famine, se tenaient sur les toîts et les galeries des maisons, d'où ils voyaient en gémissant ce spectacle d'horreur.

Alors le général fit tirer un coup de canon : à ce signal, cent mille hommes se réunirent et pénétrèrent dans la ville pour l'occuper. Les brigantins, de leur côté, passèrent à travers les autres embarcations, les visitèrent et saisirent d'abord l'étendard de l'empire. Garcie Holquin, qui commandait une des prames, apercevant un grand canot chargé de gens, et sachant par des prisonniers que le roi y était, lui donna chasse, et l'atteignit en peu de temps.

Quahutimoc, monté sur la poupe de son canot, voulait combattre encore ; vingt épées nues dirigées contre lui, tandis que cinquante arquebuses menaçaient son escorte, l'obligeaient de céder : il se rendit, et avoua qu'il était l'empereur. Joyeux d'une prise semblable, Holquin le désarma et l'amena au général, qui le reçut, dit un écrivain espagnol, avec beaucoup de politesse.....

Mais quand l'infortuné monarque fut auprès du

vainqueur, il mit la main sur le poignard de ce guerrier, en lui disant : « J'ai fait en vain ce que j'ai pu pour défendre mon peuple et moi et pour nous empêcher d'être réduits à l'état où nous sommes ; mais puisqu'il est en ton pouvoir de faire de l'un et de l'autre tout ce qu'il te plaira, je te prie d'épargner ma nation et de m'ôter la vie, qui désormais ne peut m'être qu'à charge, après la perte de mon trône. »

Cortez, daignant prometire qu'il ne le ferait point mourir, essaya de le consoler, et le mena dans une galerie où il le pria d'ordonner à ses sujets de cesser toute résistance; ce que l'empereur ayant fait, ils posèrent les armes. Malgré le grand nombre des morts et le nombre plus grand des prisonniers, cette troupe fidèle se composait encore de cinquante mille hommes.

Le siége, qui dura trois mois, fut terminé par la paix des tombeaux. Cortez avait, pour conquérir cette cité impériale, neuf cent sept Espagnols (30), près de deux cent mille Indiens, quatre-vingt-trois chevaux, dix-huit canons, autant de brigantins et six à sept mille canots : il perdit cinquante soldats, huit mille auxiliaires et six chevaux ; mais du côté des Mexicains, la perte fut au moins de cent vingt mille hommes tués, sans compter tous ceux qui périrent par la famine, la peste, l'incendie, la noyade et l'assassinat.

Certes, la résolution de ces courageux citoyens, auxquels s'étaient unis leurs frères des campagnes, mérite d'être remarquée : ils n'avaient plus de subsistances, ils vivaient de feuilles, de branches, d'écorces d'arbres, ils buvaient une eau corrompue, ils couchaient parmi les cadavres, et ils refusaient de se rendre, préférant une mort lente et cruelle à une infâme servitude.

Quelques-uns de leurs ennemis ont prétendu qu'ils avaient du penchant pour l'antropophagie ; mais s'ils s'étaient mangés les uns les autres, ou s'ils avaient dévoré leurs enfans, leurs prisonniers, ils ne fussent pas morts de faim.

Dans les grandes calamités, sur tous les points de ce malheureux globe, les femmes développent un courage supérieur à celui même des guerriers. Celles de Mexico, pendant le siége, se partageaient entre les soins qu'elles prodiguaient chaque jour à leurs pères, à leurs maris, à leurs enfans, aux blessés, aux malades, et les secours qu'elles donnaient aux combattans: elles faisaient des frondes, amassaient des cailloux, et les lançant du haut des murs, des galeries, des toîts, elles nuisaient autant à l'ennemi que les plus valeureux soldats (31).

La ville fut mise au pillage, les Espagnols s'emparèrent de l'or, de l'argent et des plumes; leurs alliés prirent les toiles de coton et les meubles qu'ils purent sauver de l'incendie.

On connaît le sort déplorable du généreux Quahutimoc. Ses oppresseurs, voulant lui faire déclarer où il avait caché de prétendus trésors, le font étendre nu, avec un de ses officiers, sur des charbons ardens: celui-ci ne peut retenir des plaintes lamentables: « Et moi, dit l'empereur, suis-je donc sur des roses? » On sait aussi que, retiré à demi-mort, d'un gril ardent, mais ayant survécu à cette torture infernal, il fut pendu pour un complot imaginaire contre ses assassins.

Ce fut le trois août 1521 que Ferdinand-Cortez, plus heureux, mais beaucoup moins grand que l'immortel Colomb, acheva sa conquete. On en célèbre tous les ans l'anniversaire à Mexico; et, dans une procession qui commence la fête, le fameux étendard imperial est déployé, entre la bannière et la croix.

CHAPITRE XVI.

Réfectoire des Jacobins. — La Propagande.

A peine une *décade* venait de s'écouler depuis notre arrivée dans ce délicieux séjour, lorsqu'on nous anonça que douze d'entre nous devaient bientôt se rendre au port d'Acapulco, à environ quatre-vingt lieues de notre métropole, s'embarquer sur la mer du sud, et aller à Manille, capitale des Philippines, planter la vigne sainte. J'étais du nombre des élus pour cette mission imprévue et désagréable, dont notre capitaine *escobardeur* s'était gardé de nous rien dire en partant de Porto-Rico; mais je sus trouver le moyen d'esquiver ce que j'appellais une autre déportation, et le lecteur connaîtra bientôt mes raisons personnelles, prudentes, politiques et *libérales*.

Ce fut aussi par beaucoup de prudence que les religieux des Philippines acquirent des maisons et des jardins auprès de Mexico, pour y recevoir leurs confrères qui passent tous les ans d'Espagne en Amérique et ensuite à Manille; car, s'ils ne rencontraient, au milieu du voyage, un endroit agréable où ils pussent se reposer de leurs fatigues, et qu'on les renfermât d'abord dans un couvent de Mexico pour observer la régle, il est certain qu'ils se repentiraient bientôt d'avoir témoigné tant d'ardeur, qu'on aurait de la peine à leur faire entreprendre un second voyage sur mer, et qu'ils aimeraient mieux retourner en Espagne ou demeurer en Amérique, comme nous eûmes

le bonheur de le faire secrétement cinq de mes compagnons et moi, bien que ce fut agir contre la volonté du procureur Antonio ; mais, en petit conspirateur ou prétendu chef de complot, je sus prouver que le modeste Policarpe était au moins aussi rusé qu'un procureur.

Ainsi, pour ne pas refroidir le zèle des missionnaires, qui savent bien, d'ailleurs, qu'on fait plutôt fortune, avec moins de danger, au nouveau monde qu'à Manille, on leur cache, en Europe, la chance où ils s'exposent. De plus, afin que ces apôtres puissent d'abord recevoir le soulagement, le rafraîchissement et le *dorlotement* si nécessaires aux gens de leur profession, pendant leur séjour au Mexique, et de peur que les moines, tant soit peu resserrés à Mexico, et envieux, sans trop savoir pourquoi, de ceux qui passent à Manille, ne leur fassent perdre courage, les religieux ont acquis en cette capitale lesdites maisons de plaisance pour leurs missionnaires, qui n'y dépendent point des supérieurs de la ville, mais des provinciaux qui sont aux Philippines et qui délèguent leurs vicaires dans le premier pays, pour gouverner les moines et entretenir ces maisons.

Le couvent de Saint-Hyacinthe appartenant à nos jacobins de Manille, nous passâmes six mois dans ce séjour, qui vaut au moins une grasse abbaye de gros bénédictins, et cependant, d'après une raison, que je dirai plus bas, notre embonpoint n'était guère plus respectable que celui des trapistes. Quinze arpens de jardins entourent la maison, et ils offrent sans cesse (soit en fruits,) soit en fleurs, oranges, ananas, citrons, figues, chicosapotes, grenades, pommes et raisins. Outre ces fruits, les herbes, les légumes, les salades et les cardons que l'on fait vendre, rapportent un

bon revenu, car, chaque jour, on en envoie une charrette pleine à la halle de Mexico, non pas en certaines saisons, comme en Europe, mais en tout temps, une même température régnant sous ce beau ciel presque toute l'armée, et l'hiver n'étant différent d'avec l'été que par l'abondance des pluies.

Si nous savourions largement, dans les jardins, des fruits délicieux, on nous traitait, au réfectoire avec vingt sortes de poissons, de viandes et de confitures. Ces dernières, surtout, nous étaient prodiguées, avec du vin et des biscuits, pour mieux reconforter nos estomacs sacrés, qui, sans cela, eussent été assez débiles. J'en attribue la cause, non-seulement à une fréquentation trop libre du beau sexe, mais à la qualité des vivres. Nous observâmes que, deux heures après un long repas où nous avions fait grand honneur à une douzaine de plats, en bœuf, mouton, veau et gibier de toute espèce, notre estomac tombait en défaillance, de sorte qu'il fallait, pour le fortifier, prendre une tasse ou deux d'excellent chocolat, des morceaux de conserves, des tartines de confitures, des biscuits et du vin de Malaga, qui, Dieu merci, abondait dans notre cellier.

Pourquoi les mets solides étaient-ils si peu nourrissans? Toutes les viandes nous semblaient aussi succulentes que celles de l'Europe; mais un docteur m'apprit : qu'elles étaient moins nutritives, à cause que les paturages sont plus secs au Mexique, ou l'on n'éprouve pas les influences du printemps, d'où il advient que l'herbe est courte et se flétrit bientôt; secondement, que le climat avait cette propriété, de produire beaucoup de bonnes choses, en apparence, mais, en réalité, peu de substance capable de nourir;

qu'enfin il en était de même pour tous les fruits, qui sont fort beaux à l'œil et très-agréables au goût, mais peu substantiels, ce qui met leur pulpe au-dessous de celle que l'on trouve dans les *camuesas* d'Espagne ou dans les pommes de reinette d'Angleterre et de France.

Comme l'apparence est trompeuse dans certains productions de l'Amérique, disent les Espagnols, la tromperie existe également parmi les Indiens, qui, sous un bel extérieur, sont fourbes et dissimulés. Aussi ai-je entendu souvent citer par ces messieurs la prétendue réponse que fit la reine Elisabeth à des personnes qui lui avaient offert des fruits américains : Qu'assurément dans le pays où ils croissaient, toutes les femmes devaient être volages et traitresses, et tous les hommes inconstans et perfides. Je ne puis croire qu'une *femme* aussi spirituelle ait tiré une conséquence aussi absurde d'un panier d'ananas ou de goyaves ; mais je crois bien, pour l'avoir vingt fois entendu, que les Espagnols calomnient une nation généreuse dont ils sont les barbares maîtres. Patience, bons indigènes, et vous tristes créoles: le pouvoir arbitraire se précipite vers sa destruction, et le courage de vos *secrets* amis fera bientôt luire à vos yeux l'aurore de la liberté !

En attendant, nous menions une douce vie dans l'asile de la molesse, et allions souvent promener à Mexico, distant d'une petite lieue. Cette imposante ville, que je pourrai d'écrire avec exactitude, croyant l'avoir encore *sub oculis* (*), fut fondée, il y a des siècles, dans une situation presque semblable à celle de Venise; car celle-ci a été bâtie sur la mer, et l'autre sur un lac,

(*) *Sous les yeux.* (Note pour les dames.)

dont la plus étroite partie offre une eau paisible et dormante, et la plus large a un flux et reflux, selon le vent qui soufle.

Tel est ma pauvre nation, avec toute sa gloire : une moitié éprouve constamment ce calme plat et dangereux de l'égoïsme ou de l'indifférence, et l'autre, courageuse et inconstante, se rit au milieu des orages.

Nos promenades journalières à Mexico étaient fort agréables : nous partions dès l'aube, à la fraîche, et revenions vers le minuit, marchant sous les arcades qui soutiennent un aqueduc, lequel s'étend, pendant trois milles, jusqu'à Chapultepec.

Que faisions-nous, durant le jour, dans la cité des empereurs qu'ignora si long-temps l'histoire ? Les uns, en petit nombre, visitaient leurs sages confrères, assez rares dans les couvens ; les autres couraient les parloirs, même l'intérieur de certains monastères, où ne s'ennuient jamais certaines nonnes ; ceux-là fréquentaient les maisons où l'on permet tous les jeux défendus ailleurs ; ceux-ci faisaient les Cordeliers dans toute la force du terme ; et moi, toujours bon Jacobin, n'ayant aucun besoin de faire mon noviciat, puisqu'un ancien orateur peut aisément être missionnaire, j'allais fraterniser, ainsi que l'ami Chrisostôme, avec des moines philosophes, en comité secret, où je leur enseignais les grands principes *détrôneurs* des tyrans, que les prêtres ici sont loin d'aimer, parce qu'ils voudraient regner seuls ; et dans ces conciliabules où se trouvaient aussi certains bourgeois, on se disposait par degré à réveiller le peuple, à l'éclairer sur tous ses droits, à lui prêcher la *propagande*, pour le bonheur du genre humain.

CHAPITRE XVII.

Description d'un Lac. — Une inondation.

Si la partie du lac où règne un calme permanent donne une eau excellente et abonde en petits poissons très-délicats, l'autre partie, qui a flux et reflux, n'offre qu'une eau extrêmement saumâtre, et ne fournit aucun poisson, ni coquillage utile.

L'eau douce étant plus élevée que la dernière, y tombe sans retour, quoique d'anciens voyageurs aient imaginés le contraire.

Le lac salé à sept lieues et demi de long, autant de large et vingt-deux de circuit; le lac d'eau douce est à peu près de la même étendue: ainsi le lac entier, car les deux n'en font qu'un, à environ cinquante lieues de tour.

Les Espagnols sont partagés d'opinion touchant ces eaux et les sources d'où elles viennent. Quelques-uns pensent qu'elles ont une source commune dans une très-haute montagne située au sud-ouest et à la vue du Mexico, et que si l'eau d'une moitié du lac est *impotable*, c'est que le fond de ce grand réservoir est en partie chargé de matières salines.

Que cette conjecture soit juste ou hasardée, il est toujours vrai que cette eau fût la boisson des Mexicains, pendant le siége, puisque les Espagnols et leurs auxiliares les empêchaient, à coups d'arquebuse et de flèche, d'aller puisser ou boire dans la partie du lac qui contient de l'eau douce.

Quelques autres prétendent que ce lac a deux sources, que l'eau douce provient de la montagne

du sud-ouest et l'eau amère, d'autres mornes fortélevés qui sont plus au nord-ouest. Mais ils nedonnentaucune raison spécieusedeson extrême *saumâtrie* (32), si ce n'est l'agitation de son flux et reflux, qui ne suit pas la régle de la marée et n'obéit qu'à la force des vents, lesquels rendant cette partie du lac orageuse comme la mer, lui donnent la même salure. Si une telle cause, imaginaire, pour ne pas dire absurde, était réelle, pourquoi les vents ne produiraient-ils pas cet effet sur le lac d'eau douce, qu'ils n'agitent pas moins? Je croirais bien plutôt que si l'onde salée sort d'une source différente que la première, sa qualité saline est due à quelques terres minérales et salinaires dont se composent une partie des monts autravers desquels cette eau passe en descendant, et s'y charge du sel, qu'elle fond dans sa course.

Cette hypothèse est basée sur l'expérience, puisque j'ai observé le même phénomène dans la province de Guatimala, où, près d'Amatitlan, il y a un lac d'eau dormante et à moitié salée, qui sort d'une montagne, au milieu de laquelle est un volcan alimenté par des mines de soufre. Non loin de là et au pied de ce mont, sourdent aussi trois fontaines d'une eau très-chaude, offrant des bains fort salutaires. Cette eau passe au travers des mines sulfureuses, et néanmoins, le lac, sortant de la même montagne, rend seulement la terre salée aux environs, de manière que les sauniers vont recueillir tous les matins l'efflorescence salinaire qu'on trouve au bord de ces fontaines, comme une gelée blanche.

D'autres pensent encore que l'eau saumâtre et alcaline du lac de Mexico vient de la mer du Nord, en passant à travers le sol. Si l'on objecte

à ces derniers que les ruisseaux venant de l'Océan perdent leur saumâtrie en traversant la terre, il répondent que l'eau dont nous parlons en peut garder une partie, s'en charger même d'avantage par son contact avec les minéraux dans le creux des montagnes, ou traverser leur sein, qui est rempli d'immenses cavités, comme le prouve la fréquence des tremblemens de terre excités par les vents que renferment ces monts, sans perdre la salure quelle avait dans la mer.

Quoiqu'il en soit de ces diverses conjectures, je ne sache pas qu'il y ait dans le monde connu un lac semblable à celui-ci, dont une partie est d'eau douce et produit du poisson ainsi que des tortues, tandis que l'autre est d'eau salée, et n'offre pas même une crabe : mais elle procure du sel en abondance, pour la ville, pour la povince, et même pour les Philippines, où l'on en exporte, par an, un millier de quintaux.

Jadis, à l'entour de ce lac, où il y a des îles dont quelques-unes sont flottantes, il y avait, dit la tradition, quatre-vingt villes et bourgades : quelques-unes se composaient de cinq mille familles, et d'autres de plus de dix mille, notamment Tezcuco, qui ne le cédait guère à la cité impériale ; mais, dès 1635, on n'y comptait plus qu'environ trente bourgs et villages, dont le plus grand n'avait pas quatre cents maisons, tant la barbarie espagnole s'était fait un jeu d'écraser la foiblesse indienne.

La capitale, à cette époque, était sujette aux inondations : En 1631, les eaux du lac s'élevèrent si haut, qu'elles entrèrent jusque dans les églises, bâties exprès sur les points les plus éminens, et que les habitans, dont un grand nombre fut noyé, abordaient en canot la terrasse de leurs maisons.

Les Espagnols, après un tel désastre, voulant détourner de la ville une partie des eaux du lac et leur ouvrir un cours à travers les mornes voisins, employèrent à cet ouvrage hommes et femmes de cinquante lieues à la ronde.

L'an 1632 vit commencer, sous le fouet et le bâton, cette grande corvée, qui fut finie de même cinq ans après, tandis que la justice et la douceur l'auraient opéré bien plus vîte; mais il convenait aux tyrans qu'elle coutât la vie à un million d'Indiens. Tôt ou tard ils seront vengés, disent encore leurs pauvres descendans; car le lac doit reprendre son ancien passage autour de Mexico, et il l'engloutira.

CHAPITRE XVIII.

Palais de Montézume. — Ménagerie.

A l'arrivée des Espagnols, Mexico était composé de quatre vingt mille maisons. Le palais principal, nommé *Tepac*, situé sur une éminence, avait vingt portes qui donnaient dans les rues de la ville, quatre cours plantées d'arbres, douze salles, chacune ayant sa fontaine d'eau vive, cent chambres de vingt-cinq à trente pieds de long, et cent bains ou étuves. Quoique dans tout cet édifice, dit Herrera, il n'y eut pas un clou, chaque partie ne laissait pas d'être solide et exactement close. Construites en maçonnerie, les murailles étaient recouvertes de jaspe et d'une pierre noire veinée d'un rouge imitant le rubis.

Les toîts, en plate-forme et servant de terrasses, offraient un parquet mélangé artistement de cyprès,

d'acajou de cèdre. Indépendamment des peintures, les chambres étaient décorées de tapisseries de coton, de poils divers et de plumages; mais les lits ne répondaient pas à ce décor; car ils se composaient de nattes, même celui de Montézume.

Ce prince avait douze cents femmes, logeant toutes dans son palais; quelques historiens lui en donnent même trois mille, en comprenant les *demoiselles*, les servantes et les esclaves: ces demoiselles étaient nobles; il se reservait les plus belles, et mettait le reste à l'usage des gentilshommes de sa cour. Les Espagnols prétendent qu'il avait à la fois jusqu'à cinquante femmes enceintes de ses œuvres; mais que souvent aussi elles se faisaient avorter, sachant bien que leur fruit n'hériterait pas d'un royaume qui était électif. Toutes avaient pour surveillantes des espèces de *duegnas*, et il n'était permis à aucun homme de les voir, à moins qu'il ne fut *incapable*, par l'âge ou un défaut de conformation; mais on n'avait jamais recours à ce *moyen de nullité* que l'on pratique en Asie et à Rome (32).

Outre ce tepac ou palais, Montézume en avait deux autres dans la même cité. L'un contenait aussi un grand nombre de logemens avec des galeries soutenues de pilliers de jaspe, donnant sur de vastes jardins, où il y avait douze étangs à vanne ou à écluse, dont les uns étaient d'eau salée pour les oiseaux de mer, et les autres d'eau douce pour ceux de rivière ou de lac: leur nombre était si grand, leurs espèces si variées, et leurs plumages si divers, que les Espagnols ne pouvaient les nommer ni les reconnaître, n'en ayant jamais vu de semblables ailleurs. Plus de trois cents personnes étaient employées au service du tepac des oiseaux, pour les nourrir de grains

ou de poisson, netoyer leurs étangs, soigner leur ponte, leur couvage, les plumer, et serrer leurs plumes, dont on faisait des manteaux, des tapisseries, des bouquets, et d'autres ouvrages entremêlés d'or et d'argent.

Le troisième tepac avait été d'abord seulement destiné à la ménagerie impériale; mais, depuis certain empereur qui était petit et difforme, on y entretenait, dans les salles supérieures, des nains et des boiteux, des bossus et des borgnes. Il y avait, selon les Espagnols, des Mexicains qui estropiaient leurs enfans dès leur naissance, pour qu'ils fussent admis dans la ménagerie du prince et y servissent à montrer sa grandeur par leur difformité. Quoiqu'il en soit, une partie des salles basses étaient remplies de cages pour les oiseaux de proie, tels qu'éperviers, faucons, milans, vautours et autres, d'espèces connues ou inconnues, excepté cependant de ceux qu'on appelle en Europe huissiers et procureurs.

Ce tepac occupait quatorze cents individus, tant valets que chasseurs ou fauconniers, à qui l'on donnait chaque jour, pour eux et leur famille, une mesure de maïs avec un lapin, une poule ou un coq d'inde. Ceux-ci avaient la garde d'une salle particulière, où, dans d'énormes cages, étaient renfermés des lions, des tigres, des loups, des panthères, qui recevaient pour nourriture des coqs, des chiens, des bêtes fauves. Ceux-là, dans un vaste hangar fermé d'une grille de cèdre, gardaient, en des cuves de terre, les unes remplies d'eau et les autres de sable, des couleuvres, des caïmans et des serpens de toute espèce. Tous les autres valets étaient préposés au service des malheureux bipèdes marqués au B par la nature ou par la flatterie.

Près de ce bâtiment, dont une salle renfermait les bêtes féroces, était un édifice dont le toît, en forme de dôme, couvrait une chapelle : ses murs, sa voûte, son autel resplendissaient d'or et d'argent en feuilles, de perles, d'émeraudes, de rubis et de cornalines. Tel était l'oratoire où Montézume allait prier pendant la nuit, et où le diable, disent encore les bigots, lui rendait ses oracles, bien dignes d'être prononcés parmi les hurlemens, les sifflemens et les rugissemens de tant d'animaux effroyables, qui formaient près de là un vrai sabat d'enfer. Les bigots disent vrai, sans doute; mais le diable, orgueilleux de posséder un tel sujet, aurait dû l'empêcher de se donner à tous les diables qui arrivaient de l'Occident.

CHAPITRE XIX.

Monarque bienfaisant. — La Garde Impériale.

L'ARSENAL de cet empereur, qui commandait à des millions d'hommes, touchait presqu'au tepac où il tenait son harem et sa cour : Dans ce magazin militaire était un formidable amas d'arcs, de flèches, de frondes, d'épées, de lances, de massues, de boucliers et de rondaches; ces dernières de bois doré, garni de cuir. Les guerriers fabriquaient leurs armes d'un bois très-dur, nommé *stapa*; ils enchâssaient au bout des flèches et des dards un éclat de caillou pointu ou un os du poisson appelé *tibisa*. Leurs épées, ou plutôt leurs sabres, étaient faits de ce bois de fer commun en Amérique; ils garnissaient, des deux côtés, cette espèce de latte

d'une rangée égale de leurs minces cailloux ; et d'un seul coup, ils abattaient la tête d'un cheval : les Espagnols en pouvaient attester l'épreuve. Ces cailloux étaient joints au bois par une colle composée de la racine de *zotli* et d'un sablon qu'ils pétrissaient avec du sang d'orfraie ou de chauve-souris, et cette colle était d'une grande ténacité.

D'autres maisons encore faisaient partie des domaines impériaux (34) : elles étaient entourées de jardins remplis d'herbes médicinales, de fleurs et d'arbres rares. Montézume avait défendu qu'aucune plante ou herbe potagère que l'on y cultivait fut vendue au marché, parceque, disait-il, les rois ne devaient pas faire tort aux cultivateurs ; mais les simples et les légumes qui croissaient dans tous ses jardins, étaient laissés gratuitement à l'usage du peuple.

Il avait de nombreux vergers hors de la ville, et plusieurs maisons de plaisance, environnées de canaux, d'étangs et de bois ; il y allait pêcher ou chasser avec ses amis ; car il en avait, ce roi là : le produit de sa pêche ou de sa chasse était distribué aux moins heureux des *paysans*.

La garde impériale formait un corps de six cents nobles, *puisque nobles il y avait ;* chacun de ces messieurs se faisait suivre de trois ou quatre serviteurs : ainsi lorsque le maître allait en promenade ou en tournée, il était toujours escorté d'environ trois mille hommes.

Herréra dit, dans son histoire, que trois mille cinq cents seigneurs de villes et bourgades, outre cinq ou six roitelets, composaient la noblesse de cet empire, que ces chefs avaient des vassaux qui les reconnaissaient pour maîtres absolus, et que trente de ces caciques pouvaient *chacun* mettre sur pied, de quatre-vingt à cent mille soldats...

Ne soyons pas surpris qu'ayant autant de gentilshommes ou d'oligarques pour premiers défenseurs, un bon prince ait perdu et le trône et la vie.

Tous ces seigneurs venaient passer à Mexico deux ou trois mois dans la saison de l'hivernage, et n'osaient en sortir sans la permission de l'empereur; il fallait même qu'ils y laissassent en ôtage un de leurs fils ou de leurs frères pour garantie de leur fidélité : chacun d'eux était obligé, en conséquence, d'avoir une maison dans cette capitale, ce qui rendait la cour de Montézume plus nombreuse que celle de certains grands monarques de la petite Europe, jadis si conquérante, et qu'un soldat sut conquérir.

Il y avait alors dans Mexico trois sortes de rues principales, toutes larges et belles : les moins grandes n'étaient que des canaux coupés de plusieurs ponts, comme à Vénise et en Hollande; les moyennes, bâties sur terre ferme, étaient sablées; les plus grandes donnaient sur la terre et sur l'eau, la moitié, en longueur, servant aux gens de pied, l'autre étant destinée pour les bateaux qui apportaient des vivres fournies par les campagnes.

La plupart des maisons avaient deux portes ou plutôt deux issues (car on s'y passait de serrures et de verroux), l'une vers la chaussée, l'autre vers le canal, où l'on s'embarquait en canot pour aller dans la ville, comme l'on s'embarque en gondoles dans la cité fameuse dont le singulier chef épousait tous les ans la vénérable Adriatique.

Quoique l'eau, à présent, soit proche des maisons, comme elle est moins potable qu'elle ne l'était autrefois, depuis, surtout, la saignée faite au lac et au peuple qui l'opérait sous le fouet des *commandors*, on amène l'eau douce à Mexico

par l'aqueduc dont j'ai déjà parlé. Il a trois milles d'étendue et va jusqu'à Chapultepec, au pied d'une montagne où l'on voyait jadis deux images de pierre, espèces de statues avec lances et boucliers, l'une représentant Montézuma, l'autre son père Oxiaco : deux tuyaux, soutenus par des arches de briques et de cailloux, reçoivent l'eau d'une source abondante, saine, limpide, comme celle d'Arcueil, et la portent rapidement à Mexico dans une fort belle fontaine. Des marchands d'eau, comme à Lutèce, y vont puiser avec des cruches, pour l'aller vendre dans les rues sur des mulets ou sur des ânes : nos jacobins pour ne pas l'acheter, l'envoient quérir par leurs esclaves, et ils ne manquent pas de *cruches*.

CHAPITRE XX.

Bazart. — Police Mexicaine.

LA situation de Mexico sur les rives d'un lac, dût suggérer aux premiers citoyens de cette ville l'idée d'y réserver une place étendue pour le marché, où les habitans de ces bords pussent venir vendre ou troquer leurs marchandises, par le moyen de leurs bateaux. On croit qu'avant l'invasion, le lac était souvent chargé de plus de deux cent mille de ces petites barques, que les Indiens nomment *accaleio* et les Espagnols *canoa*. Ces canots, d'une seule pièce, sont plus ou moins grands, selon l'arbre d'où on les a tirés, et ressemblent aux huches ou pétrins de campagne.

Anquitzili était le nom de ce marché, halle ou bazar; chaque ville ou bourgade avait le sien; mais

ceux de Mexico et de Tlatelusco étaient les plus considérables.

La place où se tenait, de quatre en quatre jours, celui du chef lieu de l'Empire, avait des portes, et elle était si grande, qu'on y voyait alors jusqu'à cent mille individus. Chaque sorte de marchandises était placée à part et avec beaucoup d'ordre : ici, la pierre, la chaux, la brique, le bois et le charbon ; là, des couleurs pour peindre et teindre, composées avec des racines, des écorces, des fleurs, des fruits ; plus loin, des vases ou des vaisseaux de terre peints et vernis ; ailleurs des cuirs de bœufs apprêtés sans ou avec poil, propres à faire des chaussures, des rondaches ou boucliers, et à doubler des corselets de bois ; d'un côté, des pelleteries, des plumes de divers oiseaux, des nattes fines ou communes, des mantes de coton pour lits, vêtemens ou tentures ; de l'autre plusieurs sortes de cotonades blanches, qui tenaient lieu de linge.

L'on y trouvait aussi des mantes, faites avec les feuilles de l'arbuste nommé *metli*, avec l'écorce du palmier, avec du poil de *zepotna* espèce de lapin ; mais les plus estimées étaient celles de plumes tirées du coq d'inde sauvage : pour l'empereur et pour les grands, on y entremêlait le plumage du *sensoutlé*, nom qui signifie *cinq cents voix* et celui du *mema* ou *cardinal*. Ce que l'on recherchait avidement, étaient les singuliers et étonnans ouvrages, tissus d'or et de plumes, où se trouvaient représentés des arbustes, des roses, des papillons, et des oiseaux. Les Mexicains, patiens et industrieux, réussissaient surtout dans ces petits chefs-d'œuvre par la grande application qu'ils y mettaient : un ouvrier passait souvent tout un jour sans manger, pour placer une plume en son vrai point de vue, la tournant et la retournant plus de cent

fois au soleil ou à l'ombre, afin de mieux choisir l'endroit où elle devait faire l'effet le plus brillant. Aussi ne voit-on pas de nations qui aient, sous ce rapport et sous bien d'autres, autant de patience que ces bons Indiens.

L'orfèvrerie chez eux abondait en ouvrages d'abord jetés en moule et ensuite gravés avec des poinçons de caillou : ils faisaient des plats à huit faces, alternativement d'or et d'argent, sans la moindre soudure; ils fondaient des chaudrons et des marmites de ce dernier métal, avec leurs anses, d'un seul jet; ils moulaient des poissons qui avaient des écailles entremêlées d'argent et d'or, des perroquets qui remuaient la tête, les aîles et la langue, des singes, qui faisaient des gestes fort adroitement imités. Ces artistes sauvages dont le talent mettait aussi en œuvre des pierres précieuses, avaient d'autant plus de mérite, qu'ils opéraient dans l'absence du fer et de notre géométrie, sans lesquels nos artistes civilisés ne pouvaient rien produire (35).

A ce marché, le premier du Mexique, on exposait en vente, outre des pierreries de toute espèce, de l'or, de l'argent, de l'airain, du laiton, de l'étain, du plomb, mais assez peu de ces quatre derniers articles. On y trouvait également des coquilles dorées servant de tasses, des éponges venant du lac, des aiguilles d'argent, du fil d'écorce ou de coton, et autres merceries.

La halle aux grains, située dans la même enceinte, était toujours abondamment pourvue de riz, de maïs, de *zita* ou pois d'angole ; une autre abondait en légumes, herbes, racines, salades, fruits et fleurs.

Connaissant par instinct, autant que par tradition et par expérience, la vertu des plantes d'un

sol si riche en tout, les Indiens se guérissaient eux-mêmes ou se soulageaient dans leurs maux : ils avaient néanmoins, à ce bazar universel, des herboristes et même des apothicaires qui y débitaient des remèdes; mais n'ayant pas de médecins dans ce pays barbare, on avait peu de maladies. Depuis, les docteurs espagnols y pullulèrent, et ne purent, sans doute, s'y contenter des *simples*.

Une partie considérable de ce vaste marché, était la halle où se vendait la viande : on y étalait avec ordre, bœufs, porcs, chevreuils, lièvres, lapins, coqs, pintades, perdrix (36), et autres animaux pris à la chasse, jusqu'à des singes, sans compter les serpens (à qui l'on avait toutefois retranché tête et queue), les chiens, les chats sauvages, les rats et les souris, et même une sorte de terre : Dans certaine saison, les Mexicains enlevaient avec des réseaux, une écume poudreuse qui s'amasse sur l'eau du lac; ils en composaient des gâteaux, et on les trouvait aussi bons, que nous trouvons appétissants les meilleurs fromages d'Europe. On croit que cette écume est l'appât qui attire encore tant d'oiseaux sur ce lac, où ils y planent par milliers.

Presque tout le commerce se faisait par échange; cependant les petits achats s'opéraient aussi par les grains de cacao, qui étaient le seul numéraire. Aujourd'huy même, trois cents de ces amandes représentent une réale (25 centimes), et avec douze cacaos, on peut avoir une douzaine de citrons ou d'oranges. Pour le loyer de leurs boutiques dans les divers marchés, les trafiquans payaient un certain droit à l'empereur, qui les devaient aussi garantir des larrons. Il y en a par tout, même à Paris : ceux du Mexique étaient surveillés par les *stacs*, observateurs qu'on appelle mou-

chards en France. Au centre du bazar était une maison d'ou l'on voyait toute la place : là se tenaient treize vieillards pour juger tous les différens et maintenir une police exacte, à l'aide de leurs inspecteurs.

J'ajouterai, par parenthèse, que ce *bureau central*, comme ceux des provinces, était, hors les jours de marché, un tribunal qui jugeait au civil et même au criminel, sauf l'appel au conseil impérial, et le recours en grâce à sa majesté Mexicaine.

On avait des mesures, tant de longueur que de capacité, soit en bois, soit en terre, pour les grains, l'huile, le lait, l'arak, le miel et le vin de palmier : on troquait presque tout le reste; l'un donnait une poule pour une gerbe de maïs, l'autre une mante pour du sel, celui-ci un singe d'argent pour un chevreuil, celui-là un papillon d'or pour un canard.

Que si quelqu'un altérait les denrées, les marchandises, ou vendait à fausse mesure, il était châtié par la prison et une amende. Ce peuple respectait l'équité naturelle, quoiqu'il ne connût pas notre justice, ou plutôt parceque la sienne avait les yeux ouverts et des balances de niveau.

CHAPITRE XXI.

Le Temple. — Idole hermaphrodite.

Un temple, à Mexico, s'appelait *teutcali*, du mot *teut*, qui signifie Dieu, et de *cali*, qui veut dire maison, d'où il est clair que teutcali signifiait *maison de Dieu*. La capitale et les villes du second

ordre avaient beaucoup de temples, construits sur le même modèle. Décrivons le plus riche, celui que Montézume avait créé, pour ainsi dire, paroisse impériale,

Sur une colline assez haute, quatre bâtimens réunis, mais inégaux de forme et d'elévation, offrant sur chaque face un développement de quarante-huit toises, étaient percés de quatre portes en arcades, dont trois s'ouvraient vers autant de chaussées, et l'autre sur la rue qui conduisait au palais principal du souverain : au centre de la cour que formaient ces quatre édifices, lesquels servaient de petits temples à des idoles subalternes et de maisons aux prêtres qui abondaient à Mexico, s'élevait une pyramide quadrangulaire, construite en pierre brune, haute d'environ trois cents pieds, dont le sommet ne se terminait pas en pointe, mais en terrasse, ayant dix toises en carré.

Vers l'occident, depuis la base jusqu'au faîte de ce mont artificiel, était un escalier de trois cents vingt-cinq marches, par où les prêtres montaient et descendaient souvent, lorsqu'ils sacrifiaient des prisonniers de guerre à ces terribles dieux, qu'ils avaient faits à leur image.

Au sommet de la pyramide, était une chapelle ronde, soutenue de plusieurs colonnes, avec trois galeries intérieures, et surmontée d'une petite tour, que couronnait une boule dorée, au-dessus d'une balustrade.

De ce point, aussi élevé que la lanterne de notre Panthéon ou que la flèche de Strasbourg, on découvrait toutes les villes, bourgs et villages bâtis autour du lac; on distinguait, dans le lointain, jusqu'au volcan de la ville des Anges; on jouissait d'un superbe horison et d'une des plus belles perspectives du monde.

C'était dans la chapelle même, où étaient trois grandes idoles, que l'empereur allait tous les matins, au lever de l'aurore, faire sa prière, en silence, le visage tourné vers le soleil levant, et à genoux au pied d'un grand autel, où, sur un trône, était assise la gigantesque image du dieu *Vitziloputchili.*

Outre la principale tour, il y en avait quarante autres, élevées sur les petits temples des divinités secondaires : auprès de chacun d'eux était un presbytère et un jardin, où des mains, quelquefois sanglantes, venaient cueillir des fleurs pour orner les autels.

Ce temple était si bien doté, qu'il nourrissait cinq mille individus, en comprenant les prêtres : ceux-ci vivaient fort à leur aise, ne faisant autre chose que ce que font les moines, ayant pour revenu les offrandes portées chaque jour aux idoles, et percevant, de plus, une espèce de dîme dans les présens de grains, de gibier, de poissons, de plumes, de tapis, de toiles, de joyaux, que la ville et ses environs leur offraient à l'envi.

Il y avait à Mexico près de trois mille dieux, qui pouvaient exiger, par l'organe interprétatif des gros décimateurs, tout ce qu'ils désiraient, depuis la rose jusqu'au cèdre, depuis le prisonnier de guerre jusqu'à la jeune vierge, et on les leur sacrifiait souvent, mais de différentes manières.

Les trois principaux dieux, dont le premier, Vitziloputchili, était protecteur de l'empire, le second, *Tescatlipuca*, gouvernait les saisons, et le troisième, *Quecalcuo*, ordonnaient la paix ou la guerre, avaient chacun leur statue élevée ou assise dans tous les temples, sur de riches autels.

Dans le vaste oratoire de Montézume, ces idoles

étaient de taille colossale. Ordinairement recouverte d'un voile de coton très-fin, qu'on appelle *nicar*, elles éblouissaient, lorsqu'on levait la toile, par leurs manteaux ornés de figures en or, représentant des poissons, des oiseaux, des fleurs, des fruits, parsemés d'opales, d'agathes, de turquoises et d'émeraudes : elles avaient autour du cou un esclavage de cœurs d'or, et étaient ceintes d'une écharpe de perles et de plumes, en forme de serpent. Mais la beauté de leur personne était loin de répondre à la magnificence de leur costume; et voici, par exemple, la figure du dieu ou de la déesse nommée *Vitziloputchili*, qui était assis ou assise, s'appuyant d'une main sur une rondache d'argent, tenant de l'autre une torche allumée : un visage de femme assez joli, orné d'un diadême en or, couronné de trois longues plumes; des ailes de chauves-souris, dans le genre de celles que l'on prête à Satan; une gorge pendante sur le toupet d'une tête semblable à celle d'un lion, laquelle tenait lieu de ventre, qui reposait sur deux cuisses de boucs, avec patte et ergot; ajoutez-y une assez belle queue de porc, par où se terminait le monstre.

Indépendamment de ces dieux du premier ordre, il y en avait un qui marchait presque leur égal : il était fabriqué de vingt espèces de semence réduites en farines, qu'on pétrissait avec du lait et du sang de cochon, que l'on jetait au moule en forme de géant, et qu'on mettait ensuite au four. Les prêtres choisissaient, pour consacrer cette figure, qu'ils renouvellaient tous les mois, un jour de pleine lune : dès le matin, les habitans couraient en foule à cette fête; et, pendant la cérémonie, faite en présence du prince et de sa cour et qui durait long-temps, ce bon peuple

attachait à la nouvelle idole des pierres précieuses, de petits lingots d'or. Alors les prêtres la rompaient en petites parcelles, dont la première était offerte au souverain et les autres distribuées aux habitans, qui s'estimaient fort heureux d'en avoir, et aux soldats, qui se croyaient, avec le plus petit fragment, invincibles dans les batailles. Les distributeurs ne gardaient que les bijoux et les lingots (37).

A cette consécration, il y avait aussi un vase rempli d'eau qu'on bénissait et conservait ensuite religieusement au pied du grand autel, pour en sacrer les rois à leur couronnement, et en bénir les généraux, à qui l'on permettait d'en boire au commencement de la guerre.

Près du temple pyramidal, était une colonne formée entièrement de têtes d'ennemis vaincus, comme l'horrible monument élevé par les Suisses après l'affaire de Morat, et qu'on nommait, je crois, *l'Ossuaire* des *Bourguignons*. Nos braves l'ont détruit, en faisant la conquête du pays des soldats qui ne marchent pas sans argent. Cortez aussi fit abattre cette colonne : deux de ses capitaines, André de Tapia et Gonzalve de Hombre, eurent la patience de compter ces têtes de morts, et ils en trouvèrent, dit-on, cent trente mille.

Ce général, avec ses lieutenants, lors de leur première *visite*, furent conduits au sommet de la pyramide par Montézume, qui leur fit cet honneur, disent quelques historiens, par ostentation : là, il leur dit, qu'après avoir sacrifié un prisonnier, les prêtres le précipitaient du haut en bas de leur grand escalier. Que serait devenue alors la petite troupe espagnole, si *le tyran*, déjà peu satisfait de pareils hôtes, eut fait descendre ainsi Cortez et ses aides-de-camp ?

Tous les temples furent pillés et démolis, lorsque

les Espagnols devinrent maîtres de la ville : en même temps, tous les palais impériaux, déjà incendiés, les jardins, les marchés et un grand nombre de maisons, furent bouleversés de fond en comble; de sorte qu'il ne resta rien de tout ce qui pouvait attester l'existence du génie édificateur des Mexicains. Toutefois, le vainqueur, considérant la réputation de leur ville centrale, l'autorité qu'elle avait eue sur les peuples voisins et l'avantage de sa position, ordonna aussitôt quelle fut rétablie, et la partagea entre lui et les sous-conquérans, après avoir marqué la place des églises, de son palais, de l'hôpital et de l'hôtel de ville. Ravis d'une telle besogne, ses architectes admirèrent, avant la démolition, comment les Indiens avaient pu, sans outils de fer, construire de pareils ouvrages: les entrepreneurs ne trouvaient dans cette capitale, aucun instrument à leur gré, si ce n'est cependant que, chaque jour, ils rencontraient des *grues.*

CHAPITRE XXII.

Commerce du Mexique. — Les nobles cordonniers.

Pour repeupler la ville et réparer, autant qu'il le pouvait, les épouvantables désastres dont seul il était cause, Cortez donna au reste de ses malheureux citoyens, comme à tous ceux des environs qui voudraient l'habiter, du terrain, des matériaux propres à y bâtir de nouvelles demeures, dont leurs enfans hériteraient un jour, et plusieurs priviléges.

Il mit en liberté Xitivaco, brave général indigène, lui donna une rue entière, et le fit chef des Indiens de Mexico, en les séparant toutefois du quartier où logeaient les Espagnols. Il accorda également une autre rue à don *Pierre Montézuma*, fils du défunt monarque, et fit plusieurs présens de même espèce à quelques Mexicains prépondérans, qu'il créa gentilshommes, afin que ces largesses commençassent à ramener en sa faveur l'opinion publique.

Dès que la renommée eût répandu le bruit que Mexico renaissait de ses cendres, il y vint un grand nombre d'habitans de Tépéacac, de Tlascala, de Tezcuco, pour jouir de la paix et de la liberté que promettait le conquérant; mais ils n'y trouvèrent ensuite, eux et leurs descendans, que la misère et l'esclavage, tandis que les vainqueurs s'y énivraient de sang et d'or.

Si Mexico, pendant trois siècles, était devenue, par degré, la reine des cités de l'Amérique, elle est bien déchue aujourd'hui, surtout depuis que l'Angleterre a ravi le sceptre du monde, que notre révolution en achève le tour, et que l'Amérique espagnole veut reprendre partout ses droits.

On sait que le commerce avait rendu la capitale du Mexique une des plus riches du globe. Cent navires, au moins, venaient d'Espagne tous les ans à Saint-Jean-d'Ulna, chargés non-seulement des produits de la péninsule, mais de tous ceux du continent européen que la politique espagnole, lorsqu'elle était d'accord avec son intérêt, permettait que l'on importât dans ses nombreuses colonies.

De Mexico, où on le transportait par terre, une partie de ces diverses marchandises s'écoulait, par la mer du sud ou par celles des Caraïbes, dans

toutes les provinces soumises à cette couronne, que pourrait seul sauver un nouveau Charles-Quint. L'autre partie de ce négoce, qui enrichissait une ville déjà si opulente sous ses monarques légitimes, se faisait à la fois, par la mer pacifique, dans les Indes orientales, à la Chine et même au Japon, par l'entrepôt des Philippines : les productions de l'Asie, échangées ou acquises en numéraire, arrivaient chaque année sur deux énormes galions et deux moindres navires, au port d'Acapulco, d'où on les amenait par terre à Mexico, et de là à la Véra-Cruz, où d'autres galions les portaient en Espagne, avec l'or et l'argent des mines d'Amérique (38).

Saint Louis de Zacatecas, situé à quatre-vingt lieues au nord de la cité que je décris, produit encore des lingots et des barres, avec lesquels on bat monnaie dans cette capitale. Il y a des mines ouvertes dans toute la nouvelle Espagne, au Pérou, au Chili, pour d'autres hôtels des monnaies ; mais ces carrières précieuses, qui ne sont pas inépuisables, n'ont été, depuis trois cents ans, que des abîmes pour cent millions d'Indiens ; et leurs enfans, que le ciel seul éclaire, sont bien las aujourd'hui d'aller s'engloutir tout vivans, pour enrichir leurs oppresseurs, dans ces nouvelles catacombes.

Le despotisme ibérien courbe à peu près également, en Amérique, sous son joug niveleur, les créoles (39), les Indiens et les nègres esclaves, qui le seraient partout, sans cesse, si le gouvernement *inquisitionnaire* était partout le maître. Un créole a-t-il eu quelques succès à l'université, montre-t-il de l'esprit, du caractère, il est persécuté, on obtient à peine un emploi très-subalterne, quoique assez bien salarié, dans le pays de l'or, et il se dit tout bas :

Des fers, quoique dorés, en sont-ils moins des fers?

Les Espagnols sont seuls heureux, si on peut l'être avec de l'âme sous le règne de l'arbitraire; ils sont riches, du moins; mais indolens, durs envers leurs ilotes, d'une vanité ridicule et d'un insupportable orgueil.

Quand on rebâtit Mexico, il y avait beaucoup de différence entre un Américain et ce qu'on appellait un conquérant; ce nom devint alors un titre féodal, qui, comme de raison, n'appartenait qu'aux soldats de Cortez, lesquels avaient reçu du roi d'Espagne des terres et des pensions pour eux et leur postérité: au contraire, ceux qui n'étaient que simples habitans, payaient une rente annuelle pour *le droit d'habitation.*

Cette loi rémunératrice et *inico-fiscale* a rempli toutes les provinces de l'Amérique *hespérienne* d'une foule de gens qui s'arrogent la qualité de gentilshommes; car chacun d'eux, aujourd'hui même, veut descendre d'un conquérant, quoique la plupart soient sans biens, parcequ'ils sont ennemis du travail; et si on leur demande, où est leur héritage, ils répondent que la fortune le leur à enlevé, mais qu'elle ne saurait leur ravir leur noblesse. On voit des savetiers qui se disent issus en droite ligne des premiers *irrupteurs;* et s'ils s'appellent Gusman ou Mendoza, ils jureront qu'ils descendent de la famille des ducs, des marquis et des comtes qui portent ces noms en Espagne, d'où leur aïeul était parti pour aller conquérir le nouveau monde; et qu'il a brisé plus d'un sceptre, en soumettant des royaumes à la couronne, quoique, dans ce monde nouveau, ses légitimes héritiers soient réduits maintenant à ne manier qu'un tranchet.

Mexico fut conquis en 1521 ; cent ans après, lors d'un nouveau dénombrement, il n'y existait pas deux mille indiens naturels, tant les travaux forcés, les mauvais traitemens, les cruautés atroces autant qu'impolitiques, avaient diminué la population des infortunés régnicoles. On peut juger de là jusqu'à quel point la destruction fut portée en Amérique par les sauvages de l'Europe.

Chaque jour ces derniers usurpaient un peu du terrain sur lequel les maisons des autres avaient été bâties ; de trois ou quatre, ils en construisaient une élégante et commode, avec de grands vergers ; d'où il résulta qu'aujourd'hui la ville se compose d'assez belles demeures, dont les plus remarquables sont accompagnées de jardins.

Une bonne partie de ces maisons furent construites en brique et même en pierre; mais elles n'ont pas plus de deux ou trois étages, par rapport aux *uracanas* (aux ouragans), et à cause surtout des tremblemens de terre.

La plupart des rues sont coupées à angles droits ; trois ou quatre carrosses peuvent aller de front dans les moins larges, six dans les autres : cette largeur des rues, le nombre et l'étendue des places, des marchés, des jardins, font paraître la ville beaucoup plus grande qu'elle ne l'est réellement.

Jadis, assure-t-on, elle eut deux cent mille habitans, Indiens, Espagnols, métis, gens de toute couleur. Ce nombre est fort diminué, mais il augmentera au lever du soleil *libertador*, dont le crépuscule commence à éclairer l'horison mexicain.

CHAPITRE XXIII.

Le Papegai. — Modes américaines.

Dès 1620, la riche vanité des Espagnols de Mexico entretenait quinze mille équipages : ceux des nobles sont fastueux ; on y prodigue les soieries de la Chine, le drap d'or et les pierreries. J'ai vu des chevaux dont les brides étaient ornées de perles, et dont les fers étaient d'argent. Quelle pauvre figure feraient ici nos jeunes *incroyables !* Toutefois ils en font une autre, lorsqu'ils sont appelés au champ-d'honneur, où ils se couronnent aussi des palmes de la gloire.

Les plus belles rues de l'Europe ne rivalisent point, pour la richesse, avec celles de Mexico, où la magnificence des nombreuses boutiques d'orfèvrerie et de bijouterie est sans égale. Des Chinois, venus de Kangti, ont si bien perfectionné le talent des Américains dans ces deux arts, qu'ils exécutent aujourd'hui des ouvrages très-remarquables : cependant ils sont loin encore du génie et du goût qu'y montrent les Français, toujours supérieurs aux nations par l'industrie, comme par la littérature, la stratégie et la valeur.

Un vice-roi de Mexico, que menaçait la destitution, fit imiter, pour la reine d'Espagne, un *papegai*, bel oiseau *tricolor*, de la couleur d'un paon : Il était d'argent, mais couvert d'opales, de rubis et d'émeraudes, qui représentaient son plumage avec un art voisin du naturel. Ce joli cadeau, estimé deux millions, fut embarqué, et parvint à

la reine, mais un peu tard, la destitution l'avait croisé en route.

Notre couvent des Jacobins, situé dans la ville, a un lustre en argent, où l'on peut placer trois cents cierges; plus, cent dix lampes de vermeil, et un ostensoir d'or, tellement recouvert de pierres précieuses, qu'on ne saurait voir le métal: tous ces objets sont artistement travaillés.

Il y a quatre belles choses à Mexico, dit un proverbe du pays, les femmes, les habits, les chevaux et les rues: j'y ajouterai les églises, pour l'ornement.

A ce qu'on dit de la beauté du sexe, j'ajouterai aussi qu'il jouit, pour le jeu, de la plus grande liberté: quand une prime est commencée, le jour, la nuit, ne sont pas assez longs pour la finir. Ces dames aiment tant la carte, qu'elles invitent certains hommes, publiquement, d'entrer chez elles pour jouer; mais, quelquefois elles finissent par la perdre, surtout quand elles jouent à l'*ombre*.

Passant un jour avec don Chrisostôme dans la rue San-Iago, nous fûmes aperçus par deux aimables demoiselles qui étaient au balcon d'une maison où demeurait un alcade-major: reconnaissant à notre air curieux que nous étions des *chapetos*, nom que l'on donne ici aux moines nouveaux débarqués, elles nous appelèrent, et après plusieurs questions, non sur la pluie ou le beau temps, que toutes deux auraient pu faire, mais sur notre voyage, elles nous invitèrent à monter dans leur chambre pour nous y rafraîchir et jouer avec elles une partie de prime: c'etaient les nièces de l'alcade.

Les hommes et les femmes font, ou *faisaient*, à Mexico les plus folles dépenses pour leur toilette: les pierres fines et les perles y étaient prodiguées

au point qu'on voyait, sans le remarquer, des cordons et des roses de diamans aux chapeaux que les nobles n'ôtaient presque jamais pour saluer, et des cordons de perles à ceux des artisans, aussi fiers que les nobles.

Si ce genre de luxe était, avec plus de raison, étalé par les dames, il ne brillait pas moins, proportion gardée, jusque chez les nègresses, dont le cou et les bras étaient ornés de perles, et les oreilles de brillans.

L'ajustement des Indiennes, des mulâtresses et des noires est si voluptueux, et leurs façons de faire, comme disait don Chrisostôme, sont si charmantes, que beaucoup d'Espagnols, même de la plus haute classe, les préfèrent à leurs épouses.

> Des esclaves font voir aux fous de qualité,
> Que la grâce du moins venge l'égalité.

Ces grisettes du nouveau monde, que bien des gens de l'ancien ne dédaigneraient pas non plus, portent communément, sous une chemisette à plis sans nombre, un corset de percale teint en bleu, rose ou vert, et attaché, devant comme derrière, avec des lacets d'or; leur jupe, qui n'atteint jamais la cheville du pied, est de soie et de mousseline, brochée d'argent, et brodée d'un large ruban incarnat ou aurore, avec frange dorée.

Les demoiselles de couleur, qui sont *en réputation*, laissent paraître un linge de toile de Hollande ou de la Chine, élégamment brodé: elles ont un *pourpoint* passementé et un jupon qui permet de voir une jambe quand elle est bien tournée et suivie d'un pied délicat, dont la chaussure en maroquin est brodée en argent avec rosette en or; la jupe de perkale fine ou de linon, a une

bordure en dentelle et est ceinte par une écharpe ornée de perles, tombant sur le côté, comme celle d'un général. Leurs cheveux noirs sont relevés en nattes sous un réseau de soie galamment ouvragé; elles l'attachent avec un ruban nacarat, rose ou orange, qui passe sur le haut du front en diadême, offrant alors un chiffre en broderie ou une devise amoureuse, et revenant avec coquetterie se nouer sur l'oreille, où pend un riche anneau ou une girandole. Leur sein est couvert, *pro formá*, d'un fichu de batiste fine, qui prend au-dessous du collier en pierreries, arrive, en se croisant, à la ceinture, et va se rattacher derrière à un nœud de ruban, dont les bouts, frangés d'or, descendent peu, quoiqu'arrivant jusqu'au bas de la jupe. Dans l'hivernage elles ont une mante de soie ou de coton brodée en or, quelles rabattent sur la tête, en mantelet, de sorte qu'on peut voir leur taille, qui est, en général, fort élégante. Quelques-unes fixent la mante sur une épaule, et en passent une partie sous le bras droit, d'où elles la rejettent sur l'autre épaule, pour pouvoir remuer les bras en marchant dans les rues et monter leurs doits en fuseaux, chargés de bagues. D'autres, au lieu de mantes, se servent d'un jupon richement pailleté, dont elles rejettent un bout sur leur épaule gauche, et portent l'autre à la main droite, ayant plutôt la mine d'un joli garçon déguisé, que le ton d'une demoiselle.

Presque toutes ces filles sont esclaves où l'ont été. — « C'est l'amour, s'écriait souvent le père Antonio, qui a brisé leurs chaînes, pour mieux assujettir les âmes au prince des démons! — Révérend père, lui répondit un jour, en lui serrant la main un prieur qui ne l'aimait pas, ce prince [illegible] peut se vanter d'avoir surtout le globe et sous

tous les costumes, d'innombrables sujets. — Hélas! qui le sait mieux que nous?... »

Depuis long-temps, me disait un alcade, une infinité de mulâtres et de noirs des deux sexes sont devenus si insolents et si audacieux, que, plusieurs fois, nous avons eu peur qu'ils ne vinssent à lever l'étendard de la révolte.

Sous le même rapport de mœurs, j'ai ouï-dire à des habitans de Mexico qu'ils avaient toujours craint que Dieu n'anéantît leur ville ou ne l'assujettit à un peuple étranger, pour la punir de la vie scandaleuse qu'elle laisse mener *à ses esclaves*, et des crimes abominables que les principaux Espagnols (leurs corrupteurs) commettaient avec eux.

Un vénérable jacobin de notre monastère, s'entretenant avec moi sur ce point : « Je craindrais, disait-il, mon fils, de blesser votre oreille, si je vous racontais quelques détails de leur criminelle conduite: je dirai seulement que Dieu est horriblement offensé dans cet autre Sodôme, et que si la plupart de ses coupables habitans fleurissent encore aujourd'hui, abondent en richesses et en plaisirs mondains, ils n'en seront pas moins fauchés un jour, ainsi que l'herbe verte, comme a dit le Psalmiste, psaume 37. »

CHAPITRE XXIV.

Mœurs et Eglises. — Religieux boxeurs.

Je dois l'observer en bon moine, dont la reconnaissance vaut celle d'un monarque ou d'un ré-

publicain, encore que les habitans de Mexico aient été, de tout temps, trop adonnés à leurs plaisirs, ils n'ont jamais cessé de faire du bien à l'église, au clergé, à tous les couvens. Les uns faisaient édifier dans les chapelles des saints qu'ils affectionnaient, de superbes autels ; les autres présentaient une couronne d'or à chaque image de la Vierge ; ceux-là donnaient des chapelets de perles, ou des lampes d'argent ; ceux-ci bâtissaient un couvent ou le faisaient rétablir à leurs frais ; d'autres, enfin, édifiaient une église paroissiale et la dotaient d'un revenu. Ils voulaient tous, dit-on, par leur conduite, devenue si *édifiante*, réparer leur vie scandaleuse, et éviter par ces bienfaits le châtiment que méritaient leurs crimes.

Entre ces bienfaiteurs d'églises, je citerai Alonzo Quiliar, fameux négociant. Il avait, m'a-t-on dit, pour me donner sans doute une idée de son opulence, un cabinet tapissé de lames d'argent et carrelé de lingots d'or : il fit bâtir un monastère pour des religieuses, qui lui couta sept mille portugaises, et qu'il renta d'une somme considérable, à la seule condition qu'elles y feraient dire après sa mort une messe quotidienne pour la paix de son âme.

Cet homme libéral était tellement libertin, que, sept fois par semaine il changeait de maîtresse, qu'il allait fêter chaque nuit sa conquête du jour, et que, portant son chapelet dans ces sorties libidineuses, il en laissait tomber un grain à certaines minutes, pour savoir, en se retirant, le nombre exact de ces péchés nocturnes. Les œuvres de ténèbres finissent tôt ou tard par être mises en lumière : l'amour ou l'intérêt, la jalousie et la vengeance guettèrent tour-à-tour le séducteur doré ; les dernières l'ayant suivi dans la

maison d'un gentilhomme, où il était entré vers minuit, à l'heure du crime, le noble époux, au lieu de poignarder, comme en Espagne, la dame et le galant, de se mesurer, comme en France, avec le suborneur, aima mieux, comme en Angleterre, l'obliger, l'épée à la main, de lui souscrire un billet de six mille piastres; mais voulant de plus, à la fois, assurer le repos des dames et l'honneur des maris, il le fit... annuller (je ne parle point du billet) (41). Cependant il n'en mourut pas, puisqu'il fonda bientôt, en faisant démolir son cabinet, un beau couvent de Carmes, où il entra lui-même, et où il fut, je crois, un peu dépaysé.

Toute plaisanterie à part, l'anecdote au fond, est réelle, et en substituant aux Carmes les Jacobins, tout sera vrai.

Rien n'était, d'ailleurs, plus commun, non-seulement à Mexico, mais tout dans le nouveau, comme dans tout l'ancien monde, que de voir faire de grandes libéralités aux églises et aux couvens par des personnes qui avaient une conduite dépravée, qui croyaient, par ces dons leurs péchés bien couverts pour cette vie comme pour l'autre, et qui voulaient, si un moine peut se servir d'une comparaison mythologique, fermer le Phlégéton et s'ouvrir le Léthé, en ouvrant le Pactole aux prêtres

Plus d'un bon ecclésiastique n'entendait pas malice à cette générosité, et prenait pour argent comptant l'or donné par la crainte; mais les malins fermaient les yeux ou avaient l'air de regarder comme œuvres pies les tributs de la peur. Je ne prétends pas cependant qu'une piété véritable ait toujours été étrangère à ces bienfaits en faveur des églises; ce serait, oubliant l'histoire, mé-

connaître la vérité : si, dans la *Colombine*, on croit ainsi effacer jusqu'à des forfaits, si, en Europe, aujourd'hui même encore, on veut réparer des désordres et des crimes, peut-être, par des fondations d'hôpitaux ou de messes, je n'en suis pas moins convaincu que la plupart de ces actes, toujours pieux, sont inspirés, dans les deux hémisphères, par un sincère amour pour la religion. Souhaitons seulement, au reste, pour le bien des familles, que les prêtres, dans ces deux cas, soient désintéressés, et n'abusent pas plus d'un zèle charitable ou d'une terreur égoïste au bureau de la pénitence, qu'au chevet de la fièvre.

Je n'écris pas une histoire complète de la nouvelle Espagne, gouvernée par le glaive et par le goupillon ; mais comme tous les *descripteurs* de ce pays n'ont parlé qu'avec réticence de son gouvernement sous les rapports civil, militaire, ecclésiastique, judiciaire, je traiterai un peu plus loin, et avec toute liberté, ces sujets importans, qui vont, d'ailleurs, bientôt changer de forme.

L'instruction publique, en général, avec son université, ses collèges et ses écoles, ne prospère pas plus dans ces riches contrées que la vertu, le génie, la pudeur, l'esprit, la tolérance, l'urbanité, la modération, l'ordre, la grâce, le talent, la modestie, l'humanité, la justice, le goût et la philosophie, trésors célestes, dont un seul vaut tous ceux du Potose. Eh ! comment les vertus, les sciences, les arts fleuriraient-ils sous l'ombre mortifère du vieux mancenillier qu'on appelle Inquisition (42) ? Laissant donc de côté ce qui sommeille encore, continuons, en attendant l'immanquable réveil, d'exercer une plume indépendante sur les mœurs, les usages, la statistique et la religion d'un paradis terrestre, dont quelques esprits té-

nébreux, en tourmentant les âmes, ont fait une espèce d'enfer.

Mexico est orné de quatre-vingts églises : l'architecture n'en est pas admirable, mais la richesse n'en peut-être facilement évaluée; chaque phrase, pour la décrire, ramènerait sans cesse le monosyllabe *or*, ce petit mot si grand, si libéral, si oppresseur, qui, surtout, depuis la propice et malheureuse invention de la boussole, agite, calme, trouble, appaise, édranle, raffermit, bouleverse, relève, ensanglante, console, enchaîne, délivre, ravage, et gouverne le monde (43). J'ai visité ces temples tour à tour: les boiseries, les balustrades, les grilles, les piliers, les niches, les bancs, les chaises, les tribunes, les stalles, les lutrins, les orgues, les autels, les voûtes, les toîts même, tout est doré. Quelques autels ont des colonnes en jaspe ou en porphire, et leurs degrés ou marches sont en bois d'acajou, de cèdre ou d'oranger.

L'étoffe dont on fait les ornemens, tels que chasubles, tuniques, chapes, dais, bannières, tapisseries, robes de saints, disparaît sous l'or et les perles: les croix, les chandeliers, les lampes, les burettes, les encensoirs, les châsses, sont en vermeil; les patènes, les plats, les couronnes, les tabernacles, les ciboires et les soleils sont d'or, garni de diamans.

Cette magnificence des églises paroissiales est au moins égalée par les conventuelles.

« Je ne dirai pas grand chose, écrivait un do-
« minicain en 1625, des religieux et des reli-
« gieuses de Mexico; mais seulement qu'ils sont
« trop riches, qu'ils ont beaucoup plus de liberté
« que dans les couvens de l'Europe, et que les scan-
« dales qu'ils commettent tout les jours, méritent
« bien que le ciel les châtie. »

Rien n'est changé ici, à cet égard, depuis deux

siècles, si ce n'est que le vice y marche en *crescendo*, tandis que la vertu avance dans l'ordre rétrograde.

Naguère, des religieux de Saint-François ayant assemblé leur chapitre pour élire un provincial, il y eut tant de factions à ce sujet, parmi les Cordeliers, que tout le voisinage fut bientôt en rumeur. L'assemblée canonique devint une espèce de club, ou plutôt une arène, où tous les moines, transformés en gladiateurs, s'exercèrent si lestement au pugilat, puis au couteau, que les deux tiers des combattans furent grièvement blessés. Il fallut que le vice-roi vînt en personne séparer ces héros tondus, et établir au monastère, jusqu'à la fin de l'assemblée, un corps-de-garde.

On trouve ici fort ordinaire que les religieux aillent assez souvent visiter les religieuses qui ont embrassé le même ordre, passent une partie du jour à goûter leur musique, et à manger leurs confitures. Pour cet effet, car je n'aime point à broder, il y a des parloirs *ad hoc*, avec une grille de bois entre les frères et les sœurs. On couvre de mets une table où dînent les religieux, qui, pendant le repas, sont divertis par le chant des religieuses. Que le ciel me préserve de fronder cet usage! il rapproche du moins un peu quelques infortunés, dont les vœux ne furent pas libres, et dont le cœur, ouvert aux sentimens de la nature, aspire au jour heureux qui verra tomber cette grille.

Les bourgeois et les nobles font élever leurs filles dans ces couvens, où on leur enseigne d'abord à faire toutes sortes de confitures, quelques ouvrages à l'aiguille, puis à chanter et à toucher le tympanon ou l'épinette. On aime si fort la musique à Mexico, que l'on va plutôt dans les temples pour

écouter des sons mélodieux que pour entendre le service divin. Ces nonnes apprennent aussi à leurs pensionnaires l'art de représenter des pastorales, qu'on exécute aux principales fêtes : chacun de ces couvens, pour attirer à son église le plus grand nombre d'auditeurs, fait vêtir ses jeunes élèves en pastoureaux et pastourelles, avec le plus galant costume; les acteurs sont ensuite introduits dans le chœur, métamorphosé en théâtre, et jouent la sainte comédie ou plutôt le saint opéra, car ils chantent ces scènes accompagnés par un orchestre. Leur jeu, leur chant, sont tellement passionnés, qu'ils excitent tout-à-la-fois, parmi les spectateurs, des applaudissemens et des murmures, d'où naissent souvent des querelles, chaque amateur voulant faire valoir, par esprit de parti, tel couvent théâtral aux dépens de tel autre, pour la musique et le costume, pour l'éducation, sur-tout, qu'y reçoivent les demoiselles.

CHAPITRE XXV.

Les Confitures. — Vice-Roi concussionnaire.

La place la plus spacieuse de cette capitale est celle du marché : quoiqu'elle n'ait pas l'étendue de celle qui servait au même usage du temps de Montezume, elle est néanmoins assez vaste, bordée intérieurement d'arcades où sont des boutiques, et au-devant desquelles un grand nombre de femmes, comme à la halle de Paris, vendent des fleurs, des fruits et des légumes.

Sur cette place, est le palais du vice-roi, édi-

fice peu régulier, environné, excepté la façade, d'une muraille, qui renferme aussi des jardins et la principale prison. Une des issues du palais donne sur la rue des orfèvres, dite de la *Plateria*, où l'on peut voir, en moins de dix minutes, la valeur de vingt millions en or, argent, perles et pierreries.

La rue Saint-Augustin, occupée en partie par des marchands de soies, n'est pas moins riche et grande; mais l'une des plus longues et des plus larges, est celle appellée *Tabuca*, qui mène à l'aqueduc et à un bourg dont elle a pris le nom : là, sont presque tous les marchands qui vendent des ouvrages de fer, d'acier, de cuivre, et surtout des aiguilles, qu'on y fabrique avec une perfection égale à celle de l'Y. La rue de *l'Aigle* est renommée par sa grandeur, par la magnificence de ses maisons : elle tire son nom d'une ancienne idole, énorme oiseau de pierre, laissé à l'un des coins de cette rue, où il avait été placé par l'empereur Montezuma Ier. C'est en cette rue que demeurent les officiers de la chancellerie et la plupart des courtisans; on y voit l'élégant hôtel du marquis del Vallès, l'un des descendans de Cortez.

Les *aimables* de cette ville vont tous les soirs, vers les quatre heures, à cheval, en carosse ou en calèche, se promener à la *Alameda*, *Champs-Elysées* de Mexico, mais dont les allées se composent de citronniers et d'orangers. On y voit ordinairement, à cette promenade qui a le même nom que celle de Lima, de quinze cents à deux mille voitures : les unes ne sont occupées que par les dames et les autres par les messieurs, qui se rendent là chaque jour avec l'exactitude des courtiers qui vont à la bourse : ces messieurs ou ces gentilshommes, car personne dans ce pays ne veut être

main, y viennent courtiser ces dames, tous en grande tenue et l'épée au côté, avec nœud de faveur. Deux files d'équipages, comme à Longchamp, mais en lignes plus rapprochées, vont parallèlement, avec lenteur, jusqu'au bout de la promenade, et reviennent ensuite, pour recommencer de nouveau. Les hommes sont suivis, selon leur degré de fortune, de plus ou moins de valets en riche livrée; les dames font marcher à leurs portières quelques-unes de leurs négresses les plus jolies, les mieux parées; chacune d'elles presque toujours vêtue de blanc, ressemble, comme on dit, à une mouche dans du lait.

J'ai vu le vice-roi à cette promenade, où il daigne paraître une fois par semaine : si le roi même a une suite aussi brillante, aussi pompeuse, il l'emporte de ce côté sur beaucoup d'autres souverains; au reste chaque vice-roi, dans ces contrées, étale un faste asiatique.

Les confitures ... (il faut bien que j'en parle aussi souvent, puisque les nouveaux Mexicains n'en sont pas moins friands que nos chanoines de leur dindes aux truffes) (44), les confitures donc, les dragées, les biscuits, les oranges, les ananas, passent ici de la main à la main, avec les billets-doux. On cause cependant, les œillades ont cours; les cavaliers voltigent pour se fixer; les rendez-vous se donnent par un mot, par un signe; et, le soir même, ce dieu enfant que Vulcain n'aimait guère, fait encore des siennes (45).

Il arrive souvent aussi que les douceurs (je ne veux plus nommer les confitures), ont des suites amères sur le lieu même où on les distribue: les maris, les amans jaloux mettent à l'improviste la flamberge à la main, et se jettent sur leurs rivaux; alors on voit en l'air mille épées nues, ceux-ci

voulant venger le blessé ou le mort, ceux-là défendre l'assassin : si ces derniers sont les plus forts, ils le conduisent, l'épée haute, à la première église, où il est tellement en sûreté, que toute la puissance du vice-roi ne saurait le tirer de cet asyle pour le livrer à la justice.

Hélas! je vis plus d'une preuve de ces sanglantes rixes, lorsque j'allais à Mexico, où un grand nombre de galans portent sur leur figure les marques de la jalousie et de la fureur d'un rival. Quand vous voyez un borgne, un balafré, soyez certain qu'il n'a pas attrapé cet œil de verre ou cette estafilade à la conquête du Mexique.

J'ai parlé d'ananas, l'eau m'en vient à la bouche, je suis presque tenté de consacrer une petite page à ce beau fruit, qui rendrait les Normands, s'il croissait sur leurs arbres, aussi fiers que les Bourguignons... Mais quoi, se je voulais décrire tout ce que produit ce pays en végétaux, minéraux, animaux, je produirais moi-même un lourd recueil d'éternelles descriptions, qui se trouvent, d'ailleurs, dans vingt autres ouvrages.

Il faut du moins nommer les meilleurs fruits qui croissent naturellement aux environs de Mexico, d'Oaxaca, de Chiapa, de Guatimala, dans toute la nouvelle Espagne : cette terre riche est fertile, est abondante en avocats (46), citrons, oranges, sapotilles, cocos, neuchtlis, bananes, cédrats, itzilos, grenadilles, goyaves, corossols, pinas : la culture en obtient des cerises, des prunes, des abricots, des pêches, des poires, des raisins, des pommes, des figues, des coings, des grenades. On sait que le pinas ou ananas ressemble à la pomme de pin ; c'est le roi des fruits d'Amérique, si la nature fait des rois.

Que d'arbres ambulans, produits par elle, mais

que l'art a gâtés, prospèrent pour eux seuls dans ces climats, ne répandent par tout qu'une ombre malfaisante, ne donnent que des fruits indigestes ou corrupteurs! Tels sont, quelques-uns exceptés, les êtres qu'on appelle moines, inquisiteurs, nobles et gouvernans. Je parlerai, dans un autre volume, de cette administration féodalico-monacale, qui gouverne, sans la justice, un grand pays depuis trois siècles, et qui n'eût pas régné un jour, sans la terreur.

La capitale du Mexique est le siège de l'archevêque et du vice monarque, qui est toujours un grand seigneur par sa naissance, ou qui le devient par son or. En général, les archevêques ont imité ici l'immortel Las-Casas, tandis que la plupart des vice-rois n'imitaient le fameux Cortez que par son despotisme.

Un vice-roi a pour premières créatures les gouverneurs civils et militaires. Comme il en reçoit des présens pour les continuer dans l'exercice de leurs charges, il en reçoit aussi de tous les autres officiers; il en reçoit encore de ceux qui ont recours à sa justice dans le jugement des appels; il en reçoit même des juges: c'est un *receveur général.*

Je ne sais point exactement ce que sont aujourd'hui ses honoraires. Philippe II, d'exécrable mémoire, ne lui donnait à prendre, sur les deniers de son épargne, que cent mille ducats par an; la somme doit être doublée. Son règne est quinquennal; mais, par le moyen des présens qu'il transmet à son tour aux membres du conseil des Indes, aux courtisans, aux princes, il est bien sûr d'être continué lui-même jusqu'à cinq et dix ans au-de là du terme ordinaire de sa commission.

Outre les cent mille dicats qu'il touche au moins encore pour traitement, outre les pots de vin et

les épices, outre les brillantes épingles pour madame la vice-reine, on ne saurait imaginer le total de son revenu, s'il est commerçant et avare, s'il s'empare du monopole sur la vente des marchandises, s'il devient exacteur en chef ou concussionnaire. Tel fut, entre autres, le marquis de Serralvo, qui mit plus d'impôts sur le sel, à son profit, qu'aucun de ses prédécesseurs.

Il tirait annuellement de ce pays, en 1627, un million, sans parler des présens, qu'il recevait, ni du commerce qu'il faisait en Espagne et aux Philippines. Cet excellent homme d'état fut gouverneur pendant l'espace de dix ans, et envoya deux millions au roi, un million au duc d'Olivarez, autant à d'autres courtisans, pour obtenir cinq autres années d'exercice; mais il avait des ennemis, comme en a tout homme de bien, et il manqua ce nouveau quine.

Il n'y avait jadis à Mexico qu'un procureur du roi, deux présidens, six juges, lesquels, avec le vice-maître, jugeaient toutes les causes au civil et au criminel: ce nombre a beaucoup augmenté, et les appointemens aussi.

Quoique ces magistrats agissent de concert avec celui qui représente le souverain, ils ont cependant le pouvoir de s'opposer à plusieurs de ses actes, et de ne pas souffrir qu'il exécute ce qui serait contraire aux lois; mais la plupart n'oseraient le heurter, car ils sont sous sa dépendance, et quand ils l'oseraient, leur *veto* serait toujours nul.

Cet énorme pouvoir, joint à la sordide avarice du marquis ou comte de Gelves, ancien vice-roi, et l'indomptable orgueil d'Alphonse de Zerna, archevêque de Mexico, qui jouissait déjà de soixante mille ducats de revenu, firent insurger cette ville, pour la première fois, en 1624.

CHAPITRE XXVI.

Accapareurs. — Une Excommunication.

Un brave jacobin, Irlandais de naissance, écrivit, il y a deux siècles, la narration détaillée de ce soulèvement, dont il avait été témoin.

« Parce que cette histoire, disait-il dans son « préambule, est mémorable et peut servir « d'exemple en ce monde où nous sommes aux « autres nations, afin qu'on n'envoie plus de « gouverneurs avares ni de prélats emportés et « remplis d'orgueil *dans l'autre monde*, j'ai cru « qu'il était nécessaire d'en faire le récit, que « je commence de la sorte. »

En l'abrégeant, je vais aussi narrer ce fait épisodique, qui fournira d'ailleurs une nouvelle preuve de la tyrannie exercée dans tous temps, contre les Indiens et les créoles.

L'impartial historien doit pourtant reconnaître que le comte de Gelves, l'un des descendans de Cortez, possédait quelques-unes des qualités de l'administrateur : les Espagnols honnêtes l'appelaient le juge sévère, *le chien* qui dévorait tous les brigands, le feu qui poursuivait tous les pêcheurs dont le damnable goût prenait Mexico pour Gomorrhe. En effet, ses prévôts et sa maréchaussée, qu'il avait toujours en campagne, nétoyaient tous les grands chemins des bandits qui les infestaient, et ils étaient expédiés plus vîte encore qu'à Domfront, tandis que ses alguazils faisaient la chasse aux vils partisans d'un amour honteux et cri-

minel, à ces Gomorrhéens *antipopulateurs*, dont la race n'est pas éteinte.

Mais si ce magistrat austère et inflexible aimait la justice et les mœurs, la passion extrême qui ressentait aussi pour l'or lui fit commettre tant de *fautes*, qu'elles ont terni sans retour ce qu'on appellait ses vertus; je dirai même que son prétendu zèle pour la justice, masquait adroitement son ardeur pour l'iniquité. Monopoleur par avarice, ce qu'il n'osait et ne pouvait faire lui-même dans ce coupable et odieux métier, il le faisait exécuter par ses agens, tel qu'un don Pierre de Mexie, riche négociant, qui accaparait tous les grains, comme on le fit plus d'une fois en France, où ce crime excita souvent de si justes révoltes, qu'elles pouvaient être appellées des insurrections.

L'agent en chef, Mexie, achetait le maïs aux Indiens au taux qu'il lui plaisait d'y mettre; quant au froment, il le payait aux Espagnols selon la taxe de la loi, pour les temps de disette, quinze réales le boisseau, prix bien modique, en raison des espèces si communes alors dans ces contrées; mais les fermiers étaient contens de se défaire du produit excédent de leur récolte, en voyant l'apparence d'une fertile année, n'osant, d'ailleurs, le refuser au favori du vice-roi, et ne sachant pas les motifs de tous ces grands achats.

Par ce moyen facile, Mexie ayant rempli de grains toutes les granges qu'il avait louées en campagne, lui et le comte en devinrent les maîtres. Lorsqu'il n'y avait au marché que fort peu de froment et de maïs qu'ils n'avaient pu avoir, et que, par conséquent, le prix en était augmenté, les agens subalternes de ces nobles voleurs y apportaient les grains mis en réserve, et les vendaient le double de ce qu'ils coûtaient à leurs chefs.

Bientôt les pauvres se plaignirent, les riches murmurèrent, et, tous ensemble, présentèrent une requête à la chancellerie, devant le vice-roi, pour obtenir que le blé fut remis au prix fixé par la police. Mais la chancellerie, vendue au comte agioteur, interprèta la loi comme il voulut, en disant qu'elle ne réglait les prix que pendant les disettes, que l'année serait très-féconde, que les marchés étaient tous bien fournis, qu'il y avai suffisamment de grains pour la provision de la ville et de la campagne. Ainsi, malgré les lois contraires à ce monopole et les plaintes de tout un peuple Mexie continua de faire vendre sa substance pour, mieux remplir sa caisse et le trésor du vice-roi, premier monopoleur, premier despote, qui aurait voulu interdire aux citoyens et le droit de pétition, et la parole et même la pensée (47).

Le peuple, voyant que celui qui, comme un père, devait le protéger, lui refusait toute justice, s'adressa à l'église, comme à sa mère, c'est-à-dire, à son archevêque Alphonse de Zerna. En lui réprésentant la tyrannie abominable de l'infâme Mexie, qui abusait de la protection d'un homme puissant et injuste pour affamer les pauvres, il le pria d'en faire un cas de conscience, et de remédier à cette oppression par les censures de l'église.

Zerna, qui, pour gagner la faveur populaire, avait toujours blâmé la conduite du vice-roi et celle de son Tigellin, excommunia celui-ci, et ordonna d'afficher les copies de cet arrêt sacré à la porte de tous les temples.

Mexie, redoutant peu Zerna et se moquant de l'excommunication, se tint tranquillement chez lui, ne cessant pas de faire vendre le maïs, le froment, et d'en hausser le prix de jour en jour; ce

qui décida le prélat à augmenter le poids de la censure, en y ajoutant aussitôt une interdiction du service divin.

Cette mesure était si redoutable, qu'on n'en usait jamais que contre un grand qui s'était rendu contumax, et méprisait le pouvoir de l'église : à peine publiée, on fermait tous les temples, on n'y célébrait plus de messes, toutes prières y étaient interdites; les fidèles en deuil, privés de consolations, se voyaient tous punis, quoique innocents, tant que la personne coupable, aux yeux de la puissance sacerdotale, refusait témérairement d'obéir aux censures.

Une telle interdiction était d'autant plus onéreuse à Mexico pour les prévenus obstinés, que cette capitale avait alors onze cents prêtres ne vivant que de messes, que chacun d'eux en disait une à raison d'un dollar, et que les interdits étaient forcés de les indemniser du temps perdu, indemnités qui s'élevaient souvent à plus de mille écus par jour.

L'archevêque ne voulait pas seulement obliger Mexie à payer cette somme, il prétendait le rendre aussi, et, par contre-coup, son patron, tout à fait odieux au peuple, qui se voyait, par lui, privé de la communion et de la messe : l'accapareur, connaissant bien les intentions du prélat et entendant la multitude pousser contre lui, dans les rues, des clameurs menaçantes, se retira secrètement dans le palais du comte, qu'il pria de le protéger contre l'archevêque et le peuple, n'étant persécuté, disait-il, qu'à cause de lui.

Alors le vice-roi, après avoir commandé à ses gardes d'aller arracher les sentences qui restaient affichées aux portes des églises, ordonna aux supérieurs des paroisses et des couvents de les ouvrir,

et d'y faire dire la messe à l'ordinaire. Mais tous les prêtres refusèrent d'exécuter ses ordres, croyant, avec raison, qu'ils devaient plutôt obéir au chef religieux qu'au chef civil; et celui-ci, sur leur refus, fit commander à l'autre la révocation de ses censures.

Le prélat répondit qu'il ne pouvait les révoquer, que don Mexie ne se fût soumis à l'église pour être absous publiquement; qu'il n'eût payé à tous les ecclésiastiques l'indemnité du préjudice que sa révolte leur causait; qu'enfin le comte n'eût lui-même désapprouvé le malheureux commerce par lequel Mexie opprimait le public et les pauvres.

Ce fut ainsi que ce téméraire archevêque s'opposa, par orgueil, à l'autorité de son roi, dans la personne d'un premier magistrat, peu digne, il est vrai de ce titre; et qu'en appuyant sa faiblesse sur la force des clefs dont il était dépositaire, comme sur un clergé nombreux qu'il avait dessein de liguer avec le peuple pour lutter contre le pouvoir du représentant de son prince, il crut sans doute imiter dignement la noble fermeté que Saint Ambroise déploya contre l'empereur Théodose.

Mais le comte de Gelves ne voulant pas, de son côté, imiter ce monarque, ne pouvait digérer la réponse hardie d'un prêtre : il ordonna qu'on se saisît de sa personne, et qu'elle fut conduite à Saint-Jean-d'Ulna, pour y être gardée jusqu'à ce qu'on pût l'embarquer et la transporter en Espagne.

L'archevêque, instruit de cet ordre, sortit aussitôt de la ville, avec tous ses chanoines et autres ecclésiastiques, se retira dans le faubourg de la Guadeloupe, d'où il avait dessein de se rendre en secret à la cour de Madrid, pour y peindre commodément son adversaire, et fit, en attendant, afficher à la porte de toutes les églises une excommunication *ab irato* contre le vice-roi

CHAPITRE XXVII.

L'Émeute. — Palais assiégé.

Ayant bientôt appris la retraite de l'archevêque, le vice-roi envoya une troupe de ses alguazils pour l'arrêter : informé à temps, le prélat se retira dans une église comme dans un asyle inviolable, même pour des brigands, fit allumer les cierges, se revêtit de ses habits pontificaux, s'environna de son clergé, et là, devant l'autel, la mître sur la tête, tenant la crosse d'une main et le saint-ciboire de l'autre, il crut que les sergens n'oseraient attenter à sa personne.

Ces messieurs, entrés dans l'église, s'avancent vers l'autel, se mettent à genonx, font leur prière, représentent ensuite fort poliment à l'archevêque l'objet de leur visite, l'invitent à quitter le saint-ciboire, et à entendre la lecture du mandat qu'ils apportent au nom du roi.

« Votre maître, s'écrie Alphonse, est excommunié ! Je ne le considère plus comme étant du corps de l'église, mais comme un membre retranché, qui n'a d'ailleurs aucun pouvoir de commander dans ce saint lieu. Je vous prie donc, si vous êtes touché du salut de votre âme, de vous retirer à ma voix paisiblement, sans violer les priviléges de nos églises, en y mettant à exécution les ordonnances de la puissance séculière. Je déclare, au surplus, qu'on ne m'arracherait du pied de cet autel, sans qu'on n'emmenât avec moi le saint Sacrement que voici ! »

Alors le chef de nos gendarmes, nommé *Tirol*, se leva et donna lecture de l'ordre qu'il avait de se saisir, au nom du roi, d'Alphonse de Zerna, en quelque lieu qu'il fût, de le conduire à Saint-Jean-d'Ulna, pour être mis à bord d'un bâtiment, et transporté aussitôt en Espagne, comme perturbateur du repos du Mexique et criminel de lèze-majesté.

Le prélat, regardant Tirol, lui dit, en souriant, « que les termes injurieux dont son maître faisait usage, ne convenaient qu'à lui et à son favori, qui seuls avaient troublé le repos du Mexique et opprimé les pauvres; qu'au reste, il l'exhortait encore à ne point violer l'église, de peur d'être puni comme Jéroboam, qui avait étendu sa main sur l'autel contre le prophète, et qu'un pareil exemple devait l'empêcher de commettre un sacrilége dans la maison de Dieu. »

Tyrol, en zélé satellite (48), commande, avec douceur, au nom du roi, à un jeune et vigoureux prêtre qu'il avait amené exprès, de prendre le saint Sacrement des mains de l'archevêque et de le poser sur l'autel: le prêtre exécute aussitôt l'ordre du sbire, dépouille ensuite le prélat du costume pontifical; et pendant cette espèce de dégradation, le faible, victime du fort, se récrie vainement contre la violation des priviléges de l'église, fait à son clergé immobile, mais indigné, sans doute, des adieux lamentables, bénit le peuple consterné, les prend tous à témoin de son martyre, et part pour Saint-Jean d'Ulna, où il fut enfermé au fort, et, peu de temps après, embarqué pour l'Espagne.

Un lecteur attentif saurait bien m'adresser, ici surtout, une observation judicieuse: — Vous avez assuré plus haut, me dirait-il, que toute la

puissance d'un vice-roi ne pourrait enlever un assassin refugié dans une église; nous savions cela comme vous; mais voici maintenant don Gelves, un vice-roi, qui en fait arracher, sans peine, par une poignée de gendarmes, un archevêque en fonctions, lequel ne manque pas d'amis, de serviteurs, de partisans, chez un peuple pieux dont il avait embrassé la défense, et pour qui... — Permettez: le vice-roi en question était, vous le savez aussi, homme de caractère; cela explique sa petite victoire; mais vous allez en connaître les suites, que vous sauriez déjà, si vous ne m'aviez pas interrompu, et ces suites justifieront, d'ailleurs, votre remarque.

Aussitôt après le départ de don Zerna, les habitans de Mexico commencèrent secrétement à tenir d'étranges discours contre le vice-roi, et à blâmer la *déportation* de leur brave archevêque: ils ne purent bientôt s'empêcher de parler ainsi ouvertement, presque partout, en mêlant aux propos qu'ils tenaient sur don Gelves, qui continuait son commerce, des injures et des menaces contre Mexie, le vice-accapareur. Outre les justes plaintes qu'ils élevaient d'eux-mêmes, ils étaient encore excités par tous les prêtres, qui ayant juré, disait-on, une obéissance passive au ministre du pape, croyaient en conscience pouvoir se dispenser de celle qu'ils devaient aussi au ministre du roi.

Mais il leur fallut quinze jours pour achever d'éveiller dans toutes les âmes l'esprit *insurrecteur*, tant elles étaient affaissées sous le poids de la servitude: cependant les créoles, les Indiens et les mulâtres avaient toujours souffert avec plus de douleur, comme avec plus d'impatience, l'avare despotisme de leur vice-roi actuel et l'autorité

vexatoire de tous les gouverneurs qu'on leur envoyait de Madrid.

Tirol, ayant conduit le déporté à Saint-Jean d'Ulna, reparut, douze jours après, à la cour de don Gelves, qui le récompensa, en homme fidèle aux principes de l'*économie* politique, par des complimens sur son zèle. Ce retour alluma enfin le feu de la sédition qui couvait dans toutes les têtes, malgré cent arrestations faites pour l'étouffer, mais qui devaient plutôt augmenter son incandescence.

L'agent exécuteur, n'ignorant pas les mauvais desseins que le peuple nourrissait contre lui, n'osa, le second jour, sortir de sa maison; mais, le troisième, étant obligé de se rendre au palais de son maître, il se hazarda de monter dans un carrosse dont il fit fermer les portières. Cette précaution n'empêcha pas que des voisins observateurs ne prévinssent d'abord de sa sortie tous les mécontens du quartier, qui en avertirent les autres, si bien qu'en sortant de sa rue pour gagner promptement la place du marché où était le palais du comte, Tirol commença à entendre trois ou quatre petits garçons, sifflés à cet effet, qui couraient après sa voiture, en criant de toutes leurs forces: « Le voilà, ce Judas, qui a porté les mains sur le vicaire du Seigneur! » Bientôt, à ces bambins séditieux, s'en joignit beaucoup d'autres qui crièrent: « Il faut le pendre! c'est un traître, un chien, un excommunié. »

Pour se débarrasser de cette importune marmaille, le cocher pressa ses chevaux; mais la petite populace courut rapidement après, continuant ses cris, jetant mêmes des pierres; de sorte qu'avant que Tirol eût franchi quelques rues, il avait une suite de plusieurs centaines d'enfans de toutes les couleurs.

Arrivé enfin, sans encombre, au palais de don Gelves, il en fit aussitôt fermer les portes, dans l'appréhension d'un soulèvement général.

En effet, on ne tarda pas voir la place du marché couverte successivement de sept à huit milliers d'individus de toutes classes, qui répétaient les cris de leurs enfans, et lançaient des cailloux aux croisées du palais de la tyrannique excellence.

Ce fut ainsi qu'un siècle auparavant, le despote Ferdinand-Cortez fut assiégé, non loin de là, pour le malheur de Montézume.

Cependant le fier vice-roi, abaissant un peu sa hauteur, envoya prier les mutins de vouloir bien se retirer chacun chez soi, attendu que Tirol venait de se sauver par une porte de derrière; mais ces paroles ne servirent qu'à augmenter l'irritation générale, et le peuple, animé d'ailleurs par trois ou quatre prêtres qui s'étaient mêlés dans ses rangs, attaqua le palais avec des *piques*, des pieux, des hallebardes, des pistolets et des fusils, sans se soucier des personnes sur qui les coups pourraient porter.

On remarqua que les nobles, les juges, les officiers divers n'osaient ni ne voulaient sortir de leurs maisons, pour calmer les séditieux ou secourir le vice-roi; qu'au contraire, plusieurs marchands dont les boutiques donnaient sur cette place et demeuraient ouvertes, se moquaient du péril où il était tombé, et que les passans s'arrêtaient pour en rire avec eux, en se disant les uns aux autres: « Laissons faire ces braves gens; ils veulent nous venger: qu'ils punissent Tirol, Mexie et celui qui les paie! »

Parmi les plus hardis des assaillans, était un prêtre appelé Salazar, qui, non content d'avoir tiré plusieurs coups de mousquets, cherchait

partout quelque endroit des murailles que l'on pût aisément abattre, ou quelque porte facile à enfoncer. Celle de la prison s'offrant à ses regards, il se la fit ouvrir de force, à l'aide d'une bande armée, et mit en liberté les détenus, politiques et autres, qui allèrent grossir la cohorte assiégeante.

CHAPITRE XXVII.

Combat. — Sentence inquisitoriale.

Voyant qu'aucun de ses amis, ni de ses courtisans, ni de ses officiers civils ou militaires, n'arrive pour le délivrer, le vice-roi monte sur le plus haut balcon de son palais, fait arborer l'étendard espagnol et sonner la trompette, pour appeler les nobles et les riches au secours de leur roi, qu'il représente. Nul ne paraît; tous les principaux de la ville restent chez eux, pour ne pas s'exposer en sa faveur.

A l'aspect du drapeau royal, et au nom du monarque qu'ils ont entendu prononcer sur les balcons, tous les mutins s'écrient « Vive le roi! mais périssent les traîtres et le mauvais gouvernement! »

Ces cris furent accompagnés de nouveaux coups de pierre et de fusil, auxquels les assiégés répondirent alors par une vive mousquetade; mais, dans toute l'échauffourée, il n'y eut pas à craindre un seul coup de canon, le vice-roi, d'ailleurs abandonné, n'en ayant aucun dans la ville, où il n'avait jamais prévu aucune émeute, ni craint une attaque étrangère.

Salazar, dans cette escarmouche, qui dura environ six heures, Salazar, qu'on avait nommé, à la *Santerre*, général de l'armée, déploya la même bravoure, et perdit sept à huit soldats; mais le vice-roi, dont la troupe combattait du haut des balcons, eut un page et un garde tués auprès de lui.

Vers les approches de la nuit, des femmes apportèrent de la poix et du feu; on brûla la prison et une partie du palais, avec la principale porte. Ce fut alors que quelques-uns des notables de Mexico sortirent de leurs domiciles, pour empêcher que l'incendie ne les gagnât, et engager le peuple à faire sa retraite, après avoir éteint le feu.

Tandis qu'on l'éteignait, les plus avides d'entre les prolétaires s'étant précipités dans le palais, le mirent au pillage, et n'y auraient sans doute rien laissé de riche ni de bon, si les mêmes notables ne leur eûssent représenté que, plus ils pilleraient, plus ils donneraient les moyens d'être, tôt ou tard, découverts.

Cependant les plus furieux cherchaient en vain de tous côtés Tirol, Mexie, don Gelves; ils s'étaient échappés à l'aide d'un déguisement. On ne put savoir de long-temps où avaient fui les deux premiers, après s'être sauvés par les jardins; mais on sut que le vice-roi, travesti par sa femme, en Cordelier (49), sans respect pour son excellence, était sorti de la place assiégée avec un de ces moines, avait passé heureusement au milieu de la foule qui demandait sa tête, et s'était retiré dans le couvent de Saint-François, où il resta pendant six ou sept mois, en attendant les ordres de sa cour, qu'il avait fait instruire de cet événement.

Le roi d'Espagne et son conseil jugèrent bien

qu'une émeute semblable était de haute conséquence et d'un exemple dangereux pour les autres parties de l'Amérique, où, comme à Mexico, dit un des conseillers, il y aurait toujours des factieux prêts à imiter Salazar et ses brigands, si l'on ne punissait au moins les plus coupables.

En conséquence, arrivèrent bientôt dans cette capitale don Alvarez, marquis de Serralvo, nommé successeur de don Gelves, et si digne de l'être, et don Martin de Carillo, prêtre et inquisiteur. On examina sans délai cette mutinerie; mais on eut la prudence de ne point la juger avec trop de rigueur; car tous les nobles, se trouvant compromis pour ne s'être pas réunis à l'étendard royal au son de la trompette, auraient dû être châtiés. Trois juges perdirent leurs charges, quoique, pour leurs excuses, ils eussent allégué qu'ils n'avaient pas osé sortir, sachant trop que toute la ville se serait soulevée contre eux.

Le tribunal trouva que les créoles avaient eu la plus grande part à la rebellion, et cela était naturel. Un d'eux, loin de vouloir s'excuser ou demander grâce, parla ainsi aux juges: « Nés au Mexique, nous avons tous la même aversion pour le gouvernement d'Espagne et pour tous ceux qui arrivent de ce pays, parce qu'ils nous regardent comme de vils esclaves: qu'ils perdent donc, à notre égard, leur insolent orgueil, ou nous trouverons, tôt ou tard, une occasion favorable pour secouer le joug. »

Il fut également prouvé que tous les ecclésiastiques, plus ou moins partisans de l'archevêque, avaient fomenté la révolte; de sorte que si Salazar et plusieurs autres prêtres ne se fussent sauvés, ils auraient été envoyés aux galères de Barcelonne, suivant l'arrêt rendu par contumace.

Entre tant de coupables, il n'y eut que quatre créoles condamnés à être pendus, encore ne le furent-ils que pour fait de pillage: quant à cet homme libre qui s'était exprimé au tribunal avec tant d'énergie, on lui donna une place d'alcade à *Nemego*, pour calmer son patriotisme. Au reste il était démontré que tous les citoyens de México avaient trempé dans cette affaire, soit de conseil, soit d'action, d'où il résulta que le roi fut assez raisonnable pour préférer de les ramener à son joug par une prudente amnistie, que de les révolter entièrement par une implacable rigueur; mais il advint aussi que cette apparente bonté rivant leurs fers, don Serralvo, comme on l'a vu dans un autre chapitre, fut impunément exacteur, et que tous ses pareils, dont la série est longue, furent autant d'anneaux de la chaîne qui pèse encore sur les enfans de ces Américains.

Quoiqu'on eût terminé par la douceur ce procès politique, il n'en coûta pas moins, aux seuls bourgeois, des frais énormes, pour leur apprendre à ne jamais casser les vitres; et don Martin de Carillo, l'inquisiteur, eût, pour sa part dans les épices, vingt cinq mille ducats.

La conduite de l'archevêque fut trouvée, en Espagne, bien plus condamnable que celle du vice-roi, dont les présens, d'ailleurs, lui avaient fait beaucoup d'amis: le prélat resta sans emploi pendant quelques années; mais, pour ne pas désobliger tout à fait son parti, on l'installa enfin, dans son pays natal, sur le siége de Zamora, très-petit évêché de la Castille, où il fallut que le pauvre homme se contentât d'un revenu d'environ 15,000 francs, au lieu qu'il jouissait à Mexico d'un bénéfice de soixante mille ducats.

Pour le comte de Gelves, il fut accueilli à la

cour avec la plus grande faveur ; et son maître lui accorda la charge de grand écuyer, dignité des plus honorables de cette grande monarchie. Ce seigneur avait bien un peu persécuté et affamé les les Indiens et les créoles; mais il n'aimait pas les voleurs, il avait beaucoup d'or, et il descendait de Cortez.

CHAPITRE XXIX.

Le Volcan. — Désert populeux.

Notre embarquement pour Manille se trouvant retardé par une maladie qu'éprouvait don Antonio, j'avais tout le temps de mûrir certains projets et mon plan de campagne, qu'il fallait commencer par une savante retraite : nos jeunes frères continuaient à se donner ce qu'on appelle du bon temps; don Chrisostôme, lorsqu'il n'allait pas confesser quelque veuve espagnole, ou faire une partie de prime avec quelque grisette à mante retroussée, accompagnait don Policarpe chez des bourgeois ou des religieux, qui savouraient de plus en plus les doctrines républicaines.

Observons, avec modestie, que ces *don* nous étant libéralement accordés par des individus qui les prennent comme ils les donnent, ne nous appartenaient pas plus que les *de* et les *ker*, les *del*, les *ri*, les *van* n'appartiennent à tant de gens qui veulent s'ennoblir eux-mêmes, au moins par des paroles.

Tout le reste de mes loisirs se passait agréablement à faire des excursions, sur une bonne mule,

aux environs de Mexico, à recueillir des notions de toute espèce sur cette vice-royauté, et à prendre des notes sur son esprit public.

La partie septentrionale de l'Amérique soumise depuis trop long-temps au sceptre *inquisitionnaire* des Torquemada couronnés, renferme la nouvelle Espagne, qui changera bientôt de nom, vaste et belle contrée, que je préférerais même au Pérou.

Elle est arrosée de rivières qui roulent des paillettes d'or; mais il y a aussi des crocodiles ou caïmans, plus gros que ceux d'Egypte, et dont les Indiens et les créoles malheureux, trouvent la chair très-délicate (50).

Tournant mes pas au nord, sur la droite du lac de Chapala, j'ai aperçu plusieurs de ces hautes montagnes qui font partie de la fameuse chaîne si bien décrite par la Condamine et Humbolt : selon moi, géologue en herbe, quelques-unes d'entr'elles seraient de la même nature que les monts volcaniques de Saint-Domingue, de Naples et de la Sicile. Vers le sud, en allant jusqu'à la ville de Léon, près du lac de Niquaragua, on trouve également des mornes gigantesques, brûlant comme l'Etna.

J'ai visité, dans le Nord-Ouest, avec deux de mes camarades, le Popocatepec, situé près de Cholola, et dont nous avions traversé une partie en venant de la Véra-Cruz : comme nous approchions du sommet de cette montagne, aussi haute que le Cénis, et dont les flancs, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, sont ornés d'arbres, de fleurs et de verdure, nous entendîmes, par degré, un sourd murmure, qui, croissant bientôt avec force, à mesure que nous montions, devint un bruit terrible. Le sol, couvert de cendre et de débris de lave, semblait osciller sous nos pas; un de nous,

effrayé, redescendit, et alla nous attendre au pied du mont formidable et fertile, chez un capucin solitaire, qui, dans son ermitage, nous préparait un excellent dîner.

Don Chrisostôme et moi, plus hardis ou plus curieux, parvînmes avec peine à la cîme de la montagne, que la neige recouvre lorsque Vulcain sommeille: nous ne vîmes d'abord qu'une épaisse fumée qui, sortant du vaste entonnoir par des bouffées intermittentes, roulait en vagues, s'élevait et tourbillonnait dans les airs : pendant un de ces intervalles, l'obscurité s'évanouit; nous eûmes le temps d'admirer à découvert, non sans frayeur, le cratère de ce volcan. Il ressemblait à un immense fourneau de verreries, dont la circonférence serait d'environ mille toises et la profondeur de trois mille; la lave ardente et rouge, bouillonnait dans le fond de cette chaudière infernale, avec un fracas aussi fort que celui de plusieurs tonnerres, et l'air, s'en échappant avec des sifflemens affreux, avait une action si violente, que toute la montagne en était ébranlée.

Bientôt cette brûlante lave, se soulevant par ondulations plus menaçantes, la vapeur sulfureuse s'élance de nouveau comme pour nous atteindre; nous fuyons, et à peine sommes-nous parvenus, en descendant, à cent toises du bord de cet abîme, qu'il commence à vomir des ponces liquéfiées et des pierres ardentes avec tant de furie, que, si la providence ne nous eû fait rencontrer une roche où nous trouvâmes un abri, deux jacobins étaient rayés du nombre des vivans.

Une heure après, l'explosion cessa; nous descendîmes, nous dinâmes; mais, vers le soir, quand nous étions en route, il s'en fit une autre plus forte; et nous admirâmes, sans crainte, cette im-

mense gerbe de flâmmes qui s'élançait du centre de la terre, comme pour menacer les cieux.

Ce n'était là pourtant qu'une légère éruption, encore sont-elles fort rares; mais il en est de bien plus redoutables: En 1789, le volcan fit un si grand bruit qu'on l'entendait de Mexico, et qu'il lança, secondé par le vent, une nuée de cendres jusque sur Tlascala, qui en est éloigné de douze lieues.

La même année un volcan plus terrible s'ouvrit en France; il dévora la monarchie, et ses commotions, retentissant de rivage en rivage, malgré le despotisme, vont changer la face du monde. Puissent, du moins, écrivais-je, en l'an XII, puissent ces révolutions ne pas être sanglantes, comme une partie de la nôtre, et comme celle dont les noirs, toujours imitateurs des blancs, ont épouvanté Saint-Domingue! Quand les Américains, dans nos sociétés secrètes, menacent des Européens d'une vengeance inexorable, je les exhorte constamment à une modération aussi sage qu'humaine; l'un d'eux me répondit naguère : « Je descends d'un guerrier qui était général sous Montezume; mais que les Espagnols reconnaissent nos droits, nous oublierons alors que les compagnons de Cortez, dans l'espace de dix-sept ans, ont su exterminer six millions d'Indiens, faisant brûler les uns, noyer les autres, arracher les yeux aux enfans, aux femmes, aux vieillards, et les exposant dans les bois aux bêtes carnivores, moins féroces que les tyrans. »

Sous les rapports physiques et moraux, je décris seulement ce que j'ai vu : les environs de Mexico sont dignes d'une capitale. Au sud, Chapultepec (tombeau des rois), situé dans le voisinage de notre maison de plaisance, et où commence l'a-

queduc, est une ville remarquable, qui l'était déjà autrefois, parce que son temple servait de sépulture aux Empereurs et aux grands du Mexique : les Espagnols en firent un Escurial des vices-rois ; mais peu y dorment ; presque tous s'envont jouir, avec leur or, dans leur pays natal, et s'y faire enterrer sans lui. On voit dans cette ville un assez beau palais, orné de jardins magnifiques, de grands jets d'eau et de réservoirs à poisson. Le vice-roi y habite souvent avec sa cour : Chapultepec est le Versailles et le Saint-Denis du Mexique.

Tacuba, bourg fort agréable auprès de cette ville, est rempli de jardins, de maisons de campagne et de vergers.

Toluco, vers le sud, fait un riche commerce en jambons aussi estimés, dans le pays, que ceux de Bayonne ou Mayence.

Tacubaya, petite ville à l'ouest, a un couvent de Cordeliers, qui se distinguent fort, pour mériter l'estime des connaisseurs, par une excellente musique et la mâle voix de leurs chantres, qui rivalisent avec ceux de la cathédrale.

Emma, qu'on appelle aujourd'hui la Piété, est une jolie ville, assise à l'occident, au bout de l'une des chaussées du fameux lac : les habitans de Mexico y vont souvent honorer une vierge, dont ils ont enrichi la douce et belle image, d'or et de pierreries.

Mais *la Solitude*, au nord-ouest, ou *le Désert*, est l'endroit le plus fréquenté de tous les environs de Mexico ; et si toutes les solitudes lui ressemblaient, beaucoup de citadins déserteraient les villes.

Ce beau lieu doit son origine, sa renommée et sa splendeur aux Carmes, qui, en voulant s'y retirer comme dans un simple ermitage, tel que

celui du Mont-Carmel, y firent élever un couvent magnifique, sur une riante colline environnée de rochers pittoresques.

On pratiqua, jadis, entre ces roches et tout autour du monastère, une centaines de petites maisons d'ermites, garnies de peintures, d'images, de verges et de fouets, de haires et de disciplines, de ceintures *mortifiantes* et d'autres instrumens de cette espèce, qui sont esposés à la vue, afin que l'on admire, pour l'imiter ensuite, l'austérité des Carmes.

Toutes ces maisonnettes ont chacune un jardin planté d'arbres à fruits, et orné des plus belles fleurs, qu'arrose une source d'eau vive descendant des rochers avec un doux murmure; de manière que rien ne manque en ce désert pour captiver tout à la fois l'ouie, la vue, le goût et l'odorat: quand au toucher, tâte qui veut des disciplines.

On change les ermites tous les huit jours; ils couchent sur un lit de camp, mais, comme le bois en est dur, on y étend, le soir, d'assez bons matelas; ils se promènent, lisent, mangent, boivent, dorment, chantent ou causent. Quand leur semaine est achevée, ils retournent au monastère, et ceux qui les relèvent, apportent avec eux une dame-jeanne de vin, des jambons, des pâtés, etc., afin que l'abstinence ne les conduise pas à la tentation.

Venez, paysagistes! c'est un panorama unique à peindre, que cette ligne circulaire de jolis ermitages qui environnent, pendant l'espace d'une lieue, un superbe couvent élevé sur une colline, et dominant, par la flèche dorée de son église, un immense horizon: ce nombre infini de cascades, dont l'eau est pure et fraîche, ce cercle de palmiers ombrageant des roches fleuries, cette

procession de jeunes dames en calèches et cette cavalcade de jeunes élégans qui viennent souvent avec elles visiter ce pélerinage, tout contribue à rendre un tel spectacle aussi piquant que singulier.

Ces dames et ces gentilshommes, tout en venant faire visite aux *solitaires*, qu'on révérait jadis comme des saints, viennent aussi s'édifier, par enseignement mutuel, dans leurs petits bosquets; mais personne ne se présente à ces bons pères, sans leur offrir des réales pour des prières, des vins fins pour des messes, et, pour les indulgences, des *confitures*, pieux cadeaux que leur bonté, n'importe la valeur, ne refuse jamais.

Les vrais dévots vont faire des offrandes, en drap d'or, perles et brillans, à une statue de la Vierge élevée dans l'église, qu'on appelle, comme en Syrie, Notre-Dame du Mont-Carmel, devant laquelle image, il y a vingt lampes d'argent dont la moindre, dit-on, vaut cinq cents piastres.

O frères et amis! si vous exécutez votre projet révolutionnaire, que l'humanité seule peut amener à bien, ménagez, je vous prie, les moines, et respectez surtout cette solitude *peuplante*, ce désert populeux, cette drôle de Thébaïde.

CHAPITRE XXX.

Un Comité secret. — Fuite du Mexico.

La maladie de notre procureur spirituel, jusqu'à un certain point, ayant fait place à une santé vigoureuse, et notre doux noviciat se trouvant terminé, ce chef d'un corps hétérogène et tant soit hété-

roclite, ordonna que chacun de ses douze soldats se tînt près pour l'embarquement. Des quarante recrues fraîchement débarquées d'Espagne, excepté Chrisostôme et moi, engagés à Porto-Rico, pas une, malgré tout leur zèle, n'aurait préféré les travaux qui les attendaient à Manille, aux plaisirs qu'ils goûtaient dans le Paris américain; mais notre capitaine n'en pressait pas moins le départ des fantassins, *pressés* à la manière anglaise, qui formaient le détachement destiné pour les Philippines; et, cependant le traître avait promis à chacun, en particulier, une exemption de service dans ces îles lointaines.

Que faire dans cette occurrence? il faut conspirer: conspirons!... Mais il ne s'agissait que d'un complot fort innocent : je réunis, parmi les plus habiles, les plus entreprenans et les plus dévoués aux vrais principes, cinq de ces douze apôtres qui voulaient prêcher librement, et leur représentai dans notre comité secret :

Que nous n'avions pas les moyens de passer en Espagne, où nous serions d'ailleurs très-mal reçus; qu'il nous était rigoureusement impossible de rester dans ce Mexico où nous étions si bien ; qu'en supposant que des supérieurs, ennemis de l'avare Antonio, voulussent nous donner azyle jusqu'après le départ, et même nous admettre ensuite parmi nos frères de la ville, nous serions loin d'y être heureux, parce que la majorité en est composée de créoles, qui portent une haîne irréconciliable à tout Espagnol naturel.

Quel parti prendre en cette conjoncture, demande l'orateur? Je prends, moi, la parole, dit Chrisostôme: nous avons des amis à Mexico, qui nous accorderont avec plaisir une retraite, jusqu'au moment de l'insurrection... — La poire n'est pas

mûre encore. — Eh bien, qu'on se mette à couvert chacun de son côté pendant quelques semaines : moi (en riant), j'ai déjà trouvé un asyle chez une de mes pénitentes, qui méritait la pomme, et cette jeune veuve d'un gros limonadier qui lui a laissé beaucoup d'or, me procurera les moyens de me rendre avec vous à Saint-Domingue auprès de Pétion, qui, vous le savez bien aussi, puisque *nous sommes nés* dans une île voisine, a grand besoin de prêtres. — Je connais Pétion, il n'aime pas les moines. Avouez mon cher Chrisostôme, que vous seriez bien aise de conduire à Porto-Rico votre riche limonadière? — Non, car elle veut m'épouser, et ce n'est que dans Haïti qu'on pourrait librement..... — La révolution qui se prépare à Mexico vous permettra d'y former ce nœud légitime : pourquoi vous exposer aux suites d'un enlèvement, qui serait puni comme un rapt du genre le plus criminel ? N'abandonnons point le Mexique... — Trop de dangers nous y menacent, dit alors le frère Cyrille, autre membre de l'assemblée. — Tout est prévu, répond le président, et aucun péril n'est à craindre.

Je savais, en effet, et je leur rapportai, qu'au nord de Guatimala, près de Tchuantepec, il y avait plusieurs villages où l'on pourrait nous recevoir, la moitié des religieux étant nés en Espagne; et que si, l'on nous rejetait, nous serions bien venus dans la province de Guatimala, qui, depuis quelques temps, accueillait jusqu'à des jésuites, et, où les sept huitièmes des moines et des prêtres étaient Espagnols indigènes et tenaient fort bas les créoles. Il est vrai que de Mexico à Guatimala, il y a près de trois cents lieues; mais elles sont beaucoup plus éloignées, ces redoutables Philippines, et nous comptions, d'ailleurs, nous

procurer des chevaux, de l'argent et des lettres de change ou de recommandation, ce qui pour des religieux revient toujours au même. Je propose donc ce voyage, et la motion passe à l'unanimité.

Observons maintenant qu'ayant été un peu bronzé par le soleil de la zône torride durant près de deux lustres, que parlant assez bien la langue de Cervantes, tous les habitans me prenaient pour un Créole, né à Porto-Rico, et que don Chrisostôme, fort honnête garçon, savait seul mon secret. Eh quel danger n'aurait-il pas couru, si le barbare procureur en eût été instruit? Il me suffit de dire, en laissant même à part ma déportation comme *républicain*, que tout européen, fut-il né à Madrid, qui s'introduit par subterfuge (et on ne le peut autrement, si l'on n'est de la péninsule), dans une des contrées américaines que possède l'Espagne, est condamné à mort (51).

Pendant que nous nous occupions en toute hâte des moyens d'opérer notre désertion philosophique, nous ne fûmes pas peu déconcertés en apprenant qu'un de ces camarades considérés par moi, comme les moins habiles, les moins entreprenans, les moins dévoués aux principes, venait, sans avoir confié son dessein à personne, de déserter lui-même, et de s'enfuir vers Guatimala.

Cette fugue soudaine jeta Antonio dans un si grand courroux, qu'après l'avoir fait chercher vainement de tous côtés, il se rendit auprès du vice-roi, et le pria d'employer son autorité pour faire retrouver le fugitif, qu'il croyait dans la ville ou non loin d'elle; de défendre à chacun de le cacher ou de le retirer chez soi; et d'enjoindre à celui qui le rencontrerait, de le ramener sur le champ à son supérieur. Il lui représenta qu'aucun

individu, riche ou pauvre, grand ou petit, ne devait se permettre de cacher, débaucher ou embaucher, les religieux que le roi envoyait prêcher l'Evangile, à ses dépens, aux Philippines, et qu'un moine transfuge devait être puni comme un déserteur militaire, pour avoir lâchement trompé l'intention de Sa Majesté catholique, et volé son argent.

Notre très-digne procureur se gardait d'ajouter qu'il avait lui-même trompé la bonne-foi d'une partie de ces missionnaires, en agissant, à leur égard, comme ces officiers du quai de la Féraille, qui enrôlaient des jeunes gens pour servir, disaient-ils, sur les rives fleuries de l'Inde, et qui les envoyaient périr dans les affreux marais de la Guyane.

Le bonhomme de vice-roi, qui avait ses raisons pour redouter certains chefs de la monacaille, fit incontinent publier une ordonnance, par laquelle il était enjoint à tous ceux qui savaient où était le transfuge, ou qui le recelaient chez eux, de le représenter à son altesse, sous peine d'emprisonnement et de cinq cents piastres d'amende envers le roi, avec défense, sous la même punition, de céler ou donner retraite à aucun jacobin destiné pour Manille, jusqu'au temps où les galions devaient partir d'Acapulco.

Muni d'une copie de ce tyrannique décret, don procureur vint aussitôt nous en donner lecture, et ajouta du ton d'un tyranneau (52). « Malheur à celui d'entre vous qui méconnaîtrait cette loi ! Vous n'êtes tous que les esclaves du souverain de l'Espagne et des Indes, qui vous a mis sous ma direction; et s'il en était un qui fût assez hardi pour me quitter, je saurais bien le retrouver, ainsi que le premier fuyard, et les punir à la honte de tous ! »

Ce ridicule et insolent discours, terrifiant ma

petite brigade, me fit vivement regretter de ne pouvoir mettre en pratique, l'une des premières maximes de notre théorie des *Droits de l'Homme*: Résistance à l'oppression.

Quoiqu'ayant des motifs de crainte cent fois plus forts que celui de mes camarades, je parvins cependant, avec beaucoup de peine, à leur redonner du courage, et à les maintenir dans notre résolution. Comme le procureur précipita, dès ce jour même, le départ pour la mer du Sud, nous hatâmes le nôtre, qui fut fixé au lendemain.

En conséquence, j'allai secrètement, à l'entrée de la nuit, faire mes adieux aux clubistes, qui venaient d'ouvrir la séance. On ajourne indéfiniment plusieurs mesures, on fait une collecte à mon profit, on règle la correspondance, on me promet quatre chevaux avec un guide pour l'heure convenue, on me donne à l'envie mainte accolade fraternelle, et je vais joindre Chrisostôme chez sa limonadière, qui lui avait déjà, comme je le savais, assuré deux chevaux et une bourse, qui ne manquait pas d'embonpoint.

Sincères comme des jésuites, nous priâmes le lendemain notre bon père Antonio de venir avec nous dans la voiture de la veuve, déjeuner au *Désert*: Il accepta de bonne grâce, une telle invitation, le déridant toujours ; et comme notre déjeûner dura jusqu'à la nuit, et comme le tyran fut mis entre deux ou trois vins, et comme il était hors d'état de chanceler, parcequ'il dormait étendu sur le lit de camp d'un ermite, nous lui souhaitâme tout haut un bon voyage, et courûmes seuls à la ville, où nous trouvâmes notre guide au rendez-vous, minuit sonnant, avec les six chevaux et la veuve de Chrisostôme.

Il lui donne, vaille que vaille, sa bénédiction ;

et si don Policarpe n'eût été moine, il lui aurait rendu bien volontiers les accolades de la veille.

Nous voilà donc, sans elle, en route; mais comme Guatimala est situé au sud, je m'étonne que notre guide, brave domestique indien, nommé *Spès* (espérance), nous conduise par le faubourg de la Guadeloupe; qui est au nord: il me répond qu'il faut *absolument* tourner la ville devers la *Solitude*, et que nous reprendrons ensuite le chemin de Guaxaca, dans la direction de notre itinéraire.

Nous apprenons d'abord que l'intrépide déserteur, don Boniface, n'a pas été repris, et qu'on l'a vu s'en aller *seul*, mais à cheval, sur la route de la province où nous conduisait l'*espérance*. Il avait peu d'argent: comment aurait-t-il pu se procurer un palefroi et les moyens de subsister en route? comment... Bon! il est jeune, il a de la tournure, quelque femme sensible... et puis, il compte sur sa robe. Quoiqu'il en soit, nous le félicitons, avec un retour sur nous-mêmes, d'avoir échappé aux effets de l'ordonnance; et j'observe qu'Antonio, de retour du *Désert*, nous trouvant disparus aussi, ne voudra pas retarder son voyage pour nous faire chercher, de peur de perdre encore le reste de sa compagnie, et de manquer les Galions.

Mais le guide nous dit ensuite, comme nous sortons de la ville, qu'à la prière de notre procureur, le vice-roi avait donné, la veille, au chef de la maréchaussée inquisitoriale, l'ordre de placer, jour et nuit, des sentinelles à cheval sur tous les grands chemins, jusqu'après le départ des *déportés*, pour les empêcher de sortir de Mexico, et que ces terribles védettes avaient notre signalement... Voilà donc l'espérance qui nous réduit au désespoir! Quoi! faudra-t-il retourner sur nos pas?.. En avant

mes amis, courage! pour se tirer de tout, il faut espérer peu et ne désespérer de rien.

CHAPITRE XXXI.

Le noble Paysan. — Sainte-Thérèse.

Ce fut le 8 ventôse an XIII, que nous quittâmes Mexico, avec un vif regret et une grande inquiétude. Je marchais à la tête de la brigade silencieuse et agitée, dout j'étais devenu le commandant à l'unanimité des voix. Pour sortir de la ville, notre guide indien nous fit passer par une ruelle assez longue, aboutissant à un sentier qui conduisait à une route de traverse, où il pensait qu'on n'aurait pas posté des védettes du Saint-Office; mais, à peine étions-nous à trois cents toises de la place, qu'au premier détour du chemin, nous aperçûmes deux cavaliers de l'Inquisition qui croisaient sur la route et vinrent aussitôt à nous, en reconnaissant notre habit, à la faveur d'un ciel brillant d'étoiles. Prévenant toute question, je m'écriai, en espagnol et renforçant ma voix : *Sainte Hermandad!*

Soit que les deux observateurs eussent pris notre guide à pied pour une mouche de la *Sainte*, que ses alguazils, déguisés en religieux, accompagnaient pour une découverte, une expédition nocturne, soit plutôt qu'ils n'aient pas trouvé avantageux d'engager une lutte de deux cavaliers contre six, ces bonnes gens tournèrent bride, en nous saluant de la main.

—L'Espérance! — *Olti* (ordonnez.)—Veux-tu

monter en croupe? — Moi, *commandor?* je suis coureur de mon métier, — Eh bien, mon cher, courons!

Nous aurions pu nous travestir; mais une troupe de hardis satellites ne nous eût pas moins arrêtés; d'ailleurs, notre uniforme, à quelques lieues de Mexico, valait un passe-port de la main de *Fouché*, mon ancien collègue.

En courant au galop, ainsi que notre conducteur, nous quittâmes enfin le chemin de traverse, et atteignîmes, au lever de l'aurore, un petit bourg où l'on reprend la route de Guatimala. Nous étions déjà parvenus à sept lieues de la capitale, nous pouvions déjeûner sans trouble : nous déjeûnons joyeusement avec le brave guide; il est gratifié de notre bénédiction, accompagnée de six dollars; nous remontons sur nos coursiers; l'Espérance nous quitte et nous laisse, remplis d'espoir, courir la *pretentaine*, avec une bourse assez ronde, avec une excellente carte, avec la connaissance d'un idiôme dont le vocabulaire est court et dont l'usage est répandu dans tout l'empire Mexicain.

De fameux voyageurs, dont la plupart décrivent l'univers sans sortir de leur cabinet, de savans géographes, qui se répètent en perruches, n'ont pu donner de ce pays, ni de tant d'autres, une réelle ou exacte description : j'espère y suppléer un jour, pour le Mexique, toute l'Amérique du sud et Saint-Domingue, dans un recueil que je rédigerai en paix au Port-au-Prince, où Pétion s'immortalise. Le journal décadaire que je poursuis n'offrira désormais, avant sa partie politique, qu'un aperçu rapide de ce qui m'a paru intéressant ou curieux dans mon itinéraire de Mexico à Guatimala.

Après un dîner de prieur, nous fimes la méri-

dienne jusqu'à la fin du jour, et marchâmes ensuite toute la nuit, autant par un reste de crainte, que pour éviter la chaleur. Mais, dans la suite, nous partions dès l'aube naissante, et ne nous arrêtions que de dix à deux heures, ce qui nous permettait de contempler la beauté rarement interrompue des superbes campagnes dont, chaque jour, se composait notre horizon. Telle est la vallée d'Alisco et celle de Saint-Paul, où l'on fait chaque année, deux moissons de froment; tel est le canton de Tasco et celui de Chautla, où l'on récolte du coton en abondance et d'excellente qualité; tels sont les districts renommés de Tumpango et de Mistec, où l'on recueille une étonnante quantité de coton et de soie, de cacao, de cochenille, de cire, de sucre, de miel, et où l'on trouve encore, dans les cuirs d'un bétail nombreux et par d'autres productions égales aux premières, la matière d'un grand commerce, qui serait florissant, s'il jouissait d'une liberté raisonnable.

D'Alisco à Guaxaca, on rencontre cinq à six villes, dix bourgs et autant de villages; mais nous logions de ferme en ferme, pour plus de sûreté et par économie; car il ne nous en coûtait rien, tout au contraire, par la vertu du mot opposé à *dépense* (53).

Conduits un beau matin, par le hasard, chez un de ces fermiers pour déjeûner à la hussarde, il nous apprit, en bon vivant qui s'amusait de l'aventure, que Boniface, le premier déserteur de notre compagnie, avait logé chez lui, deux jours auparavant, avec une petite mule, un petit magot rondelet et une petite créole (dernier mot qui sut arracher un gros soupir au peu sensible Chrisostôme); et qu'il avait eu l'obligeance de travestir le séducteur en muletier. Il se trouva, dans la

suite de l'entretien, que ce cultivateur était né à Grenade, patrie de l'un des nôtres : il en était parti depuis vingt ans, et le frère Thadée en arrivait. Tous deux furent charmés de la rencontre; la satisfaction du moine était visible, mais celle du fermier éclatait par mille caresses. Si nous eussions cédé aux instances qu'il nous faisait, surtout par amitié pour un compatriote, nous aurions été hébergés dans sa maison pendant huit jours, comme des vices-rois. Nous y passâmes vingt-quatre heures, traités splendidement : on nous sert, en vaisselle plate, des mets choisis; en flacons de cristal, les meilleurs vins, excepté du champagne, proscrit dans ces contrées, où l'on ne permettrait pas même d'importer du Surène; on ravit nos oreilles d'une douce musique, qu'exécutent les jolies filles du laboureur, on parfume nos chambres en y brûlant de la vanille; on nous régale le matin d'une aubade de cistre et de viole; et, en buvant le coup de l'étrier, un autre son se fait entendre : le noble paysan grossit notre escarcelle de six quadruples ostensibles; mais Thadéo nous avoua qu'il en avait glissé six autres dans sa main, et, en bon frère, il voulut les jeter dans la bourse commune, qui chaque jour, loin de s'exténuer, profitait à vue d'œil.

Nous couchâmes, deux jours après, faute de métairie voisine, chez le curé d'une bourgade, religieux de Saint-François, qui nous fit un acceuil honnête, parce qu'il était Espagnol; mais là, point de quadruples. Je remarquai dans son église, dédiée à Saint-Dominique, vingt chandeliers, et huit lampes d'argent; un diadême en or mêlé de pierreries, sur la tête du fondateur de l'inquisition; une Sainte-Thérèse, jolie comme une grâce, dans un beau cadre de vermeil; et j'observai que la

nièce du dit pasteur ressemblait beaucoup à la Sainte.

Le lendemain, un laboureur créole, nous donna l'hospitalité, quoique nous fussions Espagnols; mais l'habit de moine est toujours si imposant, si respectable !.. Cet homme utile se plaignait un peu de son sort; je crois qu'il prononça le mot de servitude ... Mes compagnons et moi, car, plus ou moins, chacun était propagandiste, nous lui donnâmes, au nom de la société, des chapelets... et l'espérance d'un changement prochain. Il voulut, par reconnaissance, nous faire accepter quelques piastres; mais nous les refusâmes par politique et par délicatesse; le créole n'était pas riche.

Un Indien, cultivateur aussi, nous hébergea le jour suivant. il était fort instruit dans la culture américaine; je pris des notes détaillées, d'après notre entretien, sur cette agronomie, très-différente de la nôtre, et sur les irrigations. L'Indien Pedrille Cabo ne retirait de sa petite ferme que de quoi faire subsister sa nombreuse famille, et cependant les Espagnols le trouvaient trop heureux, parce qu'ils s'imaginaient que toutes les richesses de l'Amérique sont leur propriété. Nous consolâmes ce brave homme, et n'en voulûmes recevoir que quelques ananas, pour lesquels, comme trésorier, je remis à sa femme une douzaine de dollars.

Sur cette route, presque tous les champs sont ornés d'arbres à fruits; le terroir est surtout fertile en beau froment, et ce serait une nouvelle Beauce, si le gouvernement savait encourager l'agriculture. Jadis les Indiens recuillaient, dit-on, beaucoup d'or dans les montagnes de Mistec; mais, depuis, ils n'ont pas voulu en découvrir les mines,

de peur d'être réduits, par la tyrannie espagnole au triste état ou languissent tous leurs voisins. Au reste, le blé vaut bien l'or. Que ferez-vous, me dit frère Thomé d'Yriberas, de vos notes agronomiques? Elles enrichiront, lui répondis-je, le journal de notre voyage. Vous souriez avec dédain; l'agriculture, pour vous est un métier avilissant, ignoble: mais lisez, si vous le pouvez, le cygne de Mantoue; et retenez, en attendant, ce versd'un directeur de la république française.

L'art qui nourrit le monde est le premier des arts.
(*François de Neufchâteau.*)

CHAPITRE XXXII.

Étape monastique. — La nuit dans le désert.

Nous voici à Guaxaca, qu'on nomme également Oaxaca, chef-lieu d'une intendance, siége d'un évêché, ville considérable, à soixante-dix lieues de Mexico. Située dans une vallée aussi riante que fertile, elle fut donnée à Cortez, le conquérant, par la cour de Castille, et il en prit le nom de marquis del Vallès.

Comme toutes les autres villes de l'Amérique, à la réserve des places maritimes, celle-ci est ouverte: point de remparts, de bastions, de citadelles; mais il y a... deux pièces de canon, qui sont tirées à la fête du roi, de son représentant, du gouverneur et de l'évêque.

La vallée peut avoir quinze milles de long sur dix de large, et elle est arosée d'une belle rivière, très-poissonneuse. On trouve sur ses bords une infinité de troupeaux, qui fournissent delainele

drapiers de la Puebla, de cuirs les marchands espagnols, et de viande Guaxaca, ainsi que les cités voisines; mais ce qui rend surtout cette vallée fameuse, ce sont les excellens chevaux qu'on y élève. N'oublions pas que, comme on fait aussi du sucre dans les fermes et que les fruits y sont délicienx, Guaxaca fonde surtout sa renommée sur les meilleures confitures de tout le nouveau monde...

Puisque nous en sommes aux choses de premières nécessités, remarquons y de plus sept à huit couvens des deux sexes, tous extrêmement riches: le seul trésor de celui de Saint-Dominique est estimé neuf millions. En général, si les religieux brillent comme musiciens, les religieuses excellent dans la fabrique des conserves, de l'*atola*, semblable à notre lait d'amende, du chocolat à la vanille, qu'elles envoient à Mexico, partout, jusqu'en Espagne, pour les déjeûners de la cour; elles pourraient même en revendre à notre *Grand Monarque*.

Guaxaca s'est enrichie par un commerce, qu'on opère, avec sûreté, de cette ville à Vera-Cruz, et, réciproquement, par la grande rivière d'Alverado, que les barques remontent jusqu'à Zapotecas et Saint-Alphonse, petites villes voisines de Guaxaca.

Si l'on ne connaissait la négligence et l'incurie des oppresseurs de l'Amérique, on pourrait s'étonner de ce que tout le long d'une rivière qu'on peut remonter de la mer jusque dans le cœur du pays, il n'y a pas un fort, une tour ou un corps de garde muni d'artillerie. Les Espagnols vous répondraient que ce fleuve ne reçoit point de gros navires; comme s'il était impossible de construire des prames, des brigantins pareils à ceux dont

ils se servent, et d'aller visiter leurs saints avec ces petits bâtimens.

Guaxaca est si commodément placé entre deux mers, ayant au nord, la Vera-Cruz et Tecoantepec au sud, elle jouit d'un air si tempéré, il s'y rencontre une telle abondance de tout ce qui est nécessaire au bien être de l'homme, que j'y aurais très-volontiers établi ma demeure, si l'on ne m'eut appris que les réligieux créoles y étaient en grand nombre, et y montraient la même aversion pour les moines d'Espagne, que leur frères de Mexico. Tous ces frocards, les jeunes, seront avant peu, des guerriers : selon les temps, comme les lieux, on fait des moines des soldats, ou des soldats des moines.

Un nouveau trait de cette haîne inexorable fut dirigé, la veille de notre départ, contre les mânes d'un dominicain espagnol, d'un docteur en théologie, qui était estimé de son vivant comme l'oracle du Mexique. Ce bon vieillard, qui venait de mourir en véritable odeur de sainteté, n'avait jamais donné aucun sujet à ses confrères régnicoles d'attaquer justement sa réputation : à peine eut-il fermé les yeux, qu'ils cherchèrent dans sa cellule s'il n'y aurait pas quelque chose qui pût leur servir de prétexte pour noircir sa mémoire. Ils trouvèrent un petit coffre, où était quelqu'argent qu'il n'avait pas déclaré au prieur, violation criminelle de vœu de pauvreté, affreux délit que l'on devait punir par l'excommunication. Ils publièrent donc partout qu'étant mort excommunié, il ne pouvait être inhumé en terre sainte; de manière que le docteur fut enterré dans un jardin, avec sa réputation. Si l'on eut visité les cassettes de ces messieurs, on y aurait trouvé sans doute plus d'argent prohibé que dans le coffre du vieillard, dont le cœur était charitable.

Ce lugubre incident hâta notre départ d'un si agréable séjour. Nous apprîmes bientôt que les Indiens avaient l'ordre, émané du gouvernement de la province, de donner logement, table, et cheval, de ville en ville, de village en village, au moine voyageur qui n'aurait pas d'argent, pourvu qu'il écrivit sur le registre du greffier la dépense qu'il aurait faite, et ne passât pas plus que vingt-quatre heures dans chaque station.

Est-ce le roi ou ses nobles commis qui paient ces étapes? A la fin de l'année, les Indiens sont obligés de porter les mandats au régidor dont ils dépendent; celui-ci approuve et acquitte la dépense annuelle sur les deniers publics de la ville et des bourgs, et cet argent provient d'une dîme particulière : ainsi jusqu'aux bienfaits accordés par le prince, tout est supporté par le peuple. Quel Atlas, que ce peuple, dans mille et un royaumes! Il est vrai que, de temps en temps, ne pouvant plus soutenir un fardeau immense, il le jette à terre et le brise. Mais ces bienfaits encore, dont le monarque a seul l'honneur, ils seraient refusés à des hommes utiles qui manqueraient de tout, et ils sont prodigués à de fainéans gyrovagues qui ne manquent jamais de rien. Pour nous, moines errans aussi, nous eûmes la pudeur de ne point accepter l'étape monacale, parceque nous avions l'audace, comme de pauvres déserteurs que nous étions, de nous camper à des tables choisies, avantage au surplus que n'a point toute la *frocaille*.

Je me dispense de nommer les bourgs et les villages qui, depuis la cité donnée au conquérant jusqu'au terme de notre course, offrent peu d'intérêt. Antequera, parmi les villes, n'a rien non plus de remarquable, si ce n'est qu'elle est habitée par un grand nombre d'Indiens.

Nixapa, située dans un territoire où abondent le cacao, le sucre, l'indigo et la cochenille, a une image de la Vierge qu'on dit avoir fait des miracles: ce qui n'en est pas un, c'est qu'on vient l'honorèr de vingt lieues à la ronde, et que cette dévotion augmente les richesses d'un couvent de Dominicains, où nous reçûmes le couvert, assez mesquinement, pendant trois jours, comme à la Trappe.

Agatolco, Capilata sont remarqués par l'excellence des melons d'eau qui croîssent dans leurs environs et qu'on appelle *sandias*; ils fondent dans la bouche comme la neige, et appaisent bientôt la soif que cause une grande chaleur dans ce pays bas et marécageux.

Tecoantepec est un port situé sur la mer du Sud et mal fortifié: il reçoit les petits navires qui font le cabotage de ce lieu à Acapulco, à Guatimala, à Realjo et jusqu'à Panama; les bâtimens qui vont du Pérou au Mexique, relâchent dans ce port, s'ils ont le vent contraire. Près de la ville, est un couvent de Franciscains, où se sont glissés certains moines renouvellés, non pas des Grecs, mais des Jésuites. Ce port est fameux pour la pêche: nous rencontrions quelques fois sur la route qui y conduit, de quatre-vingts à cent mulets tous chargés de poisson salé pour Guaxaca, Mexico et la ville des Anges. Nous fûmes hospitalisés (54) chez un opulent espagnol où il n'y avait pas moyen de prêcher la philosophie; le jeu sans doute n'en eût pas valu la *lumière*; mais une pistole brilla dans la main de chacun de nous, et cette fiche de consolation nous prouva qu'un aristocrate est parfois bon à quelque chose.

De cette place maritime à Guatimala, tout le long de la côte, le chemin est, dit-on, assez

uni; mais comme notre dernier hôte nous avait conseillé d'aller à Chiapa, où nous avions des frères de notre ordre, dont les chefs étaient bienveillans, et où nous pourrions exploiter les suites d'une épidémie, en attrapant chacun une petite cure, ou du moins un vicariat, nous dirigeâmes notre marche vers les hautes montagnes qu'on nomme Quelenas, lesquelles font partie de la chaîne des Cordilières.

Pour gagner Tapanatepec, situé auprès de ces monts, il faut d'abord traverser une plaine très-étendue et découverte du côté de la mer; mais un vent du sud qui en vient, souffle avec tant de force, qu'il oblige par fois le voyageur à quitter sa monture, et que personne ne demeure dans ce désert, où la violence du vent renverse les maisons, ce qui n'empêche pas que cette plaine inhabitée ne soit remplie de bestiaux tant sauvages que domestiques.

Nous soupâmes le premier jour en pélerins, à rase terre, près d'un ruisseau, nous dormîmes sur le gazon, édredon de la providence, comme dit l'auteur d'*Atala*, nous n'y craignîmes pas les maringouins (55), car l'haleine du vent les chasse, et, le lendemain, vers le soir, nous pressâmes le pas de nos chevaux pour atteindre Estepec. Hélas! mon palefroi étant moins vigoureux que ses cinq camarades, je restai derrière leurs maîtres, qui, croyant que je les suivais, se hâtaient d'arriver au bourg avant la nuit, tandis que mon coursier, rétif par excès de fatigue, voulait à tout moment s'abattre et se coucher. Je ne croyais pas être loin de la bourgade; je mis donc pied à terre pour le conduire par la bride, mais l'animal se coucha aussitôt, et ne voulut jamais se relever.

Me voilà fort embarassé; car si je me hasarde à

gagner seul le gîte en laissant là mon cheval tout sellé, je cours le risque de le perdre, et moi de m'égarer, le crépuscule étant déjà éteint; que si je suis assez heureux pour trouver ce soir Estepec, comment, demain, retrouverai-je la monture dans ces savanes éternelles, où il n'y a pas même un arbrisseau pour l'attacher? Allons, il faut bien se résoudre à coucher, sans souper, sur l'herbe, à moins que nos amis ne viennent me chercher pendant la nuit dans cette solitude, qui ne vaut pas celle de Mexico. Bientôt je m'étends sur la terre, la selle du cheval, me servant d'oreiller; je le laisse paître à son aise; il soupe, lui, mais je suis consolé de lui voir reprendre ses forces et que nous pourrons faire, le jour suivant, nos dix à douze lieues.

Il y avait à peine une heure que je m'étais couché, sous un ciel demi-sombre, ayant toujours l'œil sur ma bête, de peur qu'elle ne s'égarât, lorsqu'un bruit étrange, alarmant, vint frapper mon oreille: c'était d'abord comme des hurlemens d'une troupe de chiens qui accouraient dans cette plaine pour s'y repaître de quelque proie morte ou vivante; plus je donnais d'attention à ce sinistre bruit, plus il semblait, de différens côtés, se rapprocher de moi; je remarquai alors que ce ne pouvait être un aboiement de chiens, parce que j'entendis certaines voix confuses, comme celles d'hommes mêlés avec des animaux sauvages. Une aussi fâcheuse aventure, arrivant à un pauvre diable qui se voyait tout seul au milieu d'un vaste désert, me fit hérisser les cheveux et me remplit le cœur d'une si forte crainte, que j'eus tout le corps inondé de cette sueur froide qu'éprouve un voyageur sous le fusil de plusieurs assassins. Que fait-il alors? il prie Dieu: je le priai.

CHAPITRE XXXIII.

L'inadvertance. — Charivari.

Dieu existe ; une feuille d'arbre suffit pour le prouver (56). Je lui recommandai mon âme, et il ranima mon courage. Les hurlemens continuaient autour de moi : ne voyant rien que mon cheval, à quinze pas, et ne sachant de quel côté m'enfuir, je crus que le plus sûr était de rester là, physiquement tranquille. Au bout de quelques heures le vacarme se ralentit, cessa enfin ; et comme j'étais accablé de lassitude, le sommeil s'empara de moi, malgré la peur, pour ne m'abandonner qu'au point du jour.

Mon compagnon à quatre pieds déjeûnait à cent pas de là paisiblement et d'un air tout gaillard. Remis en selle, je me dirigeai vers un bois éloigné d'environ trois milles, seul objet remarquable dans cette campagne déserte, et au-delà duquel j'espérais gagner la bourgade. Il me fallut tourner ce bois, à cause de son épaisseur ; mais j'aperçus ensuite le clocher d'Estepec, et je revis bientôt mes camarades, qui arrivaient eux-mêmes dans la maison d'un marchand espagnol où l'on nous avait adressés de Tecoantepec.

Ils s'étaient égarés de leur côté, et avaient couché dans le bois, à jeun, en me croyant à une bonne table ou étendu sur un bon lit. Je leur parlai des hurlemens nocturnes, qu'ils avaient entendus ainsi que moi, avec une égale terreur, et cependant ils étaient cinq, d'où je conclus que j'avais eu peur comme six. Le marchand, don Iritargo, noble de

la Biscaye, nous dit que l'on était, dans ce canton, accoutumé à entendre un pareil concert presque toutes les nuits; qu'il provenait des querelles des chiens avec des chats sauvages, où se mêlaient souvent des loups et quelquefois des tigres; mais que ces dernières espèces étaient peu redoutables, excepté pour les bestiaux et la volaille, puisqu'on les faisaient fuir en criant après eux ou en leur montrant un bâton. Pourquoi les loups, les tigres sont-ils moins dangereux ici, même partout, que certains hommes? c'est que ces animaux (je ne dis pas les hommes) n'ont jamais faim ou soif d'intérêt ou d'ambition.

Notre hôte, quoique riche, n'était pas libéral, on nous indemnisa, le soir, d'un bivouac et d'un jeûne forcé, dans la maison d'un indien d'Hecatepec, par un souper de fournisseur et un lit de bénédictin.

Dans cette plaine immense, mais non stérile, et que je n'appelle déserte que parce qu'on n'y voit pas même une hutte isolée, il y a cependant cinq villes et bourgades, qu'on a bâties derrière autant de petits bois, dont le rideau les garantit du souffle presque continuel de l'aquilon, si un vent qui leur vient du sud peut s'appeller ainsi : le midi est pour elles ce qu'est pour nous le nord. Tous leurs noms je ne sais pourquoi, finissent en *tepec* : Tecoantepec, Estepec, Hecatepec, Sanatepec et Tapanatepec; de sorte qu'un poète en vers géographiques, qui voudraient décrire ces lieux, trouverait aisément de belles rimes.

En quittant l'indien d'Hecatepec, endoctriné comme les autres, nous aperçûmes les monts de Quenelas; et leur aspect, confirmant la description qu'il nous en avait faite avec des détails effrayans, épouvanta un peu nos frères, qui regret-

taient de n'avoir pas choisi, pour gagner Chiapa, la route de Soconusco, longeant la mer et tournant les montagnes.

—Hé quoi! fiers Espagnols, leur dit le commandant, n'avez-vous jamais vu les Pyrénées? —J'ai vu, ainsi que vous, me répond Chrisostôme, les mornes de Porto-Rico, que je me plaisais à gravir.—Pour nous, dit le frère Cyrille, en parlant de lui et des autres, nés en Espagne, nous avons traversé les cîmes de la Sierra-Moréna. —Hé bien, il ne sera pas dit que la peur nous fit perdre trois pénibles journées de marche, pour regagner une route plus longue; et nous allons franchir les Alpes du Mexique, comme *nos* immortels guerriers ont escaladé celles qui séparent la France de l'Italie...

Un signe du bon Chrisostôme m'avertit d'une inadvertance. — Nos immortels guerriers, répétait frère Mathias : ils sont braves, sans doute, mais ne sont pas des nôtres. —Ami, repris-je vivement, ce n'est pas tout à fait parce que les Bourbons gouvernaient l'Espagne et la France, que j'ai dit *nos guerriers ;* mais c'est parce que les deux peuples combattent ensemble aujourd'hui le génie d'Albion, c'est parcequ'on peut vraiment dire, *il n'y a plus de Pyrénees*, c'est parce que, d'ailleurs, des hommes tels que nous, religieux et philosophes, doivent être cosmopolites, c'est enfin parce qu'aux regards de la religion, comme de la philosophie, tous les hommes sont frères ... — Bien raisonné, dit Chrisostôme : *fraternitas in productum egalitas* ... Or ... buvons là-dessus un petit coup de rhum dont j'ai rempli ma gourde, ou plutôt allons nous asseoir à l'ombre de ces tamarins, avec notre madère et nos poulardes; car il est temps de déjeûner.

L'on est à table. — Votre latin est rare, lui replique en riant don Cyrillos... — Que voulez-vous? c'est celui de Porto-Rico... — Virgile ne l'entendrait guère ... — Tant-pis pour lui! Est-ce ma faute, à moi si j'ai plus de goût pour *bien vivre* que d'inclination pour la langue latine, comme en avait ou comme en a ce don *Vigile*, que je ne connais point? — Mes frères, dit le trésorier, si le Porto-Ricain n'est pas un savant latiniste, il est toujours un bon ami, et la bonté vaut mieux que la science, qui, cependant, ne gâte jamais rien.

Sanatepec nous offrit, par miracle, un capucin créole, curé du lieu, dont la réception fut infiniment amicale : il nous donna des indiens pour nous conduire à Tapanatepec, et une lettre au pasteur de ce bourg, pour qu'il nous procurât des guides et des mules, qui pouvaient seules nous porter dans ces hautes montagnes, flanquées de précipices.

Le curé indigène de Tapanatepec nous accueillit plus froidement; mais il exécuta les intentions fraternelles du brave capucin.

C'est un endroit fort riche que la petite ville de Tapanatepec et son district : on y voit des *estancias*, c'est-à-dire, des fermes, nourrissant des troupeaux de trois à quatre mille bœufs. Le gibier, la volaille, le poisson de mer et d'eau douce, les fruits et les légumes, toute espèce de vivres y est en abondance; orangers, citronniers, figuiers, y procurent un doux ombrage, quand la chaleur est trop ardente; il découle tant de ruisseaux des Quelenas, qu'on les dirige avec facilité dans les terres et les jardins, dont ils augmentent la fertilité naturelle, et on les réunit ensuite dans une petite rivière, où j'ai pêché des truites fort délicates, qu'on appelle ici *Salmonas*.

Voulant profiter d'un temps calme, le dimanche au matin, second jour de notre arrivée, nous nous mîmes en route avec nos guides, nos coursiers et nos mules, dont le pied est plus sûr que celui des chevaux pour traverser les mornes.

Attendu qu'il ne faut monter que pendant sept lieues et demi, et qu'une lieue plus loin, en descendant, on rencontre une riche ferme appartenant au seigneur don Juan de Toledo, chez qui nous étions assurés d'être les biens-venus, nos provisions se bornaient à deux chapons rôtis, un pâté, quelques poissons frits et neuf à dix flacons de Malaga.

Quoique cette partie de la fameuse chaîne se fasse remarquer par le nombre de ses aiguilles et de ses crêtes élevées, dont plusieurs se joignent ensemble, il n'y a cependant qu'un de ces monts signalé par les voyageurs, sous le nom de *Maquilapa*, et c'etait celui-là qu'il nous fallait franchir pour arriver à Chiapa, situé à cent lieues de la cité dont le marquis Ferdinand Cortez fut jadis le seigneur.

Après avoir gravi pendant une grande partie de la journée côte sur côte et toutes cultivées, nous fîmes halte, vers le soir, sur le penchant de la montagne, dans un lieu plat, une espèce de pré, orné de quelques arbres, où nos guides nous dirent, en nous montrant d'un air joyeux le soleil prêt à se coucher, que le beau temps continuerait le lendemain, et que nous serions à midi chez don Juan de Toledo.

D'après cette assurance, nous dressâmes notre souper sur une nappe verte dont nos coursiers mangeaient une partie ; nous nous mîmes à table à la chinoise, avec nos Indiens, par amour pour l'égalité, honneur dont ils furent ravis, et qu'ils

rendirent tellement à nos chapons, etc., que le pâté nous resta seul pour déjeûner le lendemain.

Or, maintenant, voilà le rhum qui les anime; chacun fredonne : les Mexicains chantent dans leur langage, les Espagnols en castillan, Chrisostôme en créole, moi en français, et ce concert déconcertant, mêlé au *gazouillis* des oiseaux prêts à se coucher, forme un charivari dont les échos, qui le répètent pour la première fois, font retentir le Maquilapa étonné; mais cette barbare musique n'empêche pas nos tranquilles montures, bons chevaux de trompettes, fatiguées d'un autre système de gravitation, d'abandonner la ligne verticale pour prendre horizontalement du repos auprès de leurs maîtres et sur le même lit.

Bêtes et gens, chacun était heureux à mille toises au-dessus du vulgaire des hommes, ce qu'on ne voit presque jamais dans certains postes aussi éminens que le nôtre. La nuit étant venue, on s'endormit paisiblement sur le duvet fleuri, ayant le ciel pour pavillon, au monotone bruit des eaux qui coulaient parmi les rochers. Riches du jour, sujets à l'insomnie, lisez mes œuvres, où, la tête sur l'oreiller (57), imaginez-vous bien que vous entendez le murmure d'une source qui roule à travers la pelouse, ou qui coule le long d'un roc; écoutez pendant cinq minutes, et vous dormirez aussitôt, si vous ne craignez pas la synderèse.

CHAPITRE XXXIV.

Séjour à la hauteur des Alpes. — Le pont du Dante.

Le lendemain, au lever d'une aurore qu'on ne peut voir qu'en Amérique, au point où nous étions placés, le temps paraissant aussi calme que le jour précédent, nous crûmes d'abord nécessaire d'expédier le reste de nos munitions de bouche, afin d'avoir la force, comme nous en avions l'audace, d'aller mettre un pied orgueilleux sur le front du Maquilapa.

Nous comptions sans notre hôte; car nous n'eûmes pas fait un quart de lieue, en gravissant, que nous entendîmes gronder et sentîmes souffler, aussi fort que la veille, le tyrannique vent du Sud: plus nous montions, plus il devenait violent; et bientôt il sembla, dans un affreux murmure, dire à la troupe audacieuse: *Tu n'iras pas plus loin.*

Comme nous avions déjà fait les trois quarts d'un chemin aussi roide que sinueux, nous étions dans l'incertitude sur la question de savoir s'il fallait redescendre à Tapanatepec, ou demeurer stationnaires, jusqu'à ce que le vent voulut bien s'appaiser vers le midi ou sur le soir.

Accoutumés aux terribles caprices de l'eternel Typhon (58), les Indiens, pour nous encourager à poursuivre notre escalade, nous assurèrent qu'à environ douze cents pas plus haut, il y avait une fontaine et une loge sous des arbres, retraite pratiquée exprès pour recevoir les voyageurs que le vent ou la nuit viendraient surprendre dans leur marche. Nous grimpâmes donc avec peine, tirant nos bêtes par la bride, jusqu'au lieu

indiqué, dans l'espérance que l'*uracana* cesserait; mais, au contraire, il redoubla de violence, nous soufflant au nez de manière que nous craignîmes d'éprouver le sort des Psyles, qui, suivant Hérodote, ayant voulu combattre Eole, loin de remporter la victoire, trouvèrent leur tombeau dans les sables mouvans où était leur champ de bataille. Il ne s'agissait pas, pour nous, de tomber dans le sable; car, en voyant notre opiniâtreté à vouloir augmenter notre élévation, l'Eole du Mexique pouvait nous renverser, comme des capucins de cartes, dans les précipices horribles qui nous environnaient, offrant mille cercueils à des moines d'os et de chair, dont un souffle aurait fait mille lambeaux.

En attendant, la fontaine nous fut utile, ainsi que la cabane, entourée d'arbres qui en fortifiaient l'abri; mais le *mistrao* mexicain continuant à *bourrasquer* (59) et nous à craindre, nous n'eûmes plus la force ni de monter, ni de descendre.

Que n'a-t-on élevé ici un asile plus sûr, un hospice comme on voit sur les cordilières françaises, où de dignes religieux attendent, cherchent même le voyageur glacé de froid ou égaré, le retrouvent, le sauvent, l'hospitalisent; et, s'il éprouva quelque chute, leur main, comme dit Legouvé, poète démocrate, dans son *Epicharis.*

> Leur main, du malheureux que leur bonté rassure,
> Du chanvre salutaire entoure la blessure.

Les moines manquent-ils au nouveau monde? sont-ils si nécessaires dans les cités où ils fourmillent, qu'on n'en puisse placer quelques saintes brigades au sommet passager de certains monts, où il seraient, d'ailleurs, plus près du ciel? Mais ils tiennent trop à la terre, d'où ils prétendent empêcher leurs riches pénitens de descendre plus

bas... J'en connais cependant, des moines, qui se dévoueraient volontiers au plus honorable service. Priez les gouvernans, tondus ou autres, de le leur accorder, ils répondront que le Maquilapa, ou tel morne aussi périlleux, n'est fréquenté que par des Indiens et des esclaves.

La nuit tombait, nous restions là, nous regardant les bras croisés, sans savoir comment appaiser la faim qui nous pressait: l'un de nous aperçut, avant le crépuscule, parmi les autres arbres, un goyavier chargé de fruits. Plus heureux que Tantale, nous pouvions d'une main cueillir ces fruits délicieux, et de l'autre, avec nos cocos, puiser une eau limpide à la fontaine, ce que nous fîmes tous avec l'avidité de gens, pour ainsi dire, à jeun.

Puis nous dormîmes de nouveau sur l'édredon de la nature, à la hauteur des Alpes... Bonne nuit, camarades du mont-Cenis! nous sommes égaux maintenant; mais nous ne sommes pas voisins.

Même position, le second jour, si ce n'est que le vent redoubla de furie; mêmes repas, en conséquence, et même lit sur l'herbe; car la loge ne peut contenir plus de deux personnes, et elle n'offre qu'une natte, qui n'a pas l'air inhabitée. Oh! nous savons déjà ce que c'est que la belle étoile.

Le mercredi, nous vîmes que nos guides mettaient, dans leur eau, du maïs cuit et réduit en poudre, dont ils avaient de petits sacs tous pleins, ce qui ne leur manque jamais dans leurs voyages: ils nous cédèrent un sachet de cette petite substance, qui nous restaura un peu moins que les goyaves. Nous attendions midi avec impatience, résolus, si le temps redevenait un peu plus calme, de parvenir enfin au faîte du Maquilapa,

ou bien de retourner à Tapanatepec. Voilà midi, et la tempête augmente, ce qui décide cependant le hardi Chrisostôme à monter seul, à pied, un mille ou deux plus haut, afin de juger par lui-même si le danger, dans les passages, est aussi redoutable qu'on nous l'a peint au pied du mont.

Il nous rejoint au coucher du soleil, et, d'après son rapport, nous arrêtons de hasarder le lendemain le *franchissement* de la cîme d'une de ces montagnes que M..... appelle.

Voûtes du sombre Enfer et colonnes des Cieux.

Le jeudi donc, dès le matin, malgré le vent plus que contraire, après avoir gravé ces vers du doux Racine, sur l'écorce d'un *platanas*,

Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature;

Après avoir aussi écrit nos noms et le nombre de jours passés par nous dans cet azile, nous prîmes un nouvel essor; en nous recommandant du fond de l'âme à celui qui commande aux vents et à la mer.

Nous fûmes d'abord quelque-temps sans remarquer que nous eussions à craindre, excepté néanmoins que certains sentiers tortueux, taillés dans les rochers couverts de neige, nous offraient quelquefois des échappées de vue peu rassurantes: mais lorsque nous eûmes atteint le sommet du Maquilapa, qui signifie, en Indien, *tête sans poil*, nous vîmes clairement, avec effroi, le péril dont on parlait tant, et eussions bien voulu être encore, avec nos goyaves, sous l'ajoupa hospitalier; car c'était véritablement une tête sans poil, une cîme chenue, sans arbres et sans le moindre abri pour retirer un voyageur.

Le chemin par lequel il faut traverser cette

crête horizontale, est découvert entièrement du côté de la mer, et n'a que trois cents pas de long; mais il est tellement étroit et escarpé, qu'on est tout étourdi dès que l'on y est parvenu. Ose-t-on regarder à droite, on voit la grande mer du Sud, si près et si fort au-dessous de la gigantesque muraille sur laquelle on se trouve, que les yeux en sont éblouis; si l'on regarde à gauche, on ne voit que des rocs, des précipices de trois à quatre milles de profondeur, dont l'aspect donne le vertige: d'un côté vous voyez la mer prête à vous engloutir, de l'autre, des rochers prêts à vous mettre en pièces, et, placé entre ces périls, le passage n'a pas plus d'une toise de largeur, unique route, capable de glacer le cœur des plus hardis: je crus voir ce pont que le Dante jette d'une main poètique à travers le Tartare.

Frissonnant de crainte et d'effroi, nous avions plus besoin de cordiaux pour franchir ce sommet, que lorsque nous vivions de fruits et d'eau dans la cabane solitaire: tous désireraient retrogader, hormis les Indiens; mais nul, par un vain amour-propre, n'osa le proposer.

Ces guides ont déjà ouvert la marche de la petite caravane: en dépit d'un vent furieux qui peut les enlever comme des mouches, ils sont bravement à cheval, cramponnés, il est vrai, à la crinière de leurs mules, que suivent les chevaux; et les six jacobins défilent un à un, non debout, ni la tête haute, de peur qu'elle ne tourne, ce qui leur causerait la mort; mais tout courbés, les mains et les genoux à terre, ou, comme on dit, à quatre pattes... Humilie-toi, superbe, si tu veux conserver la vie! rampez, fiers Espagnols, derrière ces mortels que vous traitez d'esclaves, et qui, sur leurs coursiers que vous suivez de l'œil, gardant

au milieu du danger l'attitude de l'homme, daignent regarder sans sourire la misérable contenance de leurs prétendus maîtres.

Lorsque nous sommes arrivés dans un endroit où la cîme de la montagne commence à s'élargir, et d'où l'on aperçoit des bouquets d'arbres dans la pente que l'on va suivre, nous nous levons l'un après l'autre, et, jetant un coup-d'œil sur le chemin que nous venons de faire en quadrupèdes, nous nous accusons de folie, ainsi que tant de voyageurs, qui, pour voir Tapanatepec ou pour gagner quatre à cinq lieues qu'on fait de plus par l'autre route, risquent cent fois de se perdre dans celle-ci.

Hélas! mes frères, dit alors Chrisostôme, le sentier de la vie, également bordé d'abîmes, est plus étroit encore; et, trop souvent, tel qui le parcourt en aveugle ... n'en va pas plus droit son chemin. Si j'attrape une cure, voilà le texte d'un sermon qui démontrera ma logique!

Mais chacun est déjà remonté sur sa bête : nous éprouvons, en descendant, que la tourmente décroît jusqu'à la ferme, où elle est insensible; nous arrivons, avec beaucoup de joie, chez don Juan de Toledo, qui nous reçoit fort bien, nous fait prendre des consommés pour mieux reconforter nos estomacs débiles, et nous traite pendant deux jours splendidement, comme si nous étions d'honorables inquisiteurs... Que Dieu nous en préserve, de l'être, et surtout de tomber entre leurs mains!

CHAPITRE XXXV.

La Cléopâtre mexicaine. — Mércuriale.

Tout le reste de la descente est très-facile; mais Bonaparte n'en eût pas moins raison de dire: *On peut s'arrêter quand on monte, jamais quand on descend.*

Acalapa, au pied de la montagne, est une ville médiocre, habitée aux trois quarts par des familles indiennes : nous y logeâmes chez l'alcade, don Irribos, lequel était borgne et boiteux, sans manquer pour cela de clairvoyance et de droiture.

Delà nous atteignîmes le Chiapa des Indiens, qu'on distingue par ce surnom du Chiapa des Espagnols, capitale de la province. Le Chiapa des Indiens est bâti sur une rivière presque aussi large que la Seine l'est à son embouchure; elle sort des montagnes d'Ocuchumatlana, près desquelles passe la route du Chiapa royal, ou espagnol, à Guatimala, traverse les plaines de Zoques et va se perdre dans le fleuve de Tabasco. La ville où nous entrons est plus grande et plus belle que la royale: presque toute peuplée de naturels, à qui la cour d'Espagne a donné quelques priviléges, elle a plusieurs fabriques où ses adroits et laborieux citoyens exercent assez librement leur industrie; et elle fait un commerce passable en blé, coton, soie, cochenille, sucre, indigo, par le moyen de la rivière, qui est navigable en tous temps.

J'ai été témoin sur ses bords, pendant notre séjour chez nos bons frères, d'un spectacle qui n'est

pas rare dans la contrée. C'était un jour de fête nationale pour les Américains : ils s'exerçaient sur des bateaux à des joûtes guerrières ; un château-fort, en bois, couvert de toile peinte, était élevé dans une île ; les chefs, représentant Neptune, Eole et autres dieux, présidaient, en costume, au siége du fort maritime, qu'attaquait dans les régles, avec des lances, des fusées, une espèce d'armée navale, dont les soldats et les marins déployaient tant d'adresse et de courage, par émulation avec les défenseurs du fort, qu'on croyait voir un véritable siége.

« Ah ! s'ils peuvent un jour, me disait tout bas Chrisostôme, mettre en pratique sérieuse ce qu'ils ne font ici que par amusement, les Espagnols verront beau jeu ! »

Leur force et leur agilité brillent de même dans l'équitation, les courses de taureaux, la gymnastique, et ils y surpassent leurs maîtres. On prétend qu'ils excellent, pour le pays, dans la musique, les armes et la danse. Ils jouent souvent des drames ou des comédies, n'y épargnent pas la dépense, pour divertir les nobles et les moines, et ils donnent par fois des bals aux dames espagnoles, dont les maris pourront bien, tôt ou tard, payer les violons.

Je reviens au combat naval. Pendant que nous y assistions, sur le quai de l'embarcadaire, je m'aperçus que frère Mathias observait singulièrement un officier qui était avec une dame à un balcon d'une maison voisine. Il nous dit aussitôt : Regardez-bien, voilà don Boniface ! En effet c'était lui. Nous lui faisons un signe, il le remarque, en fait un autre, et nous sommes en deux minutes dans la chambre qu'il a louée à l'hotellerie de Saint-Georges.

Le moine déserteur, changé d'abord en muletier par l'effet de la crainte, avait été ensuite métamarphosé en héros par la puissance de l'amour : fort et bien fait, il avait plu à une jolie mulâtresse, jouissant de ses droits, qu'elle avait exercés en grand à Mexico, pour ou contre ses amateurs dans les trois ordres. Ayant déjà servi (le Boniface), il avait obtenu, la veille, une sous-lieutenance d'infanterie du gouverneur de Chiapa, qui l'avait accordée au mérite de la donzelle ou à celui de sa cassette, qu'elle avait remplie d'or et de certaines pierres, par sa vertu économique.

L'ex-moine se carrait dans sa grande tenue, qui lui seyait fort bien et était enviée par Chrisostôme, à la tournure grenadière. Mais ne craignez-vous pas, dis-je, au premier, malgré votre uniforme, d'être un jour reconnu et arrêté par le pouvoir inquisitorial, plus fort, surtout dans cette cause, que l'autorité militaire ? Il me répondit en riant, que sa conquête était plus forte encore, et que, d'ailleurs, il allait partir avec elle pour Carthago, où il devait rester en garnison.

La demoiselle paraît en ce moment, et ses attraits, qu'on doit en effet remarquer, enchantent Chrisostôme : il la préférerait, dit-il tout haut, à une cure, un évêché ; il la compare galamment à Cléopâtre, lorsqu'elle vint dans le désert tenter ... qui ? Saint-Antoine ! On rit du madrigal d'un jacobin, plus épris des appas du sexe et de la table que des charmes de la légende, et l'on rit d'autant plus, que la belle est suivie d'une collation, qui peut passer pour un repas de noce : on remercie les deux époux, unis au naturel, de leur attention, et l'on fait honneur au festin, en chantant jusqu'au soir les psaumes de Bacchus (60).

Nous étions descendus, en arrivant, dans une

succursale d'un couvent de notre ordre, fondé depuis deux siècles à Chiapa-Royal. Acceuillis fraternellement par la minorité des moines, composée d'Espagnols, nous eûmes l'assurance que leur provincial, don Pedre Alvar, nous verrait aussi d'un bon œil, que c'était un prêtre indulgent, gai et spirituel, que les créoles l'appellaient, sans qu'il se fâchât, monseigneur *Tabago*, parcequ'il prenait du tabac à chaque instant, dans une énorme tabatière. L'épidémie, au reste, était heureusement passée; mais elle avait laissé des vides parmi les jacobins, qui cependant ont la vie dure; et puis le père Alvar, ainsi que le prieur don Théotime, seraient charmés de recevoir un renfort de religieux provenant de la péninsule, pour contrebalancer la masse de leurs moines créoles, qui s'agitaient sans cesse pour se rendre les plus puissants, comme ils le font à Mexico et à Guaxaca.

On nous conta en outre que le terrible Antonio était parti le lendemain de notre fuite, avec son escouade recrutée de sept autres hommes; mais qu'avant son départ, il avait écrit une lettre aux supérieurs généraux de Chiapa-Royal, de Guatimala et de Léon, dans laquelle missive, il se plaignait amèrement des sept fuyards, en priant ses collègues de les renvoyer sur le champ, s'il les tenaient, à Mexico, sous bonne et sûre garde, pour être expédiés l'année suivante aux Philippines: on ajouta que le provincial avait ri du réquisitoire, ce qui nous rassura entièrement. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'aucun de nous durant notre séjour, ne dit un mot du sous-lieutenant Boniface.

Cinq jours après notre arrivée, nous fûmes présenté à don Alvar, qui résidait à Saint-Christophe,

petite ville située au bord d'une rivière et entre les deux Chiapa. Nous vîmes un vieillard à cheveux argentés, en robe de soie noire, se promenant, une rose à la main, sous des allées couvertes où brillaient les oranges, et le long d'un canal qui abondait en poissons de toutes couleurs. Il nous reçut d'un air affable, nous traita bien à dîner, à souper, dans une salle de verdure, nous offrit souvent du tabac dans une grande boîte d'or ou était le portrait de notre saint patron; et, pour nous donner une preuve de son humilité, à l'heure du repas, il voulut nous laver les pieds, comme le divin maître avait daigné le faire à ses disciples. Nous méritions bien, il est vrai, qu'on nous lavât un peu... la tête.

—Mais il me semble, dit peut-être un lecteur, qu'il dût vous paraître étonnant que cet homme pieux, votre supérieur ne vous eût pas admonétés, ou, comme dit Montaigne, mercurialisés sur le chapitre de la désertion; c'est ce qu'il aurait dû, en bonne discipline, faire au moins pour la forme, malgré la satisfaction que lui causait votre arrivée? —Patience, sage lecteur, vous ne perdrez rien pour attendre.

A déjeûner, le jour suivant, don Alvar nous donna lecture de la lettre d'Antonio, et fit ensuite froidement, sur ce long texte, une petite glose, qu'il termina ainsi: « Mes frères, vous avez perdu cette sainte vocation qui vous conduisait à Manille, pour cultiver la vigne du seigneur, et vous avez frustré ainsi la bonne opinion que S. M. catholique avait de votre zèle, en vous chargeant d'aller prêcher la foi aux Philippines où plusieurs Indiens courent risque, par votre faute, de manquer leur salut; car je ne doute pas, d'après la préférence et la lettre du procureur, que vous êtes bien plus ca-

pables de les instruire, d'opérer leur conversion, que ceux qui vous ont remplacés. Je dois donc vous considérer comme des *prisonniers d'Etat* qui ont trahi le roi, et... le prieur est moi déciderons bientôt de votre sort. Alez en attendant vous promener dans mon jardin.

Sur ce *l'admoniteur* tire sa large boîte, et ouvrant de grands yeux, aspire à longs traits du tabac, comme s'il se disait : *la bonne prise !*

—Et vous, ancien orateur, que répondites-vous à la mercuriale ? quelle défense ... — Chez les moines, qu'on ait tort ou raison, il faut se taire. —Vous aviez tort... — Du tout : relisez, s'il vous plait mon XXXe. Chapitre. — N'importe ; on ne déserte pas. — J'aurais été martyr aux Philippines. — Tant mieux pour vous ; on vous aurait canonisé. — Je ne suis pas ambitieux de la suprême gloire. — Eh ! tant pis pour nos légendaires, à qui nos philosophes coupent les vivres. Je reviens à la question : un homme juste ne peut accepter un emploi pour en avoir les profits sans les charges, les plaisirs sans les peines, et, chez vous autres, les premiers l'emportent de beaucoup sur les secondes. Je ne sais point encore ce que fera votre supérieur, avec *sa bonne prise ;* mais, à sa place, je vous ferais administrer le pain et l'eau, avec la discipline... — Quelle sévérité ! Mais, monsieur l'administrateur, seriez-vous janséniste ? — Je sais ce que vous êtes, mais vous ne saurez pas ce que je suis ... — L'avantage est à vous ; mais si je terminais ici cette narration... — Vous y perdriez plus que moi : l'amour-propre d'un voyageur vaut celui d'un poète ou d'une jolie femme—Les aimez-vous ?.. — Les voyageurs ? — Les jolies femmes... — Encore un peu. — Je continue, vous êtes moliniste, et c'est moi qui ai le dernier.

CHAPITRE XXXVI.

Alarme. — Le Trictrac.

SORTANT à peine du salon, où la douleur, pour nous, avait succédé à la joie, nous rencontrons les moines qui nous avaint présentés où livrés à l'éternel *priseur*, après nous avoir assuré que notre venue le charmait. Ah! mes frères, leur dis-je, vous êtes de faux-frères, ou votre chef, qui nous reçut hier avec tant d'affabilité, ne nous tendait qu'un piège... Les moines souriaient, et gardaient le silence; il nous fut impossible d'en obtenir une parole. Sommes-nous à la Trappe? dit Chrisostôme. Ou plutôt dans la trappe, repris-je tristement.

Arrivés au jardin, lequel est clos de murs, et d'une grille, qu'on referma sur nous, ce lieu charmant nous parut plus affreux que *la tête sans poil* du vieux Maquilapa. Nous aurions bien voulu y être encore pour redescendre à Tapanatapec, regagner Mexico, s'il le fallait, y passer quelques mois dans l'espéance, avec nos bons amis, et faire voile pour Manille, faute de mieux; car nous craignions, moi surtout, d'être bientôt embarqués pour l'Europe, où l'inquisition... Hélas! ce cruel tribunal ne nous a-t-il pas sous la main? Fuyons... mais comment fuir? ces murs ont dix pieds de hauteur, des *frères* nous observent... le viel Alvar lui-même nous regarde par un balcon en respirant sa prise (*).

D'autres réflexions succédèrent à ces alarmes:

nous eûmes peine à croire qu'un vieillard estimable, qu'un supérieur vénéré, qui nous avait reçu en père, devînt traître pour nous, devînt barbare envers des malheureux qui s'étaient confiés à lui si volontairement, et dont même il avait besoin pour ses églises de campagne, comme pour tenir tête à la faction des créoles.

Pendant que nous flottions dans ces perplexités, l'heure du dîner arriva : la cloche sonne, la grille s'ouvre, on nous fait signe de venir nous mettre à table, nous y sommes traités comme la veille, le provincial a repris son air d'aménité, de bienveillance, et, après le repas, il dit, en s'adressant à moi : « Frère, on m'a rapporté que vous étiez très-fort sur le trictrac; je n'y suis pas très-faible; jouons une partie; mais sans argent, car je pourrais gagner, et j'imagine bien que vous n'en avez guère, à la fin d'un si long voyage.

Une mistification de cette force me parut un peu déplacée; mais la prudence défendant le murmure, j'eus l'air de consentir de bonne grâce à faire la partie.

« Cependant, reprit don Alvar, il faut intéresser le jeu : si vous perdez, vous direz cinq *pater* et cinq *ave* pour moi; si vous gagnez, vous et vos camarades serez incorporés parmi nos frères. »

Ah! pour le coup, ceci passe les bornes... Que sait-on, néanmoins ? Je n'ai pas au trictrac le beau talent qu'avait Philidor aux échecs; mais j'ai lutté jadis avec succès contre les vieux pilliers des cafés Manouri, de Foi, de la Régence, et si je perds, je ne perds rien; si je gagne, au contraire... Génie de Philidor, inspire moi, il s'agit de la liberté !

On joue, je gagne !.. Avouons franchement que mon généreux adversaire était beaucoup plus

fort que moi, et qu'il m'abandonna le gain, pour que la perte pût nous dire ce qu'il ne voulait pas nous apprendre de bouche, la faveur d'être admis.

En effet, la partie ne fut pas plutôt achevée, que nous eûmes la certitude d'un heureux dénouement, par le retour d'un indien qu'il avait envoyé dès le matin à Chiapa-Royal, pour savoir du prieur, don Théotime et des principaux du couvent, ce qu'on ferait de nous; mais le provincial l'avait déjà bien décidé. Or le prieur, dans sa réponse, lui annonçait que tous ses anciens religieux nous attendaient avec impatience pour nous accueillir avec joie, et que lui-même souhaitait vivement que nous fussions ses hôtes, parce qu'il s'était vu jadis dans notre situation.

Don Alvar expliqua ceci, en nous disant que le révérend Théotime avait, autrefois, comme nous, quitté la compagnie des Philippines, et avait fui à Guatimala, où, à cause de son savoir, il s'était vu persécuté par les créoles. « Votre arrivée ajouta-t-il, lui donne un vif contentement, parce qu'il espère aujourd'hui qu'elle va augmenter l'influence de ses amis et diminuer l'ascendant de ses persécuteurs. Pour moi, qui ai perdu, je veux payer ma dette : nous nous séparerons demain. Et ne m'en-veuillez pas, poursuivit-il en souriant: je vous ai un peu châtiés pour satisfaire à mon devoir; mais croyez bien qu'en vous voyant de ma fenêtre dans une grande affliction, j'en ai souffert moi-même; j'étais comme Joseph, qui ne put retenir long-temps les temoignages de la vive tendresse qu'il avait pour ses frères; et vous ne m'avez pas vendu. Non mes amis, vous n'aviez rien à craindre en venant chercher un azile auprès de moi, je devais agir envers vous comme agit un brave soldat envers l'ennemi

désarmé qui vient se rendre à lui : que lui doit-il ? protection. Je sais que les créoles m'en voudront d'avantage ; et, cependant, ils me sont chers, je le leur ai prouvé, et le leur prouverai encore, selon la loi de l'Evangile, jusqu'à ce que le Dieu de bonté et de clémence m'ait appellé à lui.

A ces paroles, prononcées avec onction et du fond d'un cœur paternel, nous ne pûmes nous empêcher de baiser la main vénérable de ce digne pasteur : il nous embrassa, nous bénit, avec un attendrissement qui accrût notre émotion !...

Le soir, après souper, ce bon supériuer me demanda gaîment sa revanche au trictrac. J'acceptai cette fois avec plaisir, sûr de gagner, s'il voulait perdre; mais il changea sa marche et ses conditions par l'effet d'un mystère que je compris plus tard. « Si vous gagnez encore, me dit-il d'un air sérieux, je vous donne à chacun une boîte de chocolat : si vous perdez, songez y bien, vous serez tous nos prisonniers.... »

Je ne craignais plus ses menaces : je déploie tout mon jeu, je perds ; j'ai une seconde revanche, je perds encore ; il m'en donne quatre autres sur les mêmes enjeux, je perds toujours !

« Vraiment, je suis fâché, nous dit-il en riant, que le frère ait perdu : je souhaite pourtant qu'il ne tombe jamais, non plus que vous, en des prisons plus redoutables que les miennes. »

Le lendemain, de très-bonne heure, il nous donna un déjeûner, où il se montra aussi gai, aussi bon que la veille.

« Mes amis, nous dit-il, quand nous lui fîmes nos adieux, ne vous affligez point de tout ce qui pourra vous arriver : je vous aime, et veux faire, de mon côté, tout ce que je pourrai pour vous rendre service ; mais je suis forcé, par prudence,

par amour pour la paix, d'user d'adresse, à cause des créoles. Vivez bien avec eux, je vous en prie; oubliez qu'ils ont le malheur d'être jaloux, peut-être avec raison, et ne voyez en eux que des chrétiens, des frères : Jésus-Christ nous l'ordonne dans son code sublime, dont les principes sont ceux de la nature. Ah! si l'évangélisme était universel, le genre humain serait moins malheureux. »

Ainsi eût parlé Las-Casas ou Fénélon, qui ont, hélas! si peu d'imitateurs. Notre bon père Alvar est septuagénaire; mais il a conservé un zèle égal à sa douceur, un esprit aussi ferme que charitable; et les cœurs réellement bons ne vieillissent jamais, ils *angélisent.*

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES.

(1) L'INGÉNIEUX auteur du roman de *Faublas* et d'*Emélie ou le Divorce nécessaire*, productions écrites avec grâce, fit pâlir Robespierre à la tribune de la Convention. Une femme d'esprit terminait ainsi le portrait du romancier-législateur : « Il est impossible de réunir plus d'esprit à moins de prétention et à plus de bonhomie. Courageux comme un lion, simple comme un enfant, homme sensible, écrivain vigoureux, il peut faire trembler Catilina à la tribune, dîner avec les grâces et souper avec Bachaumont. »

(2) Tel est l'ascendant légitime d'un mérite supérieur, qu'il force quelquefois les plus grands ennemis de la raison et de la liberté à faire son éloge. Ce que la vérité fait dire sur M. Lanjuinais aux écrivains *ultras* qui spéculaient sur l'infortune, dans la *Biographie-Michaud*, ressemble à un panégyrique, et, dans les sept colonnes de cet article rare, on ne trouve de calomnies que contre les principes d'une philosophie auguste, qui finira par gouverner le monde.

(3) La description de Cayenne occupait, dans le mémoire autographe, une place trop considérable, et cette île, d'ailleurs, est trop connue pour que le rédacteur ait cru devoir conserver ces détails.

(4) L'observation précédente peut s'appliquer à la Guyane française.

(5) On n'a rien remarqué, dans les mémoires, au sujet de Sinnamary, qui n'ait déjà été détaillé plusieurs fois dans les relations de l'adjudant Ramel, de Job Aimé, d'Ange Pi-ou, etc.

(6) Malgré de nombreuses recherches, je n'ai pu découvrir ce journal de Billaud-Varennes, qui, cependant, fut publié dans les Etats-Unis, puisque divers journaux de ce pays en ont fait mention. Au surplus, d'après un extrait que j'ai eu sous les yeux, il paraît que l'ouvrage n'était rempli que de notes acerbes sur des personnages marquans, dont la plupart vivent encore, de déclamations philosophistes et de détails peu importans sur la gestion mercantile des habitations de la Guyane.

(7) L'abbé Brothier mériterait ici une note étendue ; mais l'on ne peut rien ajouter, sous le rapport des faits, à la notice qu'on lui a consacré dans plus d'une biographie, si ce n'est qu'il devint à la Guyane, quoique ultra-royaliste, ami intime d'un ultra républicain, Billaud-Varenne.

(8) Contempteur des gouvernemens, le démocrate semble vouloir insinuer que le peuple, dont Lafayette fut un des principaux libérateurs, serait déjà un peu moins libéral. Assurément, il n'y a plus d'enthousiasme dans ce pays, où l'on jouit en paix de ce qu'on voulait obtenir ; mais il y règne un invincible attachement pour la chose obtenue ; et l'on peut dire avec l'auteur de *Washington:* « Le flambeau de la liberté ne s'éteindra jamais sur les bords de la Delaware. »

(9) Voyez Guthrie et Pinckerton pour les détails géographiques.

(10) La note sur Porto-Rico a été fondue dans le cours de la narration.

(11) Les prêtres, en l'an XII, devaient manquer à Saint-

Domingue; mais, aujourd'hui, le roi Christophe a jusqu'à des comédiens.

(12) Ce que la Véra-Cruz offre d'intéressant est détaillé dans le cours de la relation.

(13) A peine âgé de vingt-un ans, j'avais osé, dans mon *Voyage à Saint-Domingue*, ajouter au monde connu jusqu'à présent, une cinquième partie beaucoup plus grande que l'Europe, et je l'avais nommée l'*Océanique*. Depuis, un géographe a baptisé du même nom toutes les terres découvertes par Bougainville, Cook et leurs dignes émules. Je suis fier de me rencontrer avec un homme de génie, qui, j'en suis convaincu, n'avait jamais lu mon ouvrage.

(14) Les *Mystères* ou les *Soties* étaient une sorte de farce ou de drame religieux, que nos pères représentaient avec une impiété innocente, et où ces dévots histrions

Jouaient les saints, la Vierge et Dieu par piété.

Telle fut l'origine du théâtre français : celui d'Espagne, depuis Lopez et Calderon, sort peu à peu de ces ténèbres ; mais les moines de ce pays jouent les sottises ou soties au nouveau monde, avec le goût et l'énergie qu'y mettait jadis l'ancien.

(15) *Puebla de los Angeles*, ou la ville des Anges, est décrite dans le chapitre IX et dans la dix-neuvième note, dont aucune, excepté la cinquante-unième, n'est du *Missionnaire.*

(16) Dans sa narration de la conquête du Mexique, l'auteur avait laissé plusieurs lacunes, qui se trouvent remplies avantageusement dans les notes du second tome.

(17) Le despotisme est le précurseur de la république, de la monarchie tempérée ou de la mort des nations.

(18) Outre que notre voyageur n'a voulu raconter, sur la destruction d'un vaste empire, que des faits recueillis ou confirmés par la tradition, il n'entrait pas dans le cadre de son ouvrage d'écrire une relation ou un précis entier de la conquête du Mexique, d'où il résulte des lacunes considérables, qui devaient nuire à la clarté de la narration, et rompre l'intérêt de cet épisode historique. Pour suppléer à ces omissions, j'emprunterai à un écrivain philosophe le récit abrégé, mais éloquent de cette fameuse conquête : si dans quelques passages, il est en opposition avec le jacobin missionnaire sur les faits et leurs résultats, c'est qu'il avait des notions et des idées plus ou moins différentes. Quant aux opinions philosophiques des deux historiens, le lecteur jugera, peut-être, que la meilleure est la plus modérée.

« Avant que des scènes d'horreur eussent consommé la ruine des premières plages reconnues par les Espagnols, dans le nouveau monde, quelques aventuriers de cette nation avaient formé des établissemens moins considérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velasquès, fondateur de ce dernier, desirait que sa colonie partageât, avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent, et il trouva très-disposés à seconder ses vues, la plupart de ceux qu'une avidité active et insatiable avait conduit dans son île. Cent dix s'embarquèrent le 8 février 1517, sur trois petits bâtimens à Saint-Jago, cinglèrent à l'ouest, débarquèrent successivement à Yucatan, à Campêche, furent reçus en ennemis sur les deux côtes, périrent en grand nombre des coups qu'on leur porta, et regagnèrent dans le plus grand désordre le port, d'où, quelques mois auparavant, ils étaient partis avec de si flatteuses espérances. Leur retour fut marqué par la fin du chef de l'expédition, Cordova, qui mourut de ses blessures. Jusqu'à cette époque, l'autre hémisphère n'avait offert aux Espagnols que des sauvages nus, errans, sans industrie,

sans gouvernement. Pour la première fois, on venait de voir des peuples logés, vêtus, formés en corps de nation, assez avancés dans les arts pour convertir en vases des métaux précieux.

« Cette découverte pouvait faire craindre des dangers nouveaux ; mais elle présentait aussi l'appât d'un butin plus riche, et deux cent quarante Espagnols se précipitèrent dans quatre navires, qu'armait à ses dépens le chef de la colonie. Ils commencèrent par vérifier ce qu'avaient publié les aventuriers qui les avaient précédés, poussèrent ensuite leur navigation jusqu'à la rivière de Panuco, et crurent apercevoir partout des traces encore plus décisives de civilisation ; souvent ils débarquèrent. Quelquefois on les attaqua très-vivement, et quelquefois on les reçut avec un respect qui tenait de l'adoration. Dans une ou deux occasions, ils purent échanger contre l'or du nouvel hémisphère, quelques bagatelles de l'ancien. Les plus entreprenans d'entre eux opinaient à former un établissement sur ces belles plages; leur commandant Grijalva, qui, quoiqu'actif, quoiqu'intrépide, n'avait pas l'âme d'un héros, ne trouva pas ses forces suffisantes pour une entreprise de cette importance. Il reprit la route de Cuba, où il rendit un compte plus ou moins exagéré de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait pu apprendre de l'empire du Mexique.

« La conquête de cette vaste et opulente région est aussitôt arrêtée par Velasqués : le choix de l'instrument qu'il emploiera l'occupe plus long-temps. Il craint également de la confier à un homme qui manquera des qualités indispensables pour la faire réussir, ou qui aura trop d'ambition pour lui en faire hommage. Ses confidens le décident enfin pour Fernand-Cortez, celui de ses lieutenans que ses talens appellent le plus impérieusement à l'exécution du projet, mais le moins propre à remplir ses vues personnelles. L'activité, l'élévation, l'audace que montre le nouveau chef dans les préparatifs d'une expédition dont il prévoit et veut

écarter les difficultés, réveillent toutes les inquiétudes d'un gouverneur naturellement trop soupçonneux. On le voit occupé, d'abord en secret et publiquement ensuite, du projet de retirer une commission importante qu'il se reproche d'avoir inconsidérément donnée; repentir tardif. Avant que soient terminé les arrangemens imaginés pour retenir la flotte composée de onze petits bâtimens, elle a mis à la voile le 20 février 1519, avec cent neuf matelots, cinq cent huit soldats, seize chevaux, treize mousquets, trente-deux arbalètes, un grand nombre d'épées et de piques, quatre fauconneurs et dix pièces de campagne.

« Ces moyens d'invasion, tout insuffisans qu'ils pourront paraître, n'avaient pas même été fournis par la couronne, qui ne contribuait alors que de son nom aux découvertes, aux établissemens; c'étaient les particuliers qui formaient des plans d'agrandissement, qui les dirigeaient par des combinaisons mal réfléchies, qui les exécutaient à leurs dépens. La soif de l'or et l'esprit de chevalerie qui régnait encore, excitaient principalement la fermentation. Ces deux aiguillons faisaient à la fois courir dans le nouveau monde, des hommes de la première et de la dernière classe de la société, des brigands qui ne respiraient que le pillage, et des esprits exaltés qui croyaient aller à la gloire. C'est pourquoi la trace de ces premiers conquérans fut marquée par tant de forfaits et par tant d'actions extraordinaires; c'est pourquoi leur cupidité fut si atroce, et leur bravoure si gigantesque.

« La double passion des richesses et de la renommée paraît animer Cortez. En se rendant à sa destination, il attaque les Indiens de Tabasco, bat plusieurs fois leurs troupes, les réduit à demander la paix, reçoit leurs hommages et se fait donner des vivres, quelques toiles de coton, et vingt femmes qui le suivent avec joie. Cet empressement avait une cause très-légitime.

« En Amérique, les hommes se livraient généralement à cette débauche honteuse qui choque la nature et pervertit

l'instinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la faiblesse physique, qui cependant devrait plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cause dans la chaleur du climat; dans le mépris pour un sexe faible; dans l'insipidité du plaisir entre les bras d'une femme harassée de fatigues; dans l'inconstance du goût; dans la bizarrerie qui pousse en tout à des jouissances moins communes; dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chasses qui séparaient quelquefois pendant des mois entiers l'homme de la femme, ne tendaient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme? Le reste n'est plus que la suite d'une passion générale et violente qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les lois du sang, le sentiment patriotique, sans compter qu'il est des actions auxquelles les peuples policés ont attaché avec raison des idées de moralité tout à fait étrangères à des sauvages.

« Quoiqu'il en soit, l'arrivée des Européens fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes américaines. On les vit se précipiter sans répugnance dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étaient fait des cœurs de tigres, et dont les mains avares dégouttaient de sang. Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchaient à mettre entre eux et le glaive qui les poursuivait, des déserts immenses, des femmes jusqu'alors trop négligées, foulant audacieusement les cadavres de leurs enfans et de leurs époux massacrés, allaient chercher leurs exterminateurs jusque dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports de l'ardeur qui les dévorait. Parmi les causes qui contribuèrent à la conquête du nouveau monde, on doit compter cette fureur des femmes américaines pour les Espagnols. Ce furent elles qui leur servirent communément de guides, qui leur procurèrent des vivres, et qui quelquefois leur découvrirent des conspirations.

« La plus célèbre de ces femmes fut appelée Marina:

quoique fille d'un cacique assez puissant, elle fut, par des événemens singuliers, esclave chez les Mexicains dès sa première enfance. De nouveaux hasards l'avaient conduite à Tabusco avant l'arrivée des Espagnols. Frappés de sa figure et de ses graces, ils la distinguèrent. Leur général lui donna son cœur, et lui inspira une passion très-vive. Dans de tendres embrassemens, elle apprit bientôt le Castillan; Cortez, de son côté, connut l'étendue de l'esprit, la fermeté du caractère de son amante, et il n'en fit pas seulement son interprête, mais encore son conseil. De l'avœu de tous les historiens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit entre le Mexique.

« Cet empire obéissait à Montezuma, lorsque les Espagnols y abordèrent. Le souverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaste domination, des courriers placés de distance en distance, instruisaient rapidement la cour de tout ce qui arrivait dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistaient en des toiles de coton, où étaient représentées les différentes circonstances des affaires qui méritaient l'attention du gouvernement. Les figures étaient entremêlées de caractères hyérogliphiques, qui suppléaient à ce que l'art du peintre n'avait pu exprimer.

« On devait s'attendre qu'un prince que sa valeur avait élevé au trône, dont les conquérans avaient étendu l'empire, qui avait des armées nombreuses et aguerries, ferait attaquer ou attaquerait lui-même une poignée d'aventuriers qui osaient infester son domaine de leurs brigandages. Il n'en fut pas ainsi, et les Espagnols toujours invinciblement poussés vers le merveilleux, cherchèrent dans un miracle, l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractère du monarque si peu assortie aux circonstances où il se trouvait. Les écrivains de cette superstitieuse nation ne craignirent pas de publier à la face de l'univers, qu'un peu avant la découverte du nouveau monde, on avait annoncé aux Mexicains, que bientôt *il* arriverait du côté de l'Orient un

peuple invincible, qui vengerait d'une manière à jamais terrible, les dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse avec le plus de dégoût, et que cette prédiction fatale avait seule enchaîné les talens de Montezuma. Ils crurent trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations, et d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossière trouva long-temps des partisans dans les deux hémisphères, et cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on pourrait le croire. Quelques réflexions pourront en développer les causes.

« D'anciennes révolutions, dont l'époque est inconnue, ont bouleversé la terre; et l'astronomie nous montre la possibilité de ces catastrophes, dont l'histoire physique et morale du monde offre une infinité de preuves incontestables. Un grand nombre de comètes se meuvent dans tous les sens autour du soleil. Loin que les mouvemens de leurs orbites soient invariables, ils sont sensiblement altérés par l'action des planètes. Plusieurs de ces grands corps ont passé près de la terre, et peuvent l'avoir rencontrée. Cet évènement est peu vraisemblable dans le cours d'une année ou même d'un siècle; mais sa probabilité augmente tellement par le nombre des révolutions de la terre, qu'on peut presque assurer que cette planète n'a pas toujours échappé au choc des différentes comètes qui traversaient son orbite.

« Cette rencontre a dû occasionner sur la surface du globe des ravages inexprimables. L'axe de rotation changé; les mers abandonnant leur ancienne position pour se précipiter vers le nouvel équateur; la plus grande partie des animaux noyés par le déluge, ou détruite par la violente secousse imprimée à la terre par la comète; des espèces entières anéanties : tels sont les désastres qu'une comète a dû produire.

« Indépendamment de cette cause générale de dévastation, les tremblemens de terre, les volcans, mille autres

autres causes inconnues, qui agissent dans l'intérieur du globe et à sa surface, doivent changer la position respective de ses parties, et, par une suite nécessaire, la situation de ses pôles de rotation. Les eaux de la mer, déplacées par ces changemens, doivent quitter un pays pour couvrir l'autre, et causer ainsi ces inondations, ces déluges successifs qui ont laissé partout des monumens visibles de ruine, de dévastation et des traces profondes de leurs ravages dans le souvenir des hommes.

« Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'océan, dans ces cavités intérieures, de la mer qui ronge et emporte de grandes portions de la terre dans ses abîmes, ce combat éternel de ces deux élémens incompatibles, ce semble, et pourtant inséparables, tient les habitans du globe dans un péril sensible et dans les alarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inspire naturellement la crainte des changemens à venir. De là, ces traditions universelles de déluges passés, à cette attente de l'embrâsement du monde. Les tremblemens de terre occasionnés par les inondations et les volcans, que ces secousses reproduisent à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent et perpétuent la frayeur parmi les hommes. On la trouve répandue et consacrée dans toutes les superstitions. Elle est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles et plus récentes.

« L'homme, épouvanté, voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre et des cieux ; il croit voir la mort sur sa tête et sous ses pieds. Des événemens que le hasard a rapprochés, lui paraissent liés dans la nature même et dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre, sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelques constellations, on s'en prend aux étoiles de tous

les malheurs dont on ignore la cause ; et de simples rapports de situation entre des planètes, ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténèbres l'origine du mal, une influence immédiate et nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

« Mais les événemens politiques, comme les plus intéressans pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. De là, les fausses prédictions et les terreurs qu'elles ont inspirées : terreurs qui ont toujours troublé la terre, et dont l'ignorance est tout à la fois le principe et la mesure.

« Quoique Montézume eût pu, comme tant d'autres, être atteint de cette maladie de l'esprit humain, rien ne porte à penser qu'il ait eu une faiblesse, alors si commune; mais sa conduite politique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce prince était sur le trône, il ne montrait aucun des talens qui l'y avaient fait monter. Du sein de la mollesse, il méprisait ses sujets, il opprimait ses tributaires. L'arrivée des Espagnols ne rendit pas de ressort à cette âme avilie et corrompue. Il perdit en négociations le temps qu'il fallait employer en combats, et voulut renvoyer avec des présens des ennemis qu'il fallait détruire. Cortez, à qui cet engourdissement convenait beaucoup, n'oubliait rien pour le perpétuer. Ses discours étaient d'un ami. Sa mission se bornait, disait-il, à entretenir, de la part du plus grand monarque de l'Orient, le puissant maître du Mexique. A toutes les instances qu'on faisait pour presser son rembarquement, il disait qu'on n'avait jamais renvoyé un ambassadeur sans lui donner audience. Cette obstination ayant réduit les envoyés de Montézume à recourir, selon les instructions, aux menaces, et à vanter les trésors et les forces de la patrie : *Voilà*, dit le général espagnol en se tournant vers ses soldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls et de grandes richesses.* Il avait alors fini ses préparatifs, et acquis toutes les connaissances qui lui

étaient nécessaires. Résolu à vaincre ou à périr, il brûla ses vaisseaux et marcha vers la capitale de l'empire.

« Sur sa route se trouvait la république de Tlascala, de tout temps ennemi des Mexicains, qui voulaient la soumettre à leur domination. Cortez ne doutant pas qu'elle ne dût favoriser ses projets, lui fit demander passage et proposer une alliance. Des peuples qui s'étaient interdit presque toute communication avec leurs voisins, et que ce principe insociable avaient accoutumés à une défiance universelle, ne devaient pas être favorablement disposés pour des étrangers dont le ton était impérieux, et qui avaient signalé leur arrivée par des insultes faites aux dieux du pays; aussi repoussèrent-ils, sans ménagement les deux ouvertures. Les merveilles qu'on racontait des Espagnols étonnaient les Tlascalans, mais ne les effrayaient pas. Ils livrèrent quatre ou cinq combats. Une fois les Espagnols furent rompus, Cortez se crut obligé de se retrancher, et les Indiens se firent tuer sur les parapets. Que leur manquait-il pour vaincre? Des armes.

« Un point d'honneur qui tient à l'humanité, un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au siége de Troie, qui se fit remarquer chez quelques peuples des Gaules et qui paraît chez plusieurs nations, contribua beaucoup à la défaite des Tlascalans, c'était la crainte et la honte d'abandonner à l'ennemi leurs blessés et leurs morts. A chaque moment, le soin de les enlever rompait les rangs et ralentissait les attaques.

« Une constitution politique, qu'on ne se serait pas attendu à trouver dans le Nouveau-Monde, s'était formée dans cette contrée. Le pays était partagé en plusieurs cantons, où régnaient des hommes qu'on appelait caciques. Ils conduisaient leurs sujets à la guerre, levaient les impôts et rendaient la justice : mais il fallait que leurs édits fussent confirmés par le sénat de Tlascala, qui était le véritable souverain. Il était composé de citoyens choisis dans chaque district par les asssemblées du peuple.

« Les Tlascalans avaient des mœurs extrêmement sévères, ils punissaient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son père, le péché contre nature. Le larcin, l'adultère et l'ivrognerie, étaient en horreur : ceux qui étaient coupables de ces crimes étaient bannis. Les lois permettaient la pluralité des femmes ; le climat y portait, et le gouvernement y encourageait.

« Le mérite militaire était le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages ou conquérans. A la guerre, les Tlascalans portaient dans leurs carquois deux flèches, sur lesquelles étaient gravées les images de leurs anciens héros. On commençait le combat par lancer une de ces flèches, et l'honneur obligeait à les reprendre.

« Dans la ville, ils étaient vêtus ; mais ils se dépouillaient de leurs habits pour combattre.

« On vantait leur bonne foi et leur franchise dans les traités, et entre eux, ils honoraient les vieillards.

« Leur pays, quoiqu'inégal, quoique peu étendu, quoique médiocrement fertile, était fort peuplé, assez bien cultivé, et l'on y vivait heureux.

« Voilà les hommes que les Espagnols ne daignaient pas admettre dans l'espèce humaine. Une des qualités qu'ils méprisaient les plus chez les Tlascalans, c'était l'amour de la liberté. Ils ne trouvaient pas que ce peuple eût un gouvernement, parcequ'il n'avait pas celui d'un seul, ni une police, parcequ'il n'avait pas celle de Madrid, ni des vertus, parce qu'il n'avait pas leur culte, ni de l'esprit, parce qu'ils n'avaient pas leurs opinions.

« Jamais, peut-être, aucune nation ne fut idolâtre de ses préjugés au point où l'étaient alors, où le sont peut-être encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisaient le fond de toutes leurs pensées, influaient sur leurs jugemens, formaient leur caractère. Ils n'employaient le génie ardent et vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une

foule de sophismes pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme et plus subtile. Ils étaient attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnaissaient qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fût jamais, ils auraient traité les Chinois comme des bêtes, et partout ils auraient outragé, opprimé, dévasté.

« Malgré cette manière de penser si hautaine et si dédaigneuse, les Espagnols firent alliance avec les Tlascalans, qui leur donnèrent six mille soldats pour les conduire et les appuyer.

« Avec se secours, Cortez s'avançait contre Mexico, à travers un pays abondant, arrosé, couvert de bois, de champs cultivés, de villages et de jardins. La campagne était féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyait une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'espèces nouvelles. La nature était différente d'elle-même, et n'en était que plus agréable et plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supportables, entretenaient la parure et la fécondité de la terre. On voyait dans le même canton, des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits : on semait dans un champ le grain qu'on moissonnait dans l'autre.

« Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchaient pas. Ils voyaient l'or servir d'ornemens dans les maisons et dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles et leurs personnes ; ils ne voyaient que ce métal. Semblables à ce Mamona, dont parle Milton, qui, dans le ciel, oubliant la divinité même, avait toujours les yeux fixés sur le parvis qui était d'or.

« Montézuma, que ses incertitudes, et, peut-être, la crainte de commettre son ancienne gloire, avait empêché

d'attaquer les Espagnols à leur arrivée, de se joindre depuis aux Tlascalans plus hardis que lui, d'assaillir enfin des vainqueurs fatigués de leur propres triomphes. Montézuma, dont les mouvemens s'étaient réduits à détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même. Il commandait à trente princes, dont plusieurs pouvaient mettre sur pied des armées. Ses richesses étaient considérables, et son pouvoir absolu. Il paraît que ces sujets avaient quelques connaissances et de l'industrie. Ce peuple était guerrier et rempli d'honneur.

« Si l'empereur du Mexique eût su faire usage de ses moyens, son trône eut été inébranlable; mais ce prince, oubliant ce qu'il se devait, ce qu'il devait à sa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvait accabler les Espagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de leur discipline et de leurs armes, il voulut employer contre eux la perfidie.

« Il les comblait à Mexico, de présens, d'égards, de caresses, et il faisait attaquer la Véra-Cruz, colonie que les Espagnols avait fondée dans le lieu où ils avaient débarqué pour s'assurer une retraite, ou pour recevoir des secours. *Il faut,* dit Cortez à ses compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner* ces barbares *par une action d'éclat : j'ai résolu d'arrêter l'empereur, et de me rendre maître de sa personne* : ce dessein fut approuvé. Aussitôt accompagné de ces officiers, il marche au palais de Montezuma, et lui déclare qu'il faut le suivre ou se résoudre à périr. Ce prince, par une faiblesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il fut obligé de livrer au supplice les généraux qui n'avaient agi que par ses ordres; et il mit le comble à son avilissement, en rendant hommage de sa couronne au roi d'Espagne.

Au milieu de ces succès, on apprend que Narvaez vient d'arriver de Cuba avec huit-cens fantassins, avec quatre-vingts chevaux, avec douze pièces de canon, pour prendre le

commandement de l'armée, et pour exercer des vengeances. Ces forces étaient envoyées par Velasques, mécontent que des aventuriers, partis sous ses auspices, eussent renoncé à toute liaison avec lui, qu'ils se fussent déclarés indépendans de son autorité, et qu'ils eussent envoyé des députés en Europe, pour obtenir la confirmation des pouvoirs qu'ils s'étaient arrogés eux-mêmes. Quoique Cortez n'eut que deux cent cinquante hommes, il marche à son rival, il le combat, le fait prisonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes puis, les leur rend en leur proposant de le suivre; il gagne leurs cœurs par sa confiance et sa magnanimité. Ces soldats se rendent sous ses drapeaux, et avec eux, il reprend, sans perdre un moment, la route de Mexico, où il n'avait pu laisser que cent cinquante Espagnols qui, avec ses Tlascalans, gardaient étroitement l'empereur.

« Il y avait des mouvemens dans la noblesse mexicaine, qui était indignée de la captivité de son prince; et le zèle indiscret des Espagnols, qui, dans une fête publique en l'honneur du pays, renversèrent les autels et massacrèrent les adorateurs et les prêtres, avaient fait prendre les armes au peuple.

« Les Mexicains avaient des superstitions barbares, et leurs prêtres étaient des monstres, qui faisaient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avaient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconnaissait comme tous les peuples policés, un Etre suprême, une vie avenir, avec ses peines et ses récompenses; mais ces dogmes sublimes étaient mêlés d'absurdités, qui les rendaient incroyables.

« On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés des plus absurdes barbaries; mais il ne fallait pas les détruire par de plus grandes cruautés; il ne fallait pas se jeter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, et l'égorger; il ne fallait pas assassiner les nobles pour les dépouiller.

« Cortez à son retour à Mexico, trouva les siens assiégés

dans le quartier où il les avait laissés ; c'était un espace assez vaste pour contenir les Espagnols et leurs alliés, et entouré d'un mur épais, avec des tours placées de distance en distance. On y avait disposé l'artillerie le mieux qu'il avait été possible, et le service s'y était fait avec autant de régularité et de vigilance, que dans une place assiégée ou dans le camp le plus exposé. Le général ne pénétra dans cette espèce de forteresse, qu'après avoir surmonté beaucoup de difficultés ; et quand il y fut enfin parvenu, les dangers continuaient encore. L'acharnement des naturels du pays était tel qu'ils hasardaient de pénétrer par les embrasures du canon, dans l'azile qu'ils voulaient forcer.

« Pour se tirer d'une situation si désespérée, les Espagnols ont recours à des sorties ; elles sont heureuses sans être décisives. Les Mexicains montrent un courage extraordinaire, ils se dévouent à une mort certaine. On les voit se précipiter nus et saus défense dans les rangs de leurs ennemis pour rendre leurs armes inutiles ou pour les leur arracher. Tous veulent périr pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendaient y régner.

« Le combat le plus sanglant se donne sur une élévation dont les Américains s'étaient emparés, et d'où ils accablaient de traits plus ou moins meurtriers, tout ce qui se présentait. La troupe chargée de les déloger, est trois fois repoussée ; Cortez s'indigne de cette résistance, et, quoiqu'assez grièvement blessé, veut se charger lui-même de l'attaque. A peine est-il en possession de ce poste important, que deux jeunes Mexicains jettent leurs armes et viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genoux à terre dans la posture de supplians, le saisissent et s'élancent avec une extrême vivacité dans l'espérance de le faire périr en l'entraînant avec eux. Sa force ou son adresse le débarrasse de leurs mains, et ils meurent victimes d'une entreprise généreuse et inutile.

« Cette action, mille autres d'une vigueur pareille, font desirer aux Espagnols, qu'on puisse trouver des moyens de

conciliation. Montezuma, toujours prisonnier, consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple, et il se montre avec tout l'appareil de son trône sur la muraille, pour engager ses sujets à cesser les hostilités. Leur indignation lui apprend que son règne est fini, et les traits qu'il lui lancent, le percent d'un coup mortel.

« Un nouvel ordre de choses suit de près cet évènement tragique. Les Mexicains voient à la fin que leur plan de défense, que leur plan d'attaque sont également mauvais, et ils se bornent à couper les vivres à un ennemi que la supériorité de sa discipline et de ses armes rend invincible. Cortez ne s'aperçoit pas plutôt de ce changement de système, qu'il pense à se retirer chez les Tlascalans.

« L'exécution de ce projet exigeait une grande célérité, un secret impénétrable, des mesures bien combinées. On se met en marche vers le milieu de la nuit; l'armée défilait en silence et en ordre sur une digue, lorsque son arrière-garde fut attaquée avec impétuosité par un corps nombreux, et ses flancs par des canaux distribués aux deux côtés de la chaussée. Si les Mexicains qui avaient plus de force qu'ils n'en pouvaient faire agir, eussent eu la précaution de jeter des troupes à l'extrémité des ponts qu'ils avaient sagement rompu, les Espagnols et leurs alliés auraient tous péri dans cette action sanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne sut pas profiter de tous ses avantages, et ils arrivèrent enfin sur les bords du lac, après des dangers et des fatigues incroyables. Le désordre où ils étaient les exposaient encore à une défaite entière; une nouvelle faute vint à leur secours.

« L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étaient restés les maîtres, qu'ils aperçurent parmi les morts un fils et deux filles de Montezuma, que les Espagnols emmenaient avec quelques autres prisonniers : ce spectacle les glaça d'effroi.

L'idée d'avoir massacré les enfans après avoir immolé le père, était trop forte, pour que des âmes faibles et énervées

par l'habitude d'une obéissance aveugle, pussent la soutenir. Ils craignirent de joindre l'intrépidité au régicide, et ils donnèrent à de vaines cérémonies funèbres, un temps qu'ils devaient au salut de leur patrie.

« Durant cet intervalle, l'armée battue, qui avait perdue son artillerie, ses munitions, ses bagages, son butin, cinq ou six cens Espagnols, deux mille Tlalcalans, et à laquelle il ne restait pas un soldat qui ne fut blessé, se remettait en marche. On ne tarda à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la valée d'Otumba. Le feu du canon et de la mousqueterie, le fer des lances et des épées n'empêchaient pas les Indiens, tout nus qu'ils étaient, d'approcher et de se jeter sur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur allait céder au nombre, lorsque Cortez décida de la fortune de cette journée. Il avait entendu dire que dans cette partie du nouveau-monde, le sort des batailles dépendait de l'étendart royal. Ce drapeau, dont la forme était remarquable, et qu'on ne mettait en campagne que dans les occasions les plus importantes, était assez près de lui. Il s'élance avec ses plus braves compagnons pour le prendre; l'un d'eux le saisit et l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage, ils prennent la fuite, en jetant leurs armes. Cortez poursuit sa marche, et arrive sans obstacles chez les Tlascalans.

Il n'avait perdu ni le dessein ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique; mais il avait fait un autre plan. Il voulait se servir d'une partie des peuples pour assujétir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico, favorisaient ce projet et les moyens de l'exécuter.

« L'empire était électif, et quelques rois ou caciques étaient les électeurs. Ils choisissaient d'ordinaire un d'entre eux. On lui faisait jurer que tout le temps qu'il serait sur le trône, les pluies tomberaient à propos, les rivières ne causeraient point de ravages, les campagnes n'éprouveraient point de

13.

stérilité, les hommes ne périraient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvait tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre était-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs de l'Etat venant presque toujours des désordres de l'administration il devait régner avec tant de modération et de sagesse, qu'on ne put jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une punition de ses déréglemens.

« Dès que l'Empereur était installé, il était obligé de faire la guerre et d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince quoiqu'électif, était fort absolu, parce qu'il n'y avait point de lois écrites, et qu'il pouvait changer les usages reçus.

« Presque toutes les formes de la justice et les étiquettes de la cour étaient consacrées par la religion.

« Les lois punissaient les crimes qui se punissent par-tout, mais les prêtres sauvaient souvent les criminels.

« Il y avait deux lois propres à faire périr bien des innocens, et qui devaient appésantir sur les Mexicains le double joug du despotisme et de la superstition. Elles condamnaient à mort ceux qui auraient blessé la sainteté de la religion, et ceux qui auraient blessé la majesté du prince. On voit combien des lois si peu précises facilitaient les vengeances particulières, ou les vues intéressées des prêtres et des courtisans.

« On ne parvenait à la noblesse, et les nobles ne parvenaient aux dignités que par des preuves de courage, de piété et de patience. On faisait dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées; et ensuite ces nobles, auxquels il en avait tant couté pour l'être, se dévouaient aux fonctions les plus viles dans les palais des empereurs.

« Cortez pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique il y en aurait qui secoueraient volontiers le joug et s'associeraient aux Espagnols. Il avait vu combien les

Mexicains étaient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, et combien les empereurs faisaient sentir durement leur puissance. Il s'était aperçu que la plupart des provinces détestaient la religion de la capitale, et que, dans Mexico même, les grands, les hommes riches, en qui l'esprit de société diminuait la férocité des préjugés et des mœurs du peuple, n'avaient plus que de l'indifférence pour cette religion, plusieurs d'entre les nobles étaient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

« Depuis six mois, Cortez mûrissait, en silence, ses grands projets lorsqu'on le vit sortir de sa retraite, suivi de cinq cent quatrevingt-dix Espagnols, de dix mille Tlascalans, de quelques autres troupes indiennes, amenant quarante chevaux, et traînant huit ou neuf pièces de campagnes. Sa marche vers le centre des Etats mexicains fut facile et rapide. Les petites nations, qui auraient pu la retarder ou l'embarrasser, furent toutes aisément subjuguées, ou se donnèrent librement à lui. Plusieurs des peuplades qui occupaient les environs de la capitale de l'empire, furent aussi forcées de subir ses lois ou s'y soumirent d'elles-mêmes.

« Des succès propres à étonner même les plus présomptueux, auraient dû naturellement livrer tous les cœurs au chef intrépide et prévoyant dont ils étaient l'ouvrage.

« Il n'en fut pas ainsi. Parmi ses soldats espagnols, ils s'en trouvait un assez grand nombre qui avaient trop bien conservé le souvenir des dangers auxquels ils avaient si difficilement échappé. La crainte de ceux qu'il fallait courir encore les rendit perfides. Ils convinrent entre eux de massacrer leur général, et de faire passer le commandement à un officier, qui, abandonnant des projets qui leur paraissaient extravagans, prendraient des mesures sages pour leur conservation. La trahison allait s'exécuter, quand le remord conduisit un des conjurés aux pieds de Cortez. Aussitôt ce génie hardi, dont les événemens inattendus développaient de

plus en plus les ressources, fit arrêter, juger et punir Villafagna, moteur principal d'un si noir complot, mais après lui avoir arraché une liste exacte de tous ses complices. Il s'agissait de dissiper les inquiétude que cette découverte pouvait causer. On y réussit, en publiant que le scélérat a déchiré un papier qui contenait, sans doute, le plan de la conspiration ou le nom des associés, et qu'il a emporté son secret au tombeau, malgré la rigueur des supplices employés pour le lui arracher.

« Cependant, pour ne pas donner aux troupes le temps de trop réfléchir sur ce qui vient de se passer, le général se hâte d'attaquer Mexico, le grand objet de son ambition et le terme de l'espérance de l'armée. Ce projet présentait de grandes difficultés. Des montagnes, qui, pour la plupart, avaient mille pieds d'élévation, entouraient une plaine d'environ quarante lieues. La majeure partie de ce vaste espace était occupé par des lacs qui communiquaient ensemble. A l'extrémité septentrionale du plus grand, avait été bâtie dans quelques petites îles, la plus considérable cité qui existât dans le Nouveau-Monde, avant que les Européens l'eussent découvert. On y arrivait par trois chaussées plus ou moins longues, mais toutes larges et solidement construites. Les habitans des villages trop éloignés de ces grandes voies s'y rendaient sur leurs canots.

« Cortez se rendit maître de la navigation par le moyen de petits navires dont on avait préparé les matériaux à Tlascala; et il fit attaquer les digues par Sandoval, par Alvarado et par Olid, à chacun desquels il avait donné un nombre de canons, d'Espagnols et d'Indiens auxiliaires.

« Tout était disposé de longue main pour une résistance opiniâtre. Les moyens de résistance avaient été préparés par Quettavaca, qui avait remplacé Montézuma, son frère; mais la petite vérole portée dans ces contrées par un esclave de Narvaez, l'avait fait périr; et lorsque le siège commença, c'était Guatimosin (ou Qualutimoc) qui tenait les rênes de l'empire.

» Les actions de ce jeune prince furent toutes héroïques et toutes prudentes. Le feu de ses regards, l'élévation de ses discours, l'éclat de son courage faisaient sur ces peuples l'impression qu'il désirait. Il disputa le terrain pied à pied, et jamais il n'en abandonna un pouce qui ne fût jonché des cadavres de ses soldats et teint du sang de ses ennemis... Cinquante mille hommes, accourus de toutes les parties de l'empire à la défense de leur maître et de leurs dieux, avaient péri par le fer ou par le feu; la famine faisait tous les jours des ravages inexprimables; des maladies contagieuses s'étaient jointes à tant de calamités, sans qne son âme eut été un instant, un seul instant ébranlée. Les assaillans, après cent combats meurtriers et de grandes pertes, étaient parvenus au centre de la place, qu'il ne songeait pas encore à céder. On le fit enfin consentir à s'éloigner des décombres qui ne pouvaient plus être défendues, pour aller continuer la guerre dans les provinces. Dans la vue de faciliter cette retraite, quelques ouvertures de paix furent faites à Cortez; mais cette noble ruse n'eut pas le succès quelle méritait; et un brigantin s'empara du canot où était le généreux et infortuné monarque.

« Un financier Espagnol imagina que Guatimosin avait des trésors cachés; et pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori, exposé à la même torture, lui adressait de tristes plaintes : Et moi, lui dit l'e mpereur, suis-je sur des roses? Mot comparable à tous ceux que l'histoire à transmis à l'admiration des hommes. Les Mexicains le rediraient à leurs enfans, si quelque jour ils pouvaient rendre aux Espagnols supplice pour supplice, noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aurait peut-être les actes de ses martyrs, les annales de ses persécutions. On y lirait sans doute, que Guatimosin fut tiré demi-mort d'un gril ardent, et que, trois ans après il fut pendu publiquement sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans et ses bourreaux.

« A peine les Castillans se virent-ils les maîtres du Mexique, qu'ils s'en partagèrent les meilleures terres, qu'ils réduisirent en servitude le peuple qui les avaient défrichées, qu'ils le condamnèrent à des travaux que sa constitution physique, que ses habitudes ne comportaient pas. Cette oppression générale excita de grands soulèvemens. Il n'y eut point de concert, il n'y eut point de chef, il n'y eut point de plan, et ce fut le désespoir seul qui produisit cette grande explosion. Le sort voulut qu'elle tournât contre les trop malheureux Indiens. Un conquérant irrité, le fer et la flamme à la main, se porta avec la rapidité de l'éclair d'une extrémité de l'empire à l'autre, et laissa partout des traces d'une vengeance éclatante dont les détails font frémir les âmes les plus sanguinaires. Il y eut une barbare émulation entre l'officier et le soldat à qui immolerait le plus de victimes, et le général lui-même surpassa peut-être en férocité ses troupes et ses lieutenans.

« Cependant, Cortez ne recueillit pas de tant d'inhumanités le fruit qu'il s'en pouvait promettre. Il commençait à entrer dans la politique de la cour de Madrid de ne pas laisser à ceux de ses sujets qui s'étaient signalés par quelque importante découverte, le temps de s'affermir dans leur domination, dans la crainte, bien ou mal fondée, qu'ils ne songeassent à se rendre indépendans de la couronne. Si le conquérant du Mexique ne donna pas lieu à ce système, du moins en fut-il une des premières victimes. On diminuait chaque jour les pouvoirs illimités dont il avait joui d'abord; et, avec le temps, on les réduisit à si peu de chose, qu'il crut devoir préférer une condition privée aux vaines apparences d'une autorité qu'accompagnaient les plus grands dégoûts.

« Cet Espagnol fut despote et cruel. Ses succès sont flétris par l'injustice de ses projets. C'est un assassin couvert de sang innocent, mais ses vices sont de son temps ou de sa nation, et ses vertus sont à lui. Placez cet homme chez les peuples anciens. Donnez-lui une autre patrie, une autre éducation, un autre esprit, d'autres mœurs, une autre religion;

mettez-le à la tête de la flotte qui s'avança contre Xercès; comptez-le parmi les Spartiates qui se présentèrent au détroit des Thermopyles, ou supposez-le parmi ces généreux Bataves qui s'affranchirent de la tyrannie de ses compatriotes, et Cortez sera un grand homme. Ses qualités seront héroïques, sa mémoire sera sans reproche. César, né dans le xv[e] siècle et général au Mexique, eût été plus méchant que Cortez. Pour excuser les fautes qui lui ont été reprochées, il faut se demander à soi-même ce qu'on peut attendre de mieux d'un homme qui fait les premiers pas dans des régions inconnues et qui est pressé de pourvoir à sa sûreté. Il serait bien injuste de le confondre avec le fondateur paisible qui, connaît la contrée, et qui dispose à son gré des moyens, de l'espace et du temps. » (*Extrait de Raynal.*)

(19) *Voyez* un fragment de Raynal, dans les notes du second tome.

(20) Quiroga, digne magistrat au nouveau monde, il y a deux cens ans, fut-il l'un des ancêtres du libérateur de l'Espagne?

Guacouzin, roi de Mechoacan, s'étant toujours montré l'ami des Espagnols, et sur-tout de Cortez, se rendit volontairement vassal du roi d'Espagne. A cette époque, en 1530, D. Nunio Gusman, chancelier du Mexique, où don Quiroga était juge, apprenant que sa cour lui retirait les sceaux pour ses excès, ses vols, ses cruautés, part tout-à-coup de Mexico avec cinq cens soldats, dix pièces de canon et six mille Indiens qu'il oblige à le suivre à Xalisco, dont il méditait la conquête : en passant par Mechoacan, il y fait prisonnier le roi Guacouzin, qui lui donnait l'hospitalité la plus franche; il s'empare de ses trésors, le fait ensuite brûler vif avec ses serviteurs, pour éviter leurs plaintes; et, pendant l'exécution, il dit, en se frottant les mains : « Un chien mort n'aboie plus. »

(21) Ces indiens de Tlascala étaient entraînés par leurs chefs, qu'avait séduis l'ambition d'une plus grande autorité et d'un pouvoir inamovible. D'ailleurs, en tout pays, il y a beaucoup d'hommes qui ne sont pas de leur pays.

(22) Cortez, à cette époque, avait doublé ses forces par le secours que Narvaez lui avait amené sans le vouloir.

(23) La *manchette* est un sabre à deux tranchans, dont la *négrillerie*, comme disaient certains colons, fit un terrible usage à Saint-Domingue contre ses oppresseurs.

(24) Une note du tome second est consacrée à la *littérature* de ces peuples sauvages.

(25) J'ai écrit les mots *indigènes*, dit notre voyageur, comme les Mexicains les prononcent encore ; et leur langue m'est familière. Il est cependant impossible de figurer exactement cette prononciation, parce que le type natal des lettres indiennes n'a pas la fixité de nos caractères.

(26) Le républicain sermoneur, trop aveuglé par son opinion, ne voit pas qu'en faisant un juste éloge de ce guerrier pour son désintéressement, il loue en même temps l'homme qui venait d'asservir ces tribus libres, au profit d'un prince absolu. Malgré cette remarque, on reconnaît de la grandeur dans ce général Indien, en lui voyant étouffer l'intérêt et surmonter l'ambition.

(27) Il y avait ici une quatrième lacune, qui se trouve remplie par la sixième note.

(28) J'ai assisté au long siége de Sarragosse, et, malgré moi, j'ai pensé à celui de Mexico.

(29) Cortez ordonna à ses sujets de ne faire aucun mal à l'empereur Quahutimoc ou Guatimosin, en s'emparant de sa personne, parcequ'il voulait l'employer à la reddition de sa capitale en ruines, qui résistait encore.

(30) Le conquérant, pour prendre Mexico, avait deux cent mille Indiens et neuf cents Espagnols, y compris ceux de Narvaez.

(31) Ce sublime courage des femmes mexicaines, fut égal à celui des françaises aux siéges de Longwi, Thionville, Lille, Grandville et Nantes. Est-il quelque trait d'héroïsme dont les femmes ne soient capables? L'amour de la patrie est souvent plus vif dans leur cœur que dans celui d'un trop grand nombre d'hommes, à qui, surtout le reste des sentimens moraux, elles pourraient donner encore d'inutiles exemples.

(32) Pour éviter des périphrases, j'ai cru devoir conserver des expressions néologiques, dont l'énergie, d'ailleurs, *s'harmonise* avec la clarté.

(33) Les hommes du Mexique étaient d'une taille médiocre; la couleur de leur teint tirait sur celle du poil de lion; ils avaient les yeux grands et le front large. La taille et la couleur des femmes étaient peu différentes de celles des hommes : elles entretenaient leurs cheveux dans toute leur longueur, avec un soin extrême de les noircir par diverses sortes de poudre. Les femmes mariées se les liaient autour de la tête, et s'en faisaient un nœud sur le front; l'usage des filles était de les porter flottans, sur le sein et sur les épaules. Elles mettaient leur principale beauté dans la petitesse du front; et, par des onctions souvent réitérées, elles faisaient croître leurs cheveux jusque sur les tempes. Il ne manquait rien à la propreté des Mexicaines, elles se baignaient souvent, et cette habitude était si forte, qu'en sortant du bain chaud, elles entraient sans danger dans un bain froid, pour se farder ensuite avec un lait de grains et de semences, qui servait moins à les embellir qu'à les garantir, par son amertume, de la piqûre des moustiques.

(34) Outre les écoles publiques ouvertes dans les temples,

Montézuma faisait instruire dans l'un de ses palais ou de ses maisons de plaisance, les enfans de ses femmes et ceux de la noblesse.

(35) Il y a dit Voltaire, une géométrie cachée dans tous les arts de la main.

(36) La zoologie du Mexique est détaillée dans les notes du second tome.

(37) Chaque temple avait une école, où les jeunes garçons étaient instruits dans la religion, les lois, la gymnastique, le chant, la danse; et les prêtres, non moins savans qu'avides et barbares, étaient leurs seuls instituteurs.

Si les garçons recevaient une éducation sévère, les filles n'étaient pas élevées avec moins d'honneur et de retenue. Dès l'âge de quatre ans, on les formait dans la solitude, aux travaux de leur sexe, à la pratique de la vertu. Jamais les garçons et les filles ne mangeaient ensemble, avant de se marier. Les seigneurs observaient cette loi jusqu'au scrupule; leurs maisons étaient fort grandes; il y avait des jardins et des vergers, où l'appartement des femmes était séparé des autres édifices : celles qui faisaient un pas hors de leur enceinte étaient châtiées sévèrement. Dans leurs promenades mêmes, elles ne devaient jamais hausser les yeux, ni tourner la tête en arrière. Elles étaient punies lorsquelles quittaient le travail sans permission. On leur faisait regarder le mensonge comme un si grand vice, que pour une faute de cette nature, on leur fendait un peu la lèvre. Ah! que ces peuples étaient loin de la civilisation.

(38) Dans la première ivresse du triomphe, les Espagnols apportèrent peu de soins à dissimuler leurs avantages. Loin de faire mystère des richesses qu'ils découvraient de jour en jour, ils les publiaient avec ostentation, et, pendant quelques années, leurs plus célèbres historiens n'eurent pas d'autre objet; mais la politique se fit entendre, après avoir

été long-temps étouffée par la joie, et porta sa jalousie jusqu'à défendre aux sujets de l'Espagne, d'écrire ou de parler publiquement de ce qui se passait au Mexique. Ainsi l'on n'a guère d'autres lumières sur l'or et l'argent du pays, que celles qui se sont conservées dans les anciennes histoires, plus à quelques traits dont on est redevable aux voyageurs étrangers. Cependant la seconde partie de cet ouvrage, offrira sur les mines, une note intéressante.

(39) Les Créoles, en général, sont peu instruits, *grâce* au gouvernement des Espagnols, qui veut toujours, contrairement à l'Evangile, mettre, comme tant d'autres, la lumière sous le boisseau.

(40) L'architecture, en Amérique, est d'une médiocrité, qu'on remarque, d'ailleurs, chez tous les peuples où l'amour du commerce ne permet aux beaux arts qu'un rôle secondaire ; mais la religion est toujours dominante, surtout dans la nouvelle Espagne, et au Brésil : les Indiens eux-mêmes sont très-religieux.

Avant l'apparition du génie *invaseur*, leurs idées sur l'origine des choses, avaient des rapports singuliers avec les livres de Moïse. Ils racontaient que Dieu avait créé de terre un homme et une femme ; que ces deux modèles de la nature humaine, s'étant allé baigner, avaient perdu leur forme dans l'eau ; mais que leur auteur la leur avait rendue, avec un mélange de certain métaux, et que le monde était descendu d'eux ; que les hommes étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs et de leur origine, ils avaient été punis par un déluge universel, à l'exception d'un *prêtre* américain, nommé *Tezpi*, qui s'était mis avec sa femme et ses enfans dans un coffre de bois, où il avait aussi rassemblé quantité d'animaux et d'excellentes semences ; qu'après l'abaissement des eaux, il avait lâché un oiseau, nommé *aura*, qui n'était pas revenu, et successivement plusieurs autres qui ne s'étaient pas fait revoir ; mais que le plus petit et celui que

les Mexicains estiment le plus pour la variété de ses couleurs, avait reparu bientôt avec une branche d'arbre dans le bec. Les prêtres de Méchoacan portaient des tonsures, comme ceux de l'église romaine.

(41) A la réserve de *l'annulation*, cette aventure se répète assez souvent sur les bords de la Seine et de la Tamise.

(42) Le mancenillier est un arbre du genre des tithymales; le fruit, en pomme d'api, et le suc sont des poisons mortels : on prétend même que l'ombre de cet arbre, n'est pas moins vénéneuse et mortifère.

(43) Des avares aiment l'or pour l'or même, d'autres voient en lui le représentant de tous les biens. Quoiqu'il en soit, l'or est le sang du corps social, le citoyen qui n'en à pas, comme celui qui en a trop, sont des membres malades.

(44) Le goût des habitans de l'Amérique méridionale est extrême pour les confitures : on parle avec étonnement de la quantité de sucre et de miel qui se consomme dans chaque ville. Et des gouvernans, gobes-mouches, veulent y prendre les hommes avec du vinaigre.

(45) Faire des *siennes* est une expression vulgaire, qu'on a rendu piquante dans cette phrase : la justice fait souvent des siennes ; on l'a vu condamner un eunuque à des frais de gésine.

(46) Les notes du second volume de cet ouvrage offrent une description des fleurs et des fruits du Mexique.

(47) La pensée gouverne le monde ; la presse est son artillerie : ajoutons avec Barbaroux, que l'opinion est une virago ; personne ne peut lui faire violence.

(48) Le despotisme, dit le président Dupaty, peut bien avoir des satellites, mais non des serviteurs.

(49) A cette époque, et même de nos jours, les Espagnols

aisés s'affiliaient à un ordre religieux, en *revêtaient* l'habit dans certaines occasions, et ordonnaient qu'après leur mort on les ensevelît dans ce costume monacal.

(50) Voyez le second tome pour la description du Caïman, Crocodile ou Alligator; il y sera en action.

(51) « Nul ne peut, sous peine de mort, aborder, sans permission, cette *terre promise*, et on ne le permet, bien rarement, aux étrangers, que s'ils viennent la parcourir au profit des sciences qui n'offrent rien d'hostile ou de mystérieux. » (*Note du Rédacteur.*)

(52) Un tyran, quelqu'il fût, ne pourrait qu'apparaître, s'il n'était secondé par des millier de tyranneaux.

(53) Si les richesses, comme le dit Montaigne, viennent plutôt de l'ordre que de la recette, les moines devaient s'enrichir, car ils avaient tant d'ordre, qu'ils recevaient toujours sans dépenser. Certain prieur disait, en recevant une somme considérable : tout profite à l'économie. (L'Aristenète.)

(54) Il vaut mieux s'exposer à hospitaliser le diable, que de fermer sa porte aux malheureux. (Mercier.)

(55) Le Maringouin, espèce de moustique, diptère et sclerostome, est un cousin très-incommode en Amérique, comme en Afrique et en Asie.

(56) Celui qui le premier osa dire, il n'y a pas de Dieu, fut le plus grand ennemi de l'humanité. La peur avait créé les Dieux, la peur les a détruits, mais le Juge éternel et ses arrêts subsistent pour la terreur et la punition des scélérats.

(57) Une tête bien faite, s'accommode de tous les oreillers que la fortune lui présente. Vieillards, disait Mercier, faites-vous de jeunes amis, qui replacent votre oreiller dérangé par de vieux ennemis. Une bonne conscience, dit J.-J. Rousseau, est le meilleur des oreillers.

(58) Le Typhon, géant de la fable, n'est qu'une sorte d'ouragan pour la physique, qui donne aussi le même nom à une colonne d'eau soulevée par l'explosion des feux souterrains et autres vents qui l'accompagnent.

(59) Les psaumes de Bacchus ont eu pour traducteurs Anacréon, Horace, Piron, Collé, Piis et leur école.

(*) Napoléon était un grand *priseur*, disait un canonnier de l'ancienne garde, il a bien fait *fumer* les rois; et aujourd'hui, sur son rocher, lui est-il seulement permis de *priser* à son aise ?

La fortune du riche est comme le tabac du pauvre, l'usage en détruit la saveur, et ils ne peuvent s'en passer.

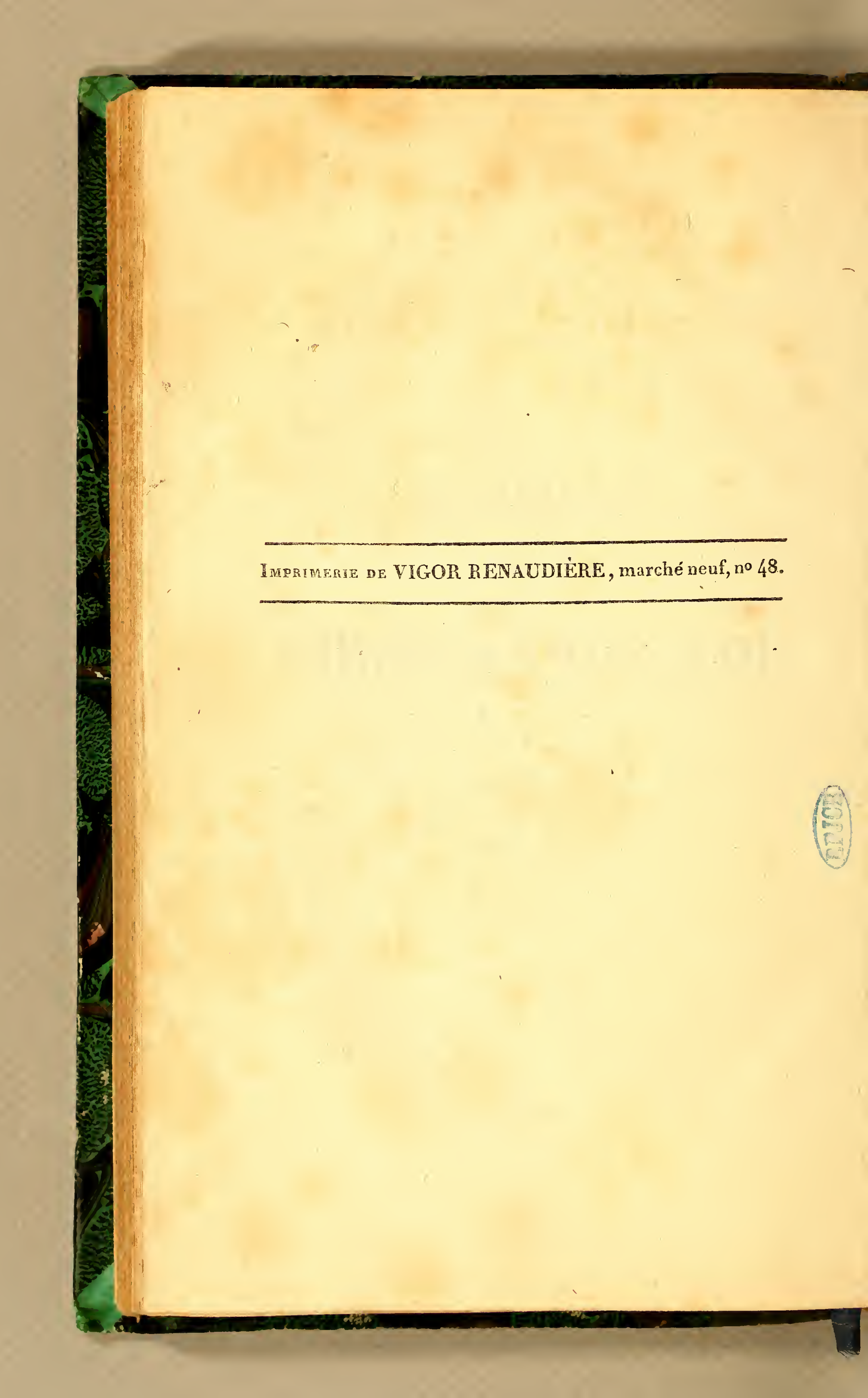
FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Du premier Volume.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



IMPRIMERIE DE VIGOR RENAUDIÈRE, marché neuf, nº 48.

MÉMOIRES

DE

BILLAUD-VARENNES,

EX-CONVENTIONNEL,

ÉCRITS AU PORT-AU-PRINCE EN 1818,

CONTENANT

LA RELATION DE SES VOYAGES ET AVENTURES DANS LE MEXIQUE, DEPUIS 1805 JUSQU'EN 1817;

AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET UN PRÉCIS DE L'INSURRECTION AMÉRICAINE, DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'EN 1820;

PAR M*******

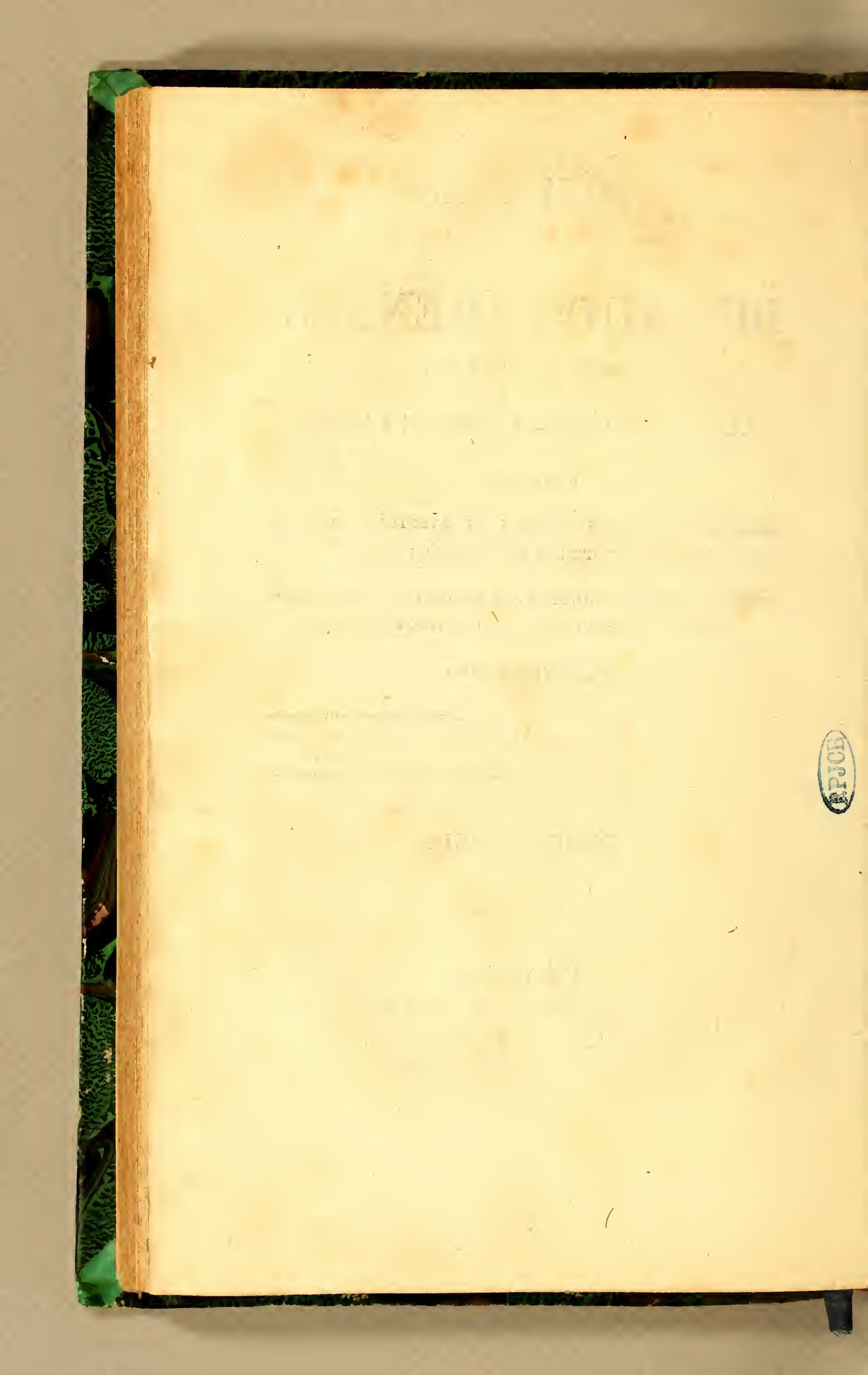
On connaît l'homme au Jeu et aux Voyages.
Prov. esp.

TOME SECOND.

PARIS,

CHEZ PLANCHER, Libraire, quai Saint-Michel, maison neuve des Cinq Arcades;
DOMÈRE, Libraire, même maison.

1821.



MÉMOIRES

DE

BILLAUD-VARENNES.

CHAPITRE PREMIER.

La Cavalcade. — Arrivée au Couvent.

Nous partîmes de St.-Christophe sur nos montures ordinaires, au bruit des tambours, des trompettes qui marchaient devant nous : arrivés au sommet d'un morne cultivé, nous découvrîmes la vallée où est bâti le Chiapa-Royal, environné de trois bourgades, dont celle nommée St.-Philippe était la seule que nous eussions à traverser.

Les terribles musiciens qui nous accompagnaient toujours, avertissaient assez, par leurs sons assommans, les habitans de ce premier endroit, que nous allions leur apparaître; j'ordonnai toutefois au plus bruyant de ces sonneurs *ineuphoniques* d'aller en estafette au bourg, pour qu'on nous préparât un second déjeûner, l'air froid de la monta-

gne ayant aiguisé de nouveau notre courageux appétit.

A cinq cents pas de-là, en descendant, à un détour boisé, nous aperçûmes tout-à-coup une vingtaine d'Indiens à cheval, fringans et lestes, avec plusieurs trompettes qui sonnaient devant eux. Au milieu du cortége était un jacobin replet, joufflu, monté sur une mule blanche, dont les harnois, comme nous le vîmes ensuite, étaient couverts d'or et de perles. A cet aspect, notre escorte mit pied à terre; nous voulûmes en faire autant, car on nous dit que le gros moine au teint fleuri, était le père Théotime, notre prieur; mais il nous cria aussitôt sur un ton jovial, en approchant de nous: « Restez, restez! nous sommes tous égaux ici, et moi je ne pourrais descendre ni remonter aussi facilement que vous ». Il nous donne ensuite la main, et ajoute en riant. « Je suis très-content de vous voir, messieurs les déserteurs; soyez les bien venus: on vous procurera plus d'agrémens à St.-Philippe où nous allons, que vous n'en auriez eu dans l'autre St.-Philippe, la triste capitale de ces maudites Philippines, où moi-même, il y a deux ans, je devais trouver un tombeau. »

Comme orateur de la brigade, je haranguai sa révérence dans un discours catholico-académique, dont elle fut, ou me parut très-satisfaite; et nous descendîmes ensuite joyeusement au bourg, dans lequel nos religieux ont une maison de plaisance, et près duquel les habitans, hommes et femmes, nous attendaient, pour nous offrir de gros bouquets de roses, nous en jeter d'effeuillées au visage, comme on en jette au nez des Rois, le beau jour de leur sacre, dont le nébuleux lendemain voit souvent naître des épines pour l'un et pour les autres. La jeunesse nous précéda, en dansant devant nous

au bruit de divers instrumens, tout le long d'une rue jonchée de feuilles d'orangers, ornée d'arcs de triomphe et de festons de fleurs, jusqu'à la porte de l'église, où la musique ayant cessé, le prieur monta dans la chaire, remercia les indiens de leur réception, et accorda des indulgences à tous ceux qui visiteraient, le dimanche suivant, la chapelle de St.-Philippe, où il y a un tronc pour les offrandes.

Nous quittons l'autel pour la table, et l'on nous sert vingt mets, arrosés tour-à-tour du bon vin de Xerès, que l'excellent supérieur avait fait apporter exprès pour nous. Déjeûnez bien, nous disait-il souvent, car vous dînerez mal, et ce sera à l'ombre... Le mot de cette énigme nous fut donné au monastère.

Mais nous partons pour nous y rendre, en cavalcade, au carillon des cloches, avec la même pompe, le même bruit qu'à notre entrée. A une portée de fusil de la ville royale, notre chef congédie les indiens, parce que la maison où nous devions être traités différemment n'était pas éloignée, et parce qu'il n'est pas permis de montrer dans la ville le faste qu'on étale à la campagne, où les prieurs des deux couvens ont le train de l'évêque, qui ne le souffre pas dans la cité (1).

Dès que l'escorte a tourné bride, le général, qu'accompagne son secrétaire, fait faire halte, former le cercle, comme le caporal qui transmet l'ordre, tire de sa poche un écrit, qui sentait l'ambre et aurait pu sentir le poivre, et nous donne lecture de ce qui suit :

« Comme il est avéré que les frères Cyrille de Renada, Thadéo de Borés, Thomé de Toledo, Chrisostôme d'Iju, Mathias d'Orunza et Policarpe

Varennas (le *de* ne manque qu'à moi seul), ont frauduleusement abandonné leur supérieur légitime, don Antonio Gingalès, sur le chemin des Philippines, et sont venus sans sa permission dans la province monastique de Chiapa-Royal, nous ne pouvons en consience les admettre parmi nos frères, qu'ils n'aient subi auparavant la punition de leur faute... *Pour quoi* nous ordonnons à don prieur qu'aussitôt qu'ils seront entrés dans le couvent, il ait à les y faire renfermer deux à deux, pendant trois jours, sans leur permettre d'en sortir, si ce n'est pour aller au réfectoire, où ils recevront à midi, le pain et l'eau que prescrit l'ordonnance, avec la *discipline*, à la volonté du prieur, laissant au reste à sa prudence le soin de leur santé ».

Signé, DON ALVAR.

Le voilà donc connu ce secret.... peu terrible; car excepté la discipline que je ne saurais digérer, le pain et l'eau sont *digérables* dans un carême de trois jours; et puis notre prieur, qui se porte si bien, ne voulant pas que notre mine soit la critique de la sienne, aura *soin de notre santé.*

Tel fut le commentaire qu'il fit lui-même sur l'arrêt qui réglait notre pénitence. Elle apaisera nos créoles, ajouta-t-il, ou ils feront semblant, du moins, d'en être satisfaits; et vous devez être certains d'obtenir par la suite un agréable avancement.

Nous voici dans le monastère, qui est aussi riche que vaste. Une partie des jacobins nous accueille avec joie, l'autre nous envisage de mauvais œil... Je ne fais point cette observation parce qu'il y avait deux borgnes parmi ces indigènes. On nous conduit dans nos cellules; et, un quart-d'heure après,

nous sommes amenés au réfectoire. Là, le prieur donne lecture à tous de la sentence, et la majorité des voix, où il mêle la sienne, qui en vaut quatre, nous épargne la discipline. Mais la cloche du dîner sonne, tous les religieux disent leur *Benedicite*, se mettent promptement à table, et nous autres Jonas des Philippines, comme nous appellent déjà quelques créoles, par allusion au prophète qui jeûna autrefois dans le ventre d'une baleine, nous sommes obligés de nous asseoir sur le carreau, à la manière des tailleurs, et d'accepter un pain, avec un pot d'eau claire, pour tout potage, dont nous buvons gaîment après deux amples déjeûners, sans compter ce qui doit les suivre.

Il est bon d'observer que nous avions auprès de nous un compagnon de pénitence, jacobin, né à Chiapa, qui éprouvait ce léger châtiment pour certaine correspondance avec une religieuse : il nous regardait d'un œil sombre, et murmurait en mangeant son pain sec : *Des Jonas désobéissans. Le facit indignatio nato* me revint en mémoire, et je détachai tout haut ces hexamètres :

Si monialis amor te turpia scribere fecit,
Ecce tibi gelidæ præbent medicamina limphæ.

Notre amoureux n'entendait pas la langue de Tibulle, car il me répondit en espagnol, d'aller prendre moi-même *médecine* avec une *nymphe*; mais d'autres moines castillans, le père cellerier entr'autres, comprenant ce latin, bon ou mauvais, retinrent le distique, qui fit fortune; tant une ombre d'instruction est rare en ce pays, même parmi les hommes dont la science doit éclairer le zèle !

Rentrés dans nos cellules, chambres qui, comme on sait, ne sont pas grandes, nous y reçûmes la visite

de tous les moines espagnols : ils étaient *à la queue* pour nous demander des nouvelles du cher pays, dont je ne disais rien, par une assez bonne raison ; mais je leur parlais de Cayenne où j'avais voyagé dans ma jeunesse *pour ma santé*, et ils ne savaient pas combien cette île est insalubre. Dailleurs nul ne venait nous voir sans être muni de *l'amphore* ; on se divertissait au lieu de raisonner. Ces trois jours de prison, que nous passâmes au surplus dans un repos canonical, sans aller à matines, furent pour nous comme trois jours passés à la cour du roi de Cocagne.

CHAPITRE II.

Je redeviens Maître d'école. — Le Gentillâtre.

Or le distique improvisé fut rapporté au bienveillant prieur, qui le cita au bon provincial, qui en fit part au vieil inquisiteur, qui vint le lire au noble évêque, lequel m'ayant fait appeler auprès de lui, s'entretint avec moi d'instruction publique : nous parlâmes latin ; et, franchement je vis, à certains solécismes, que j'étais, sur ce point, plus ferré que son éminence. Quoi qu'il en soit, elle daigna m'assurer sa protection, et me donner l'expectative d'un honnête vicariat.

En attendant, don Théotime me pria d'agréer l'emploi d'instituteur des enfans que les habitans de Chiapa envoyaient à leurs frais apprendre dans notre couvent la grammaire espagnole et la langue latine ; instruction d'un grand rapport pour la caisse des jacobins : cette place pénible et *inavantageuse* ne me souriait guère ; j'en avais déjà exercé

une presque semblable à la Guyane, avec beaucoup de peine et très-peu de profit; mais il fallait continuer d'être agréable à notre chef; et j'acceptai l'emploi, en m'adjoignant don Chrisostôme, le plus instruit de mes cinq compagnons, après don Cyrillos, qui dédaignait tout emploi subalterne.

Vingt mois de résidence à Chiapa-Royal et dans ses environs, devaient me procurer des notions exactes sur la province dite de Chiapa, mais qui en renferme deux autres, celles de Zoques et de Seldales : ces notes détaillées rentrent dans les matériaux qui m'aideront à composer la *Description générale de l'Amérique* soumise *naguère* à l'Espagne. Ne sortant plus de mon itinéraire, parce que cet ouvrage excéderait mon plan, m'éloignerait d'un but philosophique, et pourrait nuire à l'intérêt de mon autre tableau, je ne décrirai point ici ces trois provinces ou intendances; je dirai même peu de chose de la ville où je fus trop long-temps pédagogue (2), attendu qu'elle n'offre rien de remarquable.

On y peut remarquer pourtant, ce qui n'est rien, les gentilshommes, dont l'ignorance, l'air capable, l'orgueil, la fanfaronnerie, sont passés en proverbe dans la province. Presque tous, les plus gueux comme les plus aisés, car l'opulence est rare à Chiapa-Royal, veulent descendre, ainsi qu'à Mexico, des premiers conquérans, voire même des ducs d'Espagne; et leur langage, leurs mœurs, leur esprit et leurs goûts sont plus communs et plus grossiers que ceux des indiens.

Les premières familles portent aussi les noms de Cortez, de Solis, de Velasco, de Zerna, de Mendose; et ceci me rappelle qu'en Amérique personne n'a daigné ou osé prendre le grand nom du

gênois Christophe : c'était bien assez, il est vrai, qu'un Améric Vespuce lui dérobât la gloire de nommer un monde nouveau qu'il avait inventé; mais si la liberté renaît, triomphe en Amérique, je crois que la reconnaissance la nommera enfin la *Colombine*. M......., en parlant du deuxième voyage d'un mortel créateur, fit cet alexandrin :

Il sort de son cachot pour agrandir le monde.

Je n'ai pas rencontré dans cette ville un homme instruit ou croyant l'être, qui sût parler français tant soit peu purement; et cette langue est pourtant aujourd'hui, plus que jamais, la langue universelle. Ceux qui l'entendent s'étonnaient de mon aisance à la parler et de la pureté de mon accent; ils demeuraient persuadés que j'avais habité la France, et ne se trompaient guère.

On ne me permettait d'instruire que des enfans de nobles. Un de ces gentillâtres, le seigneur don Thomas de Velasco, assez riche, mais très-avare et non moins ridicule, m'invita un jour à dîner dans son palais, qui ne serait pas même une maison bourgeoise au faubourg St.-Marceau. Il croyait, pour l'avoir entendu dire, que j'avais résidé chez le premier peuple du globe, et il me demanda, très-sérieusement, si le soleil, la lune et les étoiles étaient en France, de la même couleur qu'à Chiapa-Royal; si les français marchaient pieds-nus, comme les indiens; si l'on sacrifiait en France les prisonniers de guerre, comme autrefois les païens le faisaient à Mexico, (ici je fus tenté de lui en répondre que de tels sacrifices n'avait lieu aujourd'hui qu'en Angleterre;) si les françaises portaient leurs enfans dans leur sein plus long-temps que les espagnoles; si les amans de celles-ci n'étaient pas plus galans que ceux des autres(3). Je passe

sub silentio cinquante impertinences d'une pareille force, pour arriver à la dernière : il essuie ses moustaches, rince sa bouche, nétoie ses dents, et me dit d'un air vain : Trouverait on en France un ragoût aussi délicat que celui-ci ? Et il m'a régalé, pour mets unique, d'un plat de féverolles assaisonnées de poivre et d'ail !

Nota benè. La *gentilhommerie* est jalouse de sa noblesse, mais plus encore de son *maritalisme* ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit souvent vulcanisée par la *frocarderie*.

Celle-ci se compose de jacobins, et de franciscains, chez lesquels plus d'un nouveau jésuite s'est impatronisé.

Pour obtenir plutôt une petite cure, je m'étais perfectionné secrètement dans la théologie : je soutins plusieurs thèses publiquement contre un jésuite déguisé, qui aurait pu briller à la Sorbonne beaucoup mieux que l'ex-avocat, mais qui n'avait pas la parole quand il fallait improviser.

Notre dernière thèse fut soutenue en espagnol, dans notre église, et en présence d'un nombreux auditoire, composé de l'évêque, de nos supérieurs, des officiers civils, de bourgeois, de dames, de nobles et de moines des deux couvens : cette thèse roula sur la naissance de la Vierge-Marie, que les jésuites avec leur Suarez, les Cordeliers et les Scotistes prétendent être née exempte du péché de nos premiers parens ; opinion qui n'est pas celle de St.-Thomas d'Aquin, cet ange de l'école.

Quand mon antagoniste, le plus savant des franciscains ou cordeliers, eut achevé sa dissertation, qu'il lut péniblement et froidement, quoique fort bonne, et qui fut applaudie très-vivement

par les jésuites, très-machinalement par le reste de l'assemblée, qu'entraînaient les *ignaciens*, je m'élançai à mon tour dans la chaire, où m'imaginant être encore à la tribune de la Convention, je soutins, d'abondance, avec le prestige du geste et d'une voix sonore, je soutins, moi, avec tous les thomistes, que la Sainte-Vierge était née dans le péché originel, comme tous les enfans du premier homme et toute leur postérité. Ce texte n'était pas fécond, et je parlais d'ailleurs contre mon propre sentiment; mais je connaissais les ressources de l'art *sorbonnical*, et je semai de fleurs le champ le plus aride. Je sus éblouir pour convaincre. N'étant pas très-modeste, j'avouerai que jamais je n'avais obtenu un succès plus brillant: les jésuites frappaient du pied, gesticulaient et se bouchaient ensuite les oreilles, pour échapper au bruit qui ravissait les miennes.

Cependant le premier des franciscains, vieux, mais terrible inquisiteur, se levant tout-à-coup, ramena le silence. — On ne peut soutenir, s'écria-t-il, de telles propositions, que dans les pays hérétiques, comme la Prusse, l'Angleterre, et aujourd'hui la France... — Mon frère, dit en l'interrompant don Théotime, l'autorité de St.-Thomas, de toute son école, vaut bien celle de Suarez... — J'ai, contre St.-Thomas, St.-Jérôme, deux papes et un million de jésuites. — Nous avons pour nous trente papes et les thomistes, qui n'ont pas éprouvé ni encouru le sort des *autres*... Ils renaîtront. — Peut-être.

Je n'avais pas quitté encore la tribune sacrée: voulant terminer la dispute, sentant aussi trop bien où l'assertion du jésuite inquisiteur pouvait aller un jour à mon égard, je fis un signe à mon prieur, et débitai, *ex-abrupto*, en flexible avocat, une

thèse contraire à celle qui venait d'obtenir tant d'accueil; je *palinodiai* tout mon premier discours, j'en fis un autre si pompeux et si fleuri encore, parce que le nouveau sujet, éminemment inspirateur, devenait bien plus favorable à des mouvemens oratoires, qu'on m'honora d'une triple bordée d'applaudissemens unanimes : l'évêque, don Alvar, don Théotime, l'inquisiteur lui-même m'accablèrent de complimens, et tous nos jacobins sourirent d'un air de triomphe, en regardant les cordeliers.

Après un tel succès, resterai-je maître d'école?.. Nos bons supérieurs voulurent me faire obtenir un emploi de prédicateur *officiel* dans la paroisse épiscopale du gouverneur et des autres autorités; mais ils furent barrés par une effroyable cabale, où trempèrent bientôt tous les moines, jusqu'à nos frères; je n'eus pas même l'avantage de reparaître dans la chaire du moutier de St.-Dominique, dont les sermoneurs ordinaires étaient, avant la thèse, souvent indisposés; mais elles les avaient guéris de toute espèce d'enrouement. Ainsi, par le moyen qui devait m'approcher de la petite cure, je la vis s'éloigner de ma pieuse ambition; et, dans mon zèle apostolique, j'en éprouvai d'autant plus de regret, que la moindre, dans ce pays, vaut la meilleure de l'Espagne, que celle d'une ville vaut même certain évêché, et que... je demeurais maître d'école.

CHAPITRE III.

Les Femmes insurgées — Une veuve Créole.

La plus grande partie du revenu de l'évêque de Chiapa provient des nombreuses offrandes qu'il perçoit dans les bourgs et les villages, où il va, une

fois l'année, faire récolte, c'est-à-dire, donner la confirmation aux enfans indiens : il donne et il reçoit; chaque petit soufflet lui vaut un cierge, pesant jusqu'à six livres, avec deux aunes de ruban, garni du haut en bas de réales ou d'escalins : les villageois mettent beacoup de vanité dans ces pieux tributs.

Don Bernard de Salas, l'un des prédécesseurs de l'évêque actuel, que je ne nomme pas, n'ayant pu louer sa science, recueillait dans cette moisson, jusqu'à seize cents piastres, en offrandes sonores, et sans compter les rubans à paillettes, ni les présens des confréries.

Ce prélat, un peu semblable aux nôtres, aimait fort les richesses; mais il avait de bonnes mœurs, il s'appliquait à réformer les désordres de son troupeau; et il lui en coûta la vie.

Les dames et les demoiselles de Chiapa - Royal croyaient, à cette époque, être sujettes à des faiblesses... d'estomac, si fortes, si cruelles, qu'il leur était tout-à-fait impossible d'assister aux offices, ni d'entendre une messe basse, sans prendre un petit verre de chocolat et sans manger un peu de confiture pour les fortifier. A cet effet, leurs esclaves avaient coutume de leur porter ce reconfort au milieu de la messe ou du sermon, ce qui ne pouvait avoir lieu sans causer dans l'église quelque confusion, sans interrompre à chaque instant le célébrant ou le prédicateur.

Voulant remédier à cet abus par des voies de douceur, l'évêque don Bernard exhorta plusieurs fois ces dames vaporeuses à s'abstenir de leur collation; mais la défense augmentant le plaisir, la désobéissance alla jusqu'à l'audace, et le prélat se vit forcé de faire placarder à la porte de son église

une ex-communication contre toute personne qui viendrait y boire ou manger pendant le service divin.

Cette rigoureuse mesure choqua extrêmement toutes les femmes, dont l'estomac était si faible, particulièrement les demoiselles, et une députation du sexe révolté alla déclarer aux chanoines que si son éminence ne révoquait son excommunication, et ne leur permettait de porter du soulagement à leurs faiblesses, elles étaient bien résolues à déserter la cathédrale, seule paroisse de la ville.

Ces bons prêtres, épouvantés d'un dépit qui les priverait de plus d'un bénéfice au profit des religieux, alléguèrent à don Bernard la mode du pays, la faiblesse des femmes et de leur estomac, l'aversion qu'elles auraient pour leur évêque, et le danger d'une mutinerie. « Ma vie n'est rien, leur répond-il, au prix de la gloire de Dieu et de celle de sa maison ; je saurai remplir mon devoir. »

Comme le sexe faible vit que son éminence s'obstinait dans une rigueur impolitique, mais pieuse, il s'entêta dans une résistance ferme, mais condamnable ; et l'église, malgré la fulmination, devint de plus en plus un café ou un restaurant. De tels excès forcèrent don Bernard d'ordonner aux chanoines d'enlever aux servantes les vases dans lesquels elles portaient du chocolat à leurs maîtresses ; mais celles-ci avaient leurs défenseurs, qui osèrent tirer l'épée contre des prêtres.

Bientôt les friandes rebelles, ne voulant pas se contenter, dans une église, du pain de la parole, abandonnèrent en effet la cathédrale, pour aller entendre la messe et le sermon, avec leurs sigisbés, dans les couvens où les moines les laissaient vivre à leur manière, ne les prêchant qu'à l'amiable sur

cette indisposition gastronomique, qui les enrichissait aux dépens des chanoines. Alors l'évêque se fâcha contre des jacobins si doux, des franciscains si mielleux, et fit publier un autre ordre *fulminatoire*, par lequel il était enjoint à tous les habitans de Chiapa de venir à la cathédrale; mais au lieu d'obéir, les femmes s'enfermèrent pendant un mois dans leurs maisons, s'y livrant à leur aise à toutes les douceurs dont un prélat rigide prétendait les sévrer.

Don Bernard, sur ces entrefaites, se vit atteint d'une épouvantable colique : on appela les médecins; ils déclarèrent qu'il avait pris un poison violent. Victime de son zèle, le digne prêtre pardonna aux cruels auteurs de sa mort, et pria Dieu de la leur pardonner aussi

Certaine demoiselle, ayant des liaisons très-familières avec un page de l'évêque, fut soupçonnée d'avoir engagé le jeune homme à lui donner une tasse de chocolat empoisonné. Des magistrats intègres eussent fait faire à ce sujet une information; mais la demoiselle était riche, et ils n'aimaient pas l'éminence. Peu de femmes plaignirent sa destinée; la plupart osaient dire que, puisqu'il avait témoigné une si grande aversion pour le chocolat qu'on buvait dans son église, celui qu'il avait pris dans sa maison n'avait pas dû s'accommoder à son tempérament.

Sa tragique aventure, dont tant de gens avaient pu rire, fit naître ce proverbe :(4) *Gardez-vous bien du chocolat de la Royale!* Je n'osais moi-même goûter de celui qui m'était offert, à moins d'être assuré de la vertu des dames qui m'invitaient à en prendre chez elles, ou qui m'en envoyaient. Comme elles sont, en général, fort adonnées à leurs plaisirs, elles pêchent souvent, avec de jolis

hameçons, les cœurs qu'elles convoitent ; mais si le vôtre est rebelle ou volage, prenez garde à la tasse de chocolat ou à la boîte de conserve !

Une veuve créole, qui venait quelquefois s'amender à mon tribunal et avait mis son fils à mon école, m'adressait par honnêteté de pareilles douceurs, et jamais je n'en éprouvai de souvenirs amers. Riche, d'une humeur enjouée, elle avait eu quinze ans, un lustre avant la prise de la Bastille ; ce qui lui procurait au moins la quarantaine, qu'elle n'acceptait pas. Elle eut un jour la complaisance de m'envoyer un singulier cadeau enveloppé dans un madras, qui contenait en outre des jasmins et des roses : je délie le mouchoir, et crois trouver parmi les fleurs un large pot de confitures ; mais je ne vois qu'un gros melon, sur lequel on avait gravé, avec la pointe d'un couteau, un cœur transpercé de deux flèches : on devine aisément l'intention du cœur qui vous en adresse un semblable.

Pour me montrer à l'avenir plus circonspect aux yeux de cette douairière, je lui renvoie le don réfrigérant, avec ces mots tracés auprès du cœur. *Un fruit si froid me glacerait.* Ma résolution et ma réponse, grâce à une indiscrétion de Chrisostôme, coururent bientôt dans la ville ; ce qui excita tellement le courroux de ma veuve, qu'elle m'ôta son fils et sa pratique, et promit en plusieurs rencontres de me jouer un tour de Chiapa.

Je me tins sur mes gardes, pendant le peu de temps qu'il me fallut passer encore dans ce pays malencontreux. Nous avions, il est vrai, des places, mais point de bénéfices, c'est-à-dire, jamais de cures. Si le petit frère Cyrille, assez joli garçon, en escamota une, c'est qu'il était fort bien avec une jeune dévote, qui n'était pas très-mal avec son

éminence. Pour les autres, voici leurs charges : J'étais éducateur ou plutôt magister ; Chrisostôme sous-maître et correcteur ; Thadéo chef du jardinage ; Thomé chef du cellier ; Mathias chef de la marmite. Tous ces emplois rapportaient plus ou moins ; mais si l'ambition domine dans les cours avec audace, elle règne dans les couvens avec fureur.

L'ennui, a dit Walpole, est le malheur des gens heureux. J'étais un malheureux instituteur, et je m'ennuyais comme un roi. Correspondant par chiffres avec les citoyens de Mexico, sous le couvert du bon prieur, je recevais, tous les trois mois, quelques nouvelles presque insignifiantes, qui me laissaient peu d'espérance de me revoir un jour dans cette capitale. Quant à la ville où mon individu végétait tristement depuis vingt mois, j'y trouvais mille gentilshommes contre un penseur, et parmi nos religieux, vingt moines pour un homme. Il résultait de ma position, que les fatigues d'un métier le plus utile et le moins profitable, que la monotonie de loisirs plus que fatigans, que la jalousie tracassière de nos moines créoles, que la vanité des promesses de monseigneur, et tant soit peu la crainte des menaces de notre veuve, auraient fini par me jeter dans la consomption, si enfin la protection de Don Alvar et du prieur ne m'eût offert le choix entre deux forts vicariats : acceptons, en attendant mieux.

Ils sont bien éloignés de notre monastère ; l'un des deux me séparrera de mes vénérables amis, de cinq à six bons camarades ; mais, en revanche il va me tenir loin des curieux, des sots, des envieux, qui, au couvent, comme à la ville, sont toujours en majorité : d'ailleurs, depuis long-temps, la fortune a juré de me faire voir du pays.

Jai obtenu pour Chrisostôme, une des deux places

vacantes, qu'un autre évêque met à la disposition de nos chers protecteurs; nous avons fait notre valise, reçu la bénédiction du vertueux provincial, embrassé le franc Théotime, salué la froide éminence, dit adieu aux chefs de cuisine, de jardinage et de sommellerie, en leur rcommandant les vrais principes; et, munis d'une bourse qui en renferme d'autres, nantis de bonnes lettres qui vantent nos vertus, nous partons, cette fois, sans tambours ni trompettes, pour Guatimala.

CHAPITRE IV.

Nouveau voyage. — Le Goître.

Si nous n'avions pas de musique en partant de la ville noble sur nos fringantes mules, nous n'en fûmes pas moins accompagnés, au point du jour, par le bruit des trois seules pièces d'artillerie qu'elle possède; mais cette salve de canon n'annonçait que la fête du gouverneur provincial.

Je reprends mon itinéraire. Théopisca, où nous descendîmes le soir chez le vicaire mon collègue, religieux créole, est une ville d'Indiens agréablement située, presqu'aussi étendue que celle où Boniface renia le jacobinisme, en jetant le froc aux orties pour une rose sans épines, mais un peu effeuillée. Le saint homme qui nous reçut, détestait notre chef et ne nous aimait guère : il ne laissa pas néanmoins de nous régaler en amis, connaissant le pouvoir que j'avais auprès du prieur; il voulut même nous conduire le lendemain jusqu'à Comitlano, couvent de franciscaines, chez lesquelles nous déjeûnames très-largement.

A Izquintenango, jolie ville indienne, fort commerçante, nous logeâmes chez un curé, nommé frère Pacôme, vieil espagnol, petit de taille, mais assez grand dans sa façon de vivre : il nous traita en chair et en poisson, comme si nous eussions été des Milon, des Gargantua. Les prêtres et les moines de ce pays sont plus savans dans la science d'Epicure, que dans celle de Saint-Jérôme. Il faisait tellement profession de pauvreté, qu'il n'avait pu encore, après neuf années de travaux apostoliques dans cette cure, amasser que dix mille piastres, qu'il avait envoyées à la Cour de Madrid, pour obtenir un modeste évêché.

Nous employâmes quatre jours à traverser, avec des guides, les monts d'Ocuchumatlana, logeant sous le chaume indien en de pauvres villages, excepté dans celui qu'on appelle Cantla. Tous ces Américains nous accueillaient civilement, même avec cordialité, en nous offrant des vivres, qui sont payés par une note de dépense qu'écrit le voyageur sur leur registre ; mais, ne voulant point abuser d'une loi arbitraire et tyrannique, si l'on peut s'exprimer ainsi sans faire un pléonasme, nous les obligions d'accepter, indépendamment de la note, une gratification. Ces pauvres Indiens sont forcés, comme je l'ai dit en parlant d'une autre province, par un ordre des magistrats et des évêques, à ces lourdes avances, que ne rembourse pas toujours le régidor fiscal ; et la plupart de ces Américains n'ont cependant qu'un médiocre champ de blé ou de maïs pour nourrir leur famille pendant toute l'année.

Arrivés à Cantla, nous fûmes hébergés par des religieux de la Merci, à qui appartient ce village. Ils n'auraient pu y subsister, tant il est misérable, sans une image de la Vierge dont il récitent les

miracles, ce qui leur attire souvent beaucoup de monde et leur procure des aumônes contre des indulgences. L'église est richement ornée, surtout le maître-autel où est la statue virginale dans un tabernacle d'argent, voilée de six rideaux brodés de perles et garnis de dentelle du plus haut prix : l'image est couronnée d'un diadême en or tout incrusté de pierres précieuses ; seize lampes d'argent pendent devant l'autel ; et je ne compte pas les chandeliers, les encensoirs, les soleils, les calices, soit en argent, soit en vermeil, ni tous les autres ornemens d'une égale richesse ; de sorte que ces monts cachent un grand trésor.

Quoiqu'ils ne soient pas de notre ordre, les quatre moines qui composent ce monastère nous reçurent fort bien, et, tout le long du jour, ne firent autre chose, sans doute par reconnaissance, que de nous conter les prodiges de l'image miraculeuse.

Nous mangeâmes, à Chaütla, dernier village de cette suite de montagnes, des raisins excellens, crûs sur des treilles ; ce qui nous fit juger que si l'on voulait cultiver dans ce pays la plante qui produit le fruit défendu aux Anglais, elle rendrait d'aussi bon vin que celui de Madère. Les villageois transportent ce raisin à Guatimala, éloigné de quarante lieues : on l'achète par rareté comme par excellence ; car depuis Tlascala jusqu'à la ville indigotière, il n'y en a pas d'aussi bon. Vive Noé! disait mon camarade, qui avait tellement rempli ses poches de ce doux fruit, qu'en le foulant au trot, il fit du vin pendant une heure ou deux.

Sacapula, bourgade où nous avons un couvent de notre ordre, est dans une vallée aussi riante que fertile. Le prieur espagnol nous reçut sous une

tonnelle, au bord d'un grand ruisseau qui, à dix lieues de là, devient une crique ou rivière. Nous reculâmes, malgré nous, à l'aspect de ce moine, avec une espèce d'horreur, en voyant une loupe qui couvrait toute sa poitrine du menton jusqu'à la ceinture, de manière qu'il ne pouvait baisser la tête. Il nous dit, après le souper, que cette infirmité lui était survenue depuis quinze ans, pour avoir bu de l'eau de la rivière, et nous venions d'en boire..... c'est-à-dire dans le potage. Il ajouta que cette eau n'agissait ainsi que sur ceux qui la buvaient froide; mais nous bûmes de fort bon vin (5), en plaignant ce pauvre homme, qui du reste est très-avenant.

Nous vîmes, en effet, que beaucoup d'Indiens de ce canton étaient chargés de ces énormes goîtres. Par la barbe de Saint-Antoine, me dit don Chrisostôme, j'aimerais cent fois mieux être bossu !

Logés, le lendemain, dans le bourg de Suchanpec, chez un riche marchand de cacao, nous apprîmes de lui que cette denrée y abonde, ainsi que le sel et les dattes, qui égalent au moins celles de Barbarie.

Saint-André, grand village au milieu d'une plaine, a quantité de fermes où l'on élève du bétail, où l'on recueille du froment, de superbe coton, de l'indigo, des fruits. Tous ces pays, en général, malgré le despotisme, *jettent un beau coton;* mais ce n'est pas pour ceux qui le cultivent.

La superstition, sœur de la tyrannie et sa servante, n'y prospère pas moins. Comme nous gravissions une haute montagne, dont le chemin, escarpé, raboteux, environné de précipices, mène à Sacualpa, la mule de louage que je montais pour ménager la mienne, se mit tout à coup à ruer, à se cabrer, à

sauter et à se lancer hors du chemin, sur le bord d'un abîme, dans lequel je serais encore, si un manglier protecteur ne m'en eût préservé, en arrêtant l'aveugle fureur de la bête.

Nos guides indiens se mirent aussitôt à crier : C'est un saint! miracle! c'est un saint! Et ils criaient si fort, qu'on eût dit qu'ils voulaient se faire entendre jusqu'à Rome, pour m'y faire canonniser.

CHAPITRE V.

L'auteur Saint malgré lui. — Des Oies.

Me voyant quitte pour la peur d'un si effroyable danger, Chrisostôme riait, tout en m'aidant à remonter sur mon palefroi ordinaire : ses ris et ma colère, fort indiguées d'un saint, n'empêchaient pas les guides et quelques autres indiens qui allaient à Sacualpa, de pousser de nouveau des cris assourdissans. Je ris bientôt moi-même ; mais je leur dis ensuite : « Mes enfans, si j'avais l'honneur d'être ce que vous dites, me serais-je emporté jusqu'à vous menacer de ce rotin, pour m'avoir donné uue mule récalcitrante, qui m'aurait envoyé dans l'autre monde, sans cet arbre qui m'a sauvé par hasard et non par miracle, bien que la Providence, arbitre du hasard, ait fait pour moi ce qu'elle aurait fait pour tout autre? » (6)

Ni la colère, ni les ris, ni la raison ne purent leur ôter la folle opinion de ma prétendue sainteté, parce que des pasteurs, peu dignes de leur ministère, leur avaient dit qne le courroux d'un prêtre était comme le souffle de la divinité : ils

voulurent en conséquence se mettre à genoux devant moi ; ce que j'eus peine à empêcher, en leur disant qu'on ne devait s'humilier ainsi que devant Dieu.

On s'expliqua enfin sur la cause de cette scène : ils avouèrent que l'animal quinteux n'était pas de leur connaissance, et qu'on le leur avait prêté, sans les avoir avertis de sa fougue, ni prévenus de ses caprices. Ils persistèrent, au surplus, dans leur entêtement de mule, à vouloir béatifier un malheureux pécheur.

En abordant Sacualpa, où les gens qui nous précédaient avaient déjà semé le bruit qu'un saint allait paraître, nous vîmes beaucoup d'indiens accourir au devant de nous, criant *au saint*, comme nos guides, se mettant à genoux, en dépit de ma volonté, puis me baisant les mains, se relevant et courant dans les rues pour crier au miracle. Tant de simplicité me fâchait fort; mais, plus ils me voyaient refuser un honneur si rare de nos jours, plus ils m'en croyaient digne et s'efforçaient de m'affubler d'une auréole usurpatrice.

Nous étions arrivés devant l'église, desservie par notre ordre : je me sauvai au presbytère, pour demander asile au curé espagnol contre la gloire qui me persécutait. Il connaissait déja mon aventure ; il en rit aux éclats avec don Chrisostôme ; ce qui me fit penser à ces prêtres romains, qui ne pouvaient se rencontrer sans rire. — J'espère, dis-je à ce pasteur, que vous me cacherez ici jusqu'à demain : nous partirons avant le jour, puisque nous ne pouvons paisiblement poursuivre notre route. — Très volontiers, mon frère ; mais demeurez-y plus longtems, reposez-vous pendant une semaine : on viendra vous baiser les mains, et vous recevrez des présens. — Quoi ! vous imaginez que j'aurais

le front, l'impudence de commettre une escroquerie si revoltante? —*Elle est utile :* nous devons recevoir tous les honneurs que les indiens nous décernent, parce que, mon cher frère, tant que nous passerons pour des saints parmi eux, nous serons toujours en état de les gouverner aisément, de disposer de leurs personnes et de leurs biens... — Ces maximes, sans doute, sont pratiquées trop généralement depuis l'invention *utile* du premier capuchon; mais je serais un sycophante, si j'osais porter à ce point la fourberie et l'imposture.—Je n'ajoute qu'un mot : Telle est la volonté, la politique de nos chefs; morale ou non, il faut s'y conformer.

La prudence me défendait de trop fronder une politique pareille : je me rendis d'un air persuadé, ne connaissant pas l'homme contre lequel j'aurais pu engager une lutte victorieuse; mais je dis, en moi-même, ce curé là, je crois, n'est pas *le bon pasteur.*

Pendant que nous étions à table, où il me parut aussi vain que peu instruit, sa mulâtresse vint lui dire que tous les indiens de la paroisse se rendaient à l'église, pour voir le saint qui avait opéré un miracle sur la montagne.

En conséquence, même avant le dessert, l'Amphytrion se lève et dit : Allons, mes frères! Aussitôt, bon comédien, il prend un air modeste, Chrisostôme un air grave, et moi un air embarrassé, trop naturel à mon singulier rôle. Nous quittons la salle à manger, traversons le jardin, arrivons à la sacristie, pénétrons dans le temple et nous asseyons dans le chœur, moi dans le fauteuil curial, comme pour le sanctifier. J'ètais jadis représentant d'un peuple qui a souvent fait des prodiges,

et aujourd'hui, je représente un saint qui ne fit jamais de miracles.

Le silence régnait parmi les indiens; un coup-d'œil du curé, sournoisement desposte, avait suffi pour l'imposer : la grille du chœur est ouverte ; hommes, femmes, enfans défilent quatre à quatre, se mettent à genoux devant le saint postiche, pour recevoir sa bénédiction, qu'il leur donne de bien bon cœur; puis voilà les offrandes : quelques réales, beaucoup d'œufs, du miel, des fruits, des poules, des oies, des coqs-d'inde..... Que d'oies surtout! En ce moment, je vis sourire malgré lui notre confrère, parce qu'il savait bien qu'à mon départ, je lui laisserais tous ces dons et ces dindons.

Je possédais assez les différens jargons de la Nouvelle-Espagne, pour répondre à ses bonnes gens; mais n'osant leur mentir de bouche, je priai le pasteur de les haranguer à ma place, et ne le priai pas long-temps, car il craignait de mon embarras redoublé, un *détrompement* onéreux : « Quel bonheur pour vous, leur dit-il, que l'arrivée inattendue de ce saint personnage dans *notre* bourg! c'est un envoyé du Seigneur, qui, *en passant*, répandra sur *nos* terres la manne d'Israël..... S'il ne dit rien, *vous l'entendez*..... c'est qu'un excès de satifaction pour.... la reconnaissance dont...la diversité de vos offrandes qui... Allez mes enfans, et persévérez dans le bien. »

On voit que si notre curé sermone sur ce ton, il débute assez bien, ânonne ensuite, mais ne finit pas mal.

Grâce au ciel, la farce est jouée ; le parterre ; qui l'est aussi, se promet qu'il y reviendra, les trois acteurs remontent à leur loge, où le Frontin ordonne à la soubrette, que le succès enchante aussi, de préparer une partie de la recette pour

un souper archi-épiscopal ; et il a eu lieu aux dépens de celui qui paie et le pape et le moine, et l'empereur et le soldat.

CHAPITRE VI.

Un Désapointement. — Les Jacobins meûniers.

Moins timorés, un peu plus moines, si nous eussions cédé aux prières d'un hôte à qui notre visite ne coûtait guère, nous aurions passé la huitaine dans sa maison, pour redonner dans son église une mauvaise comédie qui aurait augmenté sa basse-cour : il était assez riche, n'ayant d'ailleurs pas de vicaire qui partageât son casuel. A propos, si c'était chez ce prêtre spéculateur.... ?

—Mon capitaine, vous n'avez pas de lieutenant, et la compagnie est nombreuse : or, comme un général nous mande à Guatimala pour nous donner deux lieutenances aux environs de cette ville, vous pourriez bien avoir incessamment un thaumaturge pour adjoint... — Non, non, je n'ai pas besoin d'aide ; mon troupeau est docile ; et je suis, d'ailleurs, un berger aussi actif que vigilant. —Je m'en rapporte à vous... Cependant le saint prétendu n'aurait pas nui à la recette... — Un vicaire m'est inutile : je n'en ai jamais demandé ; n'en parlons plus. — Mon révérend, ne vous récriez pas je suis très-loin de désirer un tel emploi auprès de vous ; il me faudrait continuer un rôle que j'ai rempli par égard pour la politique de nos *augustes* chefs. En route, Chrisostôme... — Quoi ! vous ne restez pas au moins deux ou trois jours dans ma paroisse ? — Impossible, mon père. Je craindrais

trop, en outre, par un plus long séjour, que le saint malgré lui n'altérât tant soit peu l'ascendant du berger sur ses moutons; et voilà ce qu'il craint lui-même, pour l'avenir, en n'en voulant pas pour vicaire. — Allons, un jour; vous partirez demain. — Pas un instant. A cheval, Chrisostôme. — J'y suis, mon camarade. (Saluant le curé très-cavalièrement) adieu, digne pasteur; nous vous remercions du bon accueil et de la bonne chère que nous avons trouvés chez vous. —

Sacualpa, qu'on appelle aussi Zoyaba, est le plus grand et le plus beau de tous les bourgs qui dépendent du prieuré de Sacapula-le-Goîtreux. Les indiens, dans le premier, font un commerce de coton, de miel, de cire, et ont de grands troupeaux de chèvres. Avec un bon pasteur, ils seraient moins bigots et plus heureux.

Le village de Saint-Martin, à dix lieues de cette bourgade, recueille, comme ceux des environs, quantité de froment, de miel, de sucre; et ils fournissent au marché de Guatimala des cailles, des perdrix et des lapins. Le vicaire, quoique créole, nous reçut cependant avec fraternité. Ces desservans sont les esclaves des gros décimateurs; et don Joseph crut qu'on nous appelait dans ce pays pour succéder à deux de ces richards, dont les cures étaient vacantes : nous le désabusâmes le lendemain, avant le déjeûner, qui nous prouva que son erreur n'avait pas stimulé sa politesse.

Nous aurions pu facilement atteindre ce jour-là le terme de notre voyage; mais, la veille, notre hôte, l'ami des nouveaux saints, nous avait conseillé, malgré notre départ subit qui le contrariait, d'aller loger à Chimaltenango, grande et riche bourgade, dont la fameuse foire, tenant ce même jour,

offrait des combats de taureaux, des courses à cheval, des bals masqués, des spectacles profanes, des comédies pieuses, où accouraient en masse les Guatimalans. Tout ce fracas plaisait beaucoup à Chrisostôme; d'ailleurs, le curé espagnol de ladite bourgade méritait, nous dit l'autre, une visite, par son esprit, sa bienveillance, son affabilité. Nous eûmes donc, pour nous, la complaisance de nous écarter du chemin, et de faire trois fortes lieues par de rudes côteaux, afin d'assister à la foire et au festin, où le pasteur du lieu régalait ses confrères des villages environnans.

Mais nous voilà enfin à Chimaltenango : nous traversons la foule qu'y attire la fête; nous arrivons chez M. le curé. Il était à l'autel, en attendant la table : reçus par son aide-de-camp, nous apprenons de ce jeune indigène, qui nous accueille séchement, malgré son bavardage, que don Luc Hildrago était bien né dans la Péninsule espagnole; mais qu'il avait été, dès sa jeunesse, élevé au Mexique, et qu'en prenant l'habit dans un couvent créole de Guatimala, il avait également pris l'esprit de ces religieux, c'est-à-dire, une aversion de janséniste pour tous ceux qui venaient d'Espagne; qu'il était, au surplus, grand ennemi de don Alvar et du prieur de cette ville, pour lequel nous avions des lettres, parce qu'il joignait à sa haine l'envie d'obtenir, par l'appui du *créolisme*, la place de l'un d'eux.

Ah! ah! est-ce que le curé, amateur de miracles, aurait voulu se moquer de ses frères? . . . Il serait peu plaisant. . . .mais chut! on annonce Hildrago :

« Soyez les bien venus, Messieurs d'Espagne, » nous dit en nazillant, un petit homme jaune, sans dents, trapu, paré comme un devant d'autel, avec

besicles sur le nez. « Oui, oui, soyez les bien venus (et l'on n'offre pas une chaise), quoique vous ne veniez peut-être en ce pays que pour y supplanter les pauvres naturels, ces véritables ouvriers évangéliques, qui supportent le poids du jour, de la chaleur, quand nos fainéans d'étrangers bornent leur zèle à toucher le meilleur salaire. Hé, hé, un peu de patience, un jour viendra, qui mettra ordre à tout, et où chacun sera récompensé selon ses œuvres. A propos, l'un de vous a donc voulu se faire passer pour un saint dans le bourg de Sacualpa ? Un saint ! y en a-t-il parmi les espagnols ?... Nous verrons, nous verrons si ce saint là réussira par ce moyen à trouver une bonne cure ou même à me souffler la mienne. *Soyez toujours les bien venus* : je traite aujourd'hui les curés du voisinage, ceux qui sont mes amis, dans cette salle : vous mangerez dans une de mes chambres. »

Quel désappointement (7) ! Soyez le bien quitté, mon père, dis-je au bonhomme. Et songez bien, ajoute mon fier camarade, que nous vous ferions repentir de vos injures, si nous ne respections la présence de vos lunettes, comme l'absence de vos dents.

Nous voici dans la rue, où le jeune vicaire, courant après nous, vient nous dire que l'humeur de son maître était déjà passée, et qu'il nous invitait à venir dîner à sa table. Dites-lui, répond Chrisostôme, que nous dînerons à l'auberge, pour notre argent, mieux que chez un curé *traiteur*, qui nous ferait payer notre repas par des sottises.

Et nous allâmes réellement dîner dans une hôtellerie, sur notre bourse, pour la première fois, depuis plus de quatre ans. Tel fut le tour que nous joua *frocalement* le moine de Sacualpa, pour n'avoir pas donné assez de soins à son garde-manger.

Un jour viendra, nous a dit Hildrago, qui mettra ordre à tout. Que signifie cette menace? S'agit-il, dans sa tête, du jugement dernier, ou d'une révolution? . . *Nous verrons bien.*

Mon compagnon, qui n'était pas celui de saint-Antoine, alla se consoler ensuite de la mésaventure à la comédie ambulante, tandis que je dormais. Je ne sais si le drame ou le mystère dura jusqu'au lever du jour; mais notre amateur ne revint qu'en ce moment, et nous partîmes aussitôt pour Guatimala.

A une lieue du bourg d'où nous sortions, est Xocotenango, long et joli village, rempli de maisons de plaisance, et orné d'une belle église. Suivant ce qu'on nous dit, pendant le déjeûner, il tient son nom du *Xocota*, délicieux fruit à noyau, ressemblant, pour la forme, à la prune de reine-claude; et il croît si abondamment dans ce canton, que celui qui tombe nourrit grand nombre de pourceaux, lesquels s'engraissent de ces prunes, comme nos porcs avec le gland, ou comme nos critiques avec de *bonnes œuvres.*

Ces maisons de campagne des riches espagnols forment presque une rue, très-sinueuse, du village à la ville: la route est sablonneuse, et borde une rivière médiocrement large, sur laquelle sont des moulins qui appartiennent à nos frères. Trois d'entre eux, toujours pris parmi les moins savans, y surveillent les nègres: les blancs sont les gardes-moulins, et les noirs sont les ânes; mais souvent ils pourraient changer de rôles sans qu'on s'en aperçût, hormis par la couleur. Si jamais, dis-je à Chrisostôme, nous devenons prélats, nous pourrons, sans figure, par la cabale, devenir d'évêques meûniers.

CHAPITRE VII.

L'indigestion de Beignets. — Je suis Curé.

Plus nous approchions de la ville, plus il semblait que les mornes et les côteaux se séparaient les uns des autres pour permettre à la vue de s'étendre dans la vallée, au milieu de laquelle s'élève la cité de Guatimala (8) , où , *cavalièrement*, nous arrivâmes sur nos mules, le 20 frimaire an XV, jour de neige , peut-être , ou de gelée en France , et jour ici d'un beau soleil de mai.

Le superbe couvent ! c'est un de ceux de notre congrégation : entrons dans ce saint lieu , où , jusqu'à nouvel ordre , les Espagnols dominent les Américains.

Bon accueil , presque général : don portier nous présente à don prieur , à qui nous présentons aussi et la lettre de don Alvar et celle de don Théotime : tous ces *dons* n'enrichissent guère celui qui les entend.

Comme don Saturnin , prieur de la première classe , allait passer l'après-dîner chez don prélat , il nous y emmène avec lui : son éminence, entourée de trois dames, nous reçoit cependant avec bonté , fait dresser nos instructions, vise notre *patente* , vérifie la collation de nos deux bénéfices, et nous invite à une autre collation , avec les trois jeunes dévotes , ou plutôt à un souper fin, car on y voit des petits pieds avant les confitures.

Mon collègue , ayant du chagrin , n'y fit pas grand honneur ; et ce chagrin avait égalé sa surprise , comme la mienne, en se voyant précisément nommé vicaire de Sacualpa , sous ce moine

comédien dont la vanité, l'ignorance et l'avarice ne lui promettaient pas une heureuse *condition*. Il fallait prendre son parti, et il le prit en brave, lorsque je lui eus proposé discrètement, dans le salon épiscopal ce traité fraternel : Le premier de nous deux qui deviendra curé, demandera, par permutation l'autre pour son vicaire. D'ailleurs, ajouta-t-il tout bas, je saurai bien, en attendant, puisque mon chef a une mulâtresse, prendre une blanche ou une noire (car peu m'importe la couleur), pour avoir soin de mes rabats.

Et moi, j'étais promu au solide vicariat de Petapa, riche bourgade, à six lieues de la ville, et dont l'estimable pasteur n'avait, dit-on, d'autre défaut que de se livrer un peu trop à la molesse et à la sensualité.

Bref, après un repos d'une semaine, pendant lequel nos frères espagnols nous avaient festinés sept fois à la campagne, Chrisostôme partit, se dirigeant au nord, et moi je me portai vers l'occident, chacun suivant sa destinée, toujours naturelle pour lui et toujours bizarre pour moi.

Don Saturnin avait écrit d'avance à mon curé, que j'avais obtenu la faveur de nos matadors; je lui portais en outre, pour mériter la sienne, quelques petits présens bien savoureux, conformes à ses goûts, avec une douzaine de flacons d'Oporto et de Rota, pour lesquels il avait de l'inclination.

J'arrive, avant midi, auprès de Petapa, sur ma fidelle mule; j'entends sonner les cloches : est-ce pour moi?.... Qui m'aurait reconnu? et puis on ne sait pas l'heure où j'apparaîtrai. J'aborde au presbytère; j'y suis reçu par une indienne assez triste; je lui demande si don Barnabas est visible, et.... Quelle est ma surprise! ce n'est pas pour moi que l'on sonne, car c'est pour lui; mais on l'enterre..

Le pauvre homme était mort d'une indigestion (je ne plaisante pas,) d'une indigestion de beignets à l'orange (9 .

Son sacristain - bedeau, jeune créole, paraît après les funérailles; je me fais reconnaître. Ensuite : Quel prêtre, mon ami, a présidé à l'inhumation? — Le curé de Mizco — Où est-il? — A cheval, sur la route de sa paroisse, où l'appelle un baptême.—L'église n'était point ouverte quand j'arrivai : où avez-vous fait inhumer votre pasteur? — Avec *les autres*, dans *le jardin béni*, comme, *avant de mourir*, il l'avait ordonné. — Le digne prêtre aimait l'égalité, et ne voulait pas que les morts, sans y songer, nuisissent aux vivans.—Ah! — Vous pleurez; c'est achever l'éloge. Pourquoi n'avez-vous pas envoyé un exprès à Monseigneur l'évêque et à don Saturnin, pour les instruire de cet événement? — C'est que... d'abord, je ne sais pas écrire...—Un créole, un bedeau, un sacristain! mais votre alcade? — Se trouvait à Amatitlan. — Le receveur? — A Pinola... — Le notaire? — A Zitaleco... — Le médecin? — Etait malade... — Greffier, maître d'école, etc., savent peut-être écrire? — Sans doute; mais...—D'abord on envoie un courrier qui sait parler; du moins, ou à défaut, sa femme; car enfin frère Barnabas, qui mourut d'indigestion... — En dix minutes? — N'aura pas été mis en terre sans avoir eu le temps de respirer : donc j'aurais eu celui de me nantir d'un pouvoir général...—

Et peut-être, pensai-je, de me voir même investir de la cure; mais... attendons.

—Toute notre justice était absente; ce n'est pas toujours un malheur... — Ah! ah! — Elle n'est revenue qu'hier au soir, pour mettre le scellé sur *tout*, que les frais mangeront; car vous saurez

qu'excepté notre bon alcade, ces seigneurs-là sont dévorans. Mais ce qui m'a seul décidé à ne pas envoyer d'exprès à nos supérieurs, c'est que j'avais dessein de leur porter moi-même, après l'enterrement, le trésor de don Barnabas, qu'ils donneront aux pauvres.—Aux pauvres, êtes-vous bien sûr ... que le digne homme ait pu amasser quelque chose dans cette petite paroisse ? — Petapa en est une grande, témoin deux cents quadruples et quatre cents dollars, que nous avons trouvés, moi et Ineza que voici, dans un vieux pot couvert de sable, en un coin du cellier. — Qu'alliez-vous faire là, Monsieur le sacristain, avec cette jolie personne ?...—Le père Barnabas en avait seul la clef, quand il vivait... Nous nous doutions qu'il y avait enterré son argent.—Le scellé était mis ?..—Dans toute la maison, hors au cellier, où les gens de justice avaient été se rafraîchir des meilleurs flacons qui restaient, sans découvrir le pot. — Les braves gens ! (je parle de vous autres) Prenez ces sucreries, ces deux bouteilles de Rota, que j'apportais au père : c'est, pour ma part, une légère récompense d'un acte de délicatesse ; car sans cette vertu, vous eussiez pu garder cet or, puisque le scellé était mis.

L'ex-gouvernante et le bedeau me témoignèrent une reconnaissance qui semblait annoncer que le défunt avait été trop économe. — Je vais partir, mon père ? — Non, mon ami ; remettez à demain votre voyage ; car j'ai besoin de vous en ce moment pour apprécier le fardeau qui tombe sur moi seul : vous porterez ensuite à Guatimala votre trésor et une lettre où je demanderai de nouvelles instructions, avec un pouvoir spécial, devenus nécessaires par ce trépas inopiné.

Mis d'abord en possession de mon appartement, composé de trois pièces, je commence après le dîner, qu'avait préparé Ineza, par écrire la lettre, dans laquelle je fais valoir un trait de probité malheureusement remarquable : j'inspecte ensuite la maison curiale de fond en comble, du tourne-broche à la bibliothèque, qui appartient au presbytère ; l'église, depuis le caveau jusqu'au clocher, et la paroisse en masse, c'est-à-dire, les habitans, réunis deux fois en une heure dans la maison de Dieu, par le départ subit de leur pasteur et l'arrivée soudaine de leur vicaire. Je m'opposai à un carillon inutile qu'ordonnait notre alcade ; mais ne pus empêcher les acclamations d'un peuple, qui, n'étant pas complètement civilisé, aime tout ce qui est nouveau. Mon discours fut goûté, moins cependant que le vin de l'alcade, chez lequel je soupai avec la bonne compagnie, qui n'est pas toujours la meilleure.

Le bedeau part le lendemain, et revient le soir même : grâce aux renseignemens que j'avais demandés, et à ceux que m'avaient offerts la flatterie, le caquetage, l'envie, la médisance, qui dominent chez les créoles, je connaissais déjà toute la commune par cœur. Il m'apporte une lettre, signée de l'éminence et du prieur, qui m'autorisent à régir, *par interim*... la paroisse de Petapa, et prient l'alcade de me faciliter cette sainte régie par des notes *policielles*, ce qui prouve, en petit, que le trône et l'autel s'appuient constamment l'un sur l'autre.

Malgré certains désordres, je ne veux pas revolutionner d'abord le régime établi dans la bourgade sous le rapport spirituel, qui, comme on sait, s'unit de près au politique. Il est des préjugés et des abus fort épineux, auxquels l'homme

prudent ne touche qu'avec des mitaines. Organisons toujours notre vicariat sur un pied respectable; car je compte du moins rester vicaire, si l'on n'envoie pas pour curé un saltimbanque prôneur de faux miracles, ou une espèce d'Hidalgo.

Quand j'eus réglé, au provisoire, le service paroissial, je débutai, pour mon intérieur, par acheter, du fruit de mes épargnes, un jeune nègre, dont une vieille cotonnière d'Amatitlan allait se défaire au marché de Guatimala, parce que cet esclave était quelque fois raisonneur; mais l'africain Azor était intelligent, actif, zélé : je lui donnai bientôt la liberté en pleine église, pour l'exemple; je ne m'en fis qu'un serviteur, je le traitai en homme libre, et il me fut toujours fidèle.

Après cette acquisition, je songeai à me procurer une servante, qui sût tant soit peu cuisiner, coudre, faire un lit, savonner, repasser mes surplis et mes manchettes : la chambrière du père Barnabas, courtisée par le sacristain, ne me convenait guère; Petapa n'avait point de petites affiches; mais je trouvai ce que je désirais dans une jeune sœur d'Inès; et certes, je présume que mademoiselle Janille aurait pu convenir même à un curé de Saint-Roch.

Huit ou neuf mois après, j'eus le bonheur, par cette fermeté, que doit néanmoins tempérer une sage indulgence, de voir régner dans la bourgade l'ordre et l'instruction (10), la concorde et la paix. Seul berger d'un troupeau nombreux, parmi lequel il y avait quelques béliers récalcitrans, quelques brebis acariâtres, je menaçai souvent de ma houlette, je jetai une fois la pierre, je fus forcé de mettre deux fois à leurs trousses les *coureurs* de l'alcade; mais le succès couronna la besogne :

s'il en eût été autrement, je les aurais envoyé paître.

Ajoutons que leur idiôme m'est devenu très-familier : beaucoup d'entr'eux, d'ailleurs, ainsi que partout le Mexique, entendent l'espagnol.

Comme mon noir, quand je le délivrai, savait déjà écrire, je perfectionnai facilement son éducation ; il était dévoué, spirituel, j'en fis mon secrétaire : correspondance catholique et amicale avec mon ancien supérieur, avec don Théotime, don Saturnin, don Chrysostôme, vicaire esclave, qui avait la jaunisse, quoique blanchi par une noire; correspondance politique avec nos patriotes, qui commençaient à me donner, de temps en temps, d'assez bonnes nouvelles, écrites en français et à rebours, envoyées sans péril par le canal de mon nouveau prieur; mais la poste, fort mal servie, les retardait souvent.

Cette ferme bénie, que je soignais avec l'expectative d'en être un jour le principal fermier, a un gros revenu, dont les deux tiers, pendant une vacance, passait entre les mains du trésorier de notre monastère ; mais le seul produit des offrandes aurait suffi pour faire subsister six nombreuses familles, ce qui me donnait le moyen d'être aumônier, dans la moins usitée des deux acceptions du mot.

Au jour de l'an, les étrennes tombent à verse autour de monsieur le curé, qui ne prend pas alors de parapluie : je fis de même, comme représentant, et pour ne point paraître original : plus d'un pauvre indien n'ayant que des vœux à offrir, je les acceptai de bon cœur, comme le reste.

Parmi ces braves gens, se distingua mon secrétaire, qui, de plus, était chantre, aide-magister et sonneur : il me gratifia d'abord d'un quatrain

en vers *héroïques*, que je ne veux point rapporter, sinon par modestie, du moins pour ménager tel amour propre, qui cependant est assez vigoureux.

Azor donc, à la tête des hommes de couleur, déclame le susdit quatrain, auquel succède un compliment en prose, que le curé en espérance vous donne mot pour mot.

» Nous souhaitons tous que le chef de la grande famille ait bientôt un vicaire (Il n'est pas sot, mon africain!); qu'un mois après, malgré la perte que feraient ses pauvres enfans, il devienne prieur (Il est vraiment spirituel!); et que, dans le cours de l'année il vienne leur donner *la confirmation*. (Il a de l'esprit comme un ange!) »

Un an s'est écoulé sous le régime provisoire, et cette cure qui va bien quand on la mène, reste veuve de son curé...

Je reçois enfin une lettre, qui sans trop me surprendre, me paraît très-flatteuse :

« A don Policarpo *de Varennas*.

» Mon frère,

» Vous conduissez bien votre barque, et repêchez
» souvent plus d'un *pécheur*. (Pointe espagnole.)
» Nous avons résolu, en conséquence, monseigneur
» notre évêque et moi, de vous en laisser le timon.
» Bien que par des travaux si pénibles et si heureux,
» vous soyez devenu un véritable thaumaturge,
» vous avez cependant besoin d'un aide : choisissez-
» le vous même parmi nos frères. Que le ciel vous
» bénisse, et priez-le toujours pour la prospérité
» de l'ordre.

Signé, DON SATURNIN, etc. »

On ne demande pas sur qui je dirigeai mon choix. Huit jours après la réception de la lettre, arrivèrent ensemble, dans mon élégant presbytère, don Chrysostôme, don prieur et un autre *don*, *dont* le nom m'échappe, lequel etait délégué par l'évêque pour présider, avec ledit prieur, à l'installation officielle du curé et de son vicaire.

Cloches, tambours, musique, cérémonies, festins, bals et spectacles ne cessent, pendant quatre jours, d'amuser inégalement les chefs et les administrés. Il m'en coûtera gros, sans doute, mais paiera qui pourra.

CHAPITRE VIII.

Volcan de Guatimala. — Sermon d'un Augustin.

Reposons-nous en paix sur une terre esclave, mais sous un ciel exempt d'orages, en attendant ceux que la destinée nous réserve peut-être encore; car, de bon ou de mauvais gré, je verrai probablement naître une seconde et grande révolution, où j'aurai, de nouveau, un rôle. Le repos, après le naufrage, ne peut trop se priser; cependant il finit par fatiguer une âme active; on voit l'océan de la vie, on en connaît tous les écueils, et l'on s'y rejette à la nage.

Je m'apperçus bientôt que mon vicaire, sans prétendre troubler la paix, se moquait d'exciter la jalousie, en s'emparant, au nez du sacristain, don Benoisto, de l'indienne Inez, dont celui-ci voulait faire une femme, tandis que l'autre ne pouvait que la conserver chambrière: je représentai donc

à mon cher lieutenant qu'il devait respecter un honnête bedeau, enamouré de cette bonne fille; et il chercha servante ailleurs, quoique celle-ci eût paru regretter le service; mais, pour la consoler, je la mariai promptement à Benoisto, faisant ainsi un bon mari de plus, et le remerciant tout bas d'un petit scandale de moins (11).

L'originalité est le caractère de l'homme qui sait dédaigner la routine: ma gestion était active, parfois impérieuse, car il ne faut jamais répéter un commandement; mes sermons étaient courts, nerveux, parce qu'ils produisent ainsi une impression plus profonde et plus durable. Mais, où je parus singulier, ce fut surtout dans ces inscriptions, gravées en caractères d'or à la porte du temple, du presbytère et du champ de repos.

Au frontispice de l'Église :

» *Jésus-christ n'a pas fait acception des*
» *blancs ni exception des noirs.* »

A la porte du Presbytère:

« *Les siècles de la gloire de l'église chrétienne*
» *furent ceux où les prêtres n'étaient que la ba-*
» *layure du monde.* (Massillon) ».

Au Cimetière.

» *Ici règne l'Égalité.* »

» *Souvenez-vous que de tous les attributs de Dieu, bien qu'ils soient égaux, sa miséricorde l'emporte.* (Cervantes.) »

Que si l'auteur de cette dernière pensée vivait au nouveau monde à l'époque où j'y suis, son génie, qui fauchait si bien les ridicules, aurait un vaste

champ à moissonner, une belle récolte à faire ! Et à quoi bon, me direz-vous, cette récolte ? Monsieur, si la plupart de ces mauvaises herbes sont parasites et vivaces, il en est toujours quelques-unes qui ne peuvent renaître : d'ailleurs, conterons-nous pour rien le plaisir de les voir tomber sur la scène ou dans un roman, et la gloire rejaillissant sur tout un peuple qui produit un Molière ou un Cervantes (12) !

Les mœurs de Guatimala, que je n'ai pu observer de mes yeux, sont, m'a-t-on dit, les mêmes que celles des autres cités dont j'ai esquissé les usages. Quant au tableau statistique et moral de cette province étendue, il appartient à la description complète que j'ai déjà mentionnée, et que je publierai à part. Je me bornerai donc ici à en offrir quelques échantillons : car la politique s'approche ; elle va m'entourer bientôt d'événemens terribles, dont ma correspondance avec les Mexicains (correspondance plus active et qui, peu à peu prend couleur), est déjà le premier présage. « Oui, je verrai naître encore un beau jour, leur répondis-je ; et si des efforts généreux, déjà tentés sur plusieurs points de l'Amérique, surtout depuis un an, ont échoué par le défaut d'ensemble, je n'entrevois pas moins l'aurore de votre 14 juillet ! »

Je reviens à l'esquisse d'un des tableaux particuliers. Guatimala, dont saint-Jacques est le patron, occupe la partie la plus étroite d'une vallée qui a, dans cet endroit, moins d'une lieue de large ; mais, reserrée ici par de hautes montagnes, la vallée s'élargit ensuite, et contient, vers la mer du Sud, dans le reste de sa longueur, un pays vaste, uni, fertile et arrosé. Les deux mornes entre lesquels la ville est située, sont

gigantesques, et, du côté de l'Orient, la crête de l'un d'eux semble pendre sur les maisons ; ce qui n'empêche pas les voyageurs et les bêtes de somme d'y arriver par des chemins sinueux et commodes, pratiqués dans cette montagne : on y aborde également par l'autre ; mais, comme on l'imagine, beaucoup plus aisément par les routes de la vallée.

Cet autre morne est un volcan, dont les éruptions, heureusement, sont moins funestes et plus rares que celles de l'Etna voisin de Mexico : cependant ses noires crevasses, son dénûment d'arbres et de verdure, sa cîme, ses flancs recouverts de cendres et de laves, ce menaçant murmure qu'il fait entendre nuit et jour comme un tonnerre qui gronderait sans cesse, enfin ces jets de flamme, élancés des torrens de souffre qui brûlent dans son sein, tout n'inspire que la tristesse et l'épouvante.

Mais ici, quel contraste ! Vis-à-vis de l'affreux volcan (13), est une riante montagne, plus haute encore, couverte d'arbres, de verdure, de champs et de hameaux, dont les jardins, où ne grondent que des cascades, sont ornés, en toute saison, de roses, de lis, d'autres fleurs et de fruits aussi beaux à l'œil qu'agréables au goût.

Le premier de ces monts, avec son air farouche, tout son orgueil et sa stérilité, est une image du hideux despotisme, qui domine aujourd'hui encore sur les sept huitièmes du monde. La belle et fertile montagne est le symbole d'une paisible république, comme on en voit si peu se dessiner sur notre globe. Les indiens comparent ces deux mornes à l'enfer et au paradis ; ce qui revient au même.

J'ai un jour entendu prêcher à Guatimala un augustin sur le goût que les nobles ont, comme à Mexico, pour les grisettes, au détriment de leurs moitiés et sur ... etc : « Tremblez ! s'écriait-il, si

vous ne renoncez à ces penchans; car vous êtes placés entre deux monts vengeurs, dont l'un menace du déluge votre ardeur criminelle pour le plaisir, et l'autre d'une pluie de feu votre glace insolente pour le catholicisme. »

L'augustin, par le fond, montrait des sentimens qui n'avaient rien de jésuitique; mais, par la forme, il avoit l'air d'un prêcheur du XVe siècle.

CHAPITRE IX.

La Conférence — Parnasse du Mexique.

Nos espagnols appellent la verte montagne, dont le sommet avance sur la ville comme pour l'ombrager d'un panache fleuri, *le volcan d'eau*, parce qu'il en jaillit de toutes parts des sources fraîches et limpides, dont une partie alimente un lac voisin de Petapa, et l'autre forme la rivière qui fait tourner nos trois moulins de Xocotenango.

Cette épithète de volcan, dèrivant de Vulcain, appliquée à un mont qui lance seulement de l'eau, est-elle plus exacte que la tradition des mêmes habitans sur l'origine de ladite rivière ? Le lecteur en décidera. Ils assurent que cette crique n'existait pas il y a trois cents ans, et qu'elle n'a paru que depuis la conquête. Guatimala, disent-ils, s'élevait autrefois plus proche du *Volcan de feu* au lieu appellé aujourd'hui la vieille ville. Une dame, nommée Maria de Castille, qui y vivait en 1534, ayant perdu son mari à la guerre et enterré tous ses enfans cette année là, se laissa tellement égarer par le désespoir, qu'au lieu de se sou-

mettre à la volonté du Seigneur, elle défia sa puissance, en s'écriant qu'il ne pouvait lui faire plus de mal qu'elle n'en avait éprouvé, puisqu'il ne pouvait désormais que lui ôter la vie qu'elle comptait pour rien. Elle n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, qu'on vit sortir du morne vert un torrent si énorme, qu'il emporta la femme, renversa beaucoup de maisons, força les habitans à déplacer l'assiette de la ville, et se transforma en rivière, pour attester la céleste vengeance.

Je ne me permettrai aucune opinion sur ce prodige ou sur ce phénomène, qui a donné naissance ou non à la rivière de Guatimala.

M. Azor, qui s'instruisait sans cesse pour mieux faire le *raisonneur*, se permit pourtant, lui, un jour que je parlais de ce miracle, au catéchisme, de m'adresser cette observation :

— « Il me semble, seigneur curé, que la *raison* ne doute pas du chagrin violent de cette dame, ni qu'un torrent l'ait emportée je ne sais où ; mais le *raisonnement*, qui est, je pense, le fils de la *raison*, a de la peine à croire que le père des hommes eût, comme eux, aimé la vengeance (qu'il condamne toujours) au point d'anéantir une femme si malheureuse, et pour une vaine parole que lui arrachait la douleur. Or donc, en *raisonnant* ainsi, j'imagine qu'un ouragan, une tempête, un tremblement de terre, comme nous en voyons encore, aura pu produire un torrent, qui, noyant tour-à-tour ou à la fois, les enfans de la dame, avec bien d'autres gens, aura fini par l'entraîner également au milieu de ses cris et de son désespoir, ou que ce même désespoir l'aura réduite à s'y précipiter. Je conclurai que ce *miracle naturel*, dont la *raison*,..
— Raisonneur éternel ! me permettrez vous de répondre, quand j'aurais dû d'abord vous imposer silence ?... Hem ? hem... Où est ma tabatière ?

Azor me fait apercevoir, en souriant, que je l'ai à la main. La distraction jésuitique, mais peu adroite, ne me permettait pas de rester court longtemps.

Votre conclusion, M. Azor, n'a pas le sens commun... — Pardonnez-moi, je n'avais pas conclu encore. — Deux fois pour une, dans une thèse sophistique, insoutenable, absurde... (Bien ! de grands mots pour de bonnes raisons.) — La nature... — Silence !... (Il y a des instans, hélas, où l'on doit être un peu despote). Ecoutez, mon ami : une tradition vaut mieux que dix raisonnemens; et mille témoins oculaires ont attesté les clameurs de la dame, sa perte et la naissance de la rivière... — Où en est le procès-verbal, dans un pays où l'on en fait pour rien ? — Ne m'interrompez pas, vous dis-je : ils ont attesté le miracle à leurs enfans, d'où cette histoire est venue jusqu'à nous. Me direz-vous aussi que la rivière coulait *incognito* avant ce fait indubitable ? — Une convulsion de la nature peut bien l'avoir fait naître, et ce volcan... — Paix donc ! — Quand vous m'interrogez... — Encore !.. Résumons : cette histoire, je le répète, n'est que trop authentique; elle doit donc servir d'exemple et d'instruction à chacun, en prouvant qu'il ne faut jamais défier le pouvoir céleste, et qu'il faut toujours l'adorer.

Voilà ce que je dis de mieux.

— Je me rends, monsieur le curé; mais un seul mot encore : ce torrent-là valait au moins cent bons missionnaires; pourquoi donc tant d'Américains restèrent-ils toujours, et sont-ils encore idolâtres ? — Oh ! c'est que le torrent ou la rivière ne va pas jusqu'à eux, non plus que les prédicateurs... — Vous m'avez dit que les jésuites allaient jadis prêcher par tout ?... — Leurs convertis n'avaient pas de mémoire, ou ils étaient... des

raisonneurs. — Les sauvages sans doute raisonnent aussi bien...—M. Azor, croyez, ou taisez-vous.— L'un est plus facile que l'autre, sur ce point là. — Et il a le dernier!.. mais laissons couler la rivière, et revenons à la montagne. J'ajouterai que sa hauteur est d'environ trois lieues, c'est-à-dire, qu'il faut les faire, en louvoyant, pour parvenir jusqu'au sommet. Ce mont superbe, et toujours verdoyant, serait un beau Parnasse; l'Hippocrène n'y manque pas; mais où sont les poètes?

Son horrible voisin gronde et brûle sans cesse. mais plus pendant l'été que durant l'hivernage. Ce patagon géologique semble, le jour, fumer une pipe éternelle; la nuit, à deux lieues de distance, on peut lire une lettre à la clarté de l'effroyable calumet. Il vomit quelquefois des cendres rouges et des pierres ardentes; mais elles tombent d'un côté opposé à la ville. J'ai été voir ces roches calcinées : A leur aspect, on cesse d'admirer la force de la poudre, qui, nonobstant la pesanteur des bombes, les porte si haut et si loin; l'art s'éclipse; on n'admire plus que la force de la nature, qui, du fond d'un abîme, à lancé dans les airs des rochers gros comme un navire, et que trente mulets ne sauraient remuer. Mais que serait encore une masse cent fois, mille, cent mille, un million de fois plus imposante, auprès d'une comète que le souffle de l'Éternel fait jaillir du sein d'un autre astre et rouler à travers les mondes?

Si l'on veut faire abstraction de ces *éternuemens* de la montagne, auxquels on s'accoutume, il n'y a pas en Amérique de lieu plus sain, plus agréable que Guatimala. Décrire les arbres, les fruits, les légumes, les fleurs qui s'y multiplient sans culture (14), analyser les diverses productions de ce

pays, ce serait répéter fastidieusement ce que j'ai dit dans les chapitres écrits sur Mexico. Observons seulement, pour les hommes de *goût*, que la ville qui nous occupe a, de plus que l'autre, des grives, des bécasses et des faisans, des poissons de mer bien plus frais, plus délicats, et des truites dorées qu'on pêche dans les lacs d'eau douce de Chimaltenango, d'Amatitlan, de Petapa. Le bœuf y est aussi plus succulent que, sans exception, dans toute la Nouvelle-Espagne : les troupeaux en sont si nombreux, qu'un pot au feu de douze livres ne coûte pas un réal, et qu'on n'abat souvent que pour le cuir. J'avais dans ma paroisse un fermier nourrisseur qui, sans sortir du rayon de ses terres, comptait dans ses vastes savanes quinze mille bêtes à cornes. Deplus, il était marié avec la nièce d'un évêque.

CHAPITRE X.

Couvent des Jacobins. — Épisode *religieux*.

Beaucoup moins étendue que Mexico, la ville de St.-Jacques est assez bien bâtie, mais mal fortifiée, quoiqu'auprès de la mer, d'où on peut l'attaquer sans peine et avec fruit, et cependant ses mornes, avec deux ou trois batteries, la rendraient imprenable. Si l'on faisait une descente sur ce rivage, elle serait presque réduite à une garde urbaine improvisée; eh! quel butin à faire dans les maisons, les couvens, les églises! Un commerce considérable en froment, sucre, cacao, miel, indigo, coton, toiles, épiceries de toute espèce, suffirait pour la mettre au rang des villes les plus riches, et nulle province espagnole de l'Amérique ne l'emporte de ce côté, avec des

mines plus fécondes, sur l'intendance de Guatimala.

L'administration civile et militaire est composée, en général, d'officiers de mérite ; mais trop nombreux, pour qu'elle marche bien.

On joue avec fureur dans cette ville, comme à Mexico et partout (15). Un de ses gouverneurs, plus avide d'or que d'estime et moins équitable qu'avare, avait défendu de jouer dans les maisons particulières : ce n'était pas qu'il eut de l'aversion pour le jeu, mais c'est que son avidité portait envie aux teneurs de tripot pour la société. Rival des banquiers *tripòteurs*, il attirait tous les joueurs dans son hôtel, où l'on usait, par nuit, jusqu'à vingt-quatre jeux de cartes : un de ses pages avait soin de faire mettre exactement une piastre par jeu dans une tirelire *ad hoc*, et souvent l'on en donnait deux par *respect* pour le maître. Il soutirait ainsi tout le gain des joueurs, et cherchait noise aux riches citadins, lorsqu'ils ne venaient pas jouer le soir chez lui, où il s'illustrait seulement par le monopole du jeu.

La circulation des présens et des pots-de-vin est active ici comme ailleurs : l'or procure des priviléges de tous les genres, et l'on peut acquérir, argent comptant, l'impunité pour tous les crimes, ainsi que la noblesse, qui les efface tous. Concussions, vols, meurtres ne mènent ni à l'échafaud, ni au bannissement, ni même à la prison, si l'on peut se tirer d'affaire par des cadeaux : or, les voleurs, les concussionnaires seraient bien maladroits ou bien mal-avisés, s'ils ne pouvaient ou ne voulaient se résigner à de pareilles politesses.

Elles réussissent de même dans les bureaux et les *boudoirs* des chefs des prêtres et des moines,

dont les revenus, ceux des chefs, sont troubles, mais solides.

Que la piété des fidèles est libérale en ce pays ! elle brille surtout dans les couvens; et il y en a neuf à Guatimala.

Mais le plus somptueux de tous est celui de nos Jacobins : voisin d'un vieux collége, qu'on laisse tomber en ruines, comme les hôpitaux, c'est un palais entouré de vastes jardins, avec jets-d'eau, cascades, viviers, canaux, étangs où l'on navigue en canot ou gondole. Sa richesse consiste dans la propriété de trois villages indiens, de plusieurs fermes, de trois moulins *desservis* par des moines, d'un autre à sucre, et puis d'une mine d'argent, qui leur fut accordée en 1633, et dont le revenu se monte, quint et frais prélevés, à vingt-cinq mille piastres. L'église est opulente (16) : une lampe d'argent, suspendue vis-à-vis du grand autel, ne peut être guindée que par trois hommes. On remarque surtout dans la chapelle du Rosaire, l'image de la Vierge, statue de pur argent, grande comme une femme de belle taille ; et, devant elle, sont quatorze lampes d'argent, allumées jour et nuit. Il y a au fond du verger, une autre petite chapelle sous l'invocation de Ste.-Madelaine, où certaines dévotes vont faire quelquefois, à petit bruit, leurs dévotionnettes.

Après le monastère des Jacobins, le plus beau, le plus riche et celui des religieuses de la Conception. La dot s'élève de cinq cents à mille ducats ; ce fonds reste au couvent après la mort des nonnes : celles qui désirent avoir des servantes particulières, augmentent le poids de la dot.

Une de ces religieuses, dona Jeanne Maldonado, fut célèbre jadis par sa fortune, sa beauté, ses talens, ses grâces : l'évêque en était si charmé,

qu'il employa tout son pouvoir, malgré les anciennes, pour la faire nommer abbesse, ce qui causa une telle dissention, pendant ce féminin conclave, que des nobles et des marchands coururent, l'épée à la main, au monastère, menaçant d'enfoncer les portes et d'entrer au conseil *nonnique* pour défendre leurs filles contre la faction qu'avait suscitée l'éminence. On évita les suites de ce siége par l'intervention du gouverneur, qui invita le père de dona Jeanne à la prier de vouloir bien se désister de ses prétentions abbatiales, et à faire réflexion sur sa jeunesse, qui ne permettait pas qu'on l'élevât encore à cette haute dignité. Par ce moyen, la discorde s'enfuit du monastère et de la ville, l'évêque recueillit un peu de honte, et une jeune ambitieuse fut obligée de vivre sous le joug d'une grave supérieure.

Mais ce joug n'etait pas pesant, surtout pour elle, qui était admirée dans le couvent et dans la ville pour ses charmes, sa belle voix, son talent musical et poétique : elle tournait un saint cantique ou un noël avec plus de facilité que *Barré* ou *Piis*, elle improvisait avec feu, comme la célèbre Corinne, et brodait chaque phrase de pointes si spirituelles, que l'évêque avouait qu' un semblable mérite était une des choses qui l'avait le plus enchanté.

Il ne cessa de lui prouver sa sainte affection par des tableaux de prix, par des figures enrichies d'or et d'argent, par des couronnes de vermeil garnies de pierres précieuses, le tout pour orner sa *cellule* composée de trois pièces : il fut si magnifique envers la noble Jeanne, qu'il mourut insolvable.

Le bruit courut qu'il lui avait donné tout ce qu'il possédait, même un peu plus. Elle devint si riche, qu'elle fit construire à ses frais, dans le

couvent, un pavillon pour elle, avec galerie et jardin. Ayant six indiennes pour la servir, elle invitait l'abbesse et des nonnes choisies à manger avec elle, ainsi qu'un chapelain particulier. Son oratoire, orné de tableaux d'Italie, resplendissait d'argent, d'or et de pierreries ; l'autel, non moins éblouissant, était couvert d'un dais brodé d'or et de perles, et surmonté d'un panache de plumes d'oiseau de paradis, avec aigrette en diamans.

Comme elle avait dans son boudoir sacré plusieurs instrumens de musique et un petit jeu d'orgue, elle y réunissait souvent une petite cour formée de ses amies cloîtrées ou citadines, de la supérieure et du nouvel évêque : le concert, pieux ou profane, se terminait par la collation sucrée. On prétendait que sa seule chapelle valait deux cens mille dollars, ce qui était assez pour une sœur dont la bouche avait fait le vœu d'obéissance, de pauvreté, de chasteté, mais non d'humilité.

L'on se doutera bien qu'avec tant de richesses, elle finit par gagner les suffrages de la majorité de ses consœurs, et qu'un puissant parti la fit élire abbesse. Hélas ! l'ambition, l'amour de commander ont passé dès long-temps par dessus les murailles des monastères, et se sont emparés du cœur des pauvres vierges, qui ne pouvait choisir. On sacrifie encore au Dieu bon, au père des hommes, un être plein de vie, et on l'enterre dans un cloître avec ses sens, ses besoins, ses penchans : comment cette victime peut-elle lui être agréable ?

CHAPITRE XI.

La Paroissse indienne. — Nègre fermier.

Je vais décrire Petapa. La vallée du sud-est, prolongement de celle où est la ville, contient

plusieurs bourgades riches et populeuses, telles que Pinola, Mizco, Amatitlan; mais (ce n'est pas parce que j'en fus le pasteur, ni à cause d'un casuel assez réjouissant) Petapa, située dans le même vallon, l'emporte de beaucoup sur ses voisines, par le nombre des habitans, l'économie de leur agriculture, l'activité de leur commerce, la gaîté de leur caractère, l'utilité de leur dévotion.

Cette peuplade est glorieuse de posséder encore une famille qui est descendue sans mélange des anciens rois du pays, et que les Espagnols honorent du nom de Gusman : le rang d'alcade y est héréditaire. Il est inouï qu'une faute contre l'honneur, la probité ou la décence ait entaché, depuis trois siècles, cette rare famille, où le plus fier républicain reconnaîtrait la vraie noblesse.

Notre alcade indien porte l'épée. Venez le voir, un jour de grande fête, avec son habit écarlate à boutons d'or, son chapeau blanc relevé à la Henry IV et orné d'une plume *verte* de caterinillas ou perroquet, dont je lui fis présent; voyez-le avec sa large fraise et ses longues manchettes, sa veste de taffetas bleu et sa culotte de basin, où pend une chaîne de montre en perles fines, ses gants de peau citron et ses bas de soie noire à coins aurore, ses souliers gris avec bouffette rose, au milieu de laquelle est un saphir; voyez-le, dis-je, sa baguette d'alcade en main, s'avancer ainsi à la tête d'une procession, comme s'il n'était que mon suisse. Tel mirliflore qui rirait bien de son costume un peu tranchant, rirait encore mieux s'il possédait son coffre, toujours garni, malgré sa bienfaisance.

Il avait, naguère, le droit de mettre en réquisition quatre habitans du bourg, comme valets, à tour de rôle. Je l'ai facilement déterminé à renoncer, puisqu'il est riche et juste, à ce droit féodal (17).

Je n'ai pu, malheureusement, me priver comme lui de cet inique privilége ; car, en le révoquant, j'aurais bien pu subir moi-même la révocation : je nommais donc, de tems en tems, ceux d'entre mes paroissiens qui n'étaient pas aisés, pour me servir, soit en allant quérir du bois dans la forêt prochaine, soit en labourant mon jardin, de douze arpens, soit en pêchant pour moi; et ils avaient place à ma table.

Avec toute l'autorité dont jouit un alcade, qui, de plus, dans notre fabrique, est marguillier perpétuel, il ne peut cependant rien décider, ni en fait de police, ni en fait de justice, que de l'avis et du consentement de son curé, lequel, avec une puissance temporelle et spirituelle, son droit de vasselage et un fort joli revenu, peut aisément se donner les airs d'un évêque.

Si l'église de Petapa était plus régulière, elle pourrait passer pour un temple du troisième ordre : mais elle est du moins assez grande pour la paroisse, qui se compose d'environ sept cents familles. Le trésor en est beau, attendu les six confréries qui l'enrichissent chaque jour. Elle est placée sous l'invocation de St.-Michel ; et, le jour de la dédicace, il se tient une foire dans la commune, où viennent des marchands de Guatimala et une foule d'habitans des lieux voisins : grand festin ce jour là, donné par le curé à cinq ou six de ses confrères, qu'accompagnent toujours cinq à six nièces ou cousines. L'après-dînée, on va au spectacle forain et à la course de taureaux, où les indiens à cheval et les nègres à pied, font briller autant de courage que les plus hardis espagnols. L'animal abattu appartient ici au vainqueur, qui en réserve le pied droit, morceau d'honneur peu délicat, pour un maître, un ami, une maîtresse. Le brave Azor, obéissant

sur tout le reste, ne manquait jamais, malgré moi, un de ces périlleux combats, où il se distinguait parmi les plus fameux *tauréadors*, et il revenait fièrement me présenter un pied de bœuf. Outre cette foire annuelle, il y a un marché hebdomadaire, et un autre qu'on tient journellement l'après-midi, où trafiquent entre eux les habitans de la bourgade.

Elle est assise au bord d'une rivière, large à peu près comme celle de Gentilly, mais plus profonde ; cette crique limpide et poissonneuse fait tourner un moulin où les villageois d'alentour portent leurs céréales, qu'on y moût moyennant un droit perçu par le décimateur ; et elle sert à l'irrigation des champs et des jardins de toute la vallée.

Longue de cinq lieues et demie, sur trois de large, cette vallée agréable et fertile fournit la ville de froment et autres grains, de fruits très-beaux et d'excellens fromages : les prairies, que traversent, en serpentant, la petite rivière, sont remplies de troupeaux de bœufs, de brebis et de chèvres. Quelques indolens espagnols, comme dans la partie de Saint-Domingue qu'ils avaient cédée à la France par le traité de Bâle, passent les deux tiers de leur vie à chercher dans le sable de la rivière quelques grains d'or qui s'y rencontrent; mais elle n'est pas le Pactole, et ils le trouveraient plutôt dans la culture des plaines qu'elle arrose.

On sait que l'un des conquérans, affamé d'or comme tant d'autres espagnols, persécutait les Chiliens, et les mettait souvent à la torture, pour obtenir une plus grande quantité de ce métal; mais qu'un jour ces *sauvages* surprirent le barbare, le terrassèrent, et firent couler dans sa bouche de l'or fondu, en lui disant : « *Satisfais*

donc ta soif! » La rivière de la vallée se jette dans une autre, près de laquelle ou dans laquelle l'or était autrefois si abondant, que les Indiens en tiraient de quoi payer aux Espagnols un riche tribut annuel : ceux-ci, dans leur avide rage, firent mourir ces malheureux, qui ne voulaient pas leur montrer l'endroit d'où ils tiraient cette boue précieuse, de sorte que les opresseurs perdirent à la fois des esclaves et un trésor. Que ne furent-ils abreuvés, comme le tyran du Chili !

L'on a pourtant continué, pendant un siècle, à chercher cet endroit dans les mornes, dans la rivières, partout ailleurs, où l'avarice s'imaginait qu'il pouvait être, mais toujours vainement : il semble que la Providence a voulu qu'il restât caché aux Espagnols, pour le révéler quelque jour aux Indiens, qui, rendus à la liberté, sauront faire un meilleur usage de la richesse que ne font leurs tyrans.

Taboca, cultivateur nègre établi sur ces bords, près d'Aqua-caliente (Eau-chaude), y possédait en propre une fort belle métairie, où il exerçait avec joie, surtout envers les pauvres, le saint devoir de l'hospitalité. Sa fortune ne provenait que de son industrie, de son activité, de son économie ; mais on s'imagina que s'étant racheté de l'esclavage en payant, disait-on, une somme considérable, et ayant acquis cette ferme avec beaucoup de terres aux environs, il n'avait pu devenir en quelques années propriétaire de sa personne et d'une telle métairie, qu'à l'aide du trésor caché, qu'il aurait découvert. On le fit assigner pour comparaître à l'audience de Guatimala. Interrogé sur la source de sa richesse :

» Jeune et esclave, répond-il, j'avais un si bon maître, qu'il me laissait agir comme je le

voulais; laborieux et ménager, j'amassai de quoi obtenir ma liberté et une petite maison; le Ciel a béni mon travail : j'ai fait fortune. »

Cette réponse, quoique naïve et franche, n'empêcha pas qu'on soupçonnât toujours le noir aimé du Ciel, d'avoir découvert le trésor, ou d'être bien avec le diable.

CHAPITRE XII.

Un Colon Espagnol. — Scène à l'Église.

La culture est très-florissante à Petapa, où il y a des fermes à froment, sucre, coton et indigo.

Un digne Polonais, que je comptais avec plaisir au nombre de mes ouailles, ayant, dès sa jeunesse, accompagné, comme écrivain, un consul espagnol de Dantzick à Cadix, avait, possédant bien la langue castillane, trouvé ensuite le moyen de passer au Mexique, comme né en Espagne. Il vint à Guatimala sans un maravédis; mais, par son industrie et son labeur, il achète un mulet, puis deux, puis trois, puis trente; il commerce dans ces cantons, obtient la confiance et le crédit, fait un plus grand négoce, acquiert des terres auprès de Petapa, y cultive le sucre, établit des fabriques où il introduit des machines simplifiées, devient millionnaire, et fait bâtir dans la paroisse une magnifique maison où les bourgeois de Guatimala viennent par fois se divertir, et où les indigens trouvent constamment des secours.

Près de ce château protecteur, est une ferme à

sucre, appartenant aux carmes de la ville. Leur chef, ennemi du nouveau, qui souvent est l'utile, ne veut pas qu'on emploie, pour exprimer le suc des cannes, la nouvelle machine qu'on inventa au Cap-Français, bien qu'elle soit plus rapide et moins dangereuse que l'ancienne, qu'on nomme cependant *ingenios* : il aime mieux user dix esclaves pour un, qui, s'ils ne meurent à la peine, sont presque toujours mutilés.

La plupart des autres fermiers préfèrent, malgré les sermons de la morale évangélique et les leçons de l'intérêt bien entendu, les exemples du carme à ceux du polonais.

Jean Palomèque, de Xérès, le plus riche habitant de Petapa, maître de deux cents noirs, mais esclave de ses dollars, vivait en animal farouche plutôt qu'en homme libre, traitait ses trois cents mules mieux que ses nègres, ou du moins les considérait comme égales bêtes de somme. Propriétaire de cinq à six maisons à Guatimala, il habitait dans une de ses métairies, où sont de vastes magazins, car il était cultivateur et commerçant : là, il existait en sauvage (s'il y en eut jamais de tels que lui), parmi ses noirs ou ses victimes, au lieu de demeurer en ville, où il eut été obligé de vivre plus civilement. Ce misérable riche, dont la lésinerie est devenue proverbe en ce canton, logeait dans une étroite case ou mauvaise chaumière, mangeant, à déjeuner, du lait avec du biscuit noir, dur et moisi, dînant avec un *tassajo*, tranche de bœuf salé, fort mince, séchée au vent ou au soleil; il ne buvait que de l'eau citronisée : on peut juger, d'après sa table, celle de ses esclaves.

Jamais ce roi des *lésineurs* ne donna un autre repas aux marchands de la ville qu'une affaire ame-

nait dans sa cabane; jamais il n'hébergea, ne secourut un pauvre, et il refusa même une goyave à un voyageur altéré qui l'aperçut dans son jardin, où il cueillait lui même ses ananas. Rendant un jour le pain béni, pour éviter l'amende à laquelle il savait que je l'eusse fait condamner, il fit tout exprès faire un cierge long et fluet comme une chandelle d'un sou : le pain, bis, pesait une livre, l'offrande était d'une demi réale, la plus petite des monnaies du pays; point de tambours, pas de trompettes, point d'orgues ce jour là, si les musiciens n'eussent joué gratuitement.

Faisant aussi le roulage du Golphe, avec des mulets et des noirs qui lui appartenaient, il mettait un prix modéré à ses transports, et y gagnait toujours; car ses confrères, obligés de louer des valets et des mules, ne pouvaient soutenir la concurrence, et étaient bientôt ruinés.

Sa cruauté envers ses nègres surpassait cependant son avarice: si l'un deux manquait un instant d'arriver au travail, lorsque le commandeur faisait claquer son redoutable fouet, qui tenait lieu de cloche, le délinquant était saisi, mis ventre à terre, et recevait cinquante ou cent coups de ce même fouet, à nu, sur le dos et les reins.

Un de ces malheureux, nommé Moco, était surtout celui qu'il appelait sa *bête noire*: il le faisait suspendre par les mains au tronc d'un arbre, le fustigeait lui-même jusqu'au sang, jusqu'à à emporter des lambeaux, et il versait ensuite sur les plaies, *pour les guérir*, de la graisse bouillante. Il lui avait marqué, d'un fer chaud, le visage, la poitrine, le dos, les quatre membres... (18)

Trois ans avant mon arrivée, il avait tué, à la chasse, deux indiens qui le *contrariaient*: il se

tira aussi facilement de cette affaire, par le moyen de son argent, que s'il n'avait tué qu'un chien.

Plus féroce qu'un tigre, qui l'est pour assouvir sa faim, il mêlait à sa soif de larmes et de sang, une étrange lubricité; toutes les femmes de ses noirs ou de ses mulâtres étaient les siennes un moment : rencontrait-il à Guatimala, où il allait souvent pour son commerce, une jolie esclave, il la sollicitait; s'il était éconduit, il la forçait de lui nommer son maître ou sa maîtresse, et, prodigue alors par vengeance, il l'achetait, quelque fût le prix demandé, et lui disait, en l'enmenant dans sa tannière : « Nous rabaisserons bien cette fierté, en un mois d'esclavage ! »

Célibataire, sans parens, il voulut demeurer garçon, pour posséder autant de femmes qu'il le pouvait; et pas une de ses voisines n'osait le refuser, car il pouvait beaucoup; si bien qu'il remplit la vallée de bâtards de toutes couleurs, qui sauront dissiper un jour avec beaucoup de joie et peu de gratitude, les trésors qu'il sut amasser avec autant de cruauté que d'avarice.

—Mon père...—Eh bien, Azor ?—*L'homme méchant*, qui vous avait promis de ne plus pendre et déchirer le malheureux Moco, n'a pas tenu parole : il allait le *tailler* encore, pour avoir mangé un pinas tombé à terre; mais Moco s'est sauvé jusqu'a l'église, où Palomèque le poursuit. Veuillez...— Il n'oserait l'arracher de ce saint asyle; je vais pourtant m'y présenter. — (En marchant :) Daignez, *maître à moi*, m'accorder une grâce... — Maître à moi ! vous aviez perdu l'habitude de jargonner, mais vous êtes fourré sans cesse avec nos petites créoles, et... De quoi s'agit-il ? — Je voudrais acheter Moco avec l'argent que j'ai déja gagné dans mes trois places; mais je n'ai pas assez, sans

doute : avancez-moi le reste, je vous prie, que vous retiendrez sur mes gages. — Tu es un insolent... mais un brave garçon ! Et que ferais-tu de Moco ? — Il est jeune, il travaillera, il sera libre comme moi... — Mais espères-tu qu'il pourra te rembourser ?... — Oh non ; Moco travaillera pour lui et m'aimera : en m'accordant la liberté, vous vous êtes donné un fils; moi je veux me donner un frère. —Bien mon enfant ! Si je t'ai affranchi, tu t'anoblis toi-même. —

Nous entrons dans l'église où Chrysostôme confessait une jeune Indienne. Moco s'était réfugié dans l'une des trois niches du confessionnal, et implorait l'appui du confesseur : tout-à-coup, Paloméque, l'air furieux, entre derrière moi, et marche droit à son esclave. Sortez, dis-je à l'indigne maître, ou je vous fais chasser et punir comme un sacrilége. Je n'ai pas peur, répond-il avec insolence; et je reprends mon bien où je le trouve... Il dit : au même instant, mon vicaire sort de sa boîte, s'élance sur le *mauvais riche*, l'entraîne et le met à la porte, où je les suis, armé du goupillon et escorté par Azor et le sacristain, car Paloméque avait toujours à la ceinture un long couteau de chasse.

— Rendez-moi mon esclave ! — Jamais. Vous avez eu l'audace de violer la maison du Seigneur ; je vais, avec l'alcade, constater cet énorme crime, en instruire son éminence, et vous faire livrer entre les mains du Saint-Office : il sera moins accommodant que certains juges, dont la *bonté* vous pardonna le meurtre des deux Indiens qui vous avaient *contrarié*... —

Paloméque, à ces mots, devient plus calme, plus soumis : — Des momens de vivacité... Seigneur curé, oubliez l'algarade ; remettez-moi Moco:

je vous jure... — Un serment est vain, de la part d'un homme sans foi, d'un barbare tel que vous êtes : je veux bien, cependant, par excès d'indulgence, non vous rendre ce noir, dont vous ne faites qu'un martyr; mais tolérer, pour cette fois, votre conduite impie, à deux conditions....— Lesquelles ? — Ne pâlissez point, je ne demande pas d'argent, et je vous en offre au contraire... — Ah! ah! — Vendez-moi cet esclave, et devenez humain... — Très-volontiers, il m'embarrasse, me *contrarie*, et... quel prix m'en donnerez-vous ? — Un procès-verbal du délit réduirait fort votre exigence; mais je veux être juste, même envers des hommes iniques : parlez. — Quatre cents piastres.—Comment ! — Il me les a coûté l'année dernière. — L'infortuné est couvert de stigmates, incapable de travailler, de vivre encore un an...— Bon ! ces gens-là repoussent comme les arbres que j'émonde, et ils ont l'âme chevillée dans le corps ; vous le savez. — Comme la vôtre l'est dans votre coffre-fort... Mais terminons : acceptez la moitié de cette somme, ou un procès-verbal entier. — J'accepte deux cents piastres. —

Rentré au presbytère, je prends dans ma caisse d'épargne, la liberté d'un homme, et m'avance sur le balcon, au bruit soudain qui se faisait entendre. C'étaient les Petapas qui revenaient des champs, qu'on instruisait de l'aventure, qui honnissaient l'espagnol détesté, en se joignant à Chrysostôme, à l'alcade, au bedeau, à vingt commères. J'ordonne le silence, raconte le beau trait de mon sonneur, passe du noir au blanc, jète la bourse à ce dernier, qui prend bientôt la fuite, et j'achève ainsi mon discours : « Henri-Paul-Azor *Varennas* a bien mérité de ses frères, de la religion et de

l'humanité, par ce trait généreux; je veux qu'on l'enregistre dans les fastes de la commune, et qu'il soit proclamé dans toute l'étendue de mon gouvernement presbytéral. »

La soirée finit par des chants et un bal indien, dont je payai les violons; car, en laissant au bon Azor la gloire d'un bienfait, comme il en avait le mérite, je voulus en avoir la charge : si je n'étais que le dépositaire du bien des pauvres, qui l'est plus qu'un esclave ?

CHAPITRE XIII.

Les Indiens esclaves. — Corvée américaine.

Si la condition des indiens dans toute l'Amérique soumise aux espagnols, est digne de pitié, elle est plus déplorable encore dans la province de Guatimala. Il semble que leurs maîtres aient pensé comme Pharaon, quand il dit, dans l'Exode, à ses sujets : « Qu'on se gouverne avec prudence envers le peuple d'Israël, de peur qu'il ne multiplie trop, et, s'il arrive quelque guerre, ne se joigne à nos ennemis. » En effet, la prudence *pharaonique* des castillans, qui n'étaient pas chez eux, comme les enfans d'Osiris, accabla constamment les tribus indiennes, de travaux, de corvées, d'outrages, pour imiter l'exemple des oppresseurs égyptiens, ce qui n'empèche pas les juifs ilotes du Mexique et de multiplier et d'être toujours prêts à se lever en masse contre leurs ennemis, si des guerriers quelconques apparaissaient sur ces rivages pour les conquérir à leur prince ou les rendre à la liberté.

Vous ne leur permettez l'usage d'aucune arme ; pas même celle de la flèche, ainsi vous ne les pouvez craindre ; mais un envahisseur, par la même raison, n'aurait pas à les redouter, et votre politique tournerait à votre ruine : disséminés partout dans la vaste étendue de ce pays, en rendant un peuple inutile, vous ne seriez partout qu'une poignée de gens contre une armée. Et encore, parmi ces gens nés dans la péninsule, combien sont propres à combattre ? Les Sybarites, bourgeois ou militaires, connaissaient-ils la stratégie et la victoire ? où est d'ailleurs votre artillerie assez forte, où sont vos garnisons assez nombreuses, votre milice assez disciplinée pour repousser avec succès dix bataillons de braves ? Que si les négres, trop souvent traités parmi vous comme ou plus mal que de vils animaux, que si les Indiens, traités comme les nègres, s'unissaient contre vous et aux créoles mécontens et aux étrangers *irrupteurs*, pour obtenir ce qu'on leur nommerait la liberté, que deviendrait la vôtre ? que deviendrait surtout votre or ?...

On a prétendu qu'il serait beaucoup plus difficile de conquérir aujourd'hui l'Amérique, que du temps de Cortez, parce qu'on aurait à présent les Espagnols et les Indiens à combattre, et que ceux-ci, jadis, étaient nus et presque sans armes : le paragraphe précédent à déjà répondu en général à cette assertion ; quant à sa dernière partie, j'ajouterai, en attestant l'histoire, que les *Colombiens* du temps de Montezume et d'Atabalipa, étaient vêtus autant qu'ils devaient l'être, munis de plusieurs sortes d'armes, et aguerris par les combats qu'ils se livraient entre eux. Il est vrai qu'aujourd'hi, désarmés par leurs maîtres et réduits à la servitude, un geste ou un regard les fait trembler ; ils ne sont pas à craindre en cet

état ; mais donnez leur des armes . et qu'ils entendent pour la première fois, un cri d'indépendance (19)...

Malgré les faux raisonnemens et les barbares sollicitations des gouverneurs de l'Amérique , les rois d'Espagne, il faut le reconnaître, n'ont jamais consenti à soumettre les Indiens au joug qui écrase les nègres ; mais la vie des premiers n'en est pas moins tout aussi misérable que celle des seconds. J'ai connu de ces indigènes, qui , à leur retour de la ville, où ils avaient servi comme valets, de riches Espagnols, dont ils n'avaient reçu que des coups, des blessures, venaient à Petapa se jeter sur leur natte au fond de leur chaumière , y appeler la mort, comme le seul remède à une si triste existence , refuser tous les alimens que leurs femmes leur présentaient, et se laisser mourir de faim , malgré nos exhortations.

Chaque commune est tenue de fournir un certain nombre d'ouvriers aux Espagnols qui en demandent, par droit de réquisition ou plutôt de corvée : à cet effet il y a dans chaque district un officier, appelé le *repartidor* , ex-laquais protégé, qui envoie , le dimanche, dans les villages ou bourgades de son ressort, une liste des corvéïeurs de la semaine , qui doivent, le lundi matin, sous peine de prison, d'une amende et du fouet, se trouver au chef-lieu avec des vivres et leurs nattes , et de là , être répartis dans les maisons ou dans les fermes. Quelques-uns manquent à l'appel, mais le commis ne s'en plaint pas, l'amende tombe dans sa bourse ; il touche en outre un demi - réal pour chaque travailleur, ce qui produit beaucoup par an, car il y a tel de ces scribes dont le contrôle hebdomadaire est de quatre cents Indiens.

Dès que les ouvriers sont arrivés au lieu de la besogne, on leur prend un outil ou une mante, qui sert de gage, de peur qu'il ne s'enfuient. Si cependant un espagnol vient se plaindre au répartiteur qn'un indien s'est échappé, on en tient note, il est bientôt repris, attaché par les bras à un poteau dans la place publique, et fustigé, comme les noirs, sans préjudice de la prison et de l'amende; mais si un indien se plaint qu'un espagnol lui a dérobé ses outils ou escroqué ses gages, on gratifie le plaignant d'un soufflet ou de coups de bâton.

Ainsi l'on vend ces malheureux chaque semaine, pour deux sous six deniers (demi-réal), et ils n'ont que cinq sous par jour pour subsister. Il n'y a pas de bon chrétien qui n'éprouvât de la compassion en voyant comme ils sont traités par certains espagnols pendant cette dure corvée, qui se répète tous les mois, et en fait ainsi des forçats durant un long quart de l'année : de lâches maîtres vont séduire les femmes de ceux qui labourent la terre pour les nourrir; d'autres retiennent leurs outils ou leur salaire; ceux-là les poussent au travail à coups de fouet sur leur dos nu ou à coups d'épée sur la tête; ceux-ci les gardent au delà des sept jours de *vassalité*, et, connaissant l'affection qu'ils ont pour leur famille, ne leur permettent de partir qu'en retenant leurs gages.

Attachés à la glèbe, ils sont encore les valets des voyageurs; car le premier venu, prêtre ou laïc, peut demander dans les villages les indiens qui lui sont nécessaires pour conduire sa mule ou porter sa valise, et, le trajet fini, chercher au serviteur une querelle d'allemand pour le payer à coups de canne. Quelques-uns de ces pauvres serfs sont obligés, par la chaleur, la pluie

ou des chemins hérissés de cailloux pointus dans les montagnes, de porter sur le dos, pieds nus, pendant un jour ou deux, de lourdes malles en se les attachant à la ceinture avec des cordes, en passant sur la tête une large courroie fixée au faîte de la malle, ensorte que tout le fardeau pèse sur le front du porteur, qui, souvent jeune encore, est déjà chauve et privé de sourcils.

Voilà comme les Indiens, distraits de la culture, peuvent gagner leur subsistance parmi les Espagnols : ils végètent sur cette terre, que trois siècles ont vu s'abreuver à regret de leurs sueurs, de leurs larmes et de leur sang ; ils traînent leur boulet avec tant de peine et d'angoisse, que, chaque jour, ils prient le ciel de terminer leur misère ou leur vie. Quelle est leur consolation ? Celle que leur donnent les prêtres, de souffrir tous ces maux pour l'amour du seigneur, dont ils sont les enfans, et le bien de l'état, dont ils sont les victimes.

CHAPITRE XIV.

Gastronomie. — Procès gagné.

La marmite du presbytère serait souvent boiteuse ou renversée, si elle n'était soutenue que par les pauvres Indiens : la mienne s'appuyait sur les moins opprimés de ces vassaux ou plutôt de ces *parias*, sur les blancs indigènes et sur les nobles espagnols. J'étalais dans ma cure le faste convenable en ces pays, et quelquefois un peu d'orgueil ; car il paraît que les apôtres et leurs imitateurs

n'entendaient rien du tout à soutenir la dignité du sacerdoce : je consacrais aussi une partie de mon revenu annuel, qui valait bien cent portions congrues, mais dont un tiers allait grossir la caisse du couvent, à l'embellissement de mon église; et presque tout le reste s'écoulait en aumônes distribuées aux ilotes et aux esclaves. Hélas! la moitié de ceux-ci et les trois quarts des autres étaient souvent vêtus, malgré mes soins, comme de vrais sauvages : on peut fonder ici quand on voudra une république à la mode de celle du père Duchêne ; il n'y manquera pas de véritables sans-culottes (20).

Observons cependant que la plupart des Indiens se costument ainsi par goût : leurs femmes même ne portent qu'une pièce de laine ou de coton, brodée en soie et attachée à la ceinture, comme un jupon de boulanger ; elles n'ont jamais de chemise ; mais une espèce de surplis qu'on nomme *guaipil*, qui laisse voir leurs bras, avec leurs *parallèles*, entre lesquels est souvent une plume de cardinal ou une rose du Pérou. Lorsqu'elles sortent, pour aller à l'église ou en visite, elles ont un grand voile qui, de la tête aux pieds, les enveloppe, et c'est là le plus cher de leurs ajustemens : rentrées à la maison pour travailler, elles ôtent le guaipil, de sorte que leur sein et tout le haut du corps sont entiérement découverts.

Une maison n'est guère qu'une pauvre cabane, rarement divisée en deux, meublée d'une table rustique, de quelques bancs, de plats, de pots, de cruches, avec des tasses de coco pour boire le *chica*: il y a quelquefois cinq lits, c'est-à-dire, des claies peu élevées de terre, où sont étendus des roseaux liés ensemble et sur lesquels sont deux nattes de jonc servant de drap comme de couverture, avec une botte de paille ou de fourrage pour traversin ;

mais, dans la cour, est toujours un cuvier qui tient lieu de baignoire.

Je ne crois pas qu'un de leurs mets se soit jamais trouvé sur la table de nos gourmands. Un plat de féverolles, bouillies avec un peu de sel et beaucoup de piment ou poivre rouge, tel est souvent le premier et dernier service; mais, pour changer, une tranche de bœuf rougeâtre, salé, sec, dur comme un copeau de palixandre; un autre jour, c'est le plat le plus ordinaire, quelques boulettes de maïs cuites à l'eau, comme les vents de nonne, et mangées à la croque-au-sel.

Les riches vivent beaucoup mieux; j'offrirai de bon cœur les mets suivans aux modernes Apicius. Egrenez du bled d'Inde encore vert et tendre, faites le cuire au beurre, mettez-y crême et sucre, et vous croirez manger des petits pois.

Procurez-vous un daim; laissez-le se mortifier pendant huit jours: lorsqu'il commence à mieux sentir et que les vers y sont en nombre raisonnable, levez-en les gigots (du daim) et les épaules, qu'ils soient boullis jusqu'à demi-cuisson, avec de *l'azica*, herbe qui ne croît qu'au Mexique, et qu'il faut prendre fraîche pour modérer l'odeur de cette venaison; mettez ensuite le bouilli à la broche, arrosez de rota et servez chaudement. On ne dira pas que le daim n'est bon ni à rôtir ni à bouillir; j'en ai mangé accommodé ainsi, et je l'aurais trouvé délicieux, n'étaient les vers dont j'avais souvenance.

Si votre goût n'est pas moins difficile, passez à ce troisième plat, qui, d'ailleurs, est plus distingué parce qu'il est plus rare: ayez un bon *tapco* ou hérisson de Guatimala, fricassez-le en civet; si vous ne croyez pas manger du lièvre, vous le prendrez toujours pour du lapin. Il y a peu de temps

que l'évêque de cette ville chicana certains juges qui, avec force *épices* s'étaient régalés d'un tapco très-potelé vers la fin du carême. Grande dispute sorbonique : des théologiens austères prétendent que manger du hérisson, c'est faire gras; mais de savans chanoines soutiennent que cet animal ne vit que de fourmis, d'herbes et de racines; *ergò*, sa chair est maigre. Et les lapins, tant d'autres bêtes, répondent les théologaux, ne vivent-ils pas d'herbes? La question, demeurée alors indécise, a dû être jugée plus tard par l'inquisition, mais je ne connais point encore le résultat.

En attendant, prenez *à la Vallée* un *iguana* ou lézard, de ceux qui ne sont pas plus longs qu'un chat et ressemblent au scorpion, avec écailles vertes et noires sur le dos : ils sont hideux; mais apprêtés en matelotte, à l'étuvée, ils rendent un jus excellent, et leur chair est presque semblable à celle de poulet.

Plaisanterie à part, j'ai goûté de tous ces mets-là chez nos plus riches Espagnols, qui les trouvent très-délicats et en font leurs délices.

Quelle transition va me ramener au sujet de ce chapitre?... Pour revenir, comme dit l'autre, à mes moutons ou à mes Indiens, il est bon de savoir que le *chica* se fait ainsi : les Petapas, du moins, mettent dans une cruche ou une jarre, aux trois quarts pleine d'eau, des racines de tamarin, bases de ce breuvage, avec du jus de canne qui l'édulcore, et, pour lui donner de la force, un bouquet de tabac en feuille : ils ferment le vaisseau, laissent fermenter la liqueur pendant une semaine ou deux, et la soutirent.

Rien n'est moins agréable que ce chica, pour un européen; rien n'est plus énivrant : il endort un instant les maux des Indiens, pour leur causer

ensuite d'autres souffrances. A peine est-il au clair, qu'ils invitent tous leurs voisins à vider une cruche, pendant la nuit, dans la crainte du prêtre : ils boivent, la jarre est vidée, ils sont sur la litière, restent souvent un jour sans connaissance, et trois sans pouvoir travailler.

Le vin est prohibé dans les villages ; mais des marchands de Guatimala en apportent de frelaté, qu'ils vendent plus cher que chez eux, et à fausse mesure. Cette boisson plaît fort aux Indiens : quand ils vont à la ville, certains cabaretiers les énivrent, les volent et les jettent dans le ruisseau. Si c'est le soir, la canaille espagnole s'ameute autour du malheureux, le traîne, l'accable de coups, et s'en fait un jouet, souvent aux dépens de sa vie. Des Espagnols appellent tout cela des peccadilles ; on ne punit jamais un vol fait à un Indien, on ne venge pas plus sa mort que celle d'un... mouton.

J'avais un jour envoyé au marché de Guatimala quelques sacs de froment, produit d'une récolte faite dans mon jardin. Le muletier s'énivre, et revient sans argent : je ne suis point un corvéable, j'attaque le cabaretier, des témoins attestent le vol fait par lui à l'ivrogne, on plaide, il est puni, j'ai gagné mon procès, ou plutôt, la justice n'a rien perdu ;

> Car il lui faut sa part, mais fort heureusement,
> Les frais n'ont qu'égalé la valeur du froment.

CHAPITRE XV.

Le curé juge. — Autre miracle.

Un alcade, dans ce pays, est juge, maire et chef de la tribu ; ce sont presque toujours de riches

Indiens qu'on revêt de ces charges ; car, comme elles sont honoraires, un Espagnol ne s'en soucierait point :

Nul n'a besoin d'honneur, tous ont besoin d'argent.
CHÉNIER.

On trouve peu d'alcades dévoués, asservis ou vendus au gouvernement; ils sont en général, justes et tutélaires; mais les juges supérieurs sont partiaux et durs; aussi les naturels et même les créoles, ne redoutent-ils pas la justice rendue par leurs compatriotes. Elle ne s'étend guère au-delà de l'autorité que les juges de paix avaient en France avant Napoléon; encore tous leurs jugemens sont-ils soumis à la sanction du pasteur.

Quand je l'étais à Petapa, il arriva qu'un Indien fut condamné au fouet, par notre alcade, don Gusman, pour avoir maltraité grièvement sa femme, ce qui est rare, en ces contrées; mais il ne voulut point acquiescer à la sentence, et en appella au curé.

Lorsqu'on me l'amena, j'étais, après dîner, assis sous le portail de notre église, prenant le frais avec Janille, Chrysostôme, Inez et Azor, ne songeant guère à ériger mon siége en tribunal. L'alcade me remit l'arrêt en présence des curieux qui accouraient en foule, ce spectacle étant peu commun, et surtout de beaucoup de femmes, qui sont, en ce pays, très-curieuses : je ne pus annuler le jugement, parcequ'il était équitable; je le signai. L'épouse du coupable se jète à mes genoux, et demande la grâce d'un mari trop heureux dans son malheur; la bonne femme (il y en a) est éconduite, avec éloge, et le patient se soumet.

Notre ancien maître-d'école, *tailleur* officiel, mais non officieux, lui administre alors modéré-

ment, sur le postérieur, vingt-cinq coups de son fouet judiciaire, tandis que la sensible épouse fondait en larmes, que l'époux, repentant ou non, chantait ses litanies, que le greffier comptait les coups, qu'Azor pleurait, que Chrysostôme se détournait pour rire, que l'alcade s'apitoyait, que le curé fermait les yeux, que les maris pestaient et que les femmes souriaient, malgré leur bonté naturelle. Après cette expédition tragi-comique, l'expédié se lève, et me dit qu'il regarde ce châtiment comme venant du ciel, que j'ai fait du bien à son âme par le mal qu'éprouva son corps, et qu'il me remercie de tout son cœur. En vérité, mon cher, lui dis-je, il n'y a pas de quoi. Dès le soir même, il m'apporta un poulet, par reconnaissance, et sa femme... un coq d'inde.

Que le lecteur instruit n'aille pas croire que j'en conte, que ce sont là des mœurs, des coutumes imaginaires : bientôt, probablement, beaucoup d'Européens pourront aborder au Mexique, et aucun, s'il m'a lu, ne me démentira.

Le *miracle* de la montagne avait fini par pénétrer jusques dans ma paroisse ; si j'eusse été un imposteur, j'aurais abusé chaque jour de la crédulité et de la superstition de mes paroissiens de diverses couleurs, qui, presque tous, me prenaient pour un saint, qui croient aux revenans, aux sorciers et aux maléfices. D'ailleurs il suffit qu'on soit prêtre et tolérant pour obtenir ici tout pouvoir, toute confiance, pour recueillir des hommages et des offrandes, pour conquérir et les cœurs et les bourses.

Étant un jour en chaire, j'entendis tout-à-coup un sourd murmure, et vis un groupe se former en tumulte autour d'une jeune créole, qui venait de tomber, privée de sentiment. Je descends, j'ac-

cours auprès d'elle, et, pendant qu'on va lui chercher des sels et du vinaigre, je lui fais jeter au visage de l'eau bénite ; elle reprend peu-à-peu connaissance, mais elle a des tranchées cruelles, de terribles convulsions : je l'interroge dans un moment de calme ; elle a mangé des *tlos*, espèces de morilles presque aussi dangereuses que certains champignons. Notre docteur arrive, et ne sait trop quels secours ordonner... Une idée soudaine me frappe, je cours à un autel, je reviens à la jeune fille, je lui fais avaler de l'huile d'une lampe d'argent qui enfumait Saint-Dominique. Je ne pouvais heureusement lui donner un meilleur remède : cette huile rance débarrasse aussitôt son estomac du fatal champignon ; la créole respire, ne sent plus aucune douleur. *Miracle!* est un cri général, et je suis plus saint que jamais : j'ai beau leur expliquer une guérison naturelle, il faut que je partage avec le véritable saint, avec la lampe merveilleuse, la gloire du prodige : on crie, on chante, on saute autour de moi ; les plus près me baisent les mains, d'autres caressent ma soutane ou mon surplis. Je veux battre en retraite, on me retient ; je tire, le surplis est en pièces, qu'on s'arrache de tout côté, comme des parts de pain béni ; et ces loques sont regardées comme les reliques d'un saint, qui, Dieu merci, est encore vivant.

On mariait le lendemain la fille de l'alcade avec le fils du polonais, dont j'ai parlé plus haut, et j'étais de la fête, d'abord en qualité d'ami, ensuite comme chef spirituel de la bourgade, dont la noblesse altière et la modeste bourgeoisie, étaient aussi conviées à la noce : or, ces deux classes, fort au-dessus du tiers-état (21), n'étant pas moins *inéclairées* ou superstitieuses que les Indiens et les noirs, je comptais leur prouver, au banquet nup-

tial, que j'avais une sainteté extrêmement mondaine. Je fus donc très-gaî à la fête ; je bus à la santé du grand Saint-Dominique, père de l'Inquisition, patron des Jacobins, lequel était représenté dans notre église, ayant un dogue auprès de lui, une torche à la main, et à ses pieds le globe de la terre... Je chantai même une ronde de table en l'honneur du papa Noé ; j'aurais dansé, je crois ; car enfin, le saint roi David ne dansa-t-il pas devant l'arche? Peines perdues que tous ces plaisirs-là ; et le pis que l'on dit de ma gaîté, c'est qu'un jour je figurerais dans le calendrier, à côté de Saint-Rigobert, de Saint-Hilarion, de Saint-Bonaventure, dont les noms glorieux, du moins ne sont pas tristes.

Ce qui l'est ordinairement, sous ce beau ciel, c'est l'institution du mariage. Tous les ans, certain officier vient, dans chaque commune, faire un dénombrement des citoyens actifs ou inactifs, bien que fort occupés, qui, plus ou moins, sont soumis à de durs impôts : il met d'abord en réquisition des volailles et autres vivres ; ce qui n'empêche pas que la paroisse ne lui paie en espèce, sur son mémoire, ses prétendues dépenses, et comme il procède à loisir dans les préliminaires de l'opération, la charge est bonne pour cet opérateur.

Mais il paraît sur la place publique, un contrôle à la main ; et, en présence des premières autorités, il passe une revue de toutes les familles. Cette inspection terminée, il range à part les garçons et les filles propres au mariage : quinze ans pour les premiers, treize ou quatorze pour les autres, est l'âge convenable, ou du moins, prescrit par le fisc. Il tient ensuite à-peu-près ce discours aux parens qui se trouvent retardataires :

« Pourquoi, au mépris du décret de Sa Majesté catholique, roi des Espagnes et des Indes, n'avez-vous pas encore marié tous ces jeunes gens? Vous gardez près de vous tant de personnes *inutiles*, pour qu'elles ne contribuent pas au tribut général; je ferai augmenter le vôtre jusqu'à leur mariage, et resterai ici pour le hâter : c'est d'ailleurs dans votre intérêt, comme dans celui de l'état, puisqu'alors ils paieront eux-mêmes cette surcharge, en devenant *heureux et libres*.

« Comment, seigneur alcade?...— Oui, beaucoup d'entre eux, sont trop jeunes. — Voyez-les rire... Il n'y a point de nation qui soit plutôt *crûe* que la vôtre en *connaissances* et en malice, ni plutôt propre à la besogne et à la génération. Tous ces jeunes gens-là sont très-bien proportionnés, sont vigoureux; je leur applique un des canons de notre sainte église, qui approuve le mariage à l'âge de quatorze ou quinze ans, avec cette condition : *Nisi malitia suppleat œtatem*... M. votre curé vous expliquera ces paroles... »

Qu'il répétait sans doute en perroquet, car j'ai plus d'une preuve que ce grand multiplicateur ne pouvait dire, dans aucune de ses affaires, j'y perdrai mon latin.

En vingt-quatre heures, trente-deux mariages résultèrent de sa harangue; curé, vicaire, sacristain et bedeau, chantres, musiciens, sonneurs (ces trois catégories n'en font qu'une pour la musique et le chica) durent se mettrent en nage à cette occasion; mais un son argentin succéde en raison du vacarme, et les deux prêtres, ainsi que le *presseur* d'esclaves conjugaux, sont de la noce générale.

Mais c'était une chose assez honteuse pour un état civilisé, que de voir, parmi ces époux con-

traints de l'être en un instant, combien étaient vraiment trop jeunes pour supporter les plaisirs et les peines de ces indissolubles nœuds. Quelques raisons que j'apportassent, ainsi que don Gusman, pour en retarder quelques uns, même en produisant le registre des actes de baptême, je ne pus rien gagner non plus, et l'on maria des garçons qui n'avaient pas douze ans.

Ainsi, jusques dans l'action qui devrait être la plus libre, l'Espagnol, par cupidité, rend l'Indien esclave, pour augmenter les tributs qu'il en tire, tandis que, d'un autre côté, il veut, par crainte, diminuer la population. Que doit, à la fin devenir un gouvernement arbitraire, qui s'est toujours placé entre la peur et l'avarice ? L'une et l'autre ne lui conseillent que de fausses démarches; il n'écoute ni la prudence ni la justice; aveuglé par la flatterie, trompé par l'imposture, il ne voit pas la liberté qui le menace, et il se jette sous la massue du peuple dont elle arme le bras vengeur.

CHAPITRE XVI.

Un Dialogue. — Les tableaux.

Pour gouverner des hommes avec tant d'inhumanité, disais-je un jour au commis marieur, quelle est leur résistance, leur méchanceté, leur malice ? qu'exigent-ils de *nous ?* que nous refusent-ils ? Je les connais : ils sont laborieux, doux, polis, débonnaires, portés à obéir et à rendre service, à se dévouer même pour peu qu'on leur témoigne de l'intérêt, de l'amitié. — Ici, peut-être ; mais ailleurs, ces *sauvages* sont paresseux, ivro-

gnes, rudes, insolens, et ils portent l'audace jusqu'à se pendre ou se laisser mourir de faim, plutôt que de vivre tranquilles dans une servitude *pour* laquelle ils sont nés. — *Dans* laquelle, seigneur... —

Chut! causons prudemment avec un pareil philosophe. Ils sont fidèles, probes, continuai-je, et l'on n'a jamais reconnu que nulle part ils aient commis aucun vol d'importance; nos voyageurs ne craignent pas de coucher auprès d'eux toute la nuit dans un désert, quoique portant des sacs pleins d'or. — Où iraient-ils avec cela, quand la Sainte-Hermandad à l'œil par tout? (excepté où ils pourraient fuir). — Ils savent garder un secret, ne voudraient pas, pour leur fortune, révéler rien qui pût faire le moindre tort à celle d'un voisin ou à sa réputation ou au crédit d'un Espagnol, qui daigne leur sourire. — (En ricanant d'un air malicieux:) Et d'un curé, surtout, qui les gâte un peu, pour avoir, aujourd'hui un chapon, demain une oie. — Je n'irais pas loin, mon ami... pour en trouver chez certain *accoupleur*, qui ne sait pas, comme les moines, plumer la poule sans la faire crier.

Assez, me dis-je: la malice d'un sot est souvent plus à craindre que celle d'un homme d'esprit.

J'avouerai que les Indiens portent un grand respect à leur curé, qu'ils s'endimanchent, s'ils le peuvent, pour venir lui faire visite, et étudient un compliment tout exprès pour lui plaire: c'est qu'une partie des curés sont presque leurs seuls protecteurs, contre une foule de tyrans (22).

Pieux comme nos pères, quand ils n'étaient point fanatiques, ils aiment la religion sincèrement, cette religion si vraie, si pure, si bienfaisante, et qu'on ne peut haïr ou négliger tant que

le cœur est sain. Elle a pour piédestal l'humanité, a dit Ganganelli : j'ajouterai dans l'acceptation générale de ce mot si consolateur, qu'elle est un lien nécessaire, et que celui qui n'en a pas, est capable de tout.

Malheureusement, sur ses bords, une grande partie de ses ministres lui donnent pour cortége l'aveugle superstition et l'avide intérêt. A voir le nombre des images représentant des saints, dont ils tapissent les églises, on les croirait iconolâtres. Ces tableaux, très-mal peints, sont offerts à l'envi par les bons Mexicains, en exécution d'un vœu; on les porte aux processions des fêtes principales, mais chacun à leur tour, et au bout d'un bâton doré, entre la croix et la bannière. Le jour de la fête du saint, celui qui donna le tableau qu'on a porté en pompe, festine ses amis, et envoie au curé, pour la messe et pour le sermon, un ou plusieurs dollars, trois ou six pièces de volailles, avec du cacao, de *l'achiot*, du sucre, pour lui faire du chocolat pendant toute l'octave. Chaque église, au Mexique, a une cinquantaine de ces mauvaises croûtes, qui sont de bon pain pour les prêtres.

Aussi ont-ils grand soin des *ex-voto*, et de faire avertir un mois d'avance les *voteurs*, du jour de leur saint, pour qu'ils soient en état de bien chômer sa fête. S'ils se montrent peu libéraux, on leur fait du haut de la chaire, une verte admonition; si, faute de moyens, ils ne peuvent contribuer, on leur envoie l'image, en leur faisant notifier qu'elle tient la place d'une autre, et que l'église ne doit pas garder un saint inutile au corps et à l'âme; si, dans la contribution, le dévot a omis la moindre partie de l'offrande dévolue au

curé, celui-ci menacera l'autre de ne pas prêcher pour son saint.

Mais la plus terrible menace est celle du renvoi : lorsque les Indiens l'entendent, ils craignent que la foudre ne vienne écraser leur village, pour les punir d'avoir souffert qu'un saint ait été chassé de l'église; ils se cotisent sans délai pour acquitter sans faute l'impôt sacré, et les présens redoublent. J'allais oublier, parmi ceux que j'ai notés plus haut, que le paroissien ne peut aussi se dispenser, pour honorer le saint, d'en mettre au pied de son image : il y dépose, en conséquence, des fleurs, des fruits et, souvent, jusqu'à douze cierges ornés chacun d'une réale; mais, s'il se trouve seul dans la chapelle, sans qu'on y prenne garde, il les allume et les laisse brûler tous à la fois, si bien qu'à la fin de la messe, le curé n'en voit que les bouts. Pour y remédier, il ordonne au bedeau d'avoir soin des offrandes, et de ne pas permettre à celui qui les donne d'allumer plus d'un cierge, en lui disant que le saint se plaît davantage à regarder ceux qu'on lui offre, qu'à voir enfumer sa figure.

A peine *l'Ite missa est* est prononcé, que le curé ou le vicaire, le sacristain ou le bedeau enlèvent toutes les offrandes; et comme plusieurs saints ont beaucoup de dévots, outre le principal du jour, on recueille parfois jusqu'à cent cierges et autant de réales, sans parler des fleurs et des fruits. Par ce moyen, le moine qui dessert la paroisse de Petapa, ou toute autre de ces cantons, est souvent mieux fourni de cierges que tel épicier de Paris, et n'en est pas plus *éclairé*. On les vend quelquefois en gros, à ceux de Guatimala; mais en détail, on en tire plus de profit, parce qu'on les récède aux Indiens pour un mariage, un baptême, des relevailles, une fête ou un enterrement; ainsi l'on peut re-

vendre, jusqu'à cinq ou six fois, les mêmes cierges à celui qui les a donnés: sainte et lucrative navette, dont le fil est inaperçu des yeux vulgaires, et n'en produit pas moins de bons filets.

Il faut être bien orgueilleux ou bien modeste, bien téméraire ou bien tranquille, pour aller à confesse sans répugnance. Mes catholiques étaient exempts d'orgueil et de témérité; ils y venaient sans trop savoir pourquoi, par habitude; mais nous savions fort bien pourquoi ils y devaient venir. Comme on leur avait dit que le pasteur ne pouvait leur donner une absolution, sans recevoir quelque petit cadeau, ils arrivaient quatre fois l'an, au tribunal secret, les uns avec une réale, d'autres avec du beurre, du fromage, du sucre, des œufs ou du gibier, du poisson ou de la volaille, souvent à travers le carême, dont chaque jour, pour nous, aurait pu être un mardi gras: ils racontaient leurs peccadilles, en y mêlant parfois quelques drôleries de ménage, qu'ils prenaient pour de gros péchés, et il s'en retournaient paisiblement, la conscience et les mains nettes.

CHAPITRE XVII.

Les Fêtes. — Produits d'une Cure.

Pourquoi faut-il que la simplicité, que la candeur soient toujours les victimes de l'imposture et de l'hypocrisie ? C'est que la colombe ou l'agneau ne devaient pas être armés du bec ou des griffes de l'épervier ou du renard; mais l'aigle et le tigre sont là, qui dévorent les dévorans, pour tomber à leur

tour sous la flèche de l'homme, ce roi des destructeurs, qu'un insecte pourtant met par fois au rang des atômes.

Votre agneau, blanc ou noir, votre colombe olive ou fauve, ont reçu bec et ongle : s'ils ne s'en servent point, leur intelligence bornée, d'une nature inférieure ou presque nulle, ne les rend-elle pas, de droit comme de fait, esclaves des vautours et des renards *centicolores?*... Ce n'est pas le lecteur qui dit cela ! Il est trop juste et trop humain pour raisonner si durement, et comme il sait que nos américains sont hommes, il dira plutôt avec moi que, si l'homme était destiné pour l'esclavage, le créateur en eut fait une brute et non pas un être pensant. Sur ce, je reprends mon esquisse.

Au jour de l'an, il n'est si pauvre diable qui n'offre au saint- pasteur des vœux sonores ou vivans pour ses étrennes; mais le jour de la Chandeleur est un de ceux où se font les grandes recettes : on promène en procession l'image de la Vierge; elle arrive devant le maître-autel, tenant cinq cierges d'une main, de l'autre autant de tourterelles, qu'elle paraît offrir au prêtre, et qu'il accepte tout de bon; chaque personne un peu aisée doit imiter un si auguste exemple; mais des cinq cierges présentés pour être bénis avec les tourterelles, on n'en remporte qu'un; les autres restent au curé, de qui les Indiens les rachètent ensuite, en les payant plus cher, parcequ'ils sont bénis. Que d'oiseaux ! que de cierges ! c'est une bénédiction !

Si les fideles sont aussi fort exacts à suivre les cérémonies de la semaine sainte, les prêtres ne le sont pas moins à faire édifier des reposoirs funèbres, qu'ils gardent jour et nuit. L'intérieur,

surtout le tabernacle, est brillant d'or et de lumières; la cire brûle; mais un crucifix, à l'entrée, s'élève sous un crêpe, entre deux plats d'argent et deux enfans de chœur, qui reçoivent les simples ou les doubles réales, qu'on apporte à genoux : outre cela, le sacristain fait une quête dans toutes les maisons, pour faire face au coût du luminaire. Je ne puis oublier les disciplines; ceux qui en ont le goût, hommes et femmes, en trouvent à louer chez le bedeau.

Nul des sept sacremens n'est stérile pour les curés : la communion est toujours accompagnée de la réale ou du dollar; et comme on ne refuse le pain consacré à personne, cet article figure avantageusement au budjet des recettes.

On célèbre la Pentecôte, comme toutes les grandes fêtes, d'une manière dramatique : pendant le *Veni Creator*, le pasteur se tient à l'autel, le visage tourné vers son troupeau; soudain une blanche colombe, dressée exprès, s'élance de la voûte et vient se poser sur sa tête, tandis que plusieurs anges, apparaissant au faîte des colonnes, jettent des fleurs sur ledit chef pour mieux symboliser les graces du Saint-Esprit sur sa personne : alors les Indiens, toujours imitateurs, font aussi leurs présens.

La Fête-Dieu est si brillante, si pompeuse, si magnifique, même dans nos simples bourgades, que je n'oserai la décrire, de peur d'humilier les catholiques de la capitale du monde.

Toutes les autres fêtes ne sont pas moins fastueuses et productives.

Dans chaque église, un tronc particulier, placé près d'une armoire *ad hoc*, reçoit le numéraire destiné au rachat des âmes détenues dans le purgatoire (23): le pasteur en a seul la clef (du tronc); a-t-il

besoin d'argent, il y trouve souvent jusqu'à des piastres, pour lesquelles, du moins, il devrait dire des prières.

Parce qu'une chose perdue doit appartenir à quelqu'un, l'Indien qui la trouve, s'il n'en connaît le vrai propriétaire, l'apporte exactement au prêtre, qui place l'objet dans le tronc ou l'armoire des trépassés, à fonds perdu. On a trop souvent remarqué qu'un Espagnol, faisant une trouvaille, fût-elle riche, n'est presque jamais rapporteur. Une des meilleures pratiques de mon vicaire, confesseur indulgent, ayant trouvé sur le chemin un patagon (trois francs), vint, quelques jours après se confesser, et lui donna la pièce, en disant qu'il n'osait la retenir, de peur que les âmes en peine ne vinssent la lui demander. A Petapa, les offrandes du jour des morts s'élèvent ordinairement de trois à quatre cents dollars, environ autant de volailles, mille œufs, douze boisseaux de bled, etc., et une centaine de cierges.

Les fêtes de Noël, sont célébrées aussi avec grande dévotion. Les Indiens commencent par tendre la place de toiles ou sont peints un paysage, des brebis, un berger; puis ils construisent une étable assez vaste, couverte en chaume, qu'ils nomment Béthléem : une resplendissante étoile en transparent illuminé, avec une queue dirigée vers l'Orient, s'élève, comète des Juifs, sur le toît de cette chaumière, dans laquelle, une crêche, portant l'enfant Jésus en bois doré, a, d'un côté, la Vierge, et de l'autre, Joseph, représentée de même; près d'eux, un bœuf et un âne réels sont amenés avant minuit pour réchauffer le saint berceau de leur haleine; et autour d'eux sont des figures d'anges, qui tiennent une harpe, un violon, une guitare.

Mais minuit sonne ; aussitôt la procession sort de l'église, au bruit des cloches, des trompettes, des tambours et de la musique ; M. l'alcade ouvre la marche en grand costume ; viennent ensuite les confréries des hommes, bannières déployées, puis l'étendard de Saint-Michel, puis les confréries du beau sexe, puis le clergé, puis les trois mages que représentent un créole, un indien et un noir libre ; mon secrétaire, est le roi Melchior ; enfin, suit le peuple fidèle, et chaque individu est muni d'un cierge allumé, mais il fait quelquefois du vent. Arrivés à l'étable, qui de tous côtés est ouverte, les rois se mettent à genoux devant la crêche, offrent l'encens, la myrrhe et l'or ; le curé entonne un Noël, que chante tout le peuple au bruit de la musique et des fanfares, et, pendant le tapage, les confrères et les consœurs, en bergers et bergères, tous les paroissiens défilent deux à deux pour offrir leurs présens, tels que fruits et fromages, chevreaux, coqs-d'Inde, agneaux, dont les deux tiers sont vendus au marché par mademoiselle Janille, et l'autre est partagée entre les prêtres et les pauvres. Le cortège retourne au temple : dès que l'office est achevée, réveillon général, ballet ensuite sur la place, au lever de l'aurore, à l'entour de l'étable, et parmi les danseurs, on voit sauter des anges, avec de grandes aîles fixées à leurs épaules ; puis un Saint-Jean, suivi de son petit mouton, donne la main à une Madeleine ; ces deux représentans de saints, sont ordinairement choisis pour leur beauté comme pour leur sagesse ; mais on admire en eux, la fidélité du costume : enfin, le bal ne sert pas peu pour attirer à la cérémonie et les chrétiens et les offrandes.

Ah ! j'allais oublier la Saint-Michel, fête de la paroisse, où tant de cierges... Je m'arrête. Vous

pourriez bien me dire ce que l'auteur d'*Émile* disait à la sonate : Cierge, que me veux-tu ?

Les ecclésiastiques ne sont pas les seuls qui s'engraissent aux dépens des laborieux et maigres Indiens ; mais, généralement, tous les fiers Espagnols, qui, la plupart, étant oisifs et paresseux, s'enrichissent à volonté du travail de ces pauvres gens, les chargent de tous leurs ouvrages, inventent chaque jour quelque nouveau prétexte pour rapiner sur eux, leur enlèvent en un instant la meilleure partie de ce qu'ils ont acquis avec beaucoup de peine, et les tondent enfin comme des *mérinos*. Depuis le vice-roi, jusqu'au dernier commis, combien de loups, pour un mouton ! Et ce mouton encore, pour n'être pas montré au doigt par ses compatriotes, doit affecter, aux yeux des Indiens, le ton de l'ours et la morgue du paon.

On a mis des impôts sur tout, excepté sur les sauterelles, qui ravagent souvent cette contrée, excepté aussi sur la fièvre nommé *tabardillo*, qui désole par fois mainte bourgade, excepté même sur les *uracanas*, qui renversent toujours des arbres, des maisons, excepté enfin sur les suites des éruptions volcaniques, des tremblemens de terre: mais, frappé d'un de ces fléaux, si l'on échappe à de nouvelles taxes, on n'esquive jamais de nouvelles offrandes. Au milieu d'un de ces désastres, le curé, s'il n'est pas sensible, pleure d'un œil et rit de l'autre : messes, processions, prières, tout est employé, tout rapporte.

Une tabardillo des plus malignes devint, surtout à Petapa, très-lucrative, par les vœux et les dons, et, dans l'espace d'environ trois semaines, nous enterrâmes une centaine de chrétiens à 3 dollars, l'un dans l'autre, par tête. Huit jours après,

arriva notre marieur, comme un autre désastre, pour éviter ou réparer un déficit dans les tributs fiscaux; et sa présence ne pouvait altérer les deniers que lève l'église. Si les prêtres d'Europe subsistent surtout de naissances, d'hymens, de morts, on pourrait dire que ceux de Guatimala vivent souvent de sauterelles, et fondent aussi leur cuisine sur les tempêtes, les volcans, les tremblemens de terre.

La nature éternelle, au gré de son envie,
Sait toujours de la mort faire naître la vie.

CHAPITRE XVIII.

Excursion. — L'Alligator.

En politique, à Guatimala, il n'y avait rien à tenter; d'ailleurs j'y allais rarement; et il n'y avait rien à faire avec les Petapas: quelques-uns, cependant, plus éclairés, moins *préjugistes* que les autres, savaient bien à quoi s'en tenir sur mon zèle apparent pour l'autorité absolue et sur ma prétendue *thaumaturgie*; mais, de mon côté, la prudence, et du leur, la timidité, se bornaient au raisonnement. J'osais, du moins, sans crainte, dans leur douce société, faire un peu prendre l'air à ma philosophie républicaine, et plus encore à ce théisme pur, inébranlable, qui est ma citadelle contre la superstition et le philosophisme.

Quelques bruits sourds, depuis assez longtems, couraient sur certaines emeutes qui auraient eu lieu plusieurs fois en diverses parties de l'Amérique-

Sud ; mais ces rumeurs n'avaient guère de consistance, et je n'obtenais même que très peu de détails certains par ma correspondance avec la capitale : la poste, ici, est inexacte et infidèle, parce qu'elle est soumise à l'action doublement arbitraire du tribunal abominable ; quant aux feuilles publiques, elles ne pourraient copier ou seulement extraire celles d'Europe, qui d'ailleurs ne pénètrent pas dans ces pays ; mais elles parleront en toute liberté, de cochenille, et d'indigo pour toute politique.

Il y avait six mois que j'étais privé des nouvelles de nos chers Mexicains, lorsque je reçus une lettre, écrite depuis cinq semaines, quoique datée de Vera Paz, à trente lieues au plus de Guatimala. Retardée par la négligence, mais ayant un cachet intact, elle venait du président de notre loge clandestine, l'un des négocians créoles à qui les échappés du couventde Saint-Hyacinthe avaient dû en partie les secours nécessaires à leur désertion : il m'apprenait que son négoce venant de l'appeller à Vera-Paz, il eut été fort satisfait de m'aller faire une visite, si ses affaires ne le retenaient dans ce port, et qu'il regrettait d'autant plus de ne pouvoir me joindre, qu'il m'aurait confié, de *vive-voix*, des nouvelles très importantes.

Je puis être à la Vera-Paz en peu de temps, dis-je à don Chrysostôme ; je vais feindre un petit voyage à Aqua-caliente, dans notre voisinage, comme pour y prendre les eaux, que le docteur m'ordonnera, si je le lui ordonne. Camarade, tout marche ici avec ordre et tranquillité : en mon absence, gouvernez la paroisse ou la commune ; et au retour, je vous ferai part, en ami, de cette grande confidence.

Moi et Azor, enfourchés, l'un sur sa jument, l'autre sur une mule, nous arrivons bientôt où je crois trouver N*** : personne ; il est parti depuis huit jours pour Carthagène. Peste soit de la poste!.. Allons je me suis promené, et j'ai vu la frontière du Yucatan ; je me suis aussi rapproché, pour un instant, de l'ami Pétion, à qui j'ai même écrit ; mais cette courte absence me fera payer cher la promenade : je cherchais du nouveau ; il y en a pour moi à Petapa.

Elle me procura en outre une nouvelle preuve de l'attachement du bon noir, qui me suivrait au bout du monde ; et cependant, M. Azor a des écolières en ville. Passant tous deux, en revenant, auprès du lac de Gaïtli, je voulus m'arrêter pour laisser reposer mon andalouse et déjeûner sur l'herbe, en souvenir de mes anciens bivouacs : pendant que mon carillonneur allait avec sa mule acheter des provisions à une ferme éloignée d'environ un quart de lieue, je laissai paître mon coursier dans la savanne, et m'assis sous un cocotier, au bord d'une lagune, à cent toises du lac.

Tandis que ma tête appuyée sur ma main droite formait avec mon coude un angle de repos et de réflexion, quelqu'un, que je ne voyais pas, réfléchissait tout autrement sur mon individu. Sachant que des alligators ou caïmans, qu'on appelle ici *ocroubos*, habitaient surtout dans ces lacs, je n'avais pas été me camper près de celui-ci ; mais j'ignorais que la lagune, couverte de roseaux, que j'avais à vingt pas de moi, sur le bord du chemin, était devenue la retraite d'un de ces animaux, qui s'y tenait caché en attendant sa proie : c'est ce que j'appris à l'instant par l'agitation soudaine de l'eau

dormante, et l'effroyable aspect du monstre, se dressant sur sa queue pour s'élancer sur moi.

Me lever pour m'enfuir, est ce que la peur me commande ; me poursuivre, est ce que la faim conseille au crocodile : je vole vers ma haquenée, pour la monter et nous sauver ensemble. Non moins épouvantée que l'homme, la jument du curé, personnelle comme un chanoine, fuit plus vîte que moi, du côté de la métairie, où je la suis à pied, aussi rapidement que le peut faire un moine dont les jambes ont acquis la paresse de celles d'un inquisiteur. Cependant, l'animal féroce (le caïman), courant aussi bien qu'un cheval, gagne beaucoup sur moi, n'en est plus qu'à cinquante pas ; je vais périr sous sa double rangée de dents...

Soudain, grâce à la Providence, Azor, sur sa monture, sort de la ferme, est saisi d'horreur, et s'écrie : « Courez donc en zig-zag (24) ! »

Ranimé par sa voix, je me jète aussitôt hors de la ligne droite, en décrivant un cercle, comme si je voulais tourner l'alligator. On m'avait dit que c'était de la sorte qu'on pouvait éviter ces cruels amphibies ; mais ma jument que j'avais voulu joindre, la métairie qui m'offrait un asyle, et ma frayeur qui devait m'en priver, tout m'avait fourvoyé, quoique suivant la ligne droite. C'est celle-là que peut prendre le crocodile pour obtenir ce que plus d'un homme de proie recherche par la ligne courbe : la pesanteur du corps de l'ocroubo ou du lézard géant et la roideur de ses écailles, gênent ses mouvemens et paralysent sa poursuite.

Embrasse-moi, mon brave ami, dis-je à Azor en remontant sur l'andalouse qu'il ramène : sans toi, ma pauvre église serait veuve de son curé ! — Tout autre vous eût averti. Voila du pain, des fruits ; *déjeunons*. — A cheval : je ne descen-

drais pas pour un archevêché. — (Se retournant vers l'animal, qui commence à nous suivre :) Si j'avais ma *manchette!* — Qu'en ferais-tu ? — Je le tuerais, et nous aurions ses œufs. — Sais-tu si c'est une femelle ? — Je veux dire ses glandes : il en a quatre, qui sont remplies de musc. — Je n'aime pas ce parfum-là, et je crois déjà le sentir : pressons un peu nos bêtes... Tu ris ; je suis peureux, ce n'est pas être lâche. Mais de quelle manière pourrais-tu le combattre, et le tuer surtout? Ses écailles sont dures, épaisses, rapprochées : on dit que le sabre et la balle ne peuvent pénétrer jusqu'à sa peau. — Prêtez-moi, je vous prie, votre couteau de chasse. — C'est celui de l'alcade... (Je n'étais point chasseur, mais je *pêchais* assez souvent) : d'ailleurs je ne veux pas que tu t'exposes... Azor je vous défends... —

Azor, pour la seconde fois, désobéit; Azor, en chantonnant, me dérobe le coutelas, pendant que je regarde notre ennemi, et va au trot sur lui, par la diagonale, en dépit de mes ordres et de mes remontrances. Mais bientôt, à vingt pas du monstre, il ose mettre pied à terre... il saisit un morceau de roche, s'avance de côté vers une gueule menaçante, et lance l'énorme caillou au fond de l'horrible gosier, puis, aussitôt il plonge le couteau de chasse sous la hideuse gorge, et l'alligator tombe.

Je l'avouerai, j'étais resté spectateur, non tranquille, de cette audacieuse attaque; ce ne fut qu'au moment où je vis l'intrépide nègre terrasser l'affreux crocodile et lui porter plusieurs coups assurés, que j'osai m'approcher enfin de l'autre Minotaure et du nouveau Thésée.

— Un courage imprudent, lui dis-je, n'est que de la témérité; et à quoi bon cette victoire ?— C'est

un *monstre* de moins dans ce pays. D'ailleurs, mon père, dans ma jeunesse (il n'a pas vingt-cinq ans), ces sortes de combats n'étaient qu'un jeu pour moi, comme pour mes compatriotes. Avec un peu d'adresse, on tue facilement ces bêtes, dont l'écaille n'est dure que sur le dos.

Le défunt caïman était gros, à peu près, comme un mulet de bonne taille, et avait dix neuf pieds de long.

— Tu me feras penser à décrire, au retour, cet animal, que tu connais si bien ; ce sera une note (25) pour l'ouvrage que je médite sur l'Amérique que possède aujourd'hui l'Espagne. — Oui, aujourd'hui, et depuis bien long - temps ; mais savoir si demain... — Qu'oses-tu dire ?... — J'entends causer les créoles, les Indiens, nos pauvres noirs surtout, qui sont si fatigués des blancs !... — Heim ? suis-je noir, monsieur ? — Vous méritiez de l'être, car vous êtes sincère et bon comme eux ; c'est ce qu'ils disent tous, sans flatterie ni amour propre. — Si je suis bon, tant mieux pour moi. — Et pour les autres : pendant que vos pareils, pour la couleur... — Tais-toi, ou parlons d'autre chose : on s'accoutume à fronder entre soi, et puis on politique ouvertement ; alors la *sainte* vous absorbe. — Nous parlons bas sur ce chapitre avec mes camarades : Si j'écrivais ce que je sens, ce que je vois, certes, je risquerais ma tête noire... — Une parole, avec la *dame* en question, peut perdre un homme. A propos, il faudrait, sans négliger tes écolières, te perfectionner sur la langue française : tu copierais mes notes. — En commençant par celle où vous peindrez cet ocroubo, qui vous a fait une si belle peur... — Fort bien, tu te moques de moi. Mais puisque je suis bon, comme on a la bonté de te le

dire, je vais te payer ta malice, par une fort bonne leçon d'un philosophe grec : « Le chien du Nil lappe en courant, de peur du crocodile : homme fais comme lui, en abordant la coupe de la volupté. »

CHAPITRE XIX.

Le Visiteur. — Un bulletin.

De retour dans notre paroisse, j'appris d'abord que *monseigneur* l'official, qu'on n'y avait point vu encore depuis que j'occupais la cure, y était venu en tournée, dans son carrosse; qu'on lui avait fait croire que ma santé, très-affaiblie par des travaux continuels, m'avait forcé d'aller prendre des bains à Aqua-caliente; qu'il avait paru satisfait de notre gestion canonicale; mais un peu étonné des trois inscriptions placées par moi au frontispice de l'église, à la porte de la maison presbytérale et à celle du cimetière, intitulé, par moi aussi, *champ du repos*; qu'après avoir pris note des susdites inscriptions, il avait déjeuné au presbytère, dîné chez don Gusman, goûté chez don Minskos, le polonais, et soupé chez don Palomèque, lequel, malgré son avarice, l'avait traité comme un légat.

Il prend des notes?... Moi aussi! mais il loge précisément chez l'un de mes... chez le seul ennemi que j'aie au nouveau monde? Eh bien! j'ai en revanche d'assez nombreux amis, à la tête desquels je place mon vicaire, mon sonneur, mon alcade, don Alvar et mes deux prieurs.

J'apprends, de plus, des choses extraordinaires,

qui ne m'étonnent point, et me consolent d'un voyage inutile, comme d'une visite... assez contrariante.

Ainsi que je l'ai dit dans le chapitre précédent, les gazettes ici sont nulles ; la poste n'est pas *franche*, je veux dire que ceux qui la dirigent, sans être *gens de lettres*, devraient savoir au moins que violer le secret des familles, c'est abuser de la confiance publique, commettre un crime de lèze-bonne-foi. On joint la négligence à l'infidélité, surtout envers les citoyens qui paraissent avoir peu d'importance ; plus d'une lettre vous parvient (raturée d'une main bureaucratique, recachetée d'une patte inofficieuse), trois mois et plus après sa date, comme si elle était partie de Paris ou de Rome : est-ce oubli, sur ce point, ou hazard fait exprès ?

Mais les détails choisis que je reçois de Mexico, par le canal du digne M***, vice-*regulador* de notre petit *calbido*, ont pu braver la poste ; car il les a écrits en chiffres de convention, en encre sympathique, dans les interlignes des pages d'un volume de St.-Jérôme, et me les a expédiés dans un paquet cacheté de son sceau, sous le couvert de notre bon prieur.

Il y a là bien des nouvelles qui, en Europe, seraient vieilles depuis long-temps ; mais où nous sommes, le nouveau ne s'apprend qu'au bout d'un an ou deux. Les premières autorités, les nobles et les prêtres du haut parage, sont instruits, de ce côté-là, ce qui ne peut être autrement ; les principaux négocians le sont quelquefois ieux, ce qui est naturel ; le peuple ne sait rien, ou sait très-peu, ou sait fort tard, ce qui est juste.

Traduisons, pour l'histoire, ce premier bulletin

secret, qu'un vrai patriotisme n'écrivit que sous la dictée d'une franchise impartiale. M*** ne m'instruira par la suite, dit-il en post-scriptum, que des faits arrivés dans la Nouvelle-Espagne, parce que de toutes les scènes dont l'Amérique va être l'immense théâtre, il ne verra probablement que celles du Mexique, de sa patrie, qui, au surplus, doit l'intéresser avant tout. Je le suivrai avec exactitude; car, ce pays que je connais autant que lui, que j'explorai plus que lui-même, m'attache presque à un égal degré par des nœuds d'amitié et de reconnaissance. Ce que je n'ai pu voir par ses yeux ou les miens dans les autres contrées du vaste territoire où s'exécute ce grand drame, ne sera exposé dans mes récits, souvent interrompus par des incidens personnels, qu'en sommaires ou abrégés impartiaux et authentiques: plus d'un écrivain libre saura traiter à part et sur les lieux, chaque partie de cette histoire, qui demande un Voltaire ou du moins un Raynal.

L'odieux esclavage, dit M***, l'infâme servitude, nés de l'accouplement du fanatisme avec la tyrannie (26), avaient déjà, depuis trois siècles, fait éclater plus d'un soulèvement au nouveau-monde.

En 1780, sans remonter plus haut, une injustice qu'éprouva don Tupac-Amara, riche péruvien, l'insulte atroce qu'il reçut d'un corrégidor, firent sentir plus vivement aux Indiens l'état d'abjection où ils étaient tenus, le système oppressif du *maximum* ou *repartimento*, et le poids des nouvelles taxes. Une insurrection s'alluma au Pérou; des hommes généreux s'étant dévoués pour la cause de Tupac-Amara et de la liberté, propagèrent en peu de temps l'esprit d'indépendance; la résistance s'étendit sur trois cents lieues de ter-

ritoire, et amena les plus terribles scènes, qui, cependant, restèrent inconnues pour le reste de l'Amérique et pour toute l'Europe, hors le cabinet de Madrid.

La querelle dura trois ans, avec des succès variés; on avait proclamé Tupac (descendant des Incas) souverain du Pérou : mais bientôt la difficulté d'avoir des armes et des munitions, découragea les insurgés, qui n'attaquèrent plus qu'avec molesse, tandis que l'armée espagnole, supérieure en force et secondée par les créoles, malgré leur vif désir d'un régime nouveau, mais où ils primeraient, obtint les plus grands avantages. Tupac et plusieurs autres chefs de l'insurrection furent pris tour à tour et mis à mort d'une manière révoltante.

En 1781, le *regente* don Pinéres voulut soumettre, de son chef, la Nouvelle-Grenade à des taxes nouvelles. La province de Socorro, une des plus actives et des plus populeuses de cette vice-royauté, se déclara ouvertement contre cette mesure. Dix-huit cents hommes se rassemblent et marchent contre Santa-Fé de Bogota, criant : *Vive le Roi! mort à nos mauvais gouverneurs!* La capitale se trouvait sans défense; les insurgens s'avancent en triomphe jusqu'à la plaine, appellée *Mortuco*, à douze lieues de Santa-Fé, où ils rencontrent l'archevêque de Gongora, à cheval, revêtu de ses habits pontificaux, tenant une hostie dans ses mains... A cet aspect inattendu, les insurgés s'arrêtent, saisis d'étonnement et pénétrés de crainte : le prélat, profitant d'un moment aussi précieux, propose un accommodement à leur chef Salvador; la conférence a lieu, et l'insurrection s'évanouit.

Au commencement de l'année 1797, des créoles,

las de leurs chaînes, et des espagnols éclairés par les ouvrages des philosophes de la France, formèrent un projet de révolution à Caracas. Ils traitèrent avec mépris le gouvernement espagnol, parce qu'ils se fiaient à la protection de l'Angleterre, en raison du plan, bien connu, du fameux Pitt, de rendre indépendante la Terre-Ferme, pour l'intérêt de la grande-Bretagne. La conspiration fut découverte, au moment d'éclater, et les chefs principaux, don Gual et don Espana, se retirèrent dans une île voisine; mais le dernier fut découvert, deux ans après, arrêté et pendu.

En 1806, pour aider le parti révolutionnaire en Amérique, le cabinet anglais paya les frais de l'expédition de Miranda, péruvien-français, à Vénézuéla, et envoya, un an après, celle que Whitelocke, officier peu connu, dirigea à Buenos-Ayres; mais aucune des deux ne réussit : il n'y a guère de succès à obtenir quand la fortune ne seconde pas le talent, et Miranda, général distingué, n'eut jamais de bonheur.

CHAPITRE XX.

Doléances. — Sage conseil.

Les diverses incursions faites par les Français et leurs rivaux sur les côtes de l'Amérique soumise aux Espagnols, obligèrent ceux-ci à augmenter leurs forces militaires pour secourir les garnisons des ports, en cas de nouvelles attaques. Mais les commotions civiles nécessitaient surtout l'accroissement des moyens belliqueux ; il fallut mettre les chefs-

lieux à-même de donner et de recevoir des secours en cas d'émeute ou de sédition ; et, cependant, quoique les troupes fussent particulièrement concentrées dans les capitales, on en gardait quelques-unes dans les provinces, pour assurer leur fidélité incertaine et imposer aux moteurs d'insurrections.

En observant d'un œil philosophique l'attachement des Espagnols pour leur pays, le timide respect que les créoles conservaient pour l'Espagne, le faible caractère des Indiens et l'état d'insignifiance moral et politique où se trouvaient les autres races, on ne s'étonne pas qu'ils se soient laissés gouverner, pendant des siècles, par des lois établies dans un pays si éloigné du leur, sans tenter un effort réel et soutenu pour conquérir leur liberté : lors même que des caractères entreprenans s'efforçaient d'opérer ce qu'on nomme, avant le succès, une rébellion, la facilité singulière avec laquelle le gouvernement espagnol étouffait la révolte s'explique aisément, d'un côté, par la vigilance des chefs, le zèle ardent de l'inquisition, et de l'autre, par l'apathie ou l'indolence des créoles, suite trop naturelle de leur molle éducation (27).

Je ne prétends pas, toutefois, dire que les Américains, respectant la cour de Madrid, en fussent satisfaits, et j'affirme, au contraire, qu'elle leur inspirait le plus vif mécontentement ; mais quoique dix volumes ne pussent contenir le précis de leurs justes plaintes, puisqu'ils se trouvaient opprimés par l'avarice et l'insolence, l'égoïsme et l'ambition, j'exposerai, en peu de mots, leurs principales doléances.

Ils se plaignaient, 1°., du pouvoir tyrannique exercé par les vices-rois, les capitaines-généraux,

les gouverneurs, qui éludaient souvent les lois et même les ordres du prince ;

2°. Que *l'audiencia* n'était jamais composée que d'Européens, seuls juges dans tous les procès, et qui interprétaient toujours le Code en leur faveur ;

3o. Que cette audience arbitraire prenait souvent des décisions clandestines, prononçait le bannissement et rendait une foule d'arrêts cruels sans jugement légal ;

4°. Que le gouvernement les traitait avec méfiance, malgré la loyauté dont ils avaient donné des preuves dans la guerre nommée de la succession pour le trône d'Espagne, en résistant aux propositions de la France et de l'Angleterre ; et surtout, malgré le courage, le dévouement qu'ils avaient déployés lorsque Buenos-Ayres et Carthagène furent tour-à-tour attaquées par une escadre anglaise ;

5°. Qu'ils étaient obligés de supporter les insultes d'un Espagnol, même de la dernière classe, par cela seulement qu'il était né dans la mère patrie, et qu'il se regardait en cette qualité comme un être d'une nature supérieure, et comme maître de l'Amérique esclave. (Parmi plusieurs exemples que je pourrais citer à cet égard, je me borne à ceux-ci : les citoyens de Mérida, dans la province de Vénézuéla, demandaient à la cour la permission de fonder un collége universitaire ; l'administration fiscale rejeta la pétition, *parce qu'il n'était pas nécessaire ni convenable de propager l'instruction dans l'Amérique, dont les habitans indigènes paraissaient destinés par la nature à travailler aux mines.* Dans un arrêté solennel relatif au commerce, le conseil des consuls de Mexico déclara que *les Indiens étaient une race*

abrutie, pleine d'ignorance et de vices, des automates indignes de représenter et d'avoir des représentans.)

6°. Que la convention originaire faite entre le monarque et les premiers colons de l'Amérique, par lequel acte, il était stipulé : que les emplois publics seraient donnés de préférence aux premiers conquérans de ce pays, (28), aux descendans de ces héros, aux *pacificadors*, aux colons, même aux indigènes, n'a pas reçu encore son exécution. (Sur cent soixante vice-rois et plus de six cents officiers supérieurs, nommés par la cour espagnole pour administrer l'Amérique, on ne comptait pas vingt créoles, encore n'avaient-ils obtenu de l'emploi que parce qu'ils avaient été élevés en Espagne, avantage dont jouissaient bien peu d'Américains, puisqu'il leur était défendu de visiter la péninsule, sans la permission expresse de Sa Majesté Catholique, laquelle en était fort avare.)

7°. Que l'Espagne étouffait toute industrie en Amérique, en ne permettant pas d'y établir aucune espèce d'usine ou de manufacture ; et que malgré l'impossibilité où elle était de fournir les denrées que consomme le peuple américain, elle restreignait la culture, ou la défendait même entièrement sur son territoire natal.

Arrêtons-nous un peu et seulement sur les restrictions que la *mère-patrie* mit toujours à la liberté de la culture, chez ses trop dociles enfans. Dans ses possessions au sud de Panama, on avait limité, pour le tabac, le nombre des plantations ; si le maître de l'une d'elles avait eu le malheur de faire cultiver un seul pied de tabac de plus qu'on ne l'avait permis, il payait une forte amende, et toute sa plantation était détruite ; et cependant l'Espagne était obligée, tous les ans, d'acheter aux

planteurs du Portugal, tant pour sa consommation que celle de ses colonies, une fort grande quantité de cette marchandise.

Nulle province américaine, excepté le Pérou et le Chili, ne pouvait extraire des huiles, faire du vin, de l'eau-de-vie, planter des vignes, recueillir des amandes; et deux parties si importantes de l'empire espagnol n'avaient été soustraites à ces tyranniques défenses, que parce que l'Espagne trouvait le voyage trop long, qu'il y avait, par conséquent, peu de profit pour elle à faire transporter ces denrées dans ces deux provinces. Aussi fallait-il que les vins, les eaux-de-vie, les huiles, etc., récoltés au Chili et au Pérou, y fussent consommés; et l'exportation en était défendue sous des peines très-graves; mais ces provinces n'avaient pas le privilége de récolter des huiles et du vin, sans le payer par une autre privation; car on n'y cultiva jamais ni la canne, ni le tabac, qui y prospéreraient.

Une des vaines doléances que les créoles adressaient au gouvernement espagnol, c'est que, pour arrêter la population, autant que pour la maintenir en différentes classes, il avait fait plusieurs lois qui mettaient obstacle aux mariages.

On peut néanmoins assurer que, nonobstant tous ces sujets de plaintes, l'Amérique espagnole serait restée encore assez longtems sous la funeste dépendance de la mère contrée. Mais l'invasion de l'Espagne par Bonaparte, la mésintelligence qui s'établit entre les juntes de Séville, des Asturies et des autres provinces, et plus encore, la conduite impolitique de la régence de Cadix, ont décidé cette grande insurrection qui, par l'étendue des pays qu'elle embrasse déjà, est une révolution immense, unique dans les annales de l'histoire.

— Mais, me dit mon vicaire, je ne vois point encore figurer Mexico dans ce premier chapitre ?..— Qui a trois mois de date ; car la poste au Mexique.. — Il est vrai ; et depuis, comme vous dites, il aura bien passé de l'eau sous le Pont-neuf.—N'êtes-vous pas tenté d'aller faire avec moi une visite à nos amis, à nos libérateurs, qui vont le devenir ou le sont devenus de la riante capitale, du Paris mexicain, où vous attend peut-être maintenant cette belle limonadière que vous deviez conduire à St.-Domingue ?... — Plaisantez-vous ? — Jamais, en révolution. — Qu'irons-nous faire là ? — Vous, un bon mariage, et moi, un code, ou du moins quelques lois... — Non, non ! je reste à Petapa, où nous sommes heureux, et vous conseille, en véritable ami, d'y rester comme moi, malgré l'expectative que j'aurais de la cure, si vous partiez.— Je crois... que vous avez raison, malgré l'expectative aussi que je pourrais avoir d'un petit évêché constitutionnel. Quitter un point solide pour s'élever sans certitude, c'est risquer de descendre ou même de tomber. — A la bonne heure ! Nous sommes bien ici, comme disait St.-Pierre au divin maître, conservons y nos *tentes*... et nos nièces.

CHAPITRE XXI.

La Vengeance. — Interrogatoire.

J'AVAIS à peine répondu à la missive libérale, que je reçus un billet anonyme apporté par un Indien qui, étant à cheval, disparut aussitôt... Quel ami inconnu me donne ainsi cét avis allarmant ?

« Vous êtes dénoncé *au grand bureau* : tenez-vous sur vos gardes. »

Ce peu de mots ouvre pour moi un vaste champ de conjectures, et je le parcours vainement avec don Chrysostôme. — Attendez... la visite de notre official ... — Oh ! j'ai réponse à tout. — Mais la correspondance ? — Correspondance indéchiffrable ; on ne l'a pas saisie, d'ailleurs : qu'aurais-je à craindre ? ... — Rien ... cependant, brûlez certaines lettres ...

Je livre également au feu quelques notes philosophiques, après les avoir copiées, très-fin, en sympathique, sur les marges de mon bréviaire; et je place sous mon chevet, pour me tenir plus ferme en cas de route, une bonne ceinture, brodée intérieurement de mes économies, en or et diamans, parce qu'à tout hazard, commis voyageur pour l'église, c'est-à-dire, missionnaire, j'avais pris l'habitude de convertir ainsi mes plus grosses espèces. On ne peut prendre, hélas ! trop de précautions, dans un pays où règne l'arbitraire, où l'on n'est jamais sûr de conserver le peu de bien que l'on possède, ni même la propriété de son individu.

Me voilà prêt à tout événement. Trois semaines s'écoulent depuis l'alerte, rien ne confirme cet avis, et je le prends pour une fausse alarme donnée par un brave homme qui me croit imprudent, ou par un ennemi secret qui veut m'inquiéter...

Bah ! on ne pense pas à moi, et j'aurais tort... On y pensait ...

Un beau matin, au point du jour, plusieurs coups violens heurtent soudain contre la porte de ma chambre, m'éveillent en sursaut, et j'entends retentir ces mots terribles que j'avais prononcés moi-même en quittant jadis Mexico : « *Sainte Hermandad !* »

Dieu soit loué ! Tout ce qu'il veut doit être. Je m'habille, sans oublier une bourse ordinaire et ma ceinture économique : j'ouvre, et deux hommes noirs, précédés de quatre alguazils, me signifient d'abord, après maintes courbettes, un mandat d'arrestation signé du président et de deux conseillers du St.-Office, ensuite... Ils gardent le silence à chaque question, examinent tous mes papiers, les cotent, les paraphent, me les font parapher, et dressent un procès-verbal (sans interrogatoire), qu'ils signent avec moi.

Pendant cette expédition, j'approche des fenêtres, non pour faire un saut périlleux, mais pour voir si mon brave ami ou mon fidéle Azor n'assemblent pas les domestiques, quelques paroissiens... Je vois une trentaine... de cavaliers, cernant le presbytère... Allons, il faut se résigner; j'en ai vu d'autres ! La chaîne de la vie se compose d'anneaux alternatifs d'or et de fer.

A peine le paquet est-il scellé, que, sans me permettre un adieu, on me prend sous les bras, comme un pauvre malade, et l'on me conduit, chapeau bas, dans la rue où est le carrosse inquisitorial. Près d'y monter, je me retourne, et vois don Chrysostôme à sa fenêtre ; il me témoigne par des signes la plus vive douleur, et je lui réponds par des larmes... Je pleure de reconnaissance, en voyant pleurer mon ami, en apercevant notre Azor, qui jète des cris douloureux, qui accourt, qu'on arrête, qu'on repousse dans la maison. Hélas ! La portière est ouverte ; on me cède, dans la voiture, l'honneur du fond ; les robes noires occupent le devant : quel vis-à-vis ! on part, et la cavalerie précède, suit, entoure, au galop qu'ont pris les coursiers de la prison roulante.

Je veux du moins causer en route ; mais l'on

me répond seulement; *Emmanuel!* (que Dieu soit avec vous) Ah! qu'il daigne me secourir, car on me mène au diable.

Le carrosse, bien clos, entre dans Guatimala, et nous conduit aux Jacobins... Tant mieux, dans mon malheur! je n'irai pas, sans doute expirer dans la *maison noire*. Revenu de la sorte dans celle de mes frères, je n'aperçois que le portier, aucun autre religieux ne paraît à ma vue; je demande à parler à don prieur, et, pour toute réponse, un jacobin créole, choisi, apparemment, pour être mon geolier, se montre seul, me fait conduire dans une cellule grillée, donne un reçu de ma personne, et m'enferme à la clef, sous deux verroux auxiliaires.

Cet air sournois, ce rire sardonique d'un cerbère tondu, altéraient vivement la consolation que j'éprouvais d'être *chez nous*; et ce qu'il vint me dire, une heure après, n'était pas propre à l'augmenter. — Frère, voici à déjeûner, avec des livres, mais vous n'aurez aucun moyen d'écrire; et quant aux vivres, vous en recevrez désormais par ce tour-là, qui recevra aussi le *reste* de votre *superflu*. — (Pardon lecteur honnête, il n'y avait dans mon *secret* qu'un de ces *nécessaires* que vous nommez sans périphrase). Je désire bien, frère, voir un instant don Saturnin. — C'est impossible; vous êtes ici à *l'in-pace*. — Et... pour combien de tems? — don Rabolos, notre nouvel inquisiteur, vous le dira lui-même. — Quand? — Je l'ignore; patientez, et faites pénitence. — (Le sot!) Pénitence! et pourquoi?... — Oh, oh! vous le savez... Vous aurez cependant l'ordinaire du réfectoire, tout votre nécessaire et pas de discipline. — Je vous suis obligé, et vous offre en reconnaissance, le *superflu* en question. —

Il sort en faisant la grimace, et je reste livré à des réflexions qui ne sont pas couleur de rose. Serais-je reconnu? voilà tout ce que j'ai à craindre!.. Non, Chrysostôme seul sait qui je suis, et il est honnête homme, ami constant. Mais ce terrible St.-Office voit tout en noir...Courage! si j'échappai naguère au bec du crocodile pour tomber dans la gueule toujours béante de l'alligator à rabat, le Ciel, qui me sauva de l'un, saura me garantir de l'autre.

Le lendemain, on apporte mes malles, examinées, mais il n'y manque rien. Huit jours après, don Rabolos et son greffier paraissent dans ma chambre: l'inquisiteur est un abbé joufflu, à face rubiconde; j'aime mieux ces figures-là, quand elles ne sont pas portées par l'égoïsme, que ces visages de carême qui signalent souvent la trahison.

(Avec une douceur qui ne parait point affectée:) — Mon frère doit à son prieur l'avantage de ne pas être *ailleurs* que dans cette cellule, et de m'y voir venir l'interroger... — Je vous en remercie tous deux. — Asseyez-vous, mon frère. —

Et l'on s'assied, et le noir plumatif se dispose à écrire, et voici l'interrogatoire, dont j'ai pris note immédiate, comme de tout ce qui m'arrive d'intéressant.

—Frère, votre nom?—Polycarpe *de Varennas*.. Né? — A Porto-Rico... — L'âge? — 48 ans. — Profession? — Jacobin et curé. — Que signifient ces lignes inscrites par vous-même à la porte de votre église: « Jésus-Christ n'a pas fait acception des blancs, ni exception des noirs? » — Je présume trop bien de la *science* d'un vénérable inquisiteur, pour croire qu'il ignore que ces paroles sont de l'immortel Las-Casas, le plus vertueux, le plus saint de nos compatriotes. — Le tribunal croit peu à son orthodoxie... Et cette autre sentence: « Les siècles

de la gloire de l'église chrétienne furent ceux où ses prêtres n'étaient que *l'ordure* du monde? — Il y a *balayure* et non *ordure* dans cette sévère remarque de *notre* orateur Massillon (29), que j'avais copié avec scrupule : c'est ce que n'a pas fait à mon égard M. l'official, à qui je dois sans doute *le plaisir* de *causer* avec votre *Grandeur*.. — Je ne connais point Massillon... — (Heureusement pour moi, avec mon *notre*...) — C'est peut-être un moine créole de votre petite île? — Le continent s'honore d'avoir vu naître ce sublime prédicateur... — Quoiqu'il en soit, balayure ou ordure est toujours un outrage fait aux ministres de la religion... — J'ai été admis dans leurs rangs, n'importe à quel degré : aurais-je été assez inconséquent pour vouloir m'avilir moi même? — Il y a de faux frères... D'ailleurs, les véritables osent-ils protéger les noirs pour opprimer les blancs? — J'ignore... — Et ce bon Palomèque, l'un de vos paroissiens? quelle a été votre conduite envers cet homme charitable, fidèle à sa religion et à son roi? —

(Comme ce vieux coquin séduisit le sot visiteur!) Récriminer c'est s'avouer coupable; mais je ne crains que Dieu et ses vrais mandataires. Palomèque, avare et cruel envers les faibles, ne saurait être un bon chrétien, ni un franc royaliste, si cette qualité n'exclut pas la douceur, la bienfaisance : or, tous les habitans de Petapa, des environs attesteraient qu'il est privé de ces vertus. C'est donc à lui... — Le visiteur proteste du contraire. — (L'avare l'a si bien traité!) Le visiteur... — Quel motif important vous avait fait quitter votre paroisse, lorsque ce respectable official l'a visitée? — Notre docteur m'ayant prescrit les bains... — Vous n'avez point paru à Aqua-Caliente, où le visiteur a passé en revenant de Petapa... — Eh bien, Monsieur,

quoique je puisse dire que j'ai été les prendre ailleurs, j'avouerai franchement qu'après avoir ainsi donné le change aux Petapas, afin qu'ils pussent croire que j'allais dans le voisinage, j'ai été à la Vera-Paz, pour y voir un ami... — Je le savais; mais l'on affirme encore que cet ami, négociant de Mexico, est un des *Jacobins* de cette capitale, qui vont, de ville en ville, semer le trouble et prêcher la rebellion. — Vous m'étonnez à un tel point... Quoi ! cet homme religieux, ami des lois, serait tout-à-coup, devenu ?... Ah je ne saurais croire... Est-il possible !... — Je vois avec plaisir cette surprise, et saurai la faire valoir. —

(Plaisante-t-il ?) Daignez, sur tout le reste, par commission rogatoire, prendre des informations auprès de don Gusman, le digne alcade...— Un Indien ! — (La bonne caution !) Mais les gens de toutes couleurs de cette pieuse paroisse rendront justice, comme lui, à la droiture de mes intentions... — En leur faveur, et c'est là votre plus grand tort...

Ici, je pus voir clairement dans les yeux de don Rabolos, que de ce tort, frondé de bouche, son cœur me faisait un mérite. Mais il se lève : — On passe sur votre Indienne, sur une noce où vous dansâtes... — Cent témoins prouveront... — Même sur vos miracles... Il ne s'agit que de trois *imputations* plus ou moins graves, dont vous aurez à vous défendre en présence du tribunal : je le préside ; mais j'ai quatre assesseurs qui sont prévenus contre vous. Mon frère, je désire sincèrement voir éclater votre innocence, et je l'espère... Adieu.

Un bon diable, malgré la robe ! mais, je prouve de mon côté, que l'habit ne fait pas le moine.

CHAPITRE XXII.

Évasion. — Retour à Mexico.

Grace à don Saturnin, la captivité que j'éprouve est supportable : chambre claire, aérée ; mais seulement la vue du ciel, et je tiens encore à la terre ; table soignée, lit moëlleux, et pour société, trois pères de l'église, avec lesquels je fais une agréable connaissance ; pas de plume ni d'encre, mais j'avais inséré plusieurs crayons dans le sac de mon bréviaire, dont cent marges sont libres ; promenade le soir, quand tous les moines sont couchés, excepté deux qui me servent *d'escorte*, et sont aussi causeurs que des trapistes.

Huit mois viennent de s'écouler (30), et l'interrogatoire n'a eu aucune suite : je sais que l'inquisition procède avec lenteur, mais des renseignemens qu'elle doit prendre à six lieues de son siège sont bientôt recueillis. Suis-je oublié ? Tant pis, peut-être... Déjà l'année est révolue ; mais dans la promenade quotidienne qu'on me permet nocturnement, pour prendre l'air, avec les frères taciturnes, j'entends l'un dire à l'autre, comme si je n'étais pas là : « Le frère Polycarpe ne sera pas *déporté* en Espagne, ni mis en jugement. »

Cet avis indirect n'en était pas moins consolant, mais la durée de ma détention me désolait, par l'incertitude du terme, sans pourtant me désespérer : l'homme supporte le malheur avec plus de courage que la perte de l'espérance.

Trois mois après cette nouvelle, un soir, à l'heure du souper, j'ai enfin la visite de l'excellent prieur, qui n'avait pu assurément me l'accorder plutôt. — Ah ! mon père, votre présence me rend la vie ! permettez que ma gratitude... — Ecoutez-moi, et ne perdons pas un instant : vous avez de grands ennemis ; un seul de vos paroissiens a gagné tout le tribunal, hormis le président ; l'évêque est incertain ; mais Alvar, Théotime, l'inquisiteur et moi, nous vous croyons plus malheureux qu'imprudent ou coupable... — Oh ! je ne suis plus malheureux ! Daignez, je vous supplie, me donner des nouvelles de mon digne vicaire, de mon fidèle noir, du bon alcade, de mon troupeau entier, qui doit m'être si cher. — Il vous regrette. Chrysostôme, aidé d'Azor, a jeté Palomèque dans la rivière de Misko, où il a failli se noyer ; ses nègres l'en ont retiré, malgré sa barbarie, au moment où un ocroubo lui saisissait la jambe droite qu'il emporta : le vicaire et le noir se sont ensuite compromis de nouveau, en essayant de communiquer avec vous, et même de vous délivrer ; l'un, qu'on devait nommer curé de Petapa, a disparu avec la fille d'un riche gentilhomme d'Amatitlan ; l'autre a été, malgré l'alcade, arrêté, taillé et banni... — Hélas ! c'est pour moi seul... — Ne m'interrompez pas : du consentement de l'évêque, qui croit vous faire grâce, de l'aveu du supérieur et de don Rabolos, qui vous présument innocent, je viens faciliter l'évasion d'un frère qui est persécuté.

Si les sept sages de la Grèce eussent dû me juger, je n'aurais pas, sans doute, accepté ce moyen de délivrance ; mais, poursuivi par l'inquisition pour mes péchés, j'aurais fui, même avec les vertus des sept sages.

Je reste, si ma fuite compromet mes libérateurs. — Tout est prévu à cet égard, ainsi que pour le reste : un navire d'Acapulco met demain à la voile pour regagner ce port, votre place y est retenue ; voici une lettre signée de vos amis pour le nouveau prieur de Mexico. Avez vous de l'argent ? — J'ai mes économies. — Prenez toujours une partie des miennes... — Non ; j'ai ce qui m'est nécessaire, et vous avez des pauvres qui ne subsistent que par vous. — On est au réfectoire, saisissez cet instant : un muletier, dont je suis sûr, va vous conduire au port avec vos malles... Mais vos meubles du presbytère, votre cheval ? — Les uns sont pour les indigens de ma paroisse, l'autre pour mon prieur. — J'accepte un don de l'amitié. Adieu ! que le ciel vous protège ! — Et qu'il vous récompense !

Me voilà sur la mer du Sud, dans un bâtiment caboteur, où mon passage était payé d'avance ; et, en six jours, j'aborde à Acapulco, ville riche et malsaine, où j'achète une mule qui me transporte à Mexico, la meilleure des capitales, après celle de l'univers.

Don Paternos de Las-Ybal, nouveau prieur des Jacobins, lit la lettre, et m'accueille avec bonté, en me donnant aussi cet avis fraternel : « Vos ennemis de Guatimala, sachant bientôt votre retraite, vous feront surveiller ici par nos créoles ; soyez prudent ; d'ailleurs nous devons l'être tous, dans ces instans d'orage. »

Il y a de l'orage ?... M*** se trouvait en ce moment à sa campagne, au delà de Chapultepec : je restai, pour être prudent, une quinzaine au monastère, sans aller visiter nos autres patriotes, qui étaient signalés.

Fidèle Chrysostôme, où êtes-vous ?... Et toi, mon cher Azor, pauvre banni, en quel lieu portes-tu ton dévouement, et où pourrai-je te prouver ma gratitude ? Je donnerais la moitié de mon or, pour retrouver mes deux amis !

Un second bulletin, parvenu au prieur dans un autre volume de Saint-Jérôme, m'avait été remis le soir de mon départ ; mais ces nouvelles étaient vieilles, par la négligence ordinaire de messieurs de la poste. Je revins dans la capitale le 8 mai 1809 ; voici, jusqu'à ce jour, ce qui arriva au Mexique ; et je raconterai la suite comme elle eût lieu *sub oculis*, jusqu'à un certain point :

En 1808, les troubles de la péninsule, après l'invasion du maître de l'Europe, les querelles des juntes, ces assemblées provinciales si discordantes, dont chacune voulait s'attribuer le suprême pouvoir sur l'Espagne et les Indes, tout semblait présenter à l'Amérique, fatiguée par trois siècles de souffrances continuelles, la précieuse occasion de conquérir sa liberté. Mais les patiens indigènes avaient encore l'attachement de l'habitude pour la mère patrie : les nouvelles du continent leur parvenaient, d'ailleurs, tellement altérées, contradictoires, la résistance de la nation espagnole leur paraissait si noble, la position de ses princes si malheureuse, que, retenus par la surprise, émus par la compassion, ils perdirent, à cette époque, l'heureux moment d'agir, et fournirent à leurs tyrans les moyens de combattre le soldat roi des rois (31).

Dans cette circonstance, la conduite des gouverneurs en Amérique offrit un grand contraste avec celle des gouvernés ; les premiers, à l'exception du vice-roi de Mexico, étaient prêts à jurer fidélité à Bonaparte, comme le prescrivait le

décret du conseil des Indes, qui ordonnait de reconnaître la cession faite à Bayonne, et confirmait les chefs dans leurs emplois; mais les sujets Américains osèrent seuls s'opposer à ce changement, et brûlèrent, surtout dans le Mexique, la proclamation de Bonaparte.

Vers la fin de juillet 1808, un brick français, apportant un message du conquérant, arriva à Buenos-Ayres, et informa le vice-roi Liniers de la conquête de l'Espagne. Celui-ci dévoué à Bonaparte, fit une proclamation au peuple de Buenos-Ayres, dans laquelle il lui rappelait l'indifférence qu'il avait témoigné pour la maison Bourbonnienne, lors de la guerre de la succession : il terminait en assurant les Buenos-Ayriens de l'honorable et haute estime qu'avait su inspirer à l'empereur Napoléon leur triomphe sur les Anglais, et il les exhortait, au nom de ce puissant monarque, à demeurer tranquilles. Don Xavier Elio, qui était alors gouverneur de Monté-Video et ennemi personnel de Liniers, l'accusa de déloyauté, pour cette proclamation, et parvint à soustraire à son obéissance tout le pays qu'il commandait, en formant une junte à l'instar de celle d'Espagne. Don Goyenèche, missionnaire politique, arrivant de Séville, approuva la conduite de l'ambitieux Elio.

Le 20 juillet 1808, les habitans de Mexico, apprenant la nouvelle de l'insurrection des Espagnols *péninsulaires*, manifestèrent l'enthousiasme le plus vif; et il durait encore à l'arrivée de deux députés de Séville, envoyés par la junte qui s'y était formée : ils annoncèrent qu'ils venaient réclamer, pour elle, le commandement souverain de l'Amérique. Tel était le penchant des Mexicains en faveur de la péninsule, qu'ils auraient peut-être accédé à la demande de la junte, si, durant les

débats entre les officiers civils et militaires réunis par le vice-roi, des lettres n'étaient arrivées, en forme de dépêches, annonçant la création de la junte des Astúries : elle invitait expressément les Mexicains à ne pas reconnaître l'assemblée de Séville. On concevra facilement combien cette rivalité dût affaiblir la bonne opinion que les premiers s'étaient formée de l'insurrection d'Espagne.

Ce n'est pas, Dieu merci, faute de maîtres, disais-je en 1809 à l'un de nos amis, que nous sommes mal gouvernés, car nous avons, pour le moment, Charles IV et Ferdinand VII, Napoléon I. Joseph *idem*, et trois ou quatre juntes. Savez-vous ce qu'il faudrait faire, pendant cette anarchie royale ? — Certes nous devrions organiser ici une nouvelle république; et... oui, j'en parlerai incessamment au *comité*.—Les esprits ne sont pas encore à la hauteur des circonstances; mais semez toujours cette idée dans le présent, et elle germera pour l'avenir (32) : les idées gouvernent le monde.

CHAPITRE XXIII.

Les remontrances. — Guerre.

Voici un extrait authentique des remontrances présentées, le 5 août 1808, au vice-roi don Iturrigaray, par la municipalité de Mexico, pour réclamer la formation d'une junte composée des autorités constituées dans cette capitale :

« Les juntes du gouvernement de la mère patrie, les corps des cités et royaumes, ne se conduisent plus, dit elle, conformément à la loi, qui ordonne :

que les cas difficiles seront soumis à la discussion dans les assemblées générales. A l'époque présente, après l'enlévement du roi, la nation est investie de la toute-puissance : ses intérêts doivent donc être discutés par les autorités royales et ecclésiastiques, réunies aux *têtes du peuple*, au calbido (municipalité) ; et ces assemblées doivent faire ce que ferait le monarque lui-même pour le bien général.

» Mexico adhère aux principes de Séville, Valence et autres villes, et réclame, comme elles, les moyens de pourvoir aux mesures qu'exige *l'impériosité* des circonstances.

» De tels exemples nous indiquent ce que nous devons faire, c'est-à-dire, former une junte particulière et *gouvernementale*, qui sera composée de *l'audiencia*, de l'archevêque, des officiers municipaux, de la noblesse, des corps judiciaires, séculiers, ecclésiastiques, des principaux notables et des chefs militaires.

» Cette junte royale, qui délibérera sur tous les importans sujets qui nous concernent, se déterminera conformément à nos différens intérêts. Elle est indispensable, parce que, délivrés, en ce moment, du péril qui nous menaçait du côté de la France, nous ne devons pas néanmoins négliger un instant nos moyens de salut, jusqu'à ce que nous recevions des avis positifs qui puissent nous tranquilliser entièrement. Il faut aussi *satisfaire aux désirs du peuple*, en lui rendant les moyens qu'il avait *originairement*, d'en appeller au roi ou au conseil des Indes ; et de plus, il doit être fait des *changemens* parmi les personnes nommées aux places ecclésiastiques et séculières. Il faut le déclarer, voila les seuls moyens, en raison de l'absence de notre roi, qui peuvent offrir au royaume,

s'il est uni, la possibilité d'échapper aux dangers qui l'environnent.

» L'union des autorités est nécessaire pour *établir* le calme et l'unanimité parmi le peuple, et prévenir les effroyables conséquences de la *désunion*.

» *Chacun alors sera heureux*, et tous les vœux, toutes les résolutions, dirigées par l'enthousiasme et le patriotisme, auront uniquement pour but le bien *public*.

» La ville pense donc que le moment est arrivé d'adopter sans réserve le mode suivi en Espagne. Dès que V. E. aura établi cette junte, qui sera composée des représentans du royaume, elle examinera soigneusement *tous* les intérêts du pays. Mais les deux points fondamentaux de ses travaux *législatifs* ne doivent pas être oubliés, c'est à-dire, premièrement, que les autorités doivent agir comme si le renversement de la monarchie Espagnole n'était pas arrivé, de sorte que V. E. conservera toujours le pouvoir nécessaire que les lois lui accordent; secondement, c'est que, pour suppléer au vide immense qui existe entre l'autorité du souverain et celle de V. E. elle aura recours à la junte. »

Que trouve-t-on dans cette remontrance semi-patriotique? de nouveaux privilèges, de nombreux avantages pour les grands, les prêtres, les riches et les salariés; un vain mot pour les Indiens, et rien pour les esclaves.

Comme le vice-roi ne parut pas contraire à l'adoption du projet proposé par l'organe de la municipalité, les Espagnols, adversaires des Mexicains, décidèrent alors la déposition de ce représentant d'un roi *quelconque*. Agé, dénué de vigueur, n'ayant aucun plan de conduite, don Iturrigaray fut effrayé des soupçons que l'on excitait

contre sa loyauté ; il proposa lui-même de résigner ses fonctions. Les Espagnols, encouragés par sa faiblesse, formèrent sans nécessité, comme sans gloire, un complot général contre un homme sans énergie et sans défense ; et un négociant ambitieux, son ennemi, fut choisi pour lui succéder. Le jour fixé, les officiers qui commandaient sa garde furent gagnés avec de l'or, et le négociant, accompagné de quatre à cinq cents Espagnols, pris dans la classe commerçante de Mexico, pénétra, vers minuit, dans le palais du vice-roi. Les conjurés ne devaient éprouver aucune résistance ; ils se saisirent du vieillard ainsi que de sa femme : celle-ci fut conduite dans un couvent et lui fut renfermé dans les prisons du St.-Office.

L'audience, toute Espagnole, avait secrètement autorisé ce mouvement, insurrectionnel, s'il eut servi la liberté, mais factieux, ne servant que l'oligarchie ; et l'emprisonnement du premier magistrat fut annoncé au peuple avec la déclaration que l'audience s'attribuait le droit de nommer seule un autre vice-roi ; et elle aurait pu même en choisir deux, puisqu'une partie de l'Espagne et tant de souverains reconnaissaient Joseph...

Afin de concentrer leurs pouvoirs divergens, les juntes de la péninsule s'étaient déterminées à établir, par députations, un gouvernement général. Quand la nouvelle de la transaction proposée par les Mexicains fut connue en Espagne, cette junte centrale était déjà établie à Séville : sa joie n'eut point de bornes en apprenant que le vice-roi, accusé de trahison, pour n'avoir pas montré une vive opposition au projet des municipaux, était devenu prisonnier des Espagnols ; elle ne s'embarrassa pas d'examiner les chefs de l'accusation, et ne réfléchit pas non plus combien les nœuds de la

subordination éprouvaient de relâchement, lorsqu'une poignée d'hommes, sans autorité légitime, pouvait forcer le siége du gouvernement, et s'emparer du chef avec impunité.

La loi d'Espagne exigeait l'établissement d'une régence au lieu d'une junte centrale; mais il était trop tard, et déjà l'Amérique, ayant reconnu le pouvoir *juntionnaire*, avait envoyé en Espagne, dans l'espace d'un an, plus de 80 millions.

Néanmoins, la Paz, capitale d'un des districts de l'audience de Charcas, sachant bien que l'Espagne était trop faible pour se délivrer elle-même du pouvoir des Français, voulut pourvoir à sa propre défense; et au commencement de 1809, se donna un gouvernement particulier, composé de patriciens, qui prit le nom de junte *intuitive*. Les magistrats de l'audience ne condamnèrent point cette mesure; mais Elio, vice-roi de Buenos-Ayres, envoya une armée pour la combattre, tandis que Goyenèche, par ordre de celui qui régnait au Pérou, marchait avec un corps nombreux contre la junte de la Paz, dont l'armée, commandée par P. Castro et Yramba, fut battue dans *l'alto*, à quarante lieues de la ville. Le vainqueur Goyenèche marcha immédiatement contre les patriotes, et un grand nombre fut exécuté sur-le-champ de la manière la plus lâche, la plus horrible, mais la plus ignominieuse pour le vainqueur.

Quito, une des villes de la province qu'on nomme Santa-Fé de Bogota et capitale de l'audiencia à qui elle donne son nom, déterminée par les motifs dont la Paz avait dû s'autoriser, forma aussi, le 10 août 1809, un gouvernement séparé, et nomma président le marquis de Selva,

quoique le peuple attendit généralement tout autre chose.

Cette décision obligea don Amar, qui gouvernait la nouvelle Grenade, à composer une autre junte des personnages principaux de Santa-Fé, sous le prétexte de leur demander des conseils; et la junte, assemblée dans le palais du vice-roi Amar, le 7 septembre, se déclara pour le parti adopté par Quito, dans l'espoir qu'en reconnaissance la junte centrale d'Europe, et agissant de concert avec elle, on préviendrait toute espèce de trouble, dans le cas où la péninsule serait absolument conquise par les Français.

Le vice-roi, qui n'avait d'autre intention que celle de connaître l'opinion publique, se hâta de dissoudre un conseil trop sincère, en indiquant une réunion nouvelle pour le 11 du même mois; et, comme il était sourd, il demanda que chaque membre de la junte y apportât son vote par écrit.

Au jour fixé pour cette seconde séance, le peuple de Quito parut étrangement surpris des préparatifs militaires du vice-roi : la garde du palais était doublée, les troupes des casernes en mouvement, comme si l'ennemi était aux portes. Mais l'assemblée se réunit, et chacun présenta son vote, malgré cet appareil du despotisme. Ces votes écrits ajoutaient de la force aux opinions exprimées par les membres de la première junte : Camillo de Torrès, Padilla, Guittierez, Grégorio, Guttierez-Morino, Fruto et d'autres, se rendirent célébres, dès cette époque, par leur patriotisme, qui, cependant, n'était point assez populaire.

Secondé par don Abascal, vice-roi du Pérou, celui de Santa-Fé fit marcher des troupes nombreuses contre la junte de Quito. Ses défenseurs, après quelques engagemens, cédèrent à des for-

ces supérieures ; le gouvernenent fut dissous ; et, malgré la promesse d'un entier oubli du passé, faite formellement par l'Espagnol comte de Castilla, président de Quito, un grand nombre de patriotes furent incarcérés ; et, peu de tems après, sous le prétexte d'une alarme donnée par les soldats, ils furent tous *septembrisés* dans leur prison (33). L'on permit le pillage aux troupes de Lima, cantonnées dans la ville pour y maintenir l'ordre. Le nombre des personnes assassinées de sang-froid ce jour là, se montait à plus de trois cents. En 1810, la junte patriote de Caracas fit rendre des honneurs funèbres à ces malheureuses victimes, avec une douleur sincère et beaucoup de magnificence ; mais leurs bourreaux restèrent impunis.

CHAPITRE XVII.

Proclamation. — Les Cortès.

Si la nouvelle de ces événemens parvint bientôt à la junte centrale européenne, déjà instruite du mécontentement et de la fermentation qui gagnait si rapidement toutes les colonies, elle n'en devint ni plus juste, ni plus prudente. L'attachement que les Américains avaient témoigné pour l'Espagne était réel ; mais les réformes dans leur gouvernement, quoique souvent promises, n'avaient jamais été réalisées : ils commençaient en conséquence à se sentir plus fatigués de cette dépendance ; et leur penchant pour la mère-contrée diminuait en raison de sa tyrannie. Que serons-nous, si l'Espagne est conquise ? était la question quotidienne et générale ; et les discussions sur ce sujet menaient à d'autres d'une grande importance...

La junte Sévillanne, voulant les abuser pour les rendre à leur apathie, publia un pompeux décret, qui déclarait l'Amérique Espagnole égale à la mère-patrie. Mais néanmoins, nulle réforme ne fut faite dans le gouvernement des colonies; et tandis que la junte en recevait continuellement des subsides énormes, elle envoyait des Espagnols pour y remplir tous les emplois publics Telle était la protection qu'elle donnait aux intérêts du nouveau-Monde!

Quand la junte centrale fut chassée de Séville par les français et par le peuple, quelques-uns de ces membres, quoique proclamés traîtres, se réunirent dans l'île de Léon; mais redoutant la mort qui les y menaçait, ils cédèrent l'autorité à une espèce de régence, composée de cinq nobles, dont le pouvoir ne s'étendait que sur Cadix et la Galice, les seules parties de l'Espagne qui n'eussent point encore été conquises.

Les membres de ce *directoire*, sentant bien l'illégalité de leur élection et la faiblesse de leur autorité, n'osèrent même pas faire connaître leur existence au peuple Américain, jusqu'au moment où leurs prétendus droits furent enfin soutenus par un manifeste des négocians de Cadix, ville où, bientôt après, ils fixèrent leur résidenc. Les *directeurs* adressèrent alors aux colons incertains, une superbe et longue proclamation, qui sera un des documens les plus précieux pour l'histoire de l'insurrection Américaine; car la régence, qui avait besoin de secours, y avoue forcément le despotisme que chaque gouverneur avrit fait peser si longtems sur les Américains. Le passage suivant, extrait de cette pièce, est extrêmement remarquable.

« Américains! vous fûtes longtems accablés sous » un joug oppressif, et d'autant plus pesant, que

» l'Amérique est éloignée du centre du pouvoir.
» Nous plaçons maintenant votre future destinée
» dans vos lumières et dans vos propres mains.
» Vous avez été jusqu'ici le jouet malheureux des
» vice-rois, toujours soumis à leur ambition, à
» leurs caprices, tandis que vous étiez en même
» tems, en proie à leur cupidité : dès ce moment,
» votre sort ne dépend plus d'eux... »

Ni la régence, ni les cortès, ni Ferdinand *le Restaure* n'exécutèrent de si belles promesses, et une épouvantable guerre vint désoler toute l'Amérique du sud, guerre de révolution, où, parmi de grands attentats, brillèrent de grandes vertus. Ah ? pourquoi ces dernières n'ont-elles jamais apparu sous le drapeau du royalisme !...

Mais je n'ai pas promis l'histoire de ces fameux événemens, dont le simple récit exigerait tant de volumes, et, sauf quelques excursions, je rentre dans l'esquisse de la *révolte* Mexicaine.

L'illégale arrestation du vice-roi à Mexico, en septembre 1808, redoubla la rivalité qui existait entre les Espagnols d'outre-Océan et les Américains : l'emprisonnement de plusieurs de ces derniers, la mort de quelques-autres, accusés de propos *contre la cour*, accroissaient l'indignation des Mexicains, quand l'arrivée de Venegas, successeur d'Iturrigaray, apportant aux principaux chefs et aux plus fougueux partisans de la faction espagnole des honneurs et des récompenses, vint porter à son comble un juste mécontentement.

Une insurrection éclata, le 16 septembre 1810, dans la ville de Dolorès, près de Goauaxoato, et s'étendit bientôt dans toute la contrée.

La province de Caracas n'avait pas été la dernière à créer une junte, qui refusa, ainsi que plusieurs autres, de reconnaître la régence Sa

réponse au premier décret de ce gouvernement dût exciter parmi ses membres et les habitans de Cadix une grande colère, car ils s'étaient flattés que les Américains se seraient humblement soumis à leur pouvoir. Quel fut leur désappointement lorsqu'ils apprirent que toute l'Amérique était imbue du même esprit, quoique les diverses provinces n'agissent pas entre elles avec l'harmonie désirable! La guerre paraissait le désir dominant des marchands de Cadix, ainsi que des *Cortès*, qu'avait assemblés la régence. Ce fut par des sarcasmes, des invectives, des outrages, prodigués aux Américains dans les gazettes, que la faction mercantile et directoriale commença les hostilités. Les missions de Cortivarria à Puerto-Rico, de Pedro-Elio à Monte-video, de Benito à Panama, de Mareno à Vera-Cruz, de Lombez à Santa-Martha, de Venegas à Mexico, eurent pour but de mettre en action tous les ressorts propres à amener une guerre civile. Les préjugés, la superstition, les promesses flatteuses, les animosités particulières et les menaces furent, tour-à-tour, employés à cet effet. De pareilles intentions firent envoyer sur ces points, comme sur d'autres, de nombreux corps de troupes, quoiqu'à cette époque l'Espagne en eût tant de besoin pour sa propre défense.

Les Cortès, qui tenaient tout leur pouvoir de la régence, montraient pour les Américains une même animosité. Des députés avaient été envoyés par ceux-ci à l'ile de Léon, où les Cortès se trouvaient alors réunis : à peine leur permettait-on de parler de leurs mandataires. — « Si les Américains se plaignent, disait un membre des Cortès, d'être tyrannisés depuis trois siècles, ils ne sont pas au bout de cette chaîne, car ils éprouveront un pareil traitement jusqu'a la fin du monde. » — « Je me réjouis fort, disait un autre, après un succès ob-

tenu à l'aide des Anglais, de l'avantage que nous venons de remporter, parceque nous pourrons maintenant envoyer des troupes pour assujetir les rebelles. » — «Qui sait, dit un de ses collègues, à quelle classe d'animaux les Américains appartiennent? »

Voilà sous quels auspices commença cette guerre; et la manière atroce dont elle fut conduite prouve la haîne irréconciliable des deux partis.

Les Espagnols combattent pour recouvrer le territoire qu'ils avaient possédé, et les Américains pour obtenir l'indépendance. Cruels dans le triomphe, les premiers deviennent encore plus cruels dans l'adversité; les derniers, hardis dans l'attaque, et conservant dans la défaite de la confiance en leurs chefs, se rallient constamment sous leurs bannières : les uns comme les autres montrent dans les combats et dans toutes leurs entreprises une audace étonnante et une rare fermeté. Des milliers de combattans ont déjà inondé de sang américain et espagnol seize cents lieues de territoire, que comprennent ces colonies du nouveau continent; et, comme si la mort ne moissonnait pas assez d'hommes sur les champs de bataille, de nombreuses victimes sont chaque jour égorgées de sang froid. Mais quels sont ceux qui les premiers donnent le criminel et dangereux exemple de violer les capitulations, de tuer les vaincus, de rejeter tout moyen d'accommodement? les Espagnols. Dans cette horrible guerre, entreprise au nom des Cortés et de Ferdinand VII, je défie leurs guerriers de trouver un seul mot à dire pour colorer de l'ombre d'une excuse leur inhumanité et leur manque de foi depuis le premier jour de l'insurrection jusqu'à celui ou j'écris cette page : des faits trop avérés viendront appuyer dans mes notes cette sévère assertion (34).

Si je ne m'arrêtais dans mes excursions sur l'immense terrain où se mesurent ces terribles gladiateurs, je ne saurais me retrouver dans un champ de carnage où l'on voit, d'un côté, tant d'efforts pour le despotisme ou l'intérêt, et si peu pour l'humanité, de l'autre tant d'ardeur pour la gloire ou l'ambition, et si peu pour la république... Rentrons à Mexico.

CHAPITRE XXV.

Le Motionneur. — Un complot.

La vice-royauté de la Nouvelle-Espagne est divisée en deux départemens que l'on appelle capitaineries générales : les capitaineries sont, Mexico et Yucatan. Les provinces intérieures de l'orient, les provinces intérieures de l'occident portent le nom de commanderies générales. L'autorité du vice-roi s'étend sur le Mexique entier ; mais, pour le militaire, le capitaine général de Yucatan agit hors de sa dépendance. L'héritage de Montezume, cette grande proie divisée, se subdivise pour former douze intendances, qui sont : Mexico, Puebla, Sacatecas, Vera-Cruz, Durango, San-Luis-Potosi, Valadolid-Mechoacam, Sonora, Oaxaca (qui comprend Vera-Paz et Guatimala), Goanaxoato, Guadalaxara et Merida de Yucatan. Tlascala et Queretaro appartiennent également à cette vice-royauté, mais forment des cantons distincts et ne sont pas compris dans ces douze intendances. La population de la Nouvelle-Espagne s'élevait, en 1809, à six millions d'habitans, et celle de la capitale à 140,000.

Depuis la conspiration des Espagnols contre Iturrigaray, cette grande cité jouissait d'un calme apparent. Ne me voyant point surveillé, parce que j'avais obtenu l'amitié de don Paternos, pâle et maigre prieur, mais excellent garçon, ce qui dément un peu ma façon de penser, sur les personnes blêmes; n'étant pas observé non plus par les créoles, dont j'acquérais la confiance en leur prêchant, avec discrétion, des idées libérales, je pouvais, deux fois par semaine, aller sans crainte au club secret qu'on avait, pendant mon absence, pour plus de sûreté, organisé en loge maçonnique. Comme un des anciens de l'assemblée et comme une victime de l'Inquisition, j'obtins souvent l'honneur de présider la réunion clandestine d'une centaine d'hommes de différentes classes : moines, avocats, militaires, artisans, boutiquiers, etc. Tous étaient patriotes, mais le mot *république* trouvait leur oreille bien dure (35).

Je fis, un soir, trois motions, tandis que l'ami M*** occupait le fauteuil du vénérable. Il s'agissait,

1°. D'établir un journal, qui serait imprimé par un typographe *marron*, et répandu furtivement dans les campagnes;

2°. D'engager, par une circulaire, des citoyens connus dans les villes environnantes, à former des sociétés qui s'affilieraient à la nôtre;

3°. D'établir une correspondance active et régulière avec le brave Miranda, un de mes anciens amis, qui seul connaît mon véritable nom et ma bizarre destinée; avec Hidalgo-Costilla, digne curé de la province; avec Rayon, avocat distingué; avec N. Mercado, prêtre républicain; avec Bolivar, qui, je crois, recommencera Washington; avec I. Morelos, autre curé, dont l'esprit militaire est soutenu d'un grand courage; et avec le

frère Torrez, qui, dès long-temps, a déserté le cloître pour voler au champ de bataille. Aucun de ces fiers ennemis du despotisme n'habitait cette capitale; mais nous pouvions, du moins fraterniser par lettres. La triple motion fut adoptée d'une voix unanime; et, vers la fin de la séance, le frère *Varennas* fut nommé secrétaire *perpétuel* de cette académie révolutionnaire.

Voici notre position, à cette époque, dans la cité de Mexico. La junte centrale espagnole, établie à Séville, avait placé, avant qu'on nous gratifiât du fameux Venegas, l'autorité civile dans les mains de notre archevêque, que sa douceur, sa modération, faisait aimer de tous. Don Iturrigaray fut déposé uniquement, par le conseil d'Espagne, pour avoir paru accueillir le projet de former une junte municipale, quand l'Espagne fut envahie par les Français et privée de son roi. Les Espagnols, qui avaient renversé ce plan, énorgueillis de leurs succès et devenus encore moins populaires, déployèrent bientôt une insolence et un despotisme sans bornes, en apprenant qu'ils étaient approuvés par la junte centrale.

La situation des Mexicains devint ensuite insupportable après la déposition de leur bon archevêque, autre Vincent de Paule, qui eut pour successeur l'audiencia elle-même, dont tous les membres étaient ses ennemis; mais ils ne gouvernèrent que jusqu'a l'arrivée de don J. Venegas, fabriqué vice-roi par la régence de Cadix.

Sous le règne de l'audience, les troupes, constamment stationnées, en temps de guerre, entre la capitale et Vera Cruz, pour empêcher quelque descente sur les côtes par les croisières britanniques, furent subitement appelées dans l'intérieur, ou leur présence était plus nécessaire que

dans les ports, depuis que les Anglais donnaient la main aux Espagnols contre la France; et le régiment de la reine fut envoyé dans une cité importante nommée Queretaro.

Trois capitaines de ce corps, Abasolo, Allende et Aldama, nés à San-Miguel, ville peu éloignée de celles de Queretaro et de Goanaxoato, se trouvant unis d'amitié avec don Hidalgo, l'un des curés de la ville de Dolorès, voisine de San-Miguel et de Queretaro, Hidalgo nous avait écrit pour leur affiliation lorsqu'ils vinrent à Mexico; mais on n'eut pas le temps de les admettre, car ils suivirent aussitôt leur destination.

Hidalgo, homme courageux, doué de talens distingués et prêtre beaucoup plus instruit que ne le sont en général nos ecclésiastiques, jouissait de l'affection des Indiens, qu'il instruisait lui-même, et de l'estime des honorables membres de la société, qui, sur ma proposition, l'avait reçu au nombre de ses correspondans. Il ne se borna pas à correspondre: ayant remarqué que la haîne portée aux Espagnols dans tous les cantons du Mexique ne pouvait être surpassée, il conçut, rédigea et nous transmit un projet d'insurrection, qui devait éclater vers la fin de 1810. Ce plan fut adopté, avec correction et renvoyé à son auteur, pour être exécuté en tems et lieu.

Abasolo, Allende et Aldama sa joignirent à lui avec empressement, et leur zèle, pour augmenter le mécontentement, fut vraiment merveilleux. Le projet approchait de sa maturité, les partisans de l'insurrection étaient nombreux, lorsqu'Iturriaga, chanoine de Valladolid, l'un des conspirateurs, se confessant au moment de mourir, découvrit le complot à Gil, vicaire de Queretaro.

La révélation fut aussitôt communiquée à quelques membres de l'audiencia, divisée elle-même alors, par la cupidité, en deux parties : les membres qui reçurent cette nouvelle la cachèrent aux autres, et firent conseiller secrétement aux Espagnols résidant à Queretaro, d'agir contre l'autorité, comme avaient fait les Espagnols de Mexico envers le vice-roi, d'accuser leur corrégidor, qui haïssait ces membres factieux, d'être à la tête d'un complot. En conséquence, Dominguez, corrégidor, fut attaqué au milieu de la nuit, arrêté dans son lit et jeté en prison. Cette arrestation et le motif qu'on y donnait, répandirent l'alarme parmi les principaux conspirateurs ; ils craignirent que leur projet, le seul qui fut réel, n'allât être aussi découvert, et résolurent d'en hâter l'exécution.

Allende, l'un des capitaines, se trouvait à San-Miguel à cette époque ; il en partit pour Dolorés, où il parut, le 14 septembre 1810, avec cent-vingt soldats recrutés dans sa marche. Ce jour là, Hidalgo prêchait les Indiens : les divers points de son sermon roulaient sur l'esclavage où les tenaient les Espagnols, sur l'état dans lequel leur trahison avait reduit la péninsule, sur le danger que courait l'Amérique d'être livrée au pouvoir de la France, ou à celui de l'Angleterre, qui assurément, proscrirait la religion catholique. Hidalgo finit son discours par appeller les Indiens aux armes ; et aussitôt, ils coururent aux armes avec fureur.

Amis ! nous écrivait alors notre cher Miranda, puisqu'il nous faut choisir, préférons la démocratie à l'aristrocatie ; car des coups d'éperon font plus de mal que des coups de sabot.

CHAPITRE XXVI.

Insurrection Mexicaine. — Le Curé-Général.

SECONDÉ par Allende, Hidalgo dirigea d'abord sa troupe sur St.-Miguel, où toutes les maisons des Espagnols furent pillées. « Sans mon ami et moi, nous écrivit le curé général, ces demeures seraient en cendres et leurs maîtres en pièces. »

Deux escadrons du régiment *de la Reyna* vinrent se joindre à la petite armée, qui s'avança bientôt sur la ville de Zelaya. Là, les deux tiers du régiment d'infanterie de *Selaga*, ainsi qu'une partie du régiment *del Principe*, cavalerie, se joignirent pareillement à l'insurrection. Hidalgo s'approcha ensuite de l'opulente ville de Goanaxoato, située à soixante lieues N. O. de Mexico, et dont la population s'élève à environ quatre-vingt six mille âmes. Riano, intendant de Goanaxoato, se disposait à résister; mais la troupe stationnée dans cette ville se déclara en faveur de l'indépendance; le gouverneur céda, et, le 29 septembre, Hidalgo prit possession de Goanaxoato, où il trouva, dans les caisses royales, cinq millions en or, outre deux cents barres d'argent.

Cependant Vénégas, arrivé le 16 septembre à Mexico, réunit au palais les principaux de cette ville; et, dans cette assemblée oligarchique, il fit connaître les honneurs que la régence décernait aux *vainqueurs* d'Iturrigaray. Puis, apprenant les progrès d'Hidalgo, il dépêcha des troupes, sous le commandement du comte de la Cadena, pour défendre Queretaro, point militaire d'une haute importance,

à quarante-deux lieues de Mexico, et ville qui était peuplée de quatre-vingt mille habitans, lesquels favorisaient les insurgés et désiraient placer Hidalgo à leur tête, ce que le nouveau vice-roi, heureusement pour la cause royale, empêcha, en introduisant des troupes espagnoles dans cette ville.

Par une proclamation, en date du 23 septembre, il essaya de rétablir le calme, en assurant que depuis le décret de la junte centrale, du 15 octobre 1809, les Américains se trouvaient (à leur insu) traités comme les Espagnols ; il *assura* aussi que les Cortès règleraient très-incessamment toutes les réformes utiles, pour établir la prospérité générale.

En attendant, Hidalgo commença l'exercice de son pouvoir, par abolir la taxe appelée *tributos*, que, depuis la conquête, les Indiens avaient toujours payée. Cette mesure les décida en sa faveur, et tous ceux du Mechoacan accoururent à son armée. De son côté le vice-roi forma des corps de *guerillas*, entièrement composés d'Espagnols, et une milice indigène, mêlés de prolétaires européens : il appela cette milice *Patriotas*. Ces corps divers nuisirent beaucoup plus à la cause bourbonnienne que les indépendans eux-mêmes. Le représentant de la junte fut obligé, après avoir reçu des plaintes innombrables, de les licencier.

L'insurrection s'étendit rapidement, malgré tous les efforts des royalistes. Lagos, dans l'intendance de Guadalaxara, ville fameuse par une foire quinquennale, Zacatecas, cité voisine des mines les plus riches de la Nouvelle-Espagne, et d'autres villes situées au dessus de Queretaro, saisirent tour-à-tour avec empressement, l'occasion de secouer le joug pesant de la mère-patrie.

Durant le séjour d'Hidalgo à Goanaxoato, il établit une sorte de discipline dans la foule tumul-

tueuse dont il était suivi, nomma des officiers pris parmi les soldats déjà disciplinés, pour commander les nouveaux corps, et plusieurs capitaines devinrent à sa voix, majors, colonels, généraux. Il fit aussi battre monnaie, fabriquer des *canons de bois* (pour la montre sans doute) (36), et un de cuivre, qu'on nomma *el Libertador*. Les troupes d'Hidalgo furent armées avec des piques, des haches, des couteaux, des mousquetous, mais fort peu de fusils.

Cependant Hidalgo s'avança sur Valladolid, où il entra le 20 octobre, aux acclamations des Indiens, des nègres, des créoles, des prêtres et des officiers, qui, dans leur joie, lui prodiguèrent toutes sortes d'honneurs. Hidalgo s'empara, dans cette ville, de douze cents mille dollars; et un régiment de milice vint s'y ranger sous ses drapeaux.

Trois jours après, il retourna sur Indaparapo, et y convoqua un conseil de ses principaux capitaines, afin de faire plusieurs promotions. Ce conseil proclama Hidalgo généralissime de l'armée des Américains, qui n'était guère qu'une nombreuse caravane; Allende, major-général; Abasolo, Ocon, les deux frères Martines, felds-maréchaux; Aldama, Ximenès, Arias et Ballerea, lieutenans généraux; etc. Une messe en musique fut célébrée à cette occasion, et l'on chanta un *Te Deum*. Le généralissime passa en revue son armée, qui était divisée en régimens de mille hommes chacun : quatre-vingts régimens furent ainsi formés, et la solde établie sur un pied très-avantageux. Hidalgo, à cheval, faisait cette revue avec son uniforme de généralissime : c'était un habit bleu, à paremens et revers écarlate, brodé en or et en argent; écharpe noire à franges d'or; chapeau rond relevé à gauche et orné d'un panache en plu-

mes de Mechoacan : il portait en sautoir une médaille sur laquelle était l'image de la Vierge de Guadalapa, en grande vénération dans le Mexique. Les drapeaux de l'armée étaient azur et blanc, pareils à la bannière de l'empereur Quahutimoc.

D'Indaparapo, cette armée se dirigea sur la ville centrale, par Marabatio, Repetongo, Jordona, Istlahuaca et Toluca, où, le 27 octobre, elle fit son entrée, se trouvant parvenue à douze lieues de Mexico.

Si cette capitale courait un péril imminent, les Indiens et les créoles, les moines et les nègres, les patriotes et les prêtres de la classe moyenne, n'avaient pas à le redouter; mais tous les Espagnols étant abhorrés par le peuple, et même d'un grand nombre de personnes considérées par leur rang ou par leur fortune, étaient dans la stupeur, qu'ils tentaient de cacher sous un air de jactance. Un cri de liberté aurait suffi en ce moment, pour accomplir la révolution : elle n'eut pas été sanglante, ses chefs étaient humains.

Cependant les forces royales, divisées en différens corps, étaient stationnées à de grandes distances l'une de l'autre : *don Callejas*, à la tête d'une brigade, occupait St.-Louis de Potosi, à cent dix lieues de Mexico; le comte de la Cadena, commandant trois mille hommes, se tenait à Queretaro, et Venegas n'avait que peu de troupes postées aux environs de Mexico, plutôt pour contenir les habitans, que pour s'opposer au curé de Dolorès.

Le vice-roi sortit de cette crise par un expédient qui le sauva. Il décida l'archevêque de Mexico et l'inquisition, le premier difficilement, l'autre sans peine, à diriger contre Hidalgo, ses partisans et toute son armée, une excommunication, et elle fut lancée sur ces indépendans, avec un édit de la

sainte (37), qui déclarait Hidalgo hérétique... En relisant ceci, on croirait être en France vers le 15e siècle, ou en Espagne au 19e.

Hidalgo répondit à ce vilain décret par un beau manifeste. En y exposant les principes de sa croyance, il signalait les contradictions des révérends inquisiteurs dans l'acte d'accusation qu'ils formaient contre lui : « Vous m'accusez, leur disait-il en terminant, de ne pas croire à l'existence de l'enfer, et de prétendre en même tems que dans l'enfer est un pape canonisé ! »

Cette excommunication ne fit aucune impression sur l'armée libérale; car Hidalgo, prêtre lui-même, persuada facilement aux Indiens et à tous ses soldats, que ceux qui avaient prononcé une aussi terrible sentence, étant ses ennemis, ne pouvaient être juges dans cette cause, et que l'arrêt retomberait sur eux. Mais tous les habitans de la grande cité et ceux des diverses provinces où l'insurrection n'avait pas pénétré encore, n'osèrent plus se prononcer pour elle, malgré les exhortations patriotiques de notre journal clandestin, et restèrent paisibles ou absorbés dans une profonde terreur.

Nous-mêmes, il faut l'avouer, nous n'ôsames heurter de front ces hommes noirs, qui pour toute raison, montrent des fers aux raisonneurs, et, pour toute lumière à leur service, n'ont que la flâmme des bûchers... Arrêtons-nous :

> *La sainte ardeur* des moines et cagots,
> Je la dirais, mais garde les fagots;
> Et des abus dont l'église est fourrée,
> J'en parlerais, mais garde la bourrée.
>
> MAROT.

CHAPITRE XXVII.

La perfidie. — Retraite.

Cependant à l'approche de l'armée d'Hidalgo, Venegas envoya quinze cents hommes à Istalahuaca, sous les ordres de Truxillo, colonel de cavalerie et l'un de ses aides-de-camp. Bientôt après, ces troupes, munies d'artillerie légère, reçurent un renfort de cinq cents hommes. Lorsque le général entra à Toluca, le colonel recula sur Lerma, à environ huit lieues de Mexico, se fortifia près d'un pont sur la rivière de Lerma, et en défendit le passage, mais les indépendans la franchirent à Atenca, et les forces royales, pour n'être pas tournées, gagnèrent promptement une colline, appellée le mont de la croix, où Hidalgo courut les attaquer. Une partie des fantassins de ligne qui avaient suivi sa fortune, composaient l'avant-garde, marchaient au pas de charge, précédés de quatre canons, dont un seul de métal, et d'une foule d'Indiens; le centre et les deux aîles se composaient de pareils combattans, mais sans artillerie, même de bois; ses cavaliers couvraient l'arrière garde et les flancs de l'infanterie.

On eut à peine escarmouché pendant quelques minutes, que Truxillo, se voyant déjà débusqué de sa position, commença sa retraite sur Mexico. Hidalgo lui fit proposer, en le suivant, de s'arrêter pour une conférence: le colonel daigna admettre dans ses lignes les envoyés du général... et les fit fusiller. Il se trouvait alors fort près de Mexico, où

il rentra, le 30 octobre, avec environ trois cents hommes, après avoir abandonné et son artillerie et ses munitions. Les gazettes de Mexico vantèrent cette reculade comme une importante victoire obtenue par les royalistes : une médaille, portant les noms de Truxillo, Mendivil et Brengar, fut frappée à la Vera-Cruz, pour en perpétuer le souvenir.

Le bruit se répandit bientôt, à chaque instant, que l'armée insurgente allait entrer à Mexico; beaucoup de gens tremblaient, et nous n'étions pas de ce nombre; mais l'alarme était toujours vaine. Le vice-roi, réellement instruit que Morelos, autre prêtre guerrier, venait aussi de prendre plusieurs villes au Sud de Mexico, et que Villagran, se portait sur cette capitale par la route de Tlapantla, se préparait déjà à faire sa retraite sur Saint-Jean-d'Ulua ou Vera-Cruz, avec les Espagnols, s'ils se trouvait battu par les indépendans, lesquels étaient nombreux, sans doute, mais très-peu aguerris pour la plupart, et non disciplinés. L'armée de Vénégas ne se montait qu'à deux mille hommes, campés entre les promenades de Mexico; et son artillerie, assez considérable, défendait l'entrée de la ville.

Le 31 octobre, à la première vue des troupes d'Hidalgo, qui descendaient les montagnes de Santa-Fé, le peuple, ayant l'espoir fondé que ses amis seraient vainqueurs, manifesta une joie éclatante : il brûlait de les seconder, mais il n'avait pas d'armes.

Vénégas, à la tête de ses soldats, attendait l'ennemi, qui lui envoya des dépêches par Ximénès : ce général, arrivé à Chapultepec, à trois mille de la cité, dans une superbe voiture, suivi de trente cavaliers, présenta ses dépêches au vice-

roi. Jamais personne n'a su leur contenu, pas même *nous*, les amis d'Hidalgo ; et Vénégas prit grand soin de cacher à tous les habitans de Mexico l'objet de cette mission, et les dépêches furent rendues au général, sans aucune réponse.

L'assaut semblait alors inévitable ; Hidalgo cependant, au lieu de l'ordonner, fit retirer ses troupes...

On supposa qu'il avait reçu la nouvelle de la défaite de Sanchez, autre chef d'insurgés, près de Quérétaro, et qu'il savait aussi que Caléjas, le comte de la Cadena et le colonel Cutanos, réunis le 28 octobre, s'avançaient au secours de Vénégas ; mais nous sûmes ensuite, *de bonne part*, que le courage réfléchi, la modération philantropique du prêtre-militaire et son horreur pour répandre le sang, furent les principales causes de sa retraite volontaire.

Ce général avait été asseoir son camp sur un morne triangulaire qui domine le bourg d'Aëtculco et le pays environnant du côté du nord et de l'est : son artillerie, composée de quinze pièces de canon, fut rangée sur les flancs de la montagne, et son armée sur deux lignes, entre lesquelles étaient placés des Indiens.

Callėjas, arrivé à Mexico le 5 novembre, divisa ses deux corps en cinq colonnes, et, le surlendemain, attaqua Hidalgo à l'est et au nord de son camp, qu'il n'avait pu fortifier. En voyant la belle apparence et le bon ordre militaire de l'armée royaliste, forte de six mille hommes, les Indiens furent saisis d'une terreur panique ; dès le premier coup de canon, ils fuirent en désordre, ce qui déconcerta entièrement les troupes régulières de l'armée d'Hidalgo.

Calléjas, poursuivant l'ennemi en déroute, lui fit beaucoup de mal ; car d'après son rapport offi-

ciel, 10,500 insurgés furent tués, blessés ou pris.

Leur général opéra sa retraite sur Goanaxoato; Calléjas le suivit de près. On arrive à cette cité construite sur une éminence, par un court défilé, que les indépendans fortifièrent. Calléjas détruisit leurs batteries, le 24 novembre, et leur prit vingt-quatre canons, parmi lesquels se trouvait *el libertador*, pendant que deux cents Espagnols, renfermés dans *l'Alhondiga* pour s'y défendre, périssaient sous les coups des Indiens exaspérés. Le 25, les troupes royales prirent la ville, et le soldat eut la permission de piller, de tuer, de violer, (38) pendant deux heures.

Le lendemain, tous les officiers prisonniers et un grand nombre de bourgeois furent, sans jugement, fusillés sur la grande place; les savans minéralogistes Valencia, Chovel et Davalos éprouvèrent le même sort... Par une proclamation signée du chef des royalistes, il était ordonné, sous peine de la fusillade, que, dans vingt-quatre heures, les armes et munitions de toute espèce fussent livrées au général; la même peine devait être infligée à ceux qui manifesteraient une opinion favorable à l'insurrection; l'ordre fut publié de faire feu sur tout rassemblement de plus de trois personnes.

Les insurgés, alors, se retirèrent sur Guadalaxara, ville peuplée de quatre-vingt onze mille âmes, et située à cinquante-trois lieues de México. Durant sa marche, Hidalgo battit constamment différens corps de troupes espagnoles; et dès qu'il fut entré à Guadalaxara, il envoya le prêtre Mercado, son principal aide-de-camp, assiéger le port de San-Blas, qui capitula sur-le-champ, et fournit quarante canons, que Mercado fit aussitôt passer à Guadalaxara. L'autorité du généralissime

fut reconnue dans cette ville sans opposition, comme à Valladolid, Mechoacan, Zacatecas et San-Luis, où l'on montrait une grande soumission à tous ses lieutenans.

Calléjas se porta vers Guadalaxara, à la tête d'un corps nombreux et animé par un succès, tandis que don I. Cruz, général Espagnol, défit les insurgés à Zamora, et prit Valladolid, dont il traita les habitans avec férocité. Lorsque Calléjas approcha de Guadalaxara, Hidalgo, résolut d'attaquer les troupes royales: en conséquence, il campa son armée sur un plateau, protégé d'un côté par une assez haute montagne, de l'autre par une rivière, où se trouvait un pont qu'il fit fortifier. Trois batteries vinrent couronner la montagne, deux autres garnirent ses flancs.

Calléjas divisa ses troupes en deux colonnes, dont l'une gravit la montagne et prit les batteries des patriotes, pendant que l'autre attaquait l'aîle gauche, qui résista si vigoureusement, qu'elle la força de reprendre sa première position. Mais cette colonne, appuyée par des renforts, menaça à son tour la cavalerie d'Hidalgo, lorsqu'il cherchait à la couper, en profitant de son mouvement rétrograde. Ce général charga lui-même la cavalerie espagnole, qui, soutenue des grenadiers, repoussa son attaque et lui tua beaucoup de monde. Une batterie de dix pièces couvrait le centre d'Hidalgo; Calléjas, en personne, à la tête de cinquante hommes, enleva ses canons, sans éprouver une bien vive résistance. Pendant cet avantage, don Emparan attaqua la cavalerie des insurgés et la mit en déroute. La consternation se répandit alors parmi les troupes d'Hidalgo, et les soldats européens obtinrent la victoire dans cette affaire, qui eut lieu le 17 janvier 1811, à el Puente del Calderon, situé à dix lieues de Guadalaxara.

Calléjas dépêcha immédiatement un détachement commandé par le général Cruz, pour reprendre San-Blas; mais ce port se trouvait déjà rendu aux Espagnols, par l'effet du *patriotisme* d'un curé de la ville, qui avait excité une contre-insurrection.

Hidalgo rallia le reste de ses troupes, et marcha sur Zacatecas, où son artillerie fut remontée. Il y avait dans cette ville une fonderie de billon, au moyen de laquelle il fit frapper une monnaie nouvelle, toujours à l'effigie de Ferdinand, qui ne s'en doutait guère.

Bientôt il s'avança sur San-Luis, où il forma différens corps de guérillas; puis, avec des troupes choisies, il se porta sur Sartillo, à deux cents lieues de Mexico, dans le gouvernement des provinces intérieures orientales : le gouverneur *del nuevo reyno de Leon*, se déclara pour Hidalgo; ceux *del nuevo Santender* et de Coahuila prirent la fuite, et celui du *Texas* fut arrêté par les indépendans.

A peu près à la même époque, une division s'avança sur Altamira, près de Zacatecas, sous les ordres du général Arredondo, qui de concert avec don Calléjas, alors à San-Luis, suivit les traces d'Hidalgo. Le gouverneur des provinces intérieures occidentales envoya aussi des secours, commandés par N. Ochoa, pour couper la retraite à Hidalgo, qui paraissait vouloir pénétrer dans la Louisiane, y rassembler ses partisans et les armer, afin de revenir dans son pays recommencer la guerre.

Don Y. Elisondo, chef d'un détachement de de patriotes, résolut, d'arrêter lui-même le généralissime, dans l'espérance d'obtenir ainsi son pardon des royalistes. Ayant admis dans ce com-

plot Uranga, Bonego, Menchara, Carrasco et beaucoup d'autres officiers dont je regrette de ne pouvoir livrer aussi les noms à la célébrité, il attaqua son général à Ocatica de Bajan, le 21 mars 1811. Hidalgo poursuivait sa marche, ne pouvant soupçonner qu'il dût trouver des ennemis dans ses compatriotes ; il fut donc aisément vaincu et arrêté ensuite ainsi que tous les officiers qui lui étaient restés fidèles. Cinquante-trois d'entr'eux se virent fusiller par ordre de leurs camarades, et dix autres, parmi lesquels se trouvait Balleza, jeune guerrier de dix-neuf ans, furent pareillement exécutés, le lendemain 27 juillet, avec l'intrépide Hidalgo : ce général, qui, préalablement, fut dépouillé de la prêtrise, mourut en brave : Qui sait conspirer sait mourir.

CHAPITRE XXVIII.

Club découvert. — Prison perpétuelle.

On pense que les patriotes de notre loge clandestine modérèrent un peu leur zèle après de tels exemples, et qu'ils mirent plus de prudence et de mesure dans la direction de cet esprit insurrecteur qui mène rarement au trône et souvent au cerceuil. Mais quelquefois aussi on peut pécher par excès de précaution.

J'avais fait adopter, en comité intime, une épuration que je croyais urgente dans la société propagandiste : or les éliminés, pour se venger d'une bénigne exclusion faite sans bruit par un changement de local, ayant découvert le nouveau, cou-

rurent dénoncer au vice-roi les épurés, qui n'en furent pas moins livrés au Saint-Office... Bref, après dix-sept mois d'hébergement chez lui et douze de *claquemurage* par jugement, ils eurent le bonheur de n'être que bannis, je ne sais où (39).

Cette expédition nocturne avait eu lieu de vive force et en pleine séance; je pérorais en ce moment, et n'avais pu saisir sur le bureau des lettres que m'avaient écrites, depuis la derniere assemblée, Miranda, Mercado et Morelos: on saisit ces lettres pour moi, non pas les frères, qui perdirent la tramontane, mais les faux frères, qui dirigeaient l'invasion. Comme appartenant à l'église, l'inquisition me jugea plus vîte que les autres: rien ne fut oublié dans la *scrutation* de ma conduite, c'est-à-dire, depuis l'escapade de Mexico, jusqu'à l'évasion de de Guatimala, sans préjudice du courant, qui surtout me fit condamner à la détention tant qu'il plairait au ciel de me conserver sur la terre....

Cependant mon supérieur m'obtint la grâce, et c'en était une fort grande, de subir la peine éternelle dans notre monastère, où il me traita aussi bien que je l'avais été dans mon autre prison par mon autre prieur. O vénérable Alvar! bon Théotime! généreux Saturnin! sensible Paternos! je bénirai votre indulgence, votre douceur, votre mansuétude jusqu'au dernier soupir!

Une chambre au troisième étage, vaste, éclairée, donnant sur les jardins, n'était pas un cachot; mais une double grille et d'énormes verroux pouvaient la faire prendre pour une espèce de prison. Je m'aperçus bientôt aussi qu'une consigne rigoureuse avait défendu à mes frères de communiquer avec moi ni de bouche, ni par écrit, ni même par un signe; car, dans les premiers tems, ayant souhaité le bonjour, par ma fenêtre, à des

religieux qui se promenaient deux à deux ou seul à seul dans nos longues allées, aucun, bien malgré lui, sans doute, ne répondit à cette politesse.

Qui me fera donc soutenir, une captivité dont le terme est réglé sur celui de mon existence? Beaucoup de consolations : j'ai des fleurs : des oiseaux, des livres, encre, plumes, papier, j'ai souvent la visite de ce généreux Paternos, qui ne me cache point les nouvelles du jour; j'ai l'espérance que, tôt ou tard, la révolution, ce grand spectacle auquel j'assiste, mais en loge grillée, viendra ouvrir ma petite bastille, et j'ai surtout la certitude que, si la Providence, lasse de mes péchés (c'est le mot propre), veut me châtier ici-bas jusqu'à ma dernière minute, elle ne voudra pas, après ce terme, me les faire expier plus bas encore.

Comptez-vous, parmi vos péchés, vos opinions libérales et vos faits politiques, dont un surtout?... Pardon, ceci est un secret bien douloureux! Quoi qu'il en soit, jamais ma politique ne fut perfide, intéressée, ambitieuse : je haïrais le despotisme, même auprès d'un héros qui me choisirait pour ministre ; j'aime la liberté, même en cette prison où elle m'a conduit.

Être en prison, nous dit le moineau franc, est pourtant un état contre nature... Mais, après tout, qui n'est pas prisonnier? Le soldat l'est dans sa guérite, le laboureur dans sa chaumière, le matelot dans son navire, le courrier dans sa malle, le commerçant dans sa boutique, l'auteur dans son grenier, le curé dans sa stalle, l'orateur dans son *égrugeoir*, l'étudiant dans sa mansarde, le fournisseur dans sa voiture, le juge dans son tribunal, le comédien dans sa loge, le ministre dans son palais, le savetier dans son échoppe, l'oligarque

dans son châtel, la petite-maitresse dans son petit soulier, le goutteux dans sa chambre, etc... Fort bien, monsieur le détenu; mais ils n'y restent pas toujours... Oui, j'oubliais... Eh ! qu'importe, au surplus ! Alexandre et Napoléon n'étaient-ils pas en prison sur ce globe, si étroit pour l'ambitieux (40) ? Laissez-moi dans la mienne, jusqu'à ce que j'en sorte.

J'avouerai, toutefois, que j'*y* éprouvais un chagrin aussi amer que légitime, et dont rien ne me consolait, c'était celui de ne pouvoir plus travailler, par ma correspendance, à obtenir quelque lumières sur le destin de deux hommes qui m'étaient chers, Chrysostôme et Azor : j'avais écrit à ce sujet aux divers généraux républicains, dont les fonctions étendues et les déplacemens continuels pouvaien m'aider à une découverte ; mais nous n'en avions fait aucune, et, bien que les objets de ma sollicitude n'eussent pu se refugier, dans leur position, que chez un peuple libre, il fallait maintenant, plus que jamais, se borner à des vœux pour le bonheur de ces amis fidèles, comme pour le succès de nos braves Américains.

Don Paternos m'apprit bientôt que la mort d'Hidalgo e de ses dignes compagnons ne découragea pas les autres chefs, qui sur différens points continuèrent de soutenir la révolution. Parmi eux se trouvaient N. Villagran, J. Morelos, et Y. Rayon. Celui-ci avait pris position à Sartillo, pour favoriser la retraite de l'infortuné Hidalgo, dont la mort l'obligea de se rendre à Zacatécas ; mais il défit, chemin faisant l'espagnol Zochoa. Parvenu à Zacatécas, Rayon y relâcha trois royalistes, qu'il envoya au vice-roi, pour proposer, comme première base d'un accommodement, la formation d'un congrès, composé moitié d'Espagnols, moitié

d'Américains; et Vénégas répondit simplement aux envoyés : « Ecrivez à Rayon que s'il met bas les armes, je le ferai comprendre dans l'amnistie. »

En répondant ainsi, *l'homme d'état* voulait la guerre ; car *l'indulto* ou amnistie dont il parlait, donné par les Cortès, en 1810, aux insurgés qui se rendaient, loin de faire aucun bien, nuisit beaucoup à la cause royale, parceque les chefs royalistes n'en usèrent pas sagement. A Mexico, on eut si peu de confiance dans *l'indulto* et dans les nombreuses promesses de Vénégas, qu'il fut forcé de recourir au conseil ecclésiastique pour donner de l'autorité à ce qu'il proclamait et pour persuader au peuple que ses promesses ne cachaient aucun piége.

« Sur ce point, disait le conseil dans une adresse » pastorale faite au clergé le 17 mai 1812, son » excellence, le digne et légitime réprésentant de » notre roi, a l'incomparable bonté de nous auto- » riser, non-seulement à garantir la sincérité du » pardon accordé aux Américains, mais encore, » N. T. C. F, à vous donner, comme nous vous » donnons présentement, au nom du Père, du Fils, » du Saint-Esprit, au nom de la très sainte-Vierge » de la Guadeloupe, protectrice de son royaume, » et au nom de S. M. très catholique le roi Fer- » dinand VII, ainsi que de son vice-roi (quel cre- » scendo !) notre parole solennelle qu'un pardon » général est sincèrement accordé à tous ceux qui, » se repentant de leurs fautes passées, poseront » sur-le-champ les armes, etc. »

D. Callėjas se mit en marche pour attaquer le général Rayon qui occupait Zacatècas ; mais celui-ci se retira du côté de Valladolid. En même tems, le colonel Lopez, commandant à Zitaquaro

un corps de guerillas indépendans, fortifia la ville, et triompha complètement des Espagnols, qui, sous les ordres de Zorrès et de Mora, étaient venus l'y attaquer le 11 mai 1811 ; et ces deux chefs périrent dans l'affaire. Alors les insurgés essayèrent un coup de main contre Valladolid ; mais Truxillo les repoussa le 30 mai, pour gagner sa médaille. Rayon, qu'Emparan poursuivit jusqu'à son quartier-général, lui offrit la bataille le 4 juin : la mêlée fut longue et sanglante ; mais enfin la victoire favorisant les insurgés, les royalistes perdirent huit cents hommmes, avec tous leurs bagages ; et ils se retirèrent en conséquence à Toluca.

Sur la dénonciation d'un complot assez formidable qui se tramait à Mexico, Vénégas ordonna grand nombre d'arrestations. Les prévenus furent jugés en vingt-quatre heures, six condamnés à mort, parmi lesquels était Ferrer, homme de loi, six autres, les plus jeunes, aux plus rudes travaux forcés à Puerto-Rico, et deux femmes à la prison perpétuelle. Cet événement arriva au mois d'août 1811. Si les clubistes, qui déjà se trouvaient mis à l'ombre, n'eussent pas eu cet avantage, il est probable qu'aujourd'hui leur sort serait plus malheureux ; donc la prison est bonne à quelque chose. J'en ferais volontiers l'éloge... si j'y voyais tous les tyrans.

CHAPITRE XXIX.

Le Bulletin officiel. — Général terroriste.

Rayon formait, à cette époque, une junte à Zitaquaro, composée de lui-même, du docteur Berdusco et de I.-M. Liceaga. Elle reconnaissait Ferdinand VII pour roi, et, en son nom, elle publia des décrets. Calléjas se trouvait alors à Goanaxoato, où il avait fixé son quartier général : en apprenant cette nouvelle, il offrit 10 mille dollars pour la tête de l'un des membres de ce nouveau gouvernement ; et Vénégas, sentant que l'insurrection faisait de rapides progrès, envoya l'ordre à Calléjas, d'attaquer promptement et de détruire cette junte.

La ville de Zitaquaro, peuplée de dix mille habitans, est à quarante lieues à l'ouest du chef-lieu mexicain, dans une fertile vallée entourée de hautes montagnes. Comme le principal objet, en attaquant cette cité, était de s'emparer des membres de la junte, Calléjas ordonna à don Porlier, qui commandait à Toluca, d'enlever les positions occupées par les patriotes sur la montagne Cenaugo, avant qu'il fit lui-même l'attaque de Zitaquaro, pour empêcher la garnison et les fugitifs de la ville de se retirer par ce point. Quand il eut remporté cette victoire, Calléjas s'exprima ainsi, dans son rapport officiel, au vice-roi le 2 janvier 1812 :

« Les troupes de S. M., après une bataille qui a duré trois heures, ont pris Zitaquaro, importante position située au milieu des mornes, parmi

des rochers escarpés, entourée de retranchemens et de fossés, que défendait en outre l'immense population de vingt lieues à la ronde, réunie dans la ville.

» Les rebelles avaient encore ajouté à ces grands moyens de résistance fournis par la nature, tout ce que l'art, le désespoir et huit mois de travaux continuels pouvaient leur procurer. Si le mauvais succès de nos deux premières attaques avait si fort encouragé le peuple, que les femmes et les enfans s'unissaient, dans cette dernière, à tant d'hommes pour nous combattre, tout n'en a pas moins, cette fois, cédé à la valeur de la royale armée que je commande.

» L'orgueilleux ennemi, dans la plus complète déroute, a fui de toutes parts, laissant tout le pays couvert de morts et de blessés : les rebelles Liceaga, Cabecillas, Berdusco et Rayon se sont dirigés vers Tasco. La fatigue excessive de mes soldats et le mauvais état des routes, m'ont empêché de les poursuivre.

» J'ai trouvé dans la ville beaucoup d'artillerie et des munitions de toute espèce dont je fais dresser un état destiné à V. E. : je me borne aujourd'hui aux informations les plus précises, pour la convaincre que je dois au talent de mes officiers et à l'ardeur de mes soldats le prompt succès de la bataille ; car leur bonne conduite, dans cette circonstance, a même surpassé celle qu'ils avaient déployé dans les affaires précédentes. Quant à nos pertes, elles sont peu considérables...

» Mon séjour à Zitaquaro sera aussi court que possible ; mais avant mon départ, *je veux* raser la ville, pour qu'il n'en reste pas vestige. Je punirai aussi les criminels instigateurs de l'insurrection,

et donnerai un exemple terrible à ceux qui voudraient l'imiter. (Il croit l'avoir éteinte.)

» D. CALLEJAS. »

Et le *décret* suivant fut aussitôt mis en lumière :

« 1°. La ville de Zitaquaro et son département seront privés *de leurs propriétés*, comme de toute exemption ou privilège ci-devant accordé par *l'extrême bonté* du gouvernement espagnol.

» 2°. Ces propriétés confisquées, ainsi que celles des Américains du midi qui ont pris part à la révolte, ou ont accompagné les révoltés dans leurs retraite, *ou ont quitté la ville à l'entrée des troupes du roi*, appartiendront au trésor de l'état.

» 3°. Si ceux qui se trouvent compris dans ce *décret* veulent paraître en ma présence, donner des témoignages de repentir, et travailler à réparer les routes, etc., ils recevront leur grâce ; mais leurs propriétés ne leur seront *jamais* rendues.

» 4°. La capitale de ce département est transférée à Marabatio, où sera établi un gouvernement militaire : les compagnies d'infanterie et de cavalerie, organisées pour la défense de ce district, seront armées et équipées *aux frais des habitans* (ruinés) de Zitaquaro.

» 5°. Attendu que ces habitans ont prouvé combien ils détestent le gouvernement monarchique, qu'ils ont soutenu trois combats contre l'armée du roi, qu'ils ont plantés snr des poteaux à l'entrée de Zitaquaro, les têtes de cinq royalistes, morts en sacrifiant leur vie pour le bien général, tous les bâtimens, quelqu'ils soient, de cette ville criminelle, seront rasés ou détruits par le feu : tous les habitans qui y sont, en sortiront avant

six jours ; je leur accorde, par clémence, la permission d'emporter leur mobilier.

» 6°. Chaque habitant recevra du gouvernement un écrit constatant le jour de son départ et son nom de famille ; nulle personne, après le tems fixé, ne pourra rester dans la ville (il n'y avait donc pas un royaliste ?), et ceux qui auront négligé de se pourvoir du certificat ci-dessus (diplôme de proscrit), seront punis de mort.

» 7°. Toutes les armes me seront livrées sans délai et sous la même peine.

» 8°. Le clergé sera envoyé à son évêque, résidant à Valladolid...

» 9°. Il est expressément défendu *pour toujours* de rétablir la ville de Zitaquaro, ou tout autre cité qui pourra être ainsi détruite pour cause de rebellion.

» 10°. Aucune ville, bourg, village ou hameau, ne donnera asyle aux membres de la junte des révoltés, à aucun de leur délégués, *à aucun de leurs partisans* ; et les villes, etc., qui tenteront de résister aux troupes de S. M., éprouveront le destin de Zitaquaro.

» 11°. Je charge le comte de Rul de l'exécution de ce *décret.*

» *Signé* : D. CALLEJAS. » (41).

On le sait, depuis quinze siècles, quand il s'agit d'exercer le ravage et la destruction, messieurs les oligarques n'y vont pas de main morte ; et ce petit décret, entre mille autres témoignages de leur furie, vaut bien celui des Jacobins contre Lyon ; car Zitaquaro fut détruit de fond en comble, depuis la plus frêle cabane jusqu'à l'église, et tous ses habitans,

hommes, femmes, vieillards, enfans, furent dépouillés sans ressource et bannis sans espoir : ceux que l'amour du sol natal fit reparaître aux yeux farouches du *vainqueur* de Zitaquaro, se virent employés aux travaux les plus rudes en qualité de corveïeurs, et, plus malheureux que les nègres qui du moins sont nourris, ils demandaient l'aumône sur les chemins qu'ils réparaient au profit des plus vils tyrans.

La junte de Zitaquaro s'était réfugiée à el Real de Sultepec, ville située sur un mont à trente lieues à l'ouest de Mexico : malgré la prise et le sac de Zitaquaro, les insurgés n'étaient pas encore vaincus; Morelos, Villagran, Cauas, Aldama, Mercado et d'autres chefs, guidaient toujours des corps de guérillas, constamment occupés à combattre sur divers points les troupes royalistes. La junte proposa au vice-roi plusieurs moyens de réconciliation; mais cette proposition sage et humaine fut aussi mal reçue que celle d'Hidalgo et de Rayon. Dans une adresse aux Espagnols, publiée le 20 mars 1812, la junte récapitulait tous les griefs dont elle demandait la réparation; et, dans le cas où les européens voudraient continuer la guerre, elle traçait un plan pour la rendre moins destructive : rien ne fut accordé.

Morelos gouvernait la plus grande partie des côtes méridionales de la nouvelle-Espagne. Après avoir battu plusieurs fois les soldats royaux, notamment, le 19 août 1811, à la bataille de Tixtla, il mit le siége devant Acapulco; puis, ayant divisé son armée en deux corps, il marcha sur la capitale avec le plus nombreux, qu'il divisa aussi en deux colonnes. Le brigadier Bravo, qui commandait une de ces divisions, vainquit le général P. Masitu, et entra à Quantla, à 25 lieues au sud de Mexico, tandis que Morelos s'emparait d'Izucar.

Ces avantages, remportés par les patriotes, empêchèrent les royalistes de poursuivre la junte nationale, lorsqu'ils eurent détruit Zitaquaro. Les phalanges de Morelos s'emparèrent aussi d'Huexapan et de Real-Tasco, après plusieurs engagemens où elles déployèrent la plus grande valeur. Leurs ennemis, commandés par Soto, ayant attaqué Izucar, le 17 février, furent repoussés, et leur chef, blessé grièvement, quitta l'armée. Llano, son successeur, renouvela l'attaque, sans être plus heureux, quoiqu'il eut pris possession d'une montagne d'où il avait bombardé Izucar. Cette attaque fut faite par les premières troupes que, depuis l'insurrection, l'Espagne eût envoyé au Nouveau-Monde; et ces soldats, aguerris dans la péninsule par des Français soutiens du despotisme, furent souvent battus ici par des Américains défenseurs de la liberté.

CHAPITRE XXX.

Succès divers. — Le congrès Mexicain.

Don Callèjas, qui voulait livrer un assaut à Quantla, le 19 février, fut obligé de le suspendre aprés un combat de six heures. Llano leva le siège d'Izucar, et joignit Callèjas le 30 mars : il battit dans sa marche quelques détachemens de guérillas; mais Morelos reçut également des renforts à Quantla, et déploya pour défendre la ville tous les moyens et toutes les ressources de la tactique militaire.

Callèjas dit, dans une lettre datée de son camp

sous Quantla, le 15 mars 1812, et adressé à un ami qui en donna copie à mon prieur : « *Nous*
» *précipiterons cette ville au centre de l'enfer*,
» quelques peines qu'il nous en coûte. L'enthou-
» siasme de ces révolutionnaires est sans exemple ;
» Morelos leur donne ses ordres d'un air inspiré,
» prophétique ; et, quelqu'ils soient, ils sont tou-
» jours aveuglément exécutés : nous entendons
» souvent les habitans jurer qu'ils s'enseveliront
» sous les ruines de la ville, plutôt que de la ren-
» dre; et, pour prouver qu'ils ne craignent pas le
» péril, ils dansent même autour des bombes prêtes
» à éclater (42). »

Quantla est situé dans une plaine : toutefois cette ville est un peu élevée et domine les environs. Elle fut mise en état de défense par Morelos, qui trouva tous les habitans, ainsi que son armée, prêts à seconder ses desseins. Le siége, cependant, se faisait dans les règles ; et les provisions commençant à manquer, Morelos ordonna une sortie, pour protéger les guérillas qui voulaient introduire des vivres dans la ville. D'après cet ordre, le prêtre N. Matamoros, feld-maréchal et le colonel don Perdez, avec cent hommes à cheval, forcèrent la ligne espagnole, dans la nuit du 23 avril. Mais, le 27, les assiégés, unis aux guérillas, ayant attaqué, sans canon, le camp des Espagnols, furent vivement repoussés, et perdirent plus de mille hommes. Après un siége de soixante cinq jours, Morelos, la nuit du 2 mai, se décida à évacuer Quantla, ce qu'on fit dans l'ordre suivant : Un corps d'infanterie d'onze cents hommes composait l'avant garde, que suivaient trois cents cavaliers, précédant cinq mille lanciers et frondeurs Indiens ; la population de Quantla était placée entre ces troupes ; un corps de fusiliers formait l' rrière garde.

A peine Calléjas eut-il reçu l'avis de la retraite, qu'il ordonna l'attaque. Dans cette occasion, les insurgés, éprouvèrent de grandes pertes, surtout les habitans sans armes qui les accompagnaient. Quatre mille d'entr'eux périrent sur la route; Calléjas prétendit dans son rapport à Vénégas, qu'il n'avait perdu que vingt hommes et qu'une étendue de sept lieues était jonchée de cadavres Américains.

Morelos marcha cependant sur la ville de Chilapa, qu'il prit de vive force. Immédiatement après, il s'empara de Téhucan, à cinquante lieues environ de Mexico. Orizaba fut également obligée de se rendre aux indépendans, qui brulèrent dans cette ville un magasin royal contenant des tabacs pour plusieurs millions. Morelos, le 25 novembre, fit le siége d'Antéquerra, capitale de l'intendance d'Oaxaca, et la prit en cinq jours. Comme les généraux Palacios et Tenaco, les colonels Lopez et Armenta avaient été, dans cette ville, fusillés par les royalistes, Morelos fit exécuter, par représailles et à la même place, les généraux Gonzalès et Bonavia, les colonels Régul et Villasante, qu'on inhuma ensuite avec les plébéïens : les restes des chefs insurgés avaient été abandonnés sans sépultures; on les plaça dans un même cercueil, ils furent portés en triomphe jusqu'à la cathédrale, et inhumés dans le même tombeau.

Acapulco ne tarda pas à tomber au pouvoir de Morelos, qui, alors, jeta plusieurs corps de guérillas, entre la Puebla, Xalapa et la Vera-Cruz, interceptant, par ce moyen, toute communication directe ou régulière entre ce port et Mexico.

Tandis que le prêtre insurgé obtenait ces succès, une partie des troupes de l'avocat Rayon, repous-

sées à l'attaque de Toluca, se portèrent à Tenango, petite ville située sur une éminence, à huit lieues environ à l'ouest de Mexico, et l'occupèrent. Des batteries couvraient le haut de la montagne; mais les royalistes, conduits par don A. Bustamente, les tournèrent, prirent la ville, en juin 1812, et fusillèrent tous les prisonniers qu'ils y firent.

La junte mexicaine se retira de Zultepec le 30 août, accompagna les troupes commandées par Rayon, et séjourna toujours dans la ville la plus voisine de cette armée. Mais, à dater de l'époque dont il s'agit, jusqu'à l'année suivante, l'historique de cette guerre offre peu de faits remarquables. Souvent, des deux côtés, le défaut de moyens hostiles, surtout celui d'ensemble, et une égale lassitude, ayant produit des espèces de trèves, la révolution des Mexicains fut obligée de demeurer stationnaire, comme celui qui en trace l'esquisse.

Vers la fin de 1812, don J. M. Toledo, l'un des membres les plus actifs de cette députation que l'Amérique envoya aux Cortès comme représentans du peuple, s'étant rendu à Washington, y rencontra le colonel Gutierrez, venu de Mexico pour implorer les secours des Etats-Unis. Toledo et lui enrôlèrent quelques Américains du Nord, disposés à aider leurs frères, et ils les emmenèrent dans les provinces *internas* occidentales, où leur nombre s'accrut de plusieurs guérillas.

Ils obtinrent d'abord des avantages importans, et prirent même la capitale du *Texas*, Santantonio de Bojar; mais Arredondo, commandant des provinces orientales, les battit en juillet 1813, et dispersa totalement ses troupes. Le représentant Toledo retourna aux Etats-Unis.

Le 20 décembre, même année, Morelos atta-

qua Valladolid, qui venait d'être renforcée d'une division commandée par Llano : le général indépendant fut forcé de battre en retraite sur Pararan, à vingt lieues de Valladolid. Llano le poursuivit et l'atteignit le 7 janvier 1814 : le combat s'engagea une heure avant le point du jour, et, par une erreur bien fatale de l'armée mexicaine, deux de ses corps d'élite se trompant dans l'obscurité, combattirent l'un contre l'autre. Lorsque le jour parut ils reconnurent leur cruelle méprise ; mais il était trop tard : l'Espagnol profita de la surprise et de la consternation des insurgés, et les défit complètement. Matamoros, lieutenant général, tomba en son pouvoir avec environ sept cents hommes : Matamoros lui-même avait pris cinq cents Espagnols un mois auparavant, et les avaient envoyés à Acapulco ; Morelos les offrit en échange pour son ami ; mais cette offre fut rejetée : Matamoros, avec les sept cents patriotes pris par les royalistes, furent assassinés dès le jour même... Morelos indigné, fit mettre à mort, par représailles, les cinq cents Espagnols prisonniers à Acapulco.

Fière d'une telle victoire, l'armée d'un roi, qui se trouvait alors mon camarade d'infortune, eut plus d'activité, offrit bientôt quatre fortes divisions, expulsa peu à peu, de cette partie du Mexique, tous les indépendans, et reprit même Acapulco ; mais les fortifications en avaient préalablement été détruites par les habitans patriotes.

Liceaga parvint pourtant à se fortifier près du lac Chapula, d'où il repoussa plusieurs fois les royalistes. Morelos, Casteja, Rayon, le docteur Cos et quelques autres généraux, obtenant de nouveau des avantages partiels, ranimèrent l'espoir des partisans de l'insurrection, qui s'étendit, pour la troisième

fois, dans les deux intendances de Mexico et de Valladolid.

A la junte nationale succéda un congrès, qui commença ses sessions à Chilpansinigo, à trente lieues au sud de Mexico, et s'assembla depuis à Harios, à quarante-cinq lieues de cette capitale. Ce congrès déclara le gouvernement du Mexique indépendant, et créa un pouvoir exécutif composé de Liceaga, N. Cos et Morelos, le général en chef.

Tout finira dans ce pays et dans bien d'autres, par obtenir l'indépendance, par être libre ; et moi?...—Consolez-vous par l'espérance du bonheur de vos frères ; car votre *moi* est personnel...—Parbleu ; je le sais bien, *moi* est l'alpha et l'oméga, la réduction et le centre de l'univers pour l'égoïste... — Le *moi* est haïssable, a dit Pascal : j'ajouterai que la civilité doit le cacher et la religion l'anéantir. —Fort bien ; mais si Pascal et vous, monsieur, eussiez été ainsi que *moi*, entre des griffes inquisitorales, pire que celle des jésuites qu'il n'aimait guèrre et que vous n'aimez pas peut-être vous auriez dit sans doute : Seigneur protégez-*moi*!

CHAPITRE XXXI.

Le Prisonnier. — Orage.

L'ÉTUDE, le travail et la philosophie étaient pour moi de grandes consolations. Hélas! de toutes celles dont le charme si bienfaisant adoucissait encore une captivité qui n'était pas sans espérance, je perdis soudain la première, en perdant

mon prieur. La mort nous l'enleva subitement; chacun le regretta; je le pleurai, par gratitude plus que par intérêt. Qui le remplacera? Il y a cent à parier contre un, que ce ne sera pas son ménechme moral...

Pendant cet *intérim*, en attendant qu'un tour fût pratiqué dans ma prison ou que le nouveau chef me laissât apporter ma subsistance par un frère visible, on m'en faisait passer par un frère lai, marmiton de la cuisine *priorale*, savant comme un ignorantin, et bel esprit comme un sot à prétention : ce frère, vraiment laid, dont la figure basse annonçait la *sournoiserie*, malgré un air patelineur, semblait porter écrit sur de louches prunelles, ici *je mens* et là *je mouche.*

Un jour, apportant mon dîner dans un cabas : — En vérité, mon frère, je plains votre position de tout mon cœur... — Et moi aussi. — Que de jours passés de la sorte ! surtout, que de minutes ! Enfin, tout doit *finir*, et il faut espérer que cela *finira*... — Heureusement, car je ne suis pas immortel. — Mon Dieu, ce n'est pas ça : la révolution circule, fait du chemin... — C'est qu'elle n'est pas en prison. — Voilà un congrès qui raisonne... — Je suis ici pour avoir raisonné. — Mais vous n'y serez plus longtemps, et ces bonnes nouvelles...— Je ne songe qu'à mon bréviaire. A dîner, je vous prie. — L'illustre général a une politique, un zèle... — Ma soupe s'il vous plaît. — Il est chaud... — Le potage?.. — Non, le zèle de Morelos. Dites donc, entre nous, je pense qu'il réussira ?.. — S'il n'échoue pas. — A propos, il court dans la ville une romance en l'honneur du brave Hidalgo ; j'en ai une copie... — D'Hidalgo ?... — Vous n'entendez guère ! — Hélas ! une prison si longue altère un peu les facultés physiques et morales... — Si

vous étiez solide en *physionomie*, le père Paternos nous a dit avant de mourir... — Avant? — Que vous n'étiez pas moins bon juge en fait de poésie... — Comme vous en cuisine. — Hé ! quand j'y mets la main, la nôtre est bonne. Lisez cette romance, que je trouve fort belle; vous jugerez... — Une prison n'est pas un tribunal. — Ce sont des vers... — Que l'on tire du nez. — Superbes et touchans. Voyez, voyez. — Je dîne.

Ce frère *laid* me croit aveugle, et fait le sourd.— Voici une aîle de chapon que j'ai rôtie moi-même.— Et tant soit peu brûlée. — Si quelque père vient ici, ne parlez pas de la romance...—Plait-il ? suis-je un *observateur?* Puis-je observer en outre ? — Vous vous fâchez... Pardon... Au surplus, si je l'ai, c'est que j'aime les vers... — J'observerai pourtant... — Et la pièce est si tendre... — Que votre aîle est bien dure... — Ah ! j'oubliais... qu'un aide-jardinier, entré chez nous il y a peu de tems, m'avait chargé pour vous d'une commission. — Pour moi ? — C'est *un esclave libre*, un nègre affranchi, *éduqué*, qui connaît la langue indienne : comme il avait écrit, pour nous prouver sa science et sa piété, le *Pater* dans cet *idiôme* que vous connaissez bien, il me *pria* de vous *prier* d'examiner cette *prière* en vous *priant* de corriger les fautes d'orthographe, s'il y en a, parce qu'il a l'ambition de devenir maître d'école du côté de la Vera-Paz. Tenez voici l'ouvrage... — A d'autres je vous *prie!* Vous savez trop que je ne dois rien lire qui n'ait été visé au bureau d'un supérieur... — Une prière... — On me *prierait* de lire l'a b c, sans un visa, que je dirais encore *à d'autres*; et n'y revenez plus, ou je parle de la romance.—

Il se retire. Je réfléchis alors plus froidement : cette romance politique cachait sans doute un piége;

mais la prière ?... Aussi ; car, pour mieux me tromper, on aura fait écrire en indien quelque fausse nouvelle bien agréable, dont l'effet me causant d'abord une joie imprudente, aurait fini par faire resserrer mes chaînes... Ah ! le bon Paternos n'eût pas permis une pareille épreuve !

On carillonne, la musique se fait entendre, on accourt du jardin, bruit là haut, bruit là bas et bruit partout : notre nouveau supérieur arrive. Sera-t-il un geôlier pour moi ?... Huit jours s'écoulent sans qu'il vienne me visiter ; mauvais présage.

L'on m'annonce enfin notre *maître*... Ciel ! me trompé-je ?... non, c'est lui ! un des quarante enrolés pour les Philippines, un de ses six déserteurs, un complice, un ami, et c'est... Sage lecteur, si je n'écrivais qu'un roman, vous verriez reparaître ici, comme prieur, don Chrysostôme, que vous connaissez assez bien pour croire qu'il m'eût délivré, aux dépens même de sa place, acquise avec l'or de sa dame pour la délivrance d'un frère ; mais j'écris une histoire : intéressante ou non, elle exige que je ramène sous vos regards... le frère Mathias que nous avons laissé chef de marmite à Chiapa-Royal. J'ai su depuis, qu'ayant fait, comme le curé, d'assez bonnes économies dans son administration *œcuménique*, il s'était procuré facilement la charge de prieur. Quoiqu'il en soit, sans doute, le prisonnier retrouvera en lui le protecteur qu'il a perdu, ce ménechme moral... Vous allez voir (43).

A son premier aspect, la surprise me fait jeter une exclamation, la joie me conduit dans ses bras ; mais ils s'étendent, comme pour imposer les mains, et me repoussent... Un visage glacé ne m'attire pas davantage ; j'entends prononcer ces paroles du ton le plus sévère : « La grâce m'a touché, la re-

ligion me gouverne ; un ennemi du roi ne peut plus être mon ami : qu'il se console avec la piété dans le sein de la pénitence... »

Saisi d'étonnement et de douleur, je reste muet un instant ; mais l'indignation succède, et je salue ainsi le départ de don Mathias : « Si les honneurs changent les mœurs des gens du monde, c'est encore pis chez les moines ! »

Sept mois se passent dans la même position ; rien n'est retranché au régime réglé par l'ancien prieur ; mais aucune visite, excepté celles de l'argus frère du pot.

De la mansarde, où ma philosophie commençait à languir, la vue ne s'étendait que sur une partie de nos vastes jardins ; le potager, le verger, le parterre étaient hors de mon horison, qui ne formait qu'un demi-quart de cercle, en raison de la double grille, et cette étroite perspective était borné encore par une assez haute muraille, au-delà de la quelle s'élevaient de grands arbres, des maisons, des clochers.

Parmi les Indiens qui venaient tous les mois entretenir les allées d'orangers, que j'avais sous les yeux, je remarquai souvent l'homme au *Pater*, ce nègre libre qui ambitionnait un emploi de maître d'école ; et je le remarquais, parce que chaque fois qu'il venait travailler avec ses camarades, il regardait de temps en tems vers ma fenêtre, croisait les mains, penchait la tête et haussait les épaules. Etait-ce un rôle pantomime qu'on lui faisait jouer, pour amener un dialogue entre lui et le détenu, que la scène eût mené ensuite à un sot dénouement ?.. Si c'était plutôt... Quelle idée ! Ce noir a été affranchi, il sait écrire, il entend l'indien, il veut, dit-il, devenir magister du côté de la Vera-Paz : serait-ce mon fidèle Azor ?.. Il

se serait nommé... Peut-être a-t-il changé de nom... Il aurait rappelé, pour mieux me mettre sur la voie, Guatimala, Petapa...Oui, pour se compromettre!.. Je ne saurais le reconnaître à la figure; car les négres, surtout, se ressemblent de loin; mais la taille de celui-ci, sa démarche, ses gestes et son agilité, tout semble m'offrir mon élève. S'il venait seul... il ne le peut sans doute. Ah! j'eus grand tort de ne pas lire sa prière!..

Un *beau* dimanche, par un tems *orageux*, tout le monde étant au salut, j'ouvre mes persiennes pour comtempler une tempête comme l'on en voit peu sous cette zone : deux nuées électriques semblent lutter entr'elles, plusieurs tonnerres grondent, mille éclairs éblouissent, l'immense arrosoir s'ouvre, et des torrens de pluie parodient le déluge, tandis que l'ouragan fait incliner la tête des arbres les plus orgueilleux... Spectacle pour le prisonnier, lassé de la monotonie d'un point de de vue qui ne varie jamais.

Pendant la comtemplation de ce sombre, mais grand tableau, le noir arrive, et c'est pour moi un ange de lumière. Il accourt près de ma fenêtre, à la distance nécessaire pour être reconnu à travers une grille qui l'empéche de s'avancer sous elle-même... Oui, c'est Azor!... Saluant son père adoptif dans l'esclavage, il forme de ses mains un porte-voix, qui protège, en dépit des vents, le vol de cette phrase jusqu'à mon oreille attentive : « Vers minuit, Azor sera là ! » Puis, il me jète un peloton de fil, que la grille repousse en vain plus d'une fois; je le saisis, alors Azor se sauve. Deux mots sont attachés à la pelote : « Tenez-vous prêt : un peu avant minuit, je serai sous votre fenêtre; vous me rejetterez ce peloton de fil en en gardant un bout; j'attacherai

à l'autre une échelle de corde, que vous retirerez à vous pour l'assujétir aux barreaux : le reste me regarde. »

Il aura sans doute une lime, et la pelote de gros fil amènera l'échelle. Comme disaient nos patriotes du faubourg Saint-Antoine, il faut avoir le *fil*... ce sera celui d'Ariane, pour me tirer d'un autre labyrinthe. Ingénieux, brave et sensible Azor, comment reconnaîtrai-je ?...

Dieu protecteur ! qu'il réussisse ou non, daigne bénir ce pauvre nègre, qui, seul dans l'univers, vient secourir un pauvre blanc !...

CHAPITRE XXXII.

Négre libérateur. — Récit.

L'horloge du couvent n'a pas sonné dix heures, que le captif, son paquet prêt, comme s'il attendait la diligence, se met en sentinelle et compte les minutes, avec bien plus d'impatience que le thésoriseur ne compte ses écus. Déjà le bruit des portes que l'on ouvre et referme dans nos longs corridors, annonce le coucher des moines, il est onze heures ; bientôt règne le calme : tout dort dans cette ville, excepté les factionnaires et les observateurs, l'avarice et l'ambition, le remords et la crainte, le vice-roi et l'inquisition, l'amour, la jalousie, l'inquiétude, la fidélité, le malheur, Azor et moi. J'ai l'œil fixé sur le bosquet ; et j'aperçois... ces ténèbres visibles dont nous parle Milton ; j'écoute, et n'entends guère que, selon un autre poëte de mon pays :

> Le bruit des aîles du silence
> Qui vole dans l'obscurité.

Un peu avant minuit... le cœur me bat ! je vois filer dans le jardin, comme une étoile errante, un petit astre, c'est-à-dire, une lanterne sourde, qui s'approche de ma croisée, et disparaît dessous. — St ! — Bon ! — Voilà tout l'entretien, et je jète le fil.

Trois minutes s'écoulent... rien !... Ah ! un bruit sourd au pied du mur... Qu'entrevois-je ? la grande échelle à cueillir les oranges ? Il n'a pu seul la transporter ici au lieu de l'autre... Mais l'étoile scintille au faîte de l'échelle, et le porteur du phare qui m'éclaire, me passant une lime :

— Coupez deux barreaux, mon cher maître, à la première grille ; je me charge de la seconde. — Bon Azor ! génie tutelaire, que ne dois-je pas... — Travaillez, nous causerons en route. — Je puis, du moins, en parlant bas... — Plus haut, si vous voulez : c'était hier la fête du grand Saint-Dominique, le souper a duré trois heures, ils dorment tous commes des .. porcs-épics. — Aurais-tu porté seul cette double et pesante échelle ? — J'aurais pu l'amener, si elle était roulante, à la place d'une autre, qui est moins sûre : un jeune Indien de la ville m'a aidé et veille là bas. — Comment ! par où est-il entré. — Par une porte du verger dont j'ai fait sauter la serrure : j'aurais pu l'introduire aisément par la grande porte ; car le frère portier est ivre ; mais j'ai préféré l'autre, qui donne sur la rue St.-Jacques, où demeure cet Indien, aubergiste et limonadier, chez lequel vous aurez un gîte, en attendant... — Es-tu sûr de ce garçon-là ? — Comme de moi : j'ai épousé sa sœur, et nous sommes amis, quoiqu'elle m'ait quitté... — Ah ! tu es ?... — Marié et libre.

Deux heures suffisent à peine pour scier les quatre barreaux, et nous n'étions pas sur des

roses. — Prenez courage; vingt tours de lime encore, et vous êtes en liberté. Si vous eussiez lu le *pater*, vous auriez reconnu l'écriture de votre élève, et, depuis plusieurs mois, vous respireriez à votre aise l'air de *l'indépendance*. — Ah! j'ai bien regretté... Mais ce frère, aux yeux discordans, me parut être un espion. — Il ne l'était pas sur ce point. Croyez au reste que si j'ai tardé si long-tems à vous servir, c'est que ma bonne volonté surpassait mon pouvoir. — Toi, t'excuser! — *On vous dira*... je vous dirai... Allons, le passage est ouvert: prenez seulement vos papiers; les effets les plus nécessaires; on en trouvera d'autres; j'ai quelqu'argent. — Cœur généreux! mais va, une petite somme qne j'ai pu conserver, nous mettra pour long-tems à l'abri du besoin. — Oh! j'ai des bras qui aiment le travail, outre une centaine d'écus... Jetez votre paquet, et mettez le pied droit sur cette partie de l'échelle... là... prenez garde! bien. C'est moi qui vous *éclaire*... chacun son tour. —.

Il rit, et moi je tremble; s'il faisait jour je descendrais plus vîte, car la tête me tournerait. Mais nous voici à terre, Azor et son ami prennent l'évadé sous les bras, vu la faiblesse de ses jambes, et, en quelques minutes, le déporté Français, le proscrit Espagnol, formant un seul individu, retrouve encore, grâce à la Providence, un toît hospitalier!

Azor, à qui je dois la vie pour la seconde fois, témoignait une joie égale à ma reconnaissance, que je ne pouvais exprimer dans le premier étonnement, l'espèce de torpeur où devait se trouver un homme qu'on voulait enterrer vivant et qui sort tout-à-coup des portes du tombeau. Des cordiaux et la gaîté d'Azor me rendent par degrés le

calme, et j'écoute avec l'intérêt que je lui dois, le récit de ses infortunes.

« Banni pour une noble cause, et vous croyant abîmé pour jamais dans le gouffre du Saint-Office, j'errai long-temps, avec votre certificat de *libération*, de bourgade en bourgade, en diverses provinces, et surtout dans l'Yucatan, exerçant à la fois les métiers de carillonneur, de sacristain et de maître d'école. Je gagnais peu, et j'avais du mal comme un *nègre* : je m'enrôle à Campèche sur un corsaire indépendant, qui s'y trouvait alors sous pavillon anglais. Nous courons l'océan jusqu'aux parages de Cadix, où nous ne prenons rien: j'ai l'honneur, en passant, de saluer la terre où croissaient à la fois, sous la main d'un César, des lauriers pour orner les braves et des braves pour les cueillir... Buvons à leur santé ! »

— Diantre ! mon cher ami, est-ce que tu serais Bonapartiste ! — Je suis, par vous, et je veux toujours être indépendant. — Bravo !

« En rôdant vers les Canaries, nous capturons un négrier *péninsulaire*, comme vous dites, chargé de deux cents noirs et d'un baril de poudre d'or : nous le ramenons sur la côte de cette Afrique où naquit mon malheureux père, nous y rendons la liberté à tous les nègres, en leur donnant les armes des marchands d'hommes, nous y *oublions* ces derniers, sans oublier la poudre, si utile en paix comme en guerre, et, revenant par St.-Domingue avec une prison flottante et vide, nous la vendons au Port-au-Prince, ou Pétion gouverne un grand nombre de mes pareils avec tant de sagesse... » — L'as-tu vu, ce républicain ?..
— [illegible] il est très-accessible.

.ui parler du frère *Varennas*...
.u as bien fait! — Et de votre dernier malheur, dont il a paru fort touché. — C'est un excellent homme! Allons, je finirai par le rejoindre, avec toi, mon ami.

Le narrateur me dit ensuite qu'il serait volontiers resté à Saint-Domingue, sans le pressentiment, l'espoir secret qu'il avait de me retrouver.

« Partant de cette île célèbre, continue-t-il, nous prenons, auprès de Cuba, un navire espagnol chargé de sucre et d'indigo, qui venait de la Vera-Cruz et se rendait à la Havane; mais il voit, malgré lui, la Jamaïque où sa cargaison est vendue, puis nous mettons le cap sur Carthagène, où résidait notre armateur. Un flibustier ou un forban que nous rencontrâmes ensuite et qui n'osa nous attaquer, nous hêla, pour nous dire que trois bâtimens espagnols, très-richement lestés et venant de la Vera-Cruz, devaient franchir bientôt le golphe du Mexique, et que nous ferions bien d'aller à leur rencontre à la pointe de Yucatan. L'avis plut à tout l'équipage; les corsaires jettent l'argent par les fenêtres, et de pareils dissipateurs n'en ont jamais assez: don Zilos, notre capitaine, voulant, d'ailleurs, reprendre une maîtresse qu'il avait laissée à Campêche, adopta aussi le conseil.

» Nous étions déjà parvenus à la hauteur de l'île Gozumel, lorsque nous vîmes en effet trois navires sortant du golphe: le forban n'avait pas menti, mais il avait voulu attraper un corsaire; car l'un de ces vaisseaux était une frégate, qui s'empara de nous après une salve complète et deux heures de chasse: nous perdîmes trente hommes, le navire et la liberté.

» Le capitaine triomphant me donna comme esclave, malgré votre *certificat*, à un naturaliste

de Barcelonne qui voyageait en Amérique aux frais de son gouvernement : la frégate nous débarqua en peu de jours à Vera-Paz, et don Roxas, mon nouveau maître, puisqu'on me le donnait pour tel, prit avec moi la route de Guatimala. Je lui contai alors ma déplorable histoire. « Ne crains rien, me dit-il, j'ai plus d'autorité ici que tu ne l'imagines ; et, puisqu'on t'a banni pour crime de fidélité, sois libre, sers-moi librement : voici ta libération signée de ce pauvre pasteur ; garde-là ; je te prends d'ailleurs sous ma protection. » *Encore* un homme bienfaisant, lui repondis-je en baisant sa main généreuse ! c'est le *second* que je rencontre sur cette malheureuse terre. Patience, repliqua-t-il en souriant, la liberté en fera naître d'autres ; elle est la mère de toutes les vertus. — Voilà un homme ! (44)

« En arrivant à Guatimala, je priai don Roxas d'obtenir du prieur la permission de vous voir, et j'esperais en profiter : il y avait pensé lui-même, et nous allâmes au couvent des Jacobins ; mais don Théotime nous dit, en gémissant, que vous étiez à Mexico dans un *in-pace* et pour la vie. Vous devinez mon désespoir.

» Je parcourus ensuite, avec le philosophe, en qualité, non de valet, mais d'interprète pour la langue indienne, toute l'Amérique espagnole, et je puis vous donner sur les pays que vous n'avez pas eus... *sub oculis*, de bons renseignemens. Sachant dix langues, membre de vingt académies, décoré de cinq à six ordres, et très-riche par là-dessus, puisque tous les banquiers étaient les siens, don Roxas recevait le même accueil des royalistes et des indépendans : je ne vous dirai pas s'il adorait la royauté, mais je sais qu'il aimait beaucoup la république. »

CHAPITRE XXXIII.

Le philantrophe. — Fuite chez les indépendans.

Obenisco, l'ami d'Azor, prit ici la parole pour nous faire observer qu'un asile plus sûr, plus agréable, m'attendait hors de Mexico. « Ou donc? chez quel homme sensible et courageux allez-vous conduire un proscrit de l'inquisition ?... » Azor sourit, Obenisco ajoute qu'il sera jour avant trois heures ; qu'un départ nécessaire devait plutôt avoir lieu ce matin avant qu'on s'aperçut de mon évasion, qu'être remis au lendemain, etc. Il m'invita, en conséquence, à prendre du repos, tandis qu'il allait préparer ce que nécessitait un assez long voyage. Je le remerciai de cette attention, comme du généreux secours qu'il m'avait accordé par mon libérateur, qui jouait le mystérieux ; mais ne songeant point au sommeil, j'invitai Azor à reprendre le fil de son récit ; et il ne demandait pas mieux.

« L'année dernière, don Roxas vint avec moi à Mexico, où le vice-roi Calléjas... — Vénégas est donc remplacé !.. — Son successeur... — Digne en effet de l'être ! — Accuellit notre philosophe comme un grand personnage ; mais après un festin splendide, mon protecteur lui ayant demandé un ordre pour vous voir ; il le prie poliment de s'adresser à l'archevêque, qui l'adresse à l'inquisiteur, qui le renvoie à Calléjas : lassé de faire le volant entre ces trois raquettes, il va trouver directement votre prieur, avec des argumens sonores..., incorruptible ! Il fut vraiment faché de ne pas réussir,

parce que vos malheurs l'avaient intéressé au dernier point, et qu'il désirait vivement de s'entendre avec vous pour les faire cesser. »

— Parbleu, voilà un bien digne homme; et un compatriote n'eût pas fait pour moi davantage! Je ne demande pas s'il est indépendant, quoique bien accueilli des royalistes, dont sans doute il se moque. — Il est... *naturaliste.* — Tu me l'as dit. — J'ajoute, pour mieux m'expliquer, qu'il aime toute la nature : comme ces bons orientaux, il ne mange jamais de rien qui ait eu vie; mais il laisse les autres subsister à leur goût. C'est, au surplus, un vrai cosmopolite, un citoyen de l'univers. — Mais un cosmopolite, qui n'adopte pas de patrie, n'est guère aux yeux du patriote, qu'un égoïste errant; et don Roxas, avec un si bon cœur, est plutôt un vrai philantrope. — Philantrope, si vous voulez, ami de tout le monde, excepté des méchans qu'il plaint et auxquels il pardonne.—*Mais*.... il n'est pas impartial, puisqu'il penche plutôt pour les indépendans que pour les royalistes? — Oh! il veut que les roturiers, esclaves durant tant de siècles, châtient un peu les nobles, pour leur bien. — A la bonne heure!

« Cependant Morelos, général ecclésiastique et correcteur de la noblesse, intéressait beaucoup le philantrope, ami zélé des Miranda, des Bolivar, des Arismendi, des Paez, des Briou, des Liceaga, des Bermudez, des Artigas, des San-Martin : il se rendit, avec moi, à Apatzingan, où le congrès national de la nouvelle-Espagne, que présidait le curé généralissime, tenait alors ses sessions. Il y fut dignement fêté par tous les membres; il assistait à leurs séances, dont on lui faisait les honneurs; mais ne voulait pas assister, de loin même, aux combats qui se livraient aux environs, parcequ'il

aurait desiré, suivant l'expression du capitaine *Chrysostôme*, qu'on se battît à coups d'oranges.... »

Chrysostôme ! dis-tu ? serait-il donc ?...— Il y a plus d'un Chrysostôme... — Oui; mais ce nom est assez rare, tes réticences, ton sourire assez maladroit, pour me persuader que mon vicaire est capitaine, et qu'il m'attend pour me donner asile ! — Point du tout; car c'est don Roxas... —N'importe, Chrysostôme est peut-être lié avec lui ; il le connaît, du moins, il le seconde, il voulait me surprendre, et je vais embrasser un ancien ami, tout en en faisant un nouveau !... — Je soutiendrai... — Tu l'oserais ? — Et *sans rougir*.

L'excellent noir ne savait pas mentir, même par ordre, et il finit par m'avouer que le cher Chrysostôme, m'attendait avec don Roxas, au quartier-général de Morelos.

— Ou l'as-tu retrouvé ?— A la table du philosophe, où il venait souvent avec l'état-major, dont il faisait partie. —Dont il faisait ! Est-ce qu'il n'est plus militaire ? serait-il blessé ?... mais tu ris, il n'est pas mort.— Oh ! c'est toujours un bon vivant. Il nous conta un jour qu'après avoir raté, ce fut son terme, *notre* curé de Petapa, en essayant de vous rendre la liberté, il avait enlevé la belle Emerilla, fille d'un gentilhomme d'Amatitlan... — Je sais cela. — Qu'il l'avait épousée... — Pour rire ? — Non sérieusement ; qu'elle l'avait traité comme... (mon beau-frère est absent) comme ma femme me traita ; qu'étant mari-garçon, il s'était enrôlé à Puebla, sous une autre bannière, au service des insurgés, avait souvent passé par tous les grades... — Souvent ? — Oui, dans une même campagne, devenant, au besoin, sergent ou capitaine, caporal ou major, soldat ou colonel ; qu'après avoir longtems servi chez les républicains de Vénézuéla et de

Buenos-Ayres, qu'il prétend être ingrats comme des rois, un passe-droit l'avait determiné à joindre Morelos, qui l'appellait, qui lui promettait peu et qui lui a donné beaucoup, en le nommant à la place du quartier-maitre.

Il devait être général, au tems qui court. Que me croyait-il devenu ? — Mort de la *goutte* (45) chez la *sainte*, en martyr de la liberté. Sa joie fut celle d'un ami quand il sut que vous existiez ; son chagrin égala sa joie en apprenant que vous habitiez un tombeau. Lui, don Roxas et le général Morelos, qui vous attend aussi... — Vraiment ! — Me confièrent l'honorable et tant désirée mission d'aller à Mexico, pour essayer, par quelque stratagême, d'opérer pour vous et pour nous votre élargissement.»

« Un hasard assez malheureux me logea chez Obenisco. Veuf, il tenait l'auberge, et sa sœur le petit café : c'était une de ces grisettes que vous avez fidèlement dépeintes dans vos notes sur cette ville, et dont j'aurais dû profiter. Jolie, me croyant riche, parceque vos amis ne me laissaient pas manquer d'or, elle tenta de me séduire, ce qui n'était pas difficile, puisqu'elle avait su captiver les plus fiers Espagnols : enfin je devins amoureux, comme don Chrysostôme, d'une limonadière...— Il a conté aussi cette aventure ? — Accompagnée de plusieurs autres : je devins donc amoureux comme lui, et plus que lui, car j'épousai ; et notre belle Angelica, satisfaite de s'appeller dona de *Varennas*...—Ah, ah ! mon nom ?...—Je l'ai reçu de vous. Angelica, le jour de mon entrée au monastère, mit à la voile avec un lieutenant de guérillas, qui lui fera voir du pays ; mais elle prendra sa revanche... — Pauvre garçon ! — Hélas, ... — Mon cher, il est des maux que l'on aigrit en cherchant à les adoucir, et je ne prétends pas te consoler de

la perte d'Angelica par un sermon philosophique ; mais... tu ris déjà ?... — Je croyais que vous plaigniez le guérillas, en l'appellant pauvre garçon... — Un subornenr ! — Il est plus à plaindre que moi, car le voilà chargé d'un ange qui le fera donner au diable. — Excellent caractère !

« Admis dans le couvent comme aide-jardinier, au moyen d'un présent fait au père économe, je n'osais tenter de gagner aucun frère, aucun domestique, non de peur de me compromettre, mais dans la crainte d'aggraver votre réclusion, je me bornai au *pater* indien, et... vous savez le reste. — Je sais que tu es mon sauveur ! Quel chapelet de gratitude je devrai dire à chaque jour ta louange, en rappelant le crocodile, le saut du Palomèque, la tentative de Guatimala, le combat maritime, l'union malheureuse, la prière indienne et la lanterne sourde, qui fut pour moi, ce qu'est, dans une nuit profonde, l'étoile d'Orion pour le navigateur ! — Laissons cela, cher maître. Si j'ai éprouvé quelques peines en voulant vous servir, je vous devais la liberté ; et vous, qui la prêchez sans cesse au genre humain, que de souffrances n'endurâtes-vous pas pour lui dans votre dernière prison, où je ne conçois pas comment vous avez pu exister si longtems ! — J'amusais mon chagrin, en considérant tout mortel comme plus ou moins prisonnier... — Excepté les sauvages. — Ils ne le sont pas moins que nous... — L'air qu'ils respirent librement, ces immenses forêts, ces vastes plaines qu'ils parcourent, sans qu'un alguasil puisse leur demander leur passe-port ou leur *certificat* d'émancipation... — Mon cher Azor, la voûte des cieux est pour tous une cage à poulets, sous laquelle ils attendent, en piaulant, le grain qu'il plait au maître de leur jeter.

La cage est grande, et... Mon frère va revenir : cela me fait penser, continue-t-il en ouvrant un tiroir, qu'il ne faut pas oublier, en partant, la douzaine de lettres que m'écrivirent, du quartier-général, don Roxas et le capitaine, pour s'informer des progrès de mon entreprise...—Donne ; je les lirai souvent, et les conserverai toujours !—

Je commençais cette lecture, quand Obenisco vint nous dire que, le jour étant prêt à naître, il était tems de songer au départ. Azor, qui pense à tout, développe aussitôt un vêtement bourgeois, neuf et même élégant, déshabille le pauvre moine de ce triste costume qu'il porte depuis tant d'années, et le transforme en bon négociant; car mon libérateur, redevenu mon domestique sans cesser d'être mon ami, s'est fait munir par don Roxas de deux *laissez-passer* au nom de Pedro Gomenez, voyageur commerçant, et avec le signalement du jacobin, l'un desquels passe-ports est signé de don Morelos, et l'autre de don Callèjas: avec ces deux *para-gendarmes*, je pourrais, en tous sens, parcourir l'Amérique; ce qui n'empêche pas que le froc ne soit conservé dans la valise, à telle fin que de raison.

Je glisse dans la main d'Obenisco une vingtaine de pistoles, son beau-frère l'embrasse, nous enjambons deux excellens bidets du philantrope ; et, arrivés au pas à la porte du nord, nous galoppons ensuite, sous la garde de Dieu, vers les indépendans.

CHAPITRE XXXIV.

Destin du Conquérant — Une Embuscade.

Les dernières nouvelles des deux amis n'ont que huit jours de date : elles annoncent qu'ils sont en ce moment à Xalupa, où ils attendent le résultat d'un mouvement subit du quartier-général, qui, venant de laisser le congrès à Apatzingan, s'est porté momentanément à Gentlisco, dans la direction d'Oaxaca, et que le généralissime doit les rejoindre à Xalapa, pour y recevoir un secours en officiers, armes et munitions, qui arrivaient du golphe sur des corsaires insurgés. Informés par Azor du nouveau stratagême qu'il avait médité, mais n'avait pu tenter plutôt, Chrysostôme et le philosophe lui prescrivaient en cas de réussite, de m'amener à Xalapa.

Nous voici donc en route pour cette ville, où j'avais passé, en l'an XII, pour la première fois, avec mon capitaine Antonio; et nous voilà en 1815, qui serait aujurd'hui l'an XXIII de la république, si le héros despote ne lui eût pas donné la mort avant sa quinzième année. En est-il maintenant plus puissant, plus heureux? Il vit les rois à ses genoux, il posséda l'empire d'occident, il fit trembler le monde; et je le vois, victime de lui-même et de l'ingratitude, n'avoir pas la propriété d'un seul arpent de terre, ne pas même jouir sur son roc isolé au sein de l'Atlantique, d'un seul atôme de cette liberté qu'il ravit à la France (49), en protégeant ces mêmes rois... qui n'ont pu balancer la force irrésistible du grand ordre des choses : une république est éteinte, dix autres naissent de ses cendres.

Mais, dans celle que le congrès semble vouloir créer ici, car la monarchie tempérée est, à peu près, la république, qu'est-ce que notre président et nos amis veulent faire de *Varennas*, qui fut républicain dans le vieux-monde, qui l'est dans le nouveau, qui le sera probablement dans l'autre ? Si messieurs d'Albion ne mettent pas la main à l'œuvre pour tout gâter, l'ex-avocat, l'ex-député, l'ex-gérant, l'ex-instituteur, l'ex-moine, l'ex-curé, rédigera bien volontiers des articles pour les journaux, des bulletins, des ordonnances, un plan de constitution ; il se bornera même à aider les indépendans de ses conseils, de son expérience, car il n'est point ambitieux ; et, si la bonne cause triomphe enfin, comme elle le doit tôt ou tard, il se contentera, pour récompense, d'un emploi de conservateur d'une bibliothèque nationale, qu'il saura bien organiser : que si le hasard, la discorde retardent longtems le succès, il prendra son parti, et ira se fixer, avec Azor, au Port-au-Prince, où Pétion s'empressera de l'hospitaliser.

En arrivant à la ville des Anges, qui se trouvait sur notre route, nous descendîmes chez don A***, autre ami de l'ami du globe. Une fièvre assez forte, née de la révolution qui s'était opérée si soudainement dans mon sort, m'ayant retenu chez mon hôte plus que je ne m'y attendais, je profitai de ce retard accidentel pour faire part de ma nouvelle évasion à d'anciens correspondans, à Bolivar, le Lafayette de l'Amérique ibérienne, à d'autres chefs si dignes d'être ses émules, surtout à Miranda, vétéran de la liberté, auquel j'étais uni par l'amitié depuis 92, et dont, en ce moment j'ignorais le cruel destin : j'avais déjà écrit au capitaine et au *naturaliste* que j'espérais aller, avant huit jours, les embrasser à Xalapa.

L'indisposition en dura quinze ; et, dans ce laps de tems si court, arriva un événement épouvantable dont la suite fut désastreuse. Le congrès mexicain, après avoir déclaré, comme je l'ai dit, le gouvernement du Mexique indépendant, et créé un pouvoir exécutif que composaient Liceaga, Cos et le général en chef, avait formé et présenté au peuple, le 20 octobre 1814, une assez bonne loi fondamentale, établie sur des bases démocratiques, où l'on apercevait à peine la *pierre* de la royauté, pierre d'attente pour les amis du despotisme, pierre angulaire pour son trône, pierre à cautère pour le bigotisme malade, pierre de touche pour les vrais ou faux patriotes, pierre d'aimant pour les esclaves, pierre à fusil pour les nobles, les oligarques, pierre philosophale pour les courtisans, les flatteurs, les intrigans, pierre d'achoppement et de scandale pour les républicains.

Ceux du congrès prescrivirent ensuite par un décret la formule religieuse du serment que devaient prêter les citoyens appellés à jouir des bienfaits qu'aurait assurés la constitution, si elle eût été appuyée par une armée nombreuse, unie, et par de rapides succès. Mais les chefs n'étaient pas des frères, chacun avait son grain d'ambition de couleur différente, et la désunion enfantait souvent les défaites, empêchait toujours les progrès.

Le 24 mai 1815, les décrets du sénat et cette constitution furent publiquement brûlés à Mexico par d'intrépides royalistes, et la peine de mort portée contre les citoyens qui refuseraient de livrer au vice-roi les copies ou extraits qu'ils pourraient avoir de ces actes.

Inaction nouvelle, qui dura plusieurs mois entre les deux partis : on se bornait à s'observer avec

inquiétude, quand il fallait agir avec vigueur. D'un côté, il est vrai, les armes étaient rares; mais bientôt des corsaires, équipés par des patriotes, leur amenèrent au Mexique, par Piedra de Boquilla et par le golphe, des sabres, des fusils, des canons, de la poudre et des officiers dont quatorze étaient Français.

J'ai passé plusieurs mois, en liberté, à cette époque, sur ce théâtre de sanglantes querelles, et je desirais ardemment voir des compatriotes. Mais je ne pouvais guère les rencontrer qu'au champ-d'honneur, où mon étoile ne m'entraîna jamais : j'ai cependant eu le bonheur d'embrasser un Français, le vainqueur de l'Irlande.

En octobre 1815, Morelos apprit qu'un secours, celui dont j'ai parlé deux fois dans ce chapitre, lui était arrivé à Puente del Rey, poste fortifié par les indépendans, entre Xalapa, où étaient nos deux amis, et Véra-Cruz : ce secours était commandé par un Français, le genéral Humbert, et par don Toledo, l'ex-représentant aux Cortès.

Morelos, à cette nouvelle, qu'il attendait depuis longtems, partit de Centlisco, avec une escorte ordinaire, pour aller recevoir ces nouveaux défenseurs de la liberté Mexicaine; mais, voulant cacher son dessein, il prit la route qui conduit à la province orientale d'Oaxaca; contre marche prudente, vu la proximité de Mexico et qui n'exigeait pas un un long détour. Mais, instruits par leurs espions du véritable but de Morelos, les royalistes l'attendirent à Atcama, l'attaquèrent pendant la nuit, écrasèrent sa faible escorte, et, malgré la bravoure du général, le firent prisonnier...

Voici le texte d'une lettre officielle du vice-roi, au chef par *intérim* du ministère de la guerre de Ferdinand, remonté alors sur le trône; dépêch-

interceptée sur le vaisseau la *Leona*, qui fut pris par *el Congresso*, armateur de Buenos-Ayres, et dont j'ai eu copie certifiée par des hommes dignes de foi :

« J'ai informé V. E., dans ma première lettre, que les rebelles, échappés après la défaite de Morelos, le 5 du mois dernier, près de Témalaca, étaient encore réunis dans l'intendance de Puebla-los-Angeles, non loin de Véra-Cruz. Ils se sont, depuis, assemblés à Téhucan, pour y former une autre junte. Des contestations s'élevèrent entr'eux au sujet de la présidence de cette junte; mais Manuel Teran, qui a plus de talens que ses rivaux, et était d'ailleurs soutenu par deux mille hommes qu'il commande, eut plus de chances que les autres pour occuper la place de Morelos.

» Les rebelles, *quoique tremblans*, pour leur propre destin, m'ont envoyé, par l'intermédiaire de la municipalité de Mexico, la dépêche ci-jointe, dans laquelle V. E. verra qu'il redemandent *du ton le plus audacieux*, leur ancien chef Morelos, alléguant à l'appui de cette réclamation, le droit de la guerre et des gens, comme nation libre. J'ai répondu à leur demande par le silence du mépris, seul accueil qu'elle méritait. V. E. voudra bien remarquer leurs expressions, qui lui peindront le caractère de ces rebelles, la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, les espérances qu'ils nourrissent, et la détermination qui les conduit. Par la gazette que je joins à mes dépêches, V. E. verra *l'indulto* (amnistie) que j'ai fait publier, beaucoup plus pour concilier l'opinion publique au gouvernement général, que par une vaine indulgence pour les rébelles.

» Cette mesure n'aura aucun danger; car, à peu d'exceptions près, *personne ne voudra recourir*

au pardon offert; et j'ai la certitude que les principaux chefs, comme toutes leurs bandes, ne voudront pas poser les armes : si, contre mon attente, une forte partie de ces *prétendus* insurgés se soumettait, cela me prouverait qu'ils renoncent à tout espoir, et l'on n'aurait alors plus rien à redouter.

» Si don I.-Moreno Daoiz, gouverneur de la Puebla, avait suivi mes ordres, il les aurait empêchés de se réunir à Téhucan, ou bien il les aurait tellement harcelés, que leur plan eut été infructueux : depuis, ils ont mis fin à leurs dissentions civiles, et formé un gouvernement pour agir de concert avec les bandes qui infestent les routes de Véra-Cruz à Mexico, et avec celles qui agissent sur les côtes de Barlovente ; depuis, encore, *l'infâme* Toledo a débarqué avec des forces militaires, et ils ont pénétré jusqu'à Oaxaca et plusieurs autres villes de la même intendance. Je transmets à V. E la proclamation faite par l'insolent et traître Toledo à son retour du nord de l'Amérique. »

Celui-là n'est-il pas lui-même un véritable traître, qui n'éclaire pas son monarque sur les moyens faciles de calmer une nation justement irritée?..

CHAPITRE XXXV.

Le roi Joseph. — Note diplomatique.

» Moreno - Daoiz, continue Calléjas, n'a pu agir contre les révoltés, parcequ'il lui manquait le corps de troupes employé à l'escorte de l'argent que j'ai fait passer à Véra-Cruz, en novembre dernier. (Pourquoi le dénoncer alors ?) Le brigadier don Miyarez garde toujours ce corps nombreux, mal-

gré la promesse formelle de nous le renvoyer : quoique cet officier ait sous ses ordres une force considérable, force qui s'accroît chaque jour par les détachemens qui se joignent à lui dans les lieux où il passe, et quoique les rebelles aient effectué leur retraite *del Puente-del-Rey*, il n'en veut pas moins conserver les troupes de Daoiz, comme une escorte pour lui-même...

» V. E. recevra également la dernière dépêche de Miygarez, ainsi que ma réponse, dans laquelle j'ordonne que les troupes soient envoyées sans nul retard pour protéger les villes d'Orizava et Cordova, où sont déposés les tabacs appartenant au Roi et formant aujourd'hui le principal trésor. Par une copie de mes ordres, V. E. verra mes observations sur le plan proposé par Miygarez, de construire sept forts dans l'espace de 22 lieues entre la Véra-Cruz et Xalapa. J'entrevois que ces forts ne pouraient exister dans la saison des pluies, car la terre devient alors marécageuse, les troupes n'y pourraient tenir, et, de plus, si le plan de Migarez, était éxécuté, tous les détachemens, ainsi disséminés à de grandes distances les uns des autres, seraient hors d'état de poursuivre les rebelles avec succès, ou d'arriver à tems pour protéger la côte, si elle éprouvait une attaque, comme on doit s'y attendre.

» La nouvelle Orléans, d'après le bruit public, a déja revu Toledo, accompagné des commissaires et des officiers de tous grades, nommés par le premier congrès pour une autre expédition que l'on destine à envahir les provinces intérieures. On dit que Toledo n'a pas eu le courage de se mettre à la tête des troupes qu'il avait postées aux environs de Véra-Cruz, et qu'il est retourné, par Piedra de

Boquilla, au devant des renforts que lui envoie la nouvelle Orléans.

« J'informerai aussi V. E. que j'ai des nouvelles du nord de l'Amérique, relatives à l'arrivée de Joseph Bonaparte à Washington, à la conduite du peuple des Etats-Unis et à la politique de leur gouvernement, *qui parait disposé à seconder la révolution* dans nos contrées : on me parle en outre des plaintes faites par don Onis, notre ministre, plaintes suivies d'une explication assez *satisfaisante* du président; ma lettre à don Onis, en réponse à la sienne sur le même sujet, va être mise également sous les yeux de V. E. On ne peut se fier beaucoup au cabinet de Washington, intéressé à une émancipation de ces provinces, et desireux d'y voir adopter un gouvernement modelé sur le sien. Je répète à V. E. qu'il est d'une absolue nécessité d'envoyer des croisières sur les côtes de Véra-Cruz, et des forces de terre, ainsi que des habillemens; ceux que l'on fait ici coûtent fort cher et durent peu ; V. E. peut sans doute obtenir facilement; de l'Angleterre ce qui est nécessaire à cet égard : il faut aussi que nous soyons preparés convenablement, dans le cas où *la faction* du nord de l'Amérique voudrait réaliser l'invasion qu'elle médite.

« Le commandement des provinces intérieures occidentales, don N. Arredondo, m'a informé dans une lettre, en date du 13 novembre 1815, que sur les bords de la rivière Sabinas, comme sur les frontières de ces provinces, il existe des bandes de révoltés; et ces nouvelles se rapportent parfaitement à celle du ministre Onis. Don Arredondo me prévient que les provinces de son commandement *sont sans défense*, et qu'il n'y peut remédier par ses faibles ressources. Malgré tous les

secours que je lui ai donnés, malgré l'extrême attention que je porte à tous les détails, les dépenses de mon armée excèdent de beaucoup les moyens du trésor : V. E. connaîtra les mesures que j'ai dû prendre. »

(Outre l'incohérence qui règne dans toute la lettre, traduite mot pour mot, il y a de l'obscurité dans la dernière phrase, et cependant, c'est une dépêche secrète.)

« Mais je ne puis faire cesser la *position déplorable* de cette vice-royauté : depuis la *révolution*, l'autorité du roi est fort loin d'être soutenue avec vigueur, et le relâchement gagne de jour en jour, *toutes les classes de la société*... Le fait suivant en est la preuve : Arredondo avait besoin d'un millier de fusils ; je ne pouvais les lui fournir, parce que ceux que l'on fabrique ici ne suffisent pas même pour réparer nos pertes en ce genre... En conséquence, j'ordonnai à don J. de la Cruz, commandant de la Nueva Galicia, qui avait reçu depuis peu quatre mille fusils, d'en fournir à Arrédondo; il n'a jamais exécuté mes ordres.

» Dans cette situation, à moins que les frontières, ou la côte, surtout, ne soient promptement attaquées, que les Américains du nord ne se montrent ouvertement en faveur des rebelles, ou que J. Bonaparte et son parti ne possèdent assez d'argent pour réaliser leur projet (47), je ne vois pas qu'on puisse craindre, pour le moment, que l'autorité du monarque soit renversée; car, depuis l'emprisonnement de Morelos, à l'exception du district de Puebla, où les chefs des rebelles se réunissent, tout le pays jouit *d'un certain calme*. Nous sommes toutefois *entourés d'innombrables* bandes qui, souvent, interceptent toute communication et qui arrêtent les travaux de la culture,

du commerce et des mines, si nécessaires à la prospérité de ces contrées. Ces bandes ne sont pas assez fortes pour battre ou repousser des troupes régulières, enlever des convois, prendre des villes ; mais nous manquons des forces nécessaires pour les détruire, quoiqu'elles soient souvent battues, harcelées et punies sévèrement, lorsqu'elles se hazardent à tomber en notre pouvoir, comme les gazettes ci-jointes en instruiront V. E.

» Dieu la conserve.

F. Calléjas.

« Mexico, 31 décembre 1815.

Suit la note diplomatique du congrès mexicain, adressée de Téhuacan au *général de l'armée Espagnole :*

« Les hasards de la guerre ont mis entre vos mains, le 5 du mois courant, don Morelos, lorsqu'il voulait protéger la retraite de la représentation nationale. Ces représentans avoueront qu'ils craignent que V. E. ne veuille respecter ni la vie, ni le caractère de cet illustre Américain : nous savons que V. E. regarde cette guerre comme la révolte odieuse de quelques misérables, et non comme la volonté spontanée, générale d'un peuple qui se lève contre une longue tyrannie. Vous n'avez rien omis, rien négligé pour ne donner aux nations civilisées que cette injuste idée de notre révolution, quoique la continuité de cette guerre, le cri universel et la persistance des peuples qui réclament leur liberté, contredisent sans cesse une semblable assertion.

» Néanmoins ces représentans trahiraient leur devoir, s'il ne priaient V. E. de conserver la précieuse vie de Morelos, qui est en même l'un des héros de l'Amérique et l'un des membres du congrès national : nous conjurons V. E. au nom de cette nation et en considération des cruelles souffrances que cette guerre nous a déjà causées, d'épargner les jours d'un guerrier célèbre et généreux.

» Nous vous faisons passer, ci-jointe, la proclamation que avons dernièrement fait circuler parmi les troupes du Mexique : nous croyons que V. E., qui, dans sa note, du 14 dernier, au directeur P. Delafonte, accordait la faveur de *l'indulto* à don Rocainz, voudra bien écouter, dans la présente occasion, la voix de la justice et de l'humanité ; nous espérons qu'elle cessera désormais de répandre le sang des habitans de ce pays : *la désolation, la mort, règnent de toutes parts*...

» Nous avons constamment fait preuve de modération. Réfléchissez au crime que vous commettriez, en attentant à la vie de don Morelos : sa mort serait un funeste présage pour vous et pour votre parti. Songez aux hasards de la guerre! refléchissez aux vicissitudes humaines, *à celles des empires*! Examinez notre position et nos ressources! tremblez et craignez la vengeance !...

» En vous montrant cruel, quel serait votre espoir, si la fortune vous faisait tomber entre nos mains? nos prisonniers auraient-ils le droit d'implorer notre clémence? voulez-vous nous forcer à nous repentir aujourd'hui de cette modération que nous témoignâmes sans cesse? songez enfin que vous et soixante mille Espagnols répondez de la moindre injure qui serait faite à Morelos. Il est cher au-delà de toute expression aux fidèles Amé-

ricains, et votre conduite envers lui ne pourra être vue avec indifférence, même par ceux qui ne seraient que simples spectateurs de nos combats.

D. N- L. J. Sotero de Castenada,
Président du congrès.

» L. X. Alas,
Président du gouvernement.

» M. Ponce de Léon,
Président de la Cour Suprême.

» Téhuacan, 17 novembre 1815. »

CHAPITRE XXXVI.

Départ de la Nouvelle-Espagne. — Le Port-au Prince.

QUINZE jours d'une fièvre, tantôt lente, tantôt aiguë, s'étaient passés, sans qu'aucune réponse me parvint, ni de Chrysostôme, ni de son ami don Roxas : alarmé d'un pareil silence, et les nouvelles précédentes n'étant pas de nature à me tranquilliser, j'avais, dès le seizième jour, envoyé mon fidèle Azor à Xalapa, pour connaître la cause de ce sinistre contre-temps, que j'attribuais en partie à la prise de Morelos.

Avant le retour du bon nègre, mes craintes sur le sort du généralissime ne furent que trop con-

firmées : mon hôte vint m'apprendre, en gémissant, que, du champ de bataille d'Acatama, le brave Morelos avait été conduit, chargé de fers, à Mexico et renfermé dans un cachot de l'inquisition, aux yeux des Mexicains, dont il avait voulu briser les chaînes ; qu'on l'avait accusé d'hérésie et de trahison, mais déchargé ensuite du premier crime, ce qui lui évita l'affreux supplice du bûcher ; que, condamné à mort pour le second, il avait été transféré pendant la nuit, au hameau de San-Christobal, à six lieues de la ville, le vice-roi n'osant faire exécuter la sentence dans Mexico, de crainte d'un soulèvement ; qu'enfin on l'avait fusillé, dans le dos, comme traitre...

Le pauvre Azor, plus mort que vif, revint de Xalapa, pour m'apprendre d'abord que don Roxas, arrêté tout-à-coup, depuis neuf jours, par des agens du St.-Office, dans une partie de campagne, devait avoir été conduit à Mexico et jeté dans la *maison noire*...

Et il m'apprend ensuite que Chrysostôme, ayant été, la veille de ce lugubre enlèvement, expédié de la première ville par Toledo, pour hâter l'arrivée de Morelos, l'avait joint au dessus d'Acatama, s'était trouvé ainsi à l'affaire du 5 septembre, et y avait péri comme toute l'escorte..

Celui qui a perdu un frère, un véritable ami, peut seul se figurer quelle fut ma douleur à cette accablante nouvelle !.. Azor fondait en larmes, et les miennes coulaient en abondance ; mais il pleurait, le bon Azor, par pure sensibilité, tandis que, malgré moi, un sentiment de personnalité vint se mêler à cette trop juste douleur.

— Sensible et Cher Azor, je perds tout à la fois, en quelques jours, trois soutiens, trois amis!... Il ne me reste plus, pour m'attacher à l'exis-

tenee, pour me soutenir dans la vie, que toi et Pétion ! — Oh ! moi toujours, jusqu'à la mort!.. M. le président des républicains d'Haïti vous accueillera bien, comme je vous l'ai dit à Mexico. Vous pourriez cependant accepter un autre parti, qui vous conviendrait mieux.. Mais j'allais oublier la circonstance qui m'a fait hâter mon retour ! Le billet que vous écrivîtes à don Roxas ne peut-il pas vous compromettre?... — Oui... je l'ai signé *Varennas* et je cours un double péril, comme évadé de la prison, comme ami d'un conspirateur et comme... Hélas! proscrit en France, proscrit... — En France ?.. — Azor, je suis Français.... — Vous !... — Tu sauras bientôt toutes mes infortunes : je veux du moins payer un dévouement sans bornes, par une amitié sans réserve. Que me disais-tu d'Haïti?...

Azor baisait les mains de son ancien maître, dont il avait deux fois sauvé les jours ; ce nègre généreux exprimait avec énergie toute sa gratitude de ce qu'un blanc, son protégé, lui prouvait de la confiance.

— Je disais que le président, l'illustre M. Pétion, vous recevrait comme vous devez l'être, et que vous seriez bien auprès de lui; mais, quoique je fusse charmé de vous accompagner à St.-Domingue, où j'aurais tant de camarades, je pense que vous seriez mieux dans les États - Unis... — Patriotes pour patriotes... j'aime autant les enfans de Mozambique que les fils d'Albion... chez lesquels, au surplus, je ne connais personne. — Il y a de nouveaux proscrits... — Qui m'ont proscrit moi-même ; mais je le leur ai pardonné depuis longtems. — Don Toledo, le général Humbert... — Ah ! je serais ravi, sans doute, de voir ces braves, et sur-tout le dernier, mais il faudrait aller à el

Puente del Rey : la route est-elle sûre, pour moi ?.. — Très sûre, avec vos posseports... — Avec celui de Callejas , bon pour les royalistes... — Et votre robe, bonne pour les indépendans. —

La robe, renfermée dans la valise, m'eut servie de passepartout, mais seulement pour gagner Véra-Cruz ; encore mon signalement, malgré le nom de Pedro Gomenez, avait peut-être été donné à toute la Ste. Hermandad. — Je les ai vus tous deux... — Qui?.. — Le Français et l'Espagnol : ils se trouvaient à Xalapa, dont les insurgés sont les maîtres, comme de la ville où nous sommes ; quelqu'un me les montra dans l'hôtellerie où logèrent... ceux... que nous regrettons... — Tu leur parlas ? — J'osai m'approcher d'eux... — Ce sont des hommes. — Oui, sans doute ; mais l'un, le général, est un de ceux qui font trembler la terre, et je n'en avais jamais vu ; l'autre, un représentant du peuple... — Mon dieu, je le fus aussi, moi, du premier peuple de l'Europe, et n'en suis pas plus fier...

Azor me regarde soudain d'un air plus que surpris, et, si je l'eusse laissé faire, il m'aurait admiré... — Petion ne t'imposa pas, et nous... — De moitié moins, il est mulâtre... — Eh bien ? — Je les aborde, et leur confie la situation d'un ami du grand Morelos, de... et de... M. Toledo, ainsi que le guerrier, seront enchantés, m'ont-ils dit, de vous emmener avec eux, si vous le trouvez bon... — Sont-ils encore à Xalapa ? — Ils allaient repartir pour el Puente del Rey, d'où ils retourneront bientôt à Washington, pour revenir plus tard dans le Mexique avec d'autres secours. — Je veux du moins les voir, les embrasser ; partons : je suis ici, d'ailleurs, comme sur un volcan.

Profitant du courrier de poste qui partait pour la capitale, j'adressai au digne archevêque le

prix des deux chevaux du trop malheureux philantrope, pour qu'il le lui transmit dans sa prison; et puis, les adieux faits, avec tristesse et gratitude, à notre estimable *hébergeur*, nous partîmes dès le soir même pour el Puente del Rey; nous prîmes un jour de repos à Xalapa, non dans l'hôtel où avaient logé nos amis, car leur nom seul nous occasionnait un serrement de cœur; et, le troisième jour, sans malencontre, nous arrivâmes à el Puente del Rey, simple bourgade qu'avaient fortifiée les patriotes.

Humbert et Toledo accueillirent d'abord le proscrit espagnol avec beaucoup d'honnêteté; mais quand il leur eût présenté dans sa personne le déporté français, ils rivalisèrent pour lui de témoignages d'intérêt et d'offres de services. Ils me proposèrent ensuite, après un narré fort succinct de mes nombreuses aventures, soit de me rendre à Saint-Domingue, sur un de leurs navires, auprès de Pétion, en qualité d'agent particulier du gouvernement mexicain, avec un titre provisoire signé de Toledo, soit d'aller avec eux à Washington, pour les seconder dans leurs vues de décider son cabinet à faire aujourd'hui pour le peuple américain des bords du golphe, ce que la France avait fait autrefois pour celui de la Delaware: ils ajoutèrent que, si je prenais ce parti, quelque fut la réponse diplomatique, j'aurais le choix de rester aux États-Unis, avec l'emploi de commissaire du congrès pour surveiller les armemens, ou de revenir au Mexique, avec celui qu'eux-mêmes devaient commander.

Cette obligeante alternative exigeait toutefois une mûre réflexion: comme ils partaient le lendemain pour s'embarquer à Piedra de Boquilla, je les priai de me laisser ajourner ma réponse à notre

arrivée en ce port, où étaient deux navires, dont l'un me conduirait au nord, ou l'autre au sud.

Ils m'apprirent en route le sort de Miranda (48), qui n'était guère plus heureux que celui de nos trois amis, puisque ce général, fait prisonnier par trahison à Puerto-Cabello, fut transféré, peu de tems après, à Cadix, et jeté dans la Carraca, oubliettes de cette ville (49). De tels exemples, mes souffrances passées, mes dangers actuels et la crainte de la discorde, m'eurent bientôt, dans ma légère incertitude, fait pencher pour la république des bons Haïtiens, malgré le rang de commissaire offert à mon ambition, mais qui m'eut toujours exposé à passer, tôt ou tard, dans la province où commandait le redoutable Arredondo ; et mes nouveaux amis reconnurent eux-mêmes que le péril de ma position excusait assez la prudence de ma conduite.

On passe quelques jours au port à méditer de grands projets philosophiques, qui n'étaient pas des châteaux en Espagne, car la province du Mexique, beaucoup plus étendue que la péninsule espagnole, appartient de droit naturel aux Mexicains ; on vide quelques bols à la santé des successeurs de Morelos ; on se dit un adieu, que l'on espère n'être pas le dernier ; on se sépare avec regret, et Humbert, Toledo, avec deux ou trois officiers, montent sur l'*Hidalgo*, brick de seize canons, tandis que *Varennas* avec Azor s'embarquent sur l'*Hirondella*, goëlette facile à prendre, destinée pour les Cayes, mais qui doit nous porter d'abord au chef-lieu de la république Haïtienne.

Adieu, superbe et doux climat (50), vrai paradis terrestre, dont l'insolente tyrannie fit un enfer ; mais dont l'auguste liberté fera encore un autre Eden !

Si la brise du sud est pour le brick un vent arrière, elle nous fait filer grand largue, ce qui revient au même, jusqu'au débouquement du golphe, d'où nous gagnons, en louvoyant, la mer des Caraïbes.

Après deux calmes qui, pour nous, valaient bien deux tempêtes, un vent sud-est, conséquemment peu favorable, nous fit longer Cuba, mais à une distance respectueuse, tant qu'elle était possible, ce qui n'empêcha pas qu'un navire de Cozumel nous hêla pour nous visiter. L'*Hirondelle*, fine voilière, longea la côte de plus près, et se moqua du vautour royaliste, qui n'était pas un aigle. Je me nommais, il est vrai, *Gomenez*, et je pouvais, d'ailleurs, endosser le froc à l'instant : j'avais donc peu à craindre ; mais je n'étais point seul, et je ne suis pas personnel.

Bientôt le vent tourna au nord, nous dépassâmes lestement plusieurs petites îles basses et des récifs, qui rendent ce trajet fort dangereux, surtout dans l'hivernage, où nous étions. Favorisés par cette brise, nous filâmes sans peine à travers le canal, qui est formé par Cuba (51) et la Jamaïque, et surgîmes enfin dans le port de la liberté, où une nouvelle commença pour l'ex-jacobin, le le 7 janvier 1816.

Le président était à sa campagne ; car l'hiver, comme on sait, sous cette zône heureuse, est aussi doux qu'un printems d'Italie. J'attendis son retour dans un petit hôtel garni où mon Azor avait logé, et qui était voisin du modeste palais de Pétion.

Mais le républicain est revenu de sa maison champêtre : je lui écris deux mots pour demander une audience, et il daigne venir chez moi... C'est assez dire quel accueil généreux il savait faire à

l'infortune, dont j'étais le représentant, à la fidélité, que représentait notre Azor.

Dieu juste! protège les bons, qui sont, hélas! en minorité sur la terre.

Ici s'arrête mon histoire, avec cette série de maux, mêlée d'un peu de biens, qui commença, pour ainsi dire, dans mon lieu de naissance, par une déportation plus triste qu'un naufrage, et se termine par un heureux débarquement dans une patrie adoptive, qui m'est plus douce, dès le premier abord, que le pays natal, que cette belle France, généreuse pour l'étranger, inhospitalière pour moi... Oui, terminons : je ne veux pas offrir un dénouement funeste à un drame dont bien des scènes n'ont eu rien de plaisant ; car, qui sait si le sort, propice en ce moment au héros de la pièce, ne lui prépare pas encore une fatale catastrophe ? Pétion n'est pas immortel, pour cette vie; et quand je vois une poignée d'Européens sans armes circuler dans la ville parmi tant d'Africains armés, qui naguère portaient leurs chaînes, je me rappelle malgré moi cette phrase d'un membre illustre de la Constituante : » Que pourront dire avec justice les blancs, si les négres libres d'Haïti les font esclaves, les chargent de leurs anciens fers, les déchirent avec les fouets de leurs commandeurs ? »

Mais me voilà retombé dans le sombre... Hâtons-nous d'ajouter que cette république bariolée ou au moins tricolore, se compose aujourd'hui et en grande majorité, d'hommes polis et francs, affables et humains, laborieux et gais, patriotes et braves.

Ce que j'ai vu, ce que je vois, ce que je pourrai voir encore d'intéressant, sous des rapports divers, dans ce pays de liberté, sera placé dans mon ta-

bleau de St.-Domingue (52), lequel complétera ma description générale de l'Amérique.

Pour terminer moins sèchement, j'ajouterai encore que notre président, dont le portrait moral figurera dans le cadre de l'autre ouvrage, est, en deux mots, le Trajan d'Haïti ; et il n'a pas le malheur d'être prince : joignant les qualités de l'âme à celles de l'esprit, sage, équitable, bienfaisant, il répare les pertes, efface les désastres, console, ranime, encourage et rend heureux tout ce qui l'environne. Le citoyen Azor, devenu économe, non pas de son château, mais de sa maison de plaisance, où j'ai une chambre d'ami, lui adressa ce sixain pour sa fête.

Nouveau Titus, assis sur un trône de fleurs,
Citoyen couronné, tu règnes sur les cœurs.
Déjà n'entends-tu pas, au sein de tes domaines,
Ce peuple qui cultive et féconde tes plaines,
Tranquille sous les toits que tu viens d'achever,
Bénir le bienfaiteur qui les fit élever.

PORT-LIBERTÉ, 1818, an XV de l'indépendance.

CONCLUSION.

La relation primitive des aventures de l'ex-représentant Billaud-Varennes et le précis des évènemens du Mexique, s'arrêtaient au commencement de 1816, quand il voulut bien les soumettre à ma rédaction : n'ayant quitté le Port-au-Prince qu'après le départ de l'auteur pour les États-Unis, j'ai profité de sa correspondance et usé de la mienne pour recueillir des notes, tant sur cette insurrection particulière, que sur la révolution devenue générale, dont j'espère pouvoir donner une histoire complète et, peut-être, philosophique. Je me bornerai aujourd'hui à joindre au précis spécial jeté dans la narration du conventionnel, le récit des principaux faits arrivés au Mexique depuis la mort de Morelos jusqu'en 1820.

Mais avant de tracer cette légère esquisse, je vais, pour plus d'ensemble, finir, en peu de mots, la singulière histoire du narrateur original.

Pétion avait accueilli son infortune ; il employa souvent ses connaissances variées en fait d'instruction et de jurisprudence, presque jamais sa politique.

L'ex-député, sans être aveugle démagogue, était républicain déterminé ; c'est ce qui l'empêcha surtout de repasser en France sous l'empire de l'aigle, et, plus encore, sous le règne du Lys.

Il était studieux et travailleur, ses nombreux manuscrits l'attestent ; ce qu'il était en outre, le fonds de ses mémoires peut aussi l'attester. Sous un gouvernement très-libéral, mais très-prudent, jamais il ne put imprimer une œuvre politique, et il n'écrivait rien qui ne roulât sur ce sujet. « J'ai écrit bien des choses, me disait-il un jour, je les imprimerais ici, sans l'invitation du président, qui me prie de laisser encore ces lumières sous le boisseau... »

Quand Pétion, cet homme d'état citoyen, eut terminé lui-même ou laissé éteindre ses jours par un étrange suicide, puisqu'il mourut d'inanition volontaire, Varennes le pleura, non par *personnalisme*, mais par reconnaissance.

Le mot que je souligne, et qui est de Mercier, rappelle le penchant que l'ex-législateur Billaud Varennes avait pour la néologie et le néologisme : ne pouvant plus coopérer à la création des lois dont la France regorge, il a voulu au moins *législater* en fait de mots, pour un dictionnaire qui n'est plus aussi riche que du temps de Montaigne, malgré le jargon pédantesque et l'argot doctoral dont il est boursoufflé. Le président s'amuse, disait le novateur moins dangereux que les renovateurs du jour), quand je *néologise*; ce sérieux mortel aurait ri davantage, quand j'étais jacobin-missionnaire, s'il m'eût vu *miraculiser*.

Après la mort de Pétion, Boyer, son digne successeur, ce qui vaut un panégyrique, empêcha notre publiciste de mettre au jour certain ouvrage dont il ne put imprimer que trois feuilles ; et ce fut principalement ce qui le décida, malgré un emploi honorable, à passer aux Etats-Unis, où il mourut, en 1819, à l'âge de 57 ans.

Le plus franc démocrate et le moins crédule des hommes, Billaud-Varennes, était religieux au fond du cœur. Je lui disais un jour : — Il n'y a pas ici autant de prêtres que dans la moindre ville de la Nouvelle-Espagne... — Que voulez-vous ? cela est *malheureux*; mais nous n'en adorons pas moins celui qui, comme l'a dit M......,

Fit jaillir du néant le soleil étonné. —

Toutes les marges du fameux bréviaire offraient des vers tels que ceux-ci, extraits d'une ode *révolutionnaire*:

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes;
Tu connais le passé, le présent, l'avenir,
Et, sans les occuper, tu remplis tous les mondes,
Qui ne peuvent te contenir.

Je reviens au Mexique, et le dis sans figure, car j'ai du moins été à Boquilla, sur un corsaire. La mort de Morelos entraîna la perte rapide d'un grand nombre de patriotes, qui se divisèrent entr'eux: don J. M. Teran profita de leur dissention pour dissoudre d'abord un congrès désuni et saisir le pouvoir suprême, qu'il partagea ensuite avec don E. Alas et don N. Cumplido. Depuis ce tems les insurgés furent souvent battus; mais les particularités de cette guerre, hors l'épisode de Mina et sa tragique destinée, n'ont rien de remarquable.

Don Calléjas fut enfin remplacé par don J. R. d'Apodaca, qui, renonçant d'abord au plan d'extermination des deux précédens vice-rois, semblait vouloir gagner l'affection, au lieu d'inspirer la terreur. Sur plusieurs points, le succès couronna cette conduite, et les nouvelles que je reçus alors de Véra-Cruz et de la capitale, m'annonçaient que le calme y était rétabli.

Néanmoins, la plupart des provinces intérieures ont toujours résisté aux royalistes. Une expédition nouvelle vint y joindre les patriotes, sous le commandement du jeune général Mina. Il s'était embarqué à Liverpool, en mai 1816, ayant à bord quelques bons officiers, environ sept cents caisses d'armes, des équipages pour trois mille soldats, dont cinq cents de cavalerie. Arrivé aux Etats-Unis, au mois de juin, il augmenta le nombre de ses officiers, acheta encore des armes, et fit voile pour le Mexique. Cette expédition, durant la traversée, souffrit beaucoup du mauvais tems et d'une épidémie : le général, doué d'une éloquence naturelle, encourageait son monde par l'espérance de la gloire, terme magique, que plusieurs traduisaient par le mot butin. Quoiqu'il en soit, il prit terre à Matagorda, dont les habitans et Aury, commandant des corsaires de ce quartier, se joignirent à lui.

Le 22 avril 1817, le général Mina, suivi de onze cent trente-deux hommes, dont les deux tiers Anglais, et abondamment pourvus d'armes et de munitions, débarqua à Soto la Marina, dans la province du Nouveau St.-Ander, à environ quarante lieues de Tampico. Son arrivée excita des transports de joie, et plusieurs Mexicains allèrent grossir sa phalange.

Après avoir fortifié ce poste, où il laissait cent cinquante soldats, il marcha contre St.-Ander, qui se rendit, sans que les Espagnols pussent s'y opposer. Alors il se vit à la tête de plus de deux mille hommes : on accourait de toutes parts se joindre à ses drapeaux; les chefs des insurgés qui combattaient encore vinrent se réunir à lui, et, le 24 avril, il mit sa troupe en mouvement pour combattre l'armée des royalistes.

Dans cette circonstance, on lui apprit que le gouvernement de Véra-Cruz venait de reprendre Soto la Marina : cette nouvelle ayant jeté un peu de découragement dans sa petite armée : N'avons-nous donc pas nos épées ! s'écria-t-il, et il vola au champ d'honneur, où il remporta la victoire.

Quelques indépendans, commandés par le patriote Vitoria, étant venus le joindre à Espardo-Santo, il osa aller attaquer, suivi de huit cent cinquante hommes, Arredondo (*le redoutable*), qui avait environ quatre mille soldats de ligne. Son succès fut complet ; mais sa joie fut troublée, en apprenant que les majors Perry et N. Gardon, qui, avec un détachement, faisaient une reconnaissance, avaient été surpris, avec leur monde, et passés au fil de l'épée.

Le vice-roi fut bientôt effrayé des progrès que faisait Mina : menaces de punitions et promesses de récompenses furent prodiguées tour-à-tour pour engager les habitans à ne pas appuyer sa marche ; on promit même 500 piastres à qui livrerait sa personne, et tout soldat qui aurait apporté sa tête, fût-il un des rebelles, devait être promu au grade d'officier.

Cependant le brave Mina s'avançait vers la capitale, et, chaque jour, de nouveaux bataillons augmentaient son armée. Mais enfin la fortune abandonna la valeur et la liberté, et le jeune guerrier éprouva son premier revers auprès de Mexico.

Obligé de se retirer dans un fort dont il était maître, il y fut cerné aussitôt, par don Pascual de Liman : le 7, il fit une sortie à la tête de sept cents hommes, et il n'obtint aucun succès. Menacé de manquer de vivres, il quitta sa retraite pendant la nuit, accompagné seulement de deux officiers, F. Borja et Ortez, réunit quelques patriotes de ceux

que commandait Torrez et revint, le 12, à leur tête, trop inutilement, pour essayer de dégager les siens. Plusieurs le rejoignirent pendant l'affaire; mais la plupart, et les insurgés mexicains qui s'étaient joints à eux, périrent sous le glaive, après une terrible et glorieuse résistance.

Réduit à commander quelques troupes de guérillas, Mina espérait que bientôt il pourrait reparaître avec des forces que Torrez réunissait au loin, lorsque, sortant d'un défilé, près de Venadito, il fut livré aux royalistes par un de ses aides-de-camp, le traître N. Licéago, qui voulait mériter le prix du sang et l'infamie. Les deux à trois cents braves qui escortaient le général, comme un autre Léonidas, le défendirent vaillamment; mais ils durent céder au nombre; et, le 17 novembre, Mina reçut la mort, qu'il eut été heureux de rencontrer sur un champ de bataille.

Dix mois auparavant, deux députés du congrès mexicain s'étaient rendus à Washington pour solliciter de l'appui, et le gouvernement de la république du nord, quoique évidemment satisfait de cette révolution, ne jugea pas encore convenable d'exaucer leur demande. Mais si la politique des gouvernans fut rigoureuse, celle des gouvernés fut libérale, et c'est à leurs secours que les insurgés mexicains ont spécialement dû les moyens de réparer leurs pertes successives.

Tous les gouvernemens de l'Amérique avaient aussi espéré du soutien auprès de la grande Bretagne, et avec d'autant plus de droit pour l'obtenir, que, dès l'année 1797, le cabinet anglais avait formellement promis, par l'organe de sir Picton, gouverneur de la Trinité et agent de M. Dundas, de soutenir une insurrection. Le ministère britannique

avait prouvé ensuite, par l'expédition envoyée à Buenos-Ayres sous les ordres de Witelock, et par celle de Miranda, sa résolution d'émanciper l'Amérique espagnole. Tous les Américains étaient si fortement persuadés que l'Angleterre favorisait leurs vœux et leurs desseins, qu'en 1810, personne, sans en excepter les Espagnols, n'avait le moindre doute à ce sujet. Le mécompte des patriotes fut grand et douloureux, lorsqu'ils virent, depuis, le génie d'Albion changé à leur égard... A cette époque, il fut à regretter que la nouvelle politique de l'Angleterre l'empêchât de remplir de semblables promesses faites si libéralement ; car on ne peut dissimuler que ces promesses solennelles eurent une grande influence sur cette révolution, durant laquelle plus de 300 mille personnes avaient déjà perdu la vie en 1819, et qui, sans l'intervention du cabinet des trois royaumes, eût été différée jusqu'à des tems plus favorables, ou conduite par des moyens propres à éviter les horreurs qui désolent maintenant l'Amérique.

En 1812, quand la France et l'Angleterre luttaient pour l'empire du globe, les Américains libéraux avaient compté également sur la protection du plus puissant des princes. Bonaparte, en effet, avait plusieurs fois déclaré qu'il voulait seconder les efforts généreux du nouveau monde, et tous les patriotes étaient persuadés que, s'il avait cette volonté magnanime, il pouvait les pourvoir d'armes et d'officiers, seule assistance dont ils eussent besoin. Dans cette circonstance, ils conférent à don Palacio-Faxar la mission d'aller solliciter l'appui de l'empereur. Il s'adressa d'abord à M. Serrurier, ambassadeur de France aux États-unis d'Amérique, qui le recommanda fortement à sa cour : s'étant aussitôt embarqué, don P. Faxar

alla trouver Napoléon, qui ne trompa point son attente. Tous les arrangemens étaient réglés pour donner aux Américains les secours nécessaires, quand la bataille de Leipsick vint changer la face du monde.

Découragés par la mort de Mina, les indépendans mexicains posèrent un moment les armes; mais bientôt ranimés à la voix des stimulateurs, autant qu'exaspérés par la reprise des persécutions, ils combattirent de nouveau pour être libres, et, maintenant organisés en guérillas, ils harcèlent, fatiguent les suppôts de l'Espagne, et n'attendent qu'un chef habile pour fonder leur indépendance.

Les Espagnols, maîtres des côtes et des ports du Mexique, n'ont laissé et ne laissent parvenir en Europe que des détails plus ou moins mensongers sur la position réelle de la vaste contrée qu'ils oppriment sans cesse et qui s'agite sans relâche : le journal de Madrid annonce, périodiquement, que la soumission, la paix règnent dans ce pays, tandis que les nouvelles qui nous viennent ici de Carthagène, de Cuba, de Campêche, et d'autres points de l'Amérique, que le libéralisme n'a point encore enlevés au sceptre espagnol, ne nous parlent que des victoires obtenues sur les insurgés. On peut donc, sans errer, conclure que la paix est loin de régner au Mexique : tous les renseignemens que nous avons pu recueillir, nous ont persuadés que ce n'était pas seulement quelques troupes de guérillas qui obligeaient le vice-roi Apodaca d'être constamment sous les armes, et nous pensons au Port-au-Prince, où l'on pense, parle et agit fort librement, qu'Hidalgo, Morelos, Mina, ont au Mexique de dignes successeurs. Les journaux des Etats-Unis nous assurent également que Borja, Torrez, Morena, Ortez, Vitoria occupent avec leur armée

plusieurs provinces mexicaines. Il est certain que tous ces chefs sont à la tête, non plus de simples partisans, mais d'une force militaire considérable, et qu'ils se font très redouter des royalistes, surtout Torrez que *la Quotidienne* de Véra-Cruz a déjà tué maintes fois, mais qui, pareil à l'oiseau de la fable, renaît chaque fois de ses cendres.

Quant à leurs frères d'armes, fondateurs et soutiens des républiques qui s'élèvent sous plusieurs points de l'immense Amérique, nous leur consacrerons bientôt la plume indépendante d'un officier français. Quels détestables conseillers entouraient Ferdinand, lorsqu'on lui eût rendu sa liberté, son diadême ! A cette époque, les peuples insurgés, dont la plupart ne l'avaient jamais méconnu, misérables et fatigués, étaient tombés dans une espèce d'apathie, et les chefs, rebutés, sans union, peu secondés, paraissaient avoir renoncé à l'espoir du triomphe. L'orgueilleuse cour de Madrid, ne sut pas mieux profiter de ces circonstances, que le fier sénat des Cortès: elle envoya l'acerbe Morillo, précédé de menaces, suivi de dix mille hommes; tout fut perdu: l'aspect des soldats castillans réveilla le courage des guerriers patriotes, chacun courut aux armes, et jura de ne les poser que lorsqu'il n'aurait plus à craindre *le dernier des maux*, l'esclavage.

Si Morillo eut paru sur ces bords avec des troupes plus nombreuses, peut-être aurait-il pu arrêter, momentanément, l'élan des peuples vers *le premier des biens;* mais quel avantage l'Espagne aurait-elle tiré et que doit-elle espérer aujourd'hui de la conquête d'un pays où une conspiration succéderait à un complot, et où il faudrait cent mille hommes, pour contenir encore

un peuple qui connaît ses droits et jouit de sa liberté ?

Mais quand finira cette lutte ? Voilà ce qu'on pouvait prévoir avant la révolution qui délivra la péninsule, et maintenant cette prévision est difficile ; car l'Espagne, libre elle-même, n'en voudra pas moins ressaisir au Nouveau-Monde, d'une main raffermie, son joug de fer, qui, pour elle, pendant trois siècles, fut une corne d'abondance. On doit cependant présumer que le père Torrez, général-moine, sera prophète dans cette phrase poétique :

» Bientôt l'auguste liberté écrasera d'un pied vainqueur le hideux despotisme, et le palmier de la victoire, s'entrelaçant au doux oranger de la paix, ombragera ce peuple généreux, que ses tyrans osèrent déclarer *race abrutie*.

Qui humiliatus fuerit, erit in gloria.

JOB, CHAP. XXII.

FIN.

NOTES.

(1) Les évêques, dit Erasme, ont oublié que leur nom signifie, à la lettre, travail, peine, application.

(2) Toujours les pédagogues ne s'occupent qu'à remplir la mémoire de leurs élèves ; jamais ils ne travaillent à former et perfectionner leur jugement. (Frédéric II.)

(3) Le hasard, dit Corréal, fit tomber un jour les métamorphoses d'Ovide entre les mains d'un Créole. Il remit ce livre à un moine, qui ne l'entendait pas mieux, et qui fit croire aux habitans de la ville que c'était une bible anglaise. Sa preuve était les figures des métamorphoses, qu'il leur montrait en disant : *Voilà comme ces chiens adorent le diable, qui les change en bêtes.*

(4) L'instruction des hommes, dit le vicomte de Bonald, a dû commencer par des proverbes, et doit finir par des pensées. » Mais cette instruction ne s'achèvera pas par les pensées de cet écrivain oligarque, et les proverbes resteront les échos de l'expérience.

(5) Les sujets d'un conquérant doivent le prier de mettre de l'eau dans son vin, afin qu'ils puissent mettre du vin dans leur eau.

(6) Tous les vrais philosophes, dit l'auteur de *la Henriade*, ont reconnu que le hasard est un mot vide de sens.

(7) Le désappointement des traîtres à la patrie fait sourire ceux qui la chérissent.

(8) Aucune des anciennes descriptions de Guatimala ne ressemble à celle qu'en donne le Républicain missionnaire, parce qu'elle est nouvelle et faite sur les lieux.

(9) La plus dangereuse indigestion est celle d'égoïsme.

(10) Acosta, auteur Espagnol, ne parle jamais, sans étonnement, de l'art avec lequel un peuple, enseveli, d'ailleurs, dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, avait trouvé le moyen de suppléer à l'usage des lettres. Il y avait au Mexique, une sorte de livres, par lesquels on perpétuait non-seulement la mémoire des anciens temps, mais encore les usages, les lois et les cérémonies. La ville d'Amatitlan était célèbre par l'habileté de ses habitans à composer le papier et les pinceaux. On trouvait dans plusieurs autres villes des bibliothèques, ou des amas d'histoires, de calendriers, et des remarques sur les planètes et sur les animaux. C'étaient des feuilles d'arbres équarries, pliées et rassemblées. Quelques Espagnols, qu'Acosta traite de *pédans*, prirent les figures qu'elles contenaient pour des caractères magiques, et livrèrent au feu tout ce qu'ils ne purent découvrir. Les plus sensés, après avoir reconnu l'erreur d'un faux zèle, en déplorèrent beaucoup les effets. Un Jésuite assembla, dans la province du Mexique, les anciens des principales villes, et se fit expliquer ce qu'il y avait de plus curieux dans un petit nombre de livres qui leur restaient. Il y vit plusieurs de ces roues qui représentaient leurs siècles, et dont on trouve un exemple dans Carreri : il y admira d'ingénieux hiéroglyphes, qui représentaient tout ce qui peut-être conçu. Les choses qui ont une forme, paraissaient sous leurs propres images ; et celles qui n'en ont point étaient représentées par des caractères qui les signifiaient. C'est ainsi qu'ils avaient marqué l'année où les Espagnols étaient entrés dans leur pays, en peignant un homme avec un chapeau et un habit rouge, au signe de

la roue qui courait alors. Mais ces caractères ne suffisaient point pour exprimer toutes les paroles, ils ne rendaient que la substance des idées. Cependant, comme les Mexicains aimaient à faire des récits et à conserver la mémoire des événemens, leurs orateurs et leurs poètes avaient composés des discours, des poëmes et des dialogues, qu'on faisait apprendre par cœur aux enfans. C'était une partie de l'éducation qu'ils recevaient dans les colléges, et toutes les traditions se conservaient par cette voie. Lorsque les Espagnols eurent conquis le Mexique et s'y furent établis, ils apprirent aux habitans l'usage des lettres de l'Europe. Alors une partie de ce qu'ils avaient dans la mémoire fut écrite avec toute l'exactitude qu'on voit dans nos livres. Mais ils n'ont pas laissé de conserver l'habitude de leurs anciens caractères, surtout dans les provinces éloignées de la Capitale.

Remarquons en passant un des effets du despotisme : les Créoles, après trois siècles du règne Castillan, sont moins instruits que les Indiens ne l'étaient sous Montezume.

(11) Un voyageur instruit et judicieux, M. Frézier, assure que le principal obstacle à la conversion de la plupart des peuplades Indiennes, vient de ce que la doctrine qu'on leur prêche est sans cesse démentie par les exemples. « Quel moyen dit-il, dans son style simple et franc, d'interdire aux Indiens le commerce des femmes lorsqu'ils en voyent *deux* ou *trois* à leurs curés ? D'ailleurs, chacun de ces curés est pour eux, non pas un pasteur, mais un tyran, qui va de pair avec les gouverneurs Espagnols pour les sucer, qui les fait travailler à son profit, sans les récompenser de leurs peines, et qui les roue de coups au moindre mécontentement. Il est certains jours de la semaine où l'ordonnance royale oblige les Mexicains et les Péruviens de venir au catéchisme ; s'il leur arrive d'y venir un peu tard, la correction paternelle du curé est une volée de coups de bâton

appliquée dans l'église même ; de sorte que, pour se rendre le curé propice, chacun d'eux apporte son présent, tel que du maïs pour ses mules, ou des fruits, des légumes et du bois pour sa maison. Les curés ont même conservé des restes d'idolâtrie, tels que celle de porter des viandes et des liqueurs sur les tombeaux, parceque cette superstition leur rapporte beaucoup. Si les moines vont dans les campagnes faire la quête pour leur couvent, c'est une expédition vraiment militaire : ils commencent par s'emparer de ce qui leur convient, et si le propriétaire ne lâche point de bonne grâce ce qui lui est extorqué, ils changent leur apparence de prière en injures, qu'ils accompagnent de coups.

M. Frézier rend aux Jésuites un témoignage plus honorable. Ils savent, dit-il, l'art de se rendre maîtres des Américains ; et, comme ils sont d'un bon exemple, ils se font aimer de ces peuples, et leur inspirent le goût du Christianisme.

(12) Michel-Cervantes est bien le Molière d'Espagne ; mais il est aussi à l'auteur du *Misanthrope*, ce que Lopez de la Vega est à celui de *don Quichotte*.

(13) Est-ce en jetant des matières inflammables dans un volcan, que ceux dont il a renversé l'édifice parviendront à l'empêcher de se rallumer ?

(14) Un arbre des plus particuliers à la Nouvelle-Espagne, est l'*aguacate* ou l'avocat. Il ressemble au noyer, mais il est plus touffu. La figure de son fruit, qui porte le même nom, est celle d'une poire, et quelquefois celle d'un limon. Sa couleur est verte en dehors, verte et blanche en dedans, avec un gros noyau dans le centre. On le mange cuit ou cru, en y joignant un peu de sel, parce qu'il est doux et huileux. D'autres y mêlent du sucre, du jus de limon et de la banane rôtie. Tous les voyageurs conviennent que le goût en est délicieux, et que l'Europe n'a rien qu'on

puisse lui comparer. Les créoles de Saint-Domingue appellent *procureur* le dur noyau de l'*avocat*. On mange l'avocat, disent-ils, et on jète le procureur par la fenêtre.

Je ne décrirai point la *Sapotillle*, l'*Ananas*, la *Grenadille*, etc., parce que ces fruits, très-communs dans l'Amérique du Sud, ont été décrits plusieurs fois, et que d'autres détails exigeraient un volume de notes.

Quant au fruit qui porte le nom de *neuchtli* et dont on croit que Mexico avait tiré celui de *Theneuchtilan*, il est répandu aujourd'hui dans ces contrées; mais il paraît originaire de la Nouvelle-Espagne. C'est une sorte de figue, dont la pulpe est mêlée de plusieurs graines, mais plus gros que ceux des figues : il est couronné comme la nèfle. On en distingue plusieurs espèces dont les noms ne sont pas moins différens que la couleur. Les uns sont verts en dehors, d'autres jaunes, d'autres tachetés; mais quoiqu'ils soient tous excellens, c'est au blanc qu'on donne la préférence. On lui trouve le goût de la poire et du raisin. Il se conserve long-temps. Sa principale qualité est de rafraîchir beaucoup; ce qui le fait rechercher avidement pendant l'Eté. (M. de la Gutry.)

(15) Est-il rien de plus précis, de plus frappant que ce que dit le sublime Buffon sur la passion du jeu? «Calculez, et vous verrez qu'il n'y a aucune proportion entre le plaisir de gagner et le malheur de perdre : le gain ne peut vous donner qu'un superflu dont vous n'avez que faire, la perte vous prive plus ou moins du nécessaire même. Il est impossible que tout gros jeu n'offre des chances fort inégales, et la somme que vous perdez sera toujours, relativement à votre fortune, au-dessus de celle que vous gagnez. Supposez que vous ayez cent mille écus, si vous gagnez cent mille francs, vous n'augmentez votre fortune que d'un quart; si vous perdez, vous la diminuez d'un tiers.»

N'est-ce pas là une grande leçon réduite à la simplicité d'une règle d'arithmétique ? Elle seule suffirait pour dégoûter d'une loterie dont l'espérance coûte si cher.

(16) L'or ou l'argent n'édifie pas l'église, il la détruit. Cette réflexion de M. Billardou de Sauvigny, qui n'a rien de commun avec la famille Berthier de Sauvigny, me rappelle que M. Varennes a peu parlé des mines du Mexique, qu'il n'a pas eu le temps de visiter : je suppléerai à cette omission par la note suivante.

Un voyageur fait observer que, dans la première ivresse du triomphe, les Espagnols apportèrent peu de soin à dissimuler leurs avantages. Loin de faire mystère des richesses qu'ils découvraient de jour en jour, ils les publiaient avec ostentation, et, pendant quelques années, leurs plus célèbres historiens n'eurent pas d'autres objets; mais la politique se fit entendre après avoir été long-temps étouffée par la joie, et porta la jalousie jusqu'à défendre aux sujets de l'Espagne d'écrire ou de purler pnbliquement de ce qui se passait au Mexique. Ainsi l'on n'a guère d'autres lumières sur l'or et l'argent du pays, que celles qui se sont conservées dans les anciennes histoires, plus quelques traits dont on est redevable aux voyageurs étrangers.

La province de Guaxaca renferme une montagne nommée *Cocola,* proche du canton de Guaxolotillan, à dix-huit degrés de latitude du nord, dans laquelle on a découvert plusieurs mines d'or et d'argent, du cristal de roche, du vitriol et différentes pierres précieuses. A six lieues d'Antequerra dans les montagnes que les Espagnols ont nommées *Penolas,* il s'en trouve une qui a conservé le nom mexicain d' *Uzquite-*

pec, où on ne fouille pas long-temps sans apercevoir des paillettes d'or, mais en moindre abondance que les veines de plomb, qui s'y offrent de toutes parts.

Léon, ville de la même province, à soixante lieues de Mexico, renferme dans son canton un grand nombre de mines d'argent. *Guanaxati* et *Talpuiaga*, sont deux autres mines très-célèbres, la première à vingt huit lieues de Valladolid, au nord, l'autre à quatrevingt-quatre de Mexico. Elles appartiennent toutes deux au Méchoacan.

Tout le canton de Colima, surtout vers Acatlan, est rempli de deux sortes de cuivre; l'un si mou et si ductile, que les habitans en font de très-beaux vases; l'autre si dur, qu'ils l'emploient au lieu de fer pour tous les instrumens de l'agriculture.

Toutes les recherches des Espagnols ne leur ont jamais fait trouver des mines d'aucun métal dans la province de Yucatan.

Dans le district de Guadalajara, vers les Zacatèques, la nature a placé une montagne d'une lieue de hauteur, inaccessible de toutes parts aux voitures et même aux bêtes de somme, couverte de pins et de chênes d'une grandeur extraordinaire, et sans autres habitans qu'un prodigieux nombre de loups. Elle renferme quantités de mines d'argent et de cuivre, qui sont mêlées de beaucoup de plomb.

La province de Xalisco, qui ne fut conquise qu'en 1554, par François de Ybarra, passe pour une des plus riches de la Nouvelle-Espagne, par ses mines d'argent, autour desquelles il s'est formé des habitations nombreuses, avec des fonderies, des moulins et tout ce qui est nécessaire au travail.

Les Zaquatèques sont un grand nombre de petits cantons qui forment, sous ce nom commun, la plus riche province de la Nouvelle-Espagne. On y compte douze ou quinze mines d'argent.

La province qui porte le nom de Nouvelle-Biscaye, et qui en comprend une autre nommée *Topia*, offre les mines

d'*Eude*, de *Saint-Jean*, et de *Sainte-Barbe;* les deux dernières à trois lieues l'une de l'autre, et toutes deux à vingt lieues de celles d'Eude : elles sont d'une abondance extraordinaire et voisines de plusieurs mines de plomb qui sont d'une grande utilité pour la purification de l'argent.

Tous les historiens de la conquête assurent que la province de Guatimala étaient remplis d'idoles d'or, que les Mexicains livrèrent volontairement aux Espagnols; mais il ne paraît point qu'on y ait jamais découvert des mines, ni que cette belle contrée ait aujourd'hui d'autres sources de richesses que son commmerce et la culture des terres.

La province de Chiapa était autrefois riche en or, en argent, en étain, en plomb, en vif-argent, et en cuivre. Ses principales mines sont épuisées.

Tout particulier qui découvre une mine d'or ou d'argent peut y faire travailler en payant au roi le cinquième du produit; mais s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au domaine. Le roi accorde quatre cens pieds de terrain vers les quatre vents principaux, depuis l'ouverture de la mine, ou d'un seul côté, au choix du propriétaire. Ensuite un autre a la liberté d'en ouvrir une nouvelle à dix-huit pieds de la première, et quoique cet espace soit comme un mur de séparation, il peut entrer dans le terrain du premier, en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il renconcontre ses ouvriers; alors il doit se retirer dans le sien, ou pousser son travail au-dessous de l'autre. Mais si la mine qu'il ouvre au-dessous est inondée par quelque source d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui donner la sixième partie de ce qu'il tire, et si l'eau venait de la mine supérieure, le possesseur est obligé de la faire vider.

Tout l'or et l'argent qui sort des mines de la Nouvelle-Espagne, doit être porté à Mexico, et déclaré à l'hôtel de la monnaie. Un voyageur célèbre, a publié vers la fin du dernier siècle, qu'il y entrait chaque année deux millions de marcs d'argent, outre ce qui passait par des voies indi-

rectes, et qu'on en frappait tous les ans à la monnaie sept cent mille marcs en pièces de huit.

Les propriétaires ne payent pas seulement les frais de la fabrique, mais ils joignent au quint, qui est le droit royal de l'ancienne déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de *vasselage*. Quoique chaque particulier puisse faire fabriquer de la monnaie, on travaille presque uniquement pour les marchands. Ils achètent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc, l'une pour le droit du roi, et l'autre pour la fabrique. A l'égard de l'or, qui est beaucoup moins abondant, on en fait des pièces de seize, de huit, de quatre et de deux pièces de huit, qui se nomment des *écus d'or*. La différence pour les droits est d'une réale et demie, que l'on paye de plus pour les pièces d'or. Le titre auquel il doit être pour recevoir la marque, est vingt-deux carats, et celui de l'argent, deux mille deux cens maravédis.

On apprend du même voyageur, sur les observations qu'il reçût d'un gentilhomme espagnol qui avait exercé pendant trente ans l'office d'essayeur, qu'il y a dans Mexico huit fourneaux pour la monnaie, et dans l'hôtel qui les contient, un chef, sous le titre de trésorier, avec huit ou dix principaux officiers, qu'il commande. On consigne aux chefs des barres d'argent, elle sont pesées devant lui, il tient compte du poids.

On fait cinq sortes de monnaies; des pieces de huit, de quatre, de deux; des pièces simples et des deniers. Lorsqu'elles ont leur juste poids, on les remet au trésorier, qui les reçoit de la main même du peseur, sous les yeux du secrétaire et des autres officiers.

Comme l'argent se noircit par le mélange de l'écume de cuivre, qui sert à la séparation, on envoie d'abord la monnaie aux blanchisseurs : elle passe ensuite chez les gardes qui vérifient le poids; de là elle est consignée aux monnoyeurs, qui travaillent dans une même salle, et qui ont aussi, pendant

le jour, les cinq coins nommés *truxales*, dont les gardes sont chargés pendant la nuit, et dont ils répondent sur leur tête. Après ces formalités, la monnaie retourne entre les mains du trésorier pour la délivrer aux propriétaires ; mais il en retire auparavant ce qui revient aux officiers, c'est-à-dire, à lui-même, à l'essayeur, au coupeur, au secrétaire, au peseur, aux deux gardes au *merino*, qui est un sous-secrétaire, à un alcade, aux forgerons, et aux monnoyeurs. Cette déduction n'est pas une perte pour le propriétaire, puisqu'elle se fait sur les deux réales qu'on ajoute à la valeur de l'argent, avant qu'il soit frappé. Le paiement se fait aux officiers par maravédis et par *rationes*.

Tous les hauts officiers sont nommés par le roi, et les autres achètent leur place du trésorier pour la somme de trois mille pièces de huit. Les premiers répondent solidairement des fraudes de leurs associés. Quoique toutes ces charges et celles mêmes qui s'achètent, ne soient pas héréditaires, chaque officier a le droit de résigner la sienne ; mais pour la validité de sa résignation, elle doit être signée vingt jours avant sa mort. Celui que cette faveur regarde, est obligé d'en informer le vice-roi dans le terme de soixante jours. Il doit payer au roi un tiers de la valeur de sa charge, et les deux autres tiers au propriétaire ou à ses héritiers, sans quoi elle retourne à la couronne. Aussi les possesseurs donnent-ils chaque mois leur démission pour éviter toute ombre de difficulté sur les vingt jours qu'ils doivent survivre. Le revenu annuel du trésorier est d'environ soixante mille pièces de huit ; les charges d'essayeur et de fondeur, qui appartiennent en propriété au couvent des Carmes-Dechaux de la capitale, et qui sont exercées par un seul officier, rapportent seize mille pièces, celle du coupeur, dix mille, et les autres environ trois mille cinq cens. Les forgerons ou les maîtres des huit fourneaux et les monnoyeurs, qui sont au nombre de vingt, ont chacun depuis huit cens jusqu'à mille pièces. Il n'y a point de si bas offices qu'ils ne vaillent par jour une pièce

de huit; mais comme la plupart de ceux qui les possèdent, sont des esclaves du trésorier, il en tire ouvertement le profit.

(17) C'est au gouvernement féodal que les nobles et les grands tendent sans cesse. Le gouvernement féodal tirait son origine du brigandage et du désordre de la guerre.

(18) Si la plupart des nègres, à Saint-Domingue, se montrèrent barbares, c'est que la plupart des Colons s'étaient montrés féroces.

(19) L'amour de l'indépendance est en raison directe de l'amour de la domination.

(20) Le seul moyen d'empêcher le peuple de devenir *sans-culotte*, est de lui *en laisser*.

(21) Le nom de *tiers-état* donné au peuple, suppose que son intérêt n'est que le troisième, quoiqu'il soit le premier (J.-J. Rousseau.) C'est un nom bien étrange que celui de tiers-état donné en France, à plus de vingt millions d'hommes par un cinquantième de la nation (de Saint-Pierre.) Par une suite nécessaire du grand ordre de choses, l'ancien tiers-état est devenu le corps de l'état (M. de la Gutry.)

(22) « Au Pérou et au Mexique, dit M. Frezier, les curés ne font encore que la moitié du malheur des Indiens. Malgré les défenses de la cour d'Espagne, ces peuples sont traités fort durement par les corregidors ou gouverneurs, qui les font travailler pour eux et pour leur commerce, sans *leur fournir même des vivres* (les noirs sont plus heureux). Ils font venir du Tucuman et du Chili, une quantité prodigieuse de mules, et, s'attribuant un droit exclusif de les vendre, ils forcent les Américains de les prendre d'eux à un prix excessif. Le droit que le roi leur accorde aussi de vendre seul dans leur juridiction, les marchandises de l'Europe qui sont nécessaires aux Indiens, leur fournit un autre moyen de

vexation. Comme ils les vendent à crédit, et par conséquent *pour le triple de ce qu'elles valent*, sous prétexte que la dette court grand risque en cas de mort, on peut juger combien ils les renchérissent aux Américains, et parce que ce sont des assortimens, il faut souvent que ces malheureux se chargent de marchandises dont ils n'ont pas besoin ; car on les oblige d'acheter la portion à laquelle ils sont taxées. C'est encore un usage fort ancien et qui ne subsiste pas moins pour avoir été mille fois défendu, que les marchands et autres espagnols qui voyagent, prennent hardiment, et le plus souvent sans payer, ce qui se trouve de leur goût dans les cabanes des Indiens. De-là vient que ces peuples, exposés à tant de pillages, n'ont jamais rien en réserve, pas même de quoi manger. Il ne sème que le maïs nécessaire pour leurs familles, et cachent dans des cavernes la quantité qui leur suffit pour une année. Ils la divisent en cinquante-deux parties pour le même nombre de semaines, et le père et la mère, seuls possesseurs du secret, vont prendre chaque semaine leur provision pour cet espace.

« Il parait certain à M. Frézier, que les Américains, poussés à bout par le joug espagnol, n'aspirent qu'au moment de pouvoir le secouer. Ils font même de temps en temps quelques tentatives à Cusco, où ils composent le gros de la ville ; mais comme il leur est défendu de porter des armes, on les appaise aisément par des menaces ou des promesses. » (*La Harpe.*)

(23) L'exil est un purgatoire où l'on est comme mort, ne s'y nourrissant plus que des souvenirs de sa patrie.

(24) L'homme qui marche en zig-zag, se heurte contre celui qui suit la ligne droite. La bigote qui tient son corps en zig-zag sur un prie dieu, l'étale avec grâce sur un sopha.

(25) « Quoique l'animal amphibie, que la plupart des nations nomment *alligator*, soit commun à la plus grande

partie de l'Amérique, son abondance est si singulière dans la Nouvelle-Espagne, où l'on ne trouve point de baies, de rivières, de criques, de lacs et d'étangs, qui n'en soient peuplés, que c'est ici l'occasion d'éclaircir un point sur lequel plusieurs naturalistes ont comme affecté de se partager. Il est question d'examiner s'il est vrai qu'il y ait entre l'alligator et le crocodile, tant de ressemblance par la figure et le naturel, qu'on doive les prendre pour des animaux de même espèce, et supposer que l'un est le mâle, et l'autre femelle. Un voyageur fort célèbre en appelle aux observations suivantes.

« De plusieurs milliers d'alligators qu'il avait vu dans ses courses, il n'en avait jamais trouvé un qui ait plus de seize ou dix sept pieds de long, ni qui fut plus gros qu'un poulain de bonne taille. Cet animal a la figure d'un lézard, sa couleur est d'un brun fort sombre. Il a la tête grosse, les mâchoires longues, de grosses et fortes dents, deux desquelles sont d'une longueur considérable et placés au bout de la mâchoire inférieure, dans la partie la plus étroite, une de chaque côté. La mâchoire supérieure a deux trous pour les recevoir, sans quoi la gueule ne pourrait se fermer. Il a quatre jambes courtes, de larges pattes et la queue longue. Son dos, de la tête jusqu'au bout de la queue, est couvert d'écailles assez dures, et jointes ensemble par une peau fort épaisse. Au-dessus des yeux, il a deux bosses dures et couvertes d'écailles, de la grosseur du poing. Depuis la tête jusqu'à la queue, l'épine est comme formée de ces nœuds d'écailles, qui ne branlent pas comme celles des poissons, et qui sont si fortement unies à la peau, que, ne faisant qu'un tout, elles ne peuvent être séparées qu'avec un couteau fort tranchant. De l'épine sur les côtes, et vers le ventre qui est d'un jaune obscur comme celui des grenouilles, il se trouve aussi plusieurs de ces écailles, mais moins épaisses et moins ramassées. Aussi ne l'empêchent-elles point de se tourner plus facilement, si l'on considère la longueur de son corps. Lorsqu'il

marche, sa queue traîne derrière lui. La chair de ces animaux jette une forte odeur de musc, surtout quatre glandes, deux desquelles viennent dans l'aine, près de chaque cuisse, et les deux autres vers la poitrine, sur chaque jambe de devant; elles sont de la grosseur d'un œuf de poule, on les porte comme un parfum; mais la force de cette odeur ne permet de manger la chair que dans une extrême nécessité.

« Les crocodiles n'ont aucune de ces glandes, et leur chair ne jette aucune odeur de musc. Leur couleur est jaune. Ils n'ont point de longues dents à la machoire inférieure. Leurs jambes sont plus longues que celles de l'alligator. Lorsqu'ils courent, ils tiennent la queue retroussée et recoquillée en forme d'arc par le bout. Les nœuds de leurs écailles, sur le dos, sont beaucoup plus épais, plus gros et plus fermes. Ils ne fréquentent point les mêmes lieux. Dans la baye de Campêche, par exemple, où le nombre des alligators est infini, on n'a jamais vu de crocodiles. Au contraire, il y a des crocodiles dans quelques endroits de la même mer, où l'on ne voit point d'alligator. Les Espagnols donnent aux uns et aux autres, le nom de *caymans*, qu'ils ont emprunté des Américains; et c'est apparemment cette appellation commune qui a donné naissance à l'erreur.

« D'un autre côté, Dampier convient que les œufs des deux amphibies se ressemblent si parfaitement, qu'on ne peut les distinguer à la vue. Ils sont, dit-il, de la grosseur d'un œuf d'oie, mais beaucoup plus longs. Les uns et les autres sont un très-bon aliment, quoique ceux de l'alligator aient l'odeur du musc. Ces animaux vivent tous deux sur terre et dans l'eau, avec la même indifférence pour l'eau douce et pour l'eau salée. Ils aiment également la chair et le poisson. De tous les amphibies, on n'en connaît aucun qui s'accommode mieux de toute sorte de séjour et d'aliment. On prétend qu'il n'y a point de chair qu'ils aiment mieux que celle du chien. La plupart des voyageurs observent que les chiens ne boivent pas volontiers dans les grandes rivières

et les anses, où les crocodiles et les alligators peuvent se tenir cachés. Ils s'arrêtent à quelque distance du bord: ils aboient assez long-temps, avant que d'en approcher. Si la soif les force, la seule vue de leur propre ombre les fait reculer, avec de nouveaux aboiemens. Dampier assure que dans la saison sèche où l'on ne trouve de l'eau douce que dans les étangs et les rivières, il était obligé d'en faire apporter à ses chiens. Souvent, lorsqu'il était à la chasse, et qu'il avait à traverser une crique, à gué, ses chiens ne voulaient pas le suivre, et l'obligeaient de les faire porter.

« Mais ce qui détermine absolument Dampier à regarder le crocodile et l'alligator, comme deux animaux d'espèce différente, c'est que le premier est bien plus féroce et plus hardi que l'autre. On sait qu'il poursuit également les hommes et les bêtes, au lieu que l'alligator ne cause jamais de mal que lorsqu'on l'offense. » (*M. de la Gutry.*)

(26) Le bon plaisir du roi, en Amérique, était exprimé par ces mots *cedulas reales*. Parmi cent décrets tyranniques du premier ordre, je citerai ceux-ci : 1º Le roi était propriétaire du territoire; 2º Les Indiens payaient une contribution, une taxe par tête, ou capitation. 3º Chacun d'eux était obligé de travailler dans les mines en différens temps, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante; 4º Le dixième du produit des terres cultivées était payé sous la dénomination de dîme, etc.; et je ne parle pas de dix impôts levés par et pour les tyrans, qui opprimaient toujours au nom du roi.

D'après les plus exacts calculs, la partie occidentale de l'Amérique Espagnole contient treize millons d'habitans, sans comprendre la nation des Indiens, qui continuent à vivre indépendans sur les bords de la Méta, la côte de la Guagiros, sur les rives de l'Orénoque, de Rio-Négro, dans le pays appelé des Pampas, etc. etc. Une partie de la population de l'Amérique ibérienne est employée à l'agriculture

particulièrement dans la Vénézuela, Guatimala, Guiagudil, etc. Quelques provinces telles que Rio de la Plata, s'adonnent à l'éducation des bestiaux. Dans le Mexique, le Pérou et la nouvelle-Grenade, presque tous les habitans sont employés aux travaux des mines...

Une profonde ignorance, même des arts, les plus nécessaires, regnait dans toute l'étendue de cet immense territoire.

Tout accès dans les établissemens espagnols était interdit, non-seulement aux étrangers, mais les habitans mêmes des différentes provinces n'avaient pas la permission de voyager de l'une dans l'autre. Le commerce se faisait exclusivement avec l'Espagne, et était presque entièrement dans les mains des Espagnols. La loi 7, tit. 87, lib. 9 de la *Recopilacion*, défend *aux habitans de l'Amérique espagnole, sous peine de mort, de trafiquer avec des étrangers, sous quelque prétexte que ce soit.*

(27) « A l'égard de l'état actuel des Espagnols au Mexique, disait un écrivain célèbre, en 1786, on ne peut citer un témoignage plus authentique que celui de Correal, l'un des sujets les plus zélés que l'Espagne ait jamais eus. Tous ces peuples, dit-il, que nous regardons comme des esclaves fort soumis, conspirent notre perte. Jusqu'à présent la hardiesse et les forces leur ont manqué; mais je suis sûr qu'avec quelques troupes bien disciplinées, qu'on ferait entrer dans le pays, surtout par Costa-Ricca, où sont les Américains que nous appelons *bravos* ou *Indiens de Guerra*, et du côté de Guatimala, en suivant la côte de l'une ou de l'autre mer, on exciterait tout d'un coup à la révolte, non-seulement les anciens naturels, les esclaves nègres et les métis, mais une partie même des créoles. Il suffirait de leur fournir des armes, de la poudre, du plomb, et de les traiter avec assez de douceur et de désintéressement, pour leur ôter la prévention dans laquelle ils sont tous aujourd'hui, que les

Européens n'en veulent qu'à leurs richesses. L'impatience de voir finir leur esclavage est devenue si vive, que tous les jours on en voit passer un grand nombre dans l'intérieur des terres et dans des montagnes inaccessibles, d'où ils ne sortent plus que pour massacrer les voyageurs espagnols.

« L'autorité royale est comme anéantie par l'insatiable avidité de ceux qui sont établis pour la soutenir. Dans l'éloignement où les officiers royaux se voient du prince, ils ne consultent que leur intérêt pour l'interprétation des lois. Les vices-rois sont d'intelligence avec les ministres subalternes. Ils épuisent les peuples par les exactions ; ils vendent la justice, ils ferment les yeux et les oreilles à tous les droits. On voit de toutes parts, une infinité de misérables, que l'indigence réduit au désespoir et qui font retentir inutilement leurs plaintes. L'ignorance est égale à l'injustice et à la cruauté.

« J'ai vu porter, dans le même tribunal et presque à la « même heure, une même sentence sur deux cas directement « opposés. En vain s'efforça-t-on d'en faire connaître la « différence aux juges. Cependant, le chef, sortant enfin « des ténèbres, se leva sur son siége, retroussa sa moustache, « et jura par la sainte Vierge et par tous les Saints, que les « *Luthériens* lui avaient enlevé, parmi ses livres, ceux du « *pape Justinien*, dont il se servait pour juger les causes « équivoques ; mais que si ces chiens reparaissaient dans « la Nouvelle-Espagne, il les ferait brûler tous. »

« D'une si mauvaise administration, il résulte, que les places importantes sont mal munies, presque sans soldats, sans armes et sans magasins. Les troupes n'ont point de paye reglée, leur ressource est de piller les habitans ; jamais on ne les forme à l'exercice des armes ; à peine sont-elles vétues, aussi les prendrait-on moins pour des soldats que pour des mendians ou des voleurs. Les fortifications sont absolument négligées, parce que la Nouvelle-Espagne n'a point d'ingénieurs, elle n'est pas mieux fournie d'artisans

pour les ouvrages militaires, et pour les besoins les plus communs. On n'y trouve personne qui sache faire un bon instrument de chirurgie. La fabrique de ceux qui regardent les mathématiques et la navigation n'y est pas moins ignorée ; le commerce même ne consiste que dans l'art de tromper, parce qu'il n'a pas de règles bien établies, ou s'il en reste d'anciennes, elles sont méprisées. Le quint de l'or et de l'argent, qui doit entrer dans les coffres du roi, est continuellement diminué par la fraude, il ne revient point au trésor le quart de ses droits.

Les gouverneurs, leurs officiers et les riches négocians, se prêtent la main pour supprimer les ordonnances royales, ou pour les faire tomber dans l'oubli. De-là viennent tous les avantages que les Français et les Anglais tirent des établissemens espagnols : un passe-port des officiers royaux, fait passer toutes sortes de marchandises à la vue de ceux qui n'ignorent pas l'imposture. Les curés et les religieux se mêlent aussi du commerce, avec d'autant plus de licence et d'impunité, qu'ils se font redouter par la sainteté de leur ministère et par l'abus des armes ecclésiastiques. Ils arrachent d'ailleurs, des Américains, tout ce que ces malheureux gagnent par leur travail. Rien n'est égal à leur avidité, que leur luxe, leur passion emportée pour le plaisir et leur profonde ignorance : aussi tous les Mexicains qu'ils paraissent convertir, n'en demeurent-ils pas moins idolâtres. Les Créoles ne sont pas mieux instruits, mais ils sont ignorans sans honte, et les idées qu'ils ont des choses divines et humaines, sont également ridicules. Il leur est défendu d'avoir des livres, et dans toute la Nouvelle-Espagne, on en voit très-peu d'autres que des heures, des missels et des bréviaires. Un Créole qui meurt, croit son âme en sûreté lorsqu'il a laissé de grosses sommes à l'église. Ses créanciers et ses parens sont souvent oubliés, et la plus grande partie des biens passe toujours au couvens. Enfin, le désordre est si général et ses racines, qui sont, la sensualité, l'avarice et l'ignorance, ont

acquis tant de force depuis deux siècles, que tout le pouvoir des hommes n'y pouvant apporter de remède, et la nature du mal même ne permettant point d'en espérer du ciel, il ne faut pas douter que les affaires des Espagnols, dans cette grande partie de leurs établissemens, ne soient menacées de leur ruine. » (*Laharpe.*)

(28) L'inquisiteur prend *Massillon* pour un moine espagnol, quoique ce nom ne se termine pas en *os*, en *as*, en *or*; mais il y a des mots, des noms dans la langue espagnole qui finissent en *on*, tels que *Récopilation*, *Algiron*, *Rayon*, *Calderon*. (*Note de l'éditeur.*)

(29) J'ai supprimé ici un recueil des réflexions que l'auteur *s'amusait* à faire dans sa captivité. (*Id.*)

(30) Si l'Amérique, en 1809, s'était séparée de l'Espagne, d'où celle ci aurait-elle tiré les moyens de soutenir si long-temps une guerre qui a contribué à la chûte de Bonaparte ?

(31) Qui a semé du vent, dit le prophête Osée, recueille des tempêtes. « Toute l'expérience des siècles passés a été resserrée dans quelques années, tous les germes de sagesse et de prudence ont été semés sur ce court espace de temps : sachons en recueillir la moisson. (*Raynal.*)

(32) Hélas ! toutes les nations eurent leurs *septembrisades* : l'histoire de l'Angleterre en offre trois, la nôtre deux; voyez l'histoire de France par Villaret : il y décrit un horrible massacre exécuté dans les prisons par la haute noblesse, en 1418.

(33) Lorsque Hidalgo approcha de la capitale du Mexique, à la tête de quatre vingt mille hommes, il dépêcha un envoyé à Vénegas avec des propositions de paix, que le vice-roi refusa.

La junte de Sultepec fit de pareilles propositions en 1812, et le résultat fut le même.

Le général Miranda remit le fort de la Guayra, la ville de Caracas, les provinces de Cumana et de Barcelona, au général espagnol Monteverde par capitulation : celui-ci promit d'oublier tout ce qui avait pu être fait contre le gouvernement espagnol, et d'accorder, à quiconque le demanderait, une libre retraite à Vénézuéla. Malgré ce traité et ce solennel engagement, le général Miranda fut jeté dans les fers.

Durand une trêve entre les armées du Pérou, commandées par Goyenèche et celles de Buénos-Ayres, sous le commandement de don Valcarce, une attaque fut faite contre les troupes de Buénos-Ayres, qui se croyaient parfaitement en en sûreté, parce qu'elles se fiaient au traité existant.

Belgrano, général des patriotes, fit prisonnier, en 1812, le général Tristan et la division de l'armée du Pérou, qu'il commandait, et, généreusement, leur donna la liberté de retourner chez eux, après leur avoir fait donner leur parole d'honneur qu'ils ne se battraient plus contre Buénos-Ayres. Peu de jours après, ils violèrent cet engagment sacré.

Le général Bolivar, après avoir plusieurs fois défait les royalistes, commandés par Monteverde à Vénézuéla, consentit à une capitulation dont aucun article ne fut jamais exécuté.

Le général Truxillo, dans une dépêche à Venegas, se vantait d'avoir admis des parlementaires, tandis qu'il était à la tête de ses troupes rangées en bataille ; et d'avoir fait feu sur eux, quoiqu'ils fussent munis d'une bannière de la Vierge-Marie, d'après l'invitation de Truxillo lui-même. *Par ce moyen*, disait-il, *je me suis débarrassé d'eux et de leurs propositions.*

Le général Callejas informait le vice-roi de Mexico, que, dans la bataille de Calcuco, il n'avait eu qu'un homme de tué et deux de blessés, mais qu'*il avait passé au fil de l'épée cinq mille Indiens*, et que la perte des insurgés se montait à dix mille hommes. Le même général, en entrant à Guanaxuato, mit tout à feu et à sang, et fit massacrer

quatorze mille vieillards, femmes et enfans. L'horrible conduite de ce général était bien connue en Espagne, lorsque la régence le choisit pour successeur du vice-roi Venegas. Celle de Monteverde fut également approuvée, puisqu'il fut nommé capitaine-général de Vénézuéla, après avoir rompu la capitulation faite avec Miranda. Il donnait pour excuse de son manque de foi, qu'il n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour capituler avec les insurgés.

(35) Il y a république par-tout où l'intérêt du chef de l'état est en harmonie avec celui des citoyens.

(36) J'ai vu à Saint-Domingue des pièces de canon en bois de fer.

(37) Don Francisco Macedo, dans une histoire *de la sainte inquisition*, fait remonter son origine au paradis terrestre.

(38) Comment, au dix-neuvième siècle, malgré les réclamations de la religion de l'humanité, de la vraie philosophie, de la civilisation, tous les souverains ne se sont-ils pas encore entendus pour ôter aux vainqueurs la licence barbare du viol !

(39) J'ai resserré en peu de mots les détails de cet accident, que M. Billaud-Varennes, racontait en une trentaine de pages; et j'ai fait à peu près une même opération sur le très-long récit de sa captivité à Mexico.

(40) La liberté de l'homme sur la terre est celle du captif, qui peut se tourner à droite ou à gauche sur la paille de sa prison. (*Th. Morus.*)

(41) Cet horrible décret surpasse en cruauté celui que la terreur avait rendu contre Lyon. Collot-d'Herbois, lorsqu'il voulait l'exécuter, obéissait à un gouvernement terrible; Calléjas ordonnait, et se rendait exécuteur.

(42) Le courtisan, l'esclave, ne peuvent concevoir l'en-

thousiasme et le courage qu'inspire aux âmes généreuses l'amour de la patrie et de la liberté. Don Calléjas, devenu vice-roi au concours de la barbarie, comprendrait-il ces beaux vers de *Brutus*, prononcé par un *diplomate* :

Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ravir, mais qu'en secret j'honore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.

(43) Si l'on rencontrait son véritable ménechme, ce ne serait pas la personne que l'on aimerait le mieux.

L'homme le plus extraordinaire a eu son ménechme.

(44) Vous êtes homme, ne le soyez pas trop! (B.don de Sauvigny.)

(45) Le 21 avril 1820, des officiers des gardes espagnols étant descendus dans les cachots de l'inquisition, découvrirent dans un trou de muraille la lettre suivante :

« Dieu puissant! prenez pitié de ce malheureux. Je souffre « innocent depuis cinq ans; je suis victime d'une malveillance « sur laquelle je dois me taire, et que le Tout-Puissant con- « naît. Ces bourreaux, ministres de Satan, m'ont condamné « à mort par le tourment *de la goutte*, etc.

Signé, ANTONIO RUIS.

Le tourment de la goutte consistait à renfermer le condamné entre quatre murailles sans pouvoir bouger, et à faire tomber continuellement une goutte d'eau sur sa tête, jusqu'à ce que mort s'en suivît.

(46) « On peut s'arrêter quand on monte, jamais quand on descend.... » (*Napoléon.*)

Une puissance supérieure me pousse à un but que j'ignore; tant qu'il ne sera pas atteint, je suis invulnérable, inébranlable; mais dès que je ne lui serai plus nécessaire, il suffira d'une mouche pour me renverser. » (Le même.)

(47) Joseph Bonaparte n'a jamais eu l'intention de régner au Mexique, même à l'époque où il en avait le pouvoir. (Le Colonel de N***, un de ses secrétaires.)

(48) Les amis de l'indépendance eurent toujours une grande vénération pour les talens et les vertus du républicain Miranda. Tombé dans un piége exécrable que lui tendit l'espagnol Monteverde, il fut chargé de fers, traîné de cachot en cachot, transféré en Espagne, et jeté dans le gouffre qu'on appelle à Cadix la Carraca; il y mourut en 1818. La liberté du monde lui doit une couronne de chêne et de laurier.

(49) On sait que les *oubliettes* étaient un cachot, un abîme couvert d'une fausse trape, dans lequel on laissait tomber ceux que l'on voulait faire disparaître ou mourir en secret, chez un cardinal terroriste, à Ruel, à Bagneux, etc.

(50) Le climat du Mexique est un des plus doux de la terre. Dans le fort de l'éte, pour éviter l'excès de la chaleur, on n'a qu'à se tenir à l'ombre : c'est ce qui donna lieu à la réponse que fit jadis à Charles V un Castillan qui arrivait de la Nouvelle-Espagne. Ce prince lui ayant demandé combien de temps il y avait au Mexique entre l'hiver et l'été. Autant de temps, sire, répondit-il, qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.

(51) B. Varenne, dans ses Mémoires, a décrit l'île de Cuba en trente pages : on n'a rien trouvé de nouveau dans ce chapitre.

(52) La remarque précédente sur l'île de Cuba, peut s'appliquer à la description de Saint-Domingue par notre voyageur : tout ce qu'il dit d'intéressant et de nouveau à ce sujet, est inséré dans la narration que le lecteur a sous les yeux.

(*) Un des plus illustres collégue de notre déporté, M. le comte G***, adressa, le 28 mars 1820, à l'éditeur de ces

Mémoires, une lettre assez étendue, dont voici un fragment :

« J'ai connu personnellement Billaud-Varenne à la convention, sans avoir jamais de liaison avec lui. Il a publié divers ouvrages, dont un très-anti-chrétien. On lui attribue l'ouvrage anonyme, intitulé : *Despotisme des ministres de France*, in-8°. Paris, 1793, quatre parties; mais je doute qu'il en soit l'auteur.

« A. Saint-Domingue, il avait commencé la publication d'un ouvrage dont je vous transmets le titre, et qui devait avoir plusieurs volumes. On m'a dit que le gouvernement avait empêché d'en continuer l'impression, et les pages que j'ai eu l'occasion de voir, sont, à ce qu'on m'assure, un des exemplaires les plus complets de ce qui a été déjà imprimé. Ce que j'ai lu est un peu indigeste, et le style en est boursoufflé et peu chatié. J'entends dire qu'il a laissé des manuscrits, dont une partie seulement a été apportée en France. »

Voici le titre de l'ouvrage dont l'impression fut arrêtée à Saint-Domingue : *Question du droit des gens. Les Républicains d'Haïti possèdent-ils les conditions requises pour obtenir la ratification de leur indépendance? Par un observateur philosophe* : *tome I. Au Port-au-Prince*, 1818, *an* 15 *de l'Indépendance.*

FIN DES NOTES DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Du second Volume.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

